

The Project Gutenberg EBook of La dame de Monsoreau v.3, by Alexandre Dumas

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the copyright laws for your country before downloading or redistributing this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is important information about your specific rights and restrictions in how the file may be used. You can also find out about how to make a donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

**\*\*Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts\*\***

**\*\*eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971\*\***

**\*\*\*\*\*These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!\*\*\*\*\***

Title: La dame de Monsoreau v.3

Author: Alexandre Dumas

Release Date: January, 2006 [EBook #9639]  
[This file was first posted on October 12, 2003]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: US-ASCII

**\*\*\* START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, LA DAME DE MONSOREAU V.3 \*\*\***

The Online Distributed Proofreading Team.

This file was produced from images generously made available by the  
Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

LA DAME DE MONSOREAU

PAR

ALEXANDRE DUMAS

EDITION ILLUSTREE PAR J.-A. BEAUCE

TROISIEME PARTIE

PARIS

1890

TABLE DES MATIERES

DE LA TROISIEME PARTIE.

I.--Ce que venait annoncer M. le comte de Monsoreau.

II.--Comment le roi Henri III apprit la fuite de son frere bien-aime le duc d'Anjou, et de ce qui s'ensuivit.

III.--Comment, Chicot et la reine mere, se trouvant etre du meme avis, le roi se rangea a l'avis de Chicot et de la reine mere.

IV.--Ou il est prouve que la reconnaissance etait une des vertus de M. de Saint-Luc.

V.--Le projet de M. de Saint-Luc.

VI.--Comment M. de Saint-Luc montra a M. de Monsoreau le coup que le roi lui avait montre.

VII.--Ou l'on voit la reine mere entrer peu triomphalement dans la bonne ville d'Angers.

VIII.--Les petites causes et les grands effets.

IX.--Comment M. de Monsoreau ouvrit, ferma et rouvrit les yeux, ce qui etait une preuve qu'il n'etait pas tout a fait mort.

X.--Comment le duc d'Anjou alla a Meridor pour faire a madame de Monsoreau des compliments sur la mort de son mari, et comment il trouva M. de Monsoreau qui venait au-devant de lui.

XI.--Du desagrement des litieres trop larges et des portes trop etroites.

XII.--Dans quelles dispositions etait le roi Henri III quand M. de Saint-Luc reparut a la cour.

XIII.--Ou il est traite de deux personnages importants de cette histoire, que le lecteur avait depuis quelque temps perdus de vue.

XIV.

XV.--Comment l'ambassadeur de M. le duc d'Anjou arriva a Paris, et de la reception qui lui fut faite.

XVI.--Lequel n'est autre chose que la suite du precedent, ecourte par l'auteur pour cause de fin d'annee.

XVII.--Comment M. de Saint-Luc s'acquitta de la commission qui, lui avait ete donnee par Bussy.

XVIII.--En quoi M. de Saint-Luc etait plus civilise que M. de Bussy, des lecons qu'il lui donna, et de l'usage qu'en fit l'amant de la belle Diane.

XIX.--Les precautions de M. de Monsoreau.

XX.--Une visite a la maison des Tournelles.

XXI.--Les guetteurs.

XXII.--Comment M. le duc d'Anjou signa, et comment, apres avoir signe, il parla.

XXIII.--Une promenade aux Tournelles.

XXIV.--Ou Chicot s'endort.

XXV.--Ou Chicot s'eveille.

XXVI.--La Fete-Dieu.

XXVII.--Lequel ajoutera encore a la clarte du chapitre precedent.

XXVIII.--La procession.

XXIX.--Chicot ler.

XXX.--Les interets et le capital.

XXXI.--Ce qui se passait du cote de la Bastille, tandis que Chicot payait ses dettes a l'abbaye Sainte-Genevieve.

XXXII.--L'assassinat.

XXXIII.--Comment frere Gorenflot se trouva plus que jamais entre la potence et l'abbaye.

XXXIV.--Ou Chicot devine pourquoi d'Epernon avait du sang aux pieds et n'en avait pas aux joues.

XXXV.--Le matin du combat.

XXXVI.--Les amis de Bussy.

XXXVII.--Le combat.

XXXVIII.--Conclusion.

## IMAGES

Titre

Ce que venait annoncer M. le comte de Monsoreau.

Livarot.

Ma mere, on me brave.

Le palefrenier detacha Roland et l'amena.

Vous etes affreux a voir comme cela, mon cher monsieur de Monsoreau.

Regardez bien cette touffe de coquelicots et de pissenlits.

Vous etes troue a jour, mon cher monsieur.

Le comte apercut Diane debout a son chevet.

Saint-Luc se promenait le poing sur la hanche.

Et les deux amants s'etreignaient et oubliaient le monde.

Bussy entra le front haut, l'oeil calme et le chapeau a la main.

D'Epernon.

Un mousqueton tout charge etait pose a tout evenement a cote d'eux.

Monsoreau parut sur le seuil.

Je le jure par mon nom et sur ce poignard.

Adieu, mes petits lions, je m'en vais a l'hotel de Bussy.

Veux-tu causer avec ton ami? tu ne t'en repentiras pas, Valois, foi de Chicot.

Cher comte, le duc d Anjou est un perfide, un lache.

Tiens, tiens, tiens, voila pour les vices que tu as.

Trois hommes armes parurent sur le balcon, tandis que le quatrieme enfourchait la balustrade.

Saint-Luc la prit entre ses bras et disparut avec elle par la porte.

Bussy plongea son epee si vigoureusement dans la poitrine au grand veneur, qu'il le cloua au parquet.

Il tomba sur les pointes du fer, et il demeura suspendu.

Et du doigt, Chicot montra au roi les bottes de d'Epernon.

Oui, des epees, mais des epees benites, cher ami.

Quelus s'inclina et baisa la main du roi.

## CHAPITRE PREMIER

### CE QUE VENAIT ANNONCER M. LE COMTE DE MONSOREAU.

Monsoreau marchait de surprise en surprise: le mur de Meridor rencontre comme par enchantement, ce cheval caressant le cheval qui l'avait amene, comme s'il eut ete de sa plus intime connaissance, il y avait certes la de quoi faire reflechir les moins soupconneux. En s'approchant, et l'on devine si M. de Monsoreau s'approcha vivement; en s'approchant, il remarqua la degradation du mur a cet endroit; c'etait une veritable echelle, qui menacait de devenir une breche; les pieds semblaient s'etre creuse des echelons dans la pierre, et les ronces, arrachees fraichement, pendaient a leurs branches meurtries.

Le comte embrassa tout l'ensemble d'un coup d'oeil, puis, de l'ensemble, il passa aux details.

Le cheval meritait le premier rang, il l'obtint.

L'indiscret animal portait une selle garnie d'une housse brodee

d'argent. Dans un des coins etait un double F, entrelacant un double A.

C'etait, a n'en pas douter, un cheval des ecuries du prince, puisque le chiffre faisait: Francois d'Anjou.

Les soupcons du comte, a cette vue, devinrent de veritables alarmes. Le duc etait donc venu de ce cote; il y venait donc souvent, puisque, outre le cheval attache, il y en avait un second qui savait le chemin.

Monsoreau conclut, puisque le hasard l'avait mis sur cette piste, qu'il fallait suivre cette piste jusqu'au bout.

C'etait d'abord dans ses habitudes de grand veneur et de mari jaloux.

Mais, tant qu'il resterait de ce cote du mur, il etait evident qu'il ne verrait rien.

En consequence, il attacha son cheval pres du cheval voisin, et commença bravement l'escalade.

C'etait chose facile: un pied appelait l'autre, la main avait ses places toutes faites pour se poser, la courbe du bras etait dessinee sur les pierres a la surface de la crete du mur, et l'on avait soigneusement elague, avec un couteau de chasse, un chene, dont, a cet endroit, les rameaux embarrassaient la vue et empechaient le geste.

Tant d'efforts furent couronnees d'un entier succes. M. de Monsoreau ne fut pas plutot etabli a son observatoire, qu'il apercut, au pied d'un arbre, une mantille bleue et un manteau de velours noir. La mantille appartenait sans conteste a une femme, et le manteau noir a un homme; d'ailleurs, il n'y avait point a chercher bien loin, l'homme et la femme se promenaient a cinquante pas de la, les bras enlacs, tournant le dos au mur, et caches d'ailleurs par le feuillage du buisson.

Malheureusement pour M. de Monsoreau, qui n'avait pas habitue le mur a ses violences, un moellon se detacha du chaperon et tomba, brisant les branches, jusque sur l'herbe: la, il retentit avec un echo mugissant.

A ce bruit, il parait que les personnages dont le buisson cachait les traits a M. de Monsoreau se retournerent et l'aperçurent, car un cri de femme aigu et significatif se fit entendre, puis un frolement dans le feuillage avertit le comte qu'ils se sauvaient comme deux chevreuils effrayes.

Au cri de la femme, Monsoreau avait senti la sueur de l'angoisse lui monter au front: il avait reconnu la voix de Diane.

Incapable des lors de resister au mouvement de fureur qui l'emportait, il s'elanca du haut du mur, et, son epee a la main, se mit a fendre buissons et rameaux pour suivre les fugitifs.

Mais tout avait disparu, rien ne troublait plus le silence du parc;

pas une ombre au fond des allees, pas une trace dans les chemins, pas un bruit dans les massifs, si ce n'est le chant des rossignols et des fauvelles, qui, habitues a voir les deux amants, n'avaient pu etre effrayes par eux.

Que faire en presence de la solitude? que resoudre? ou courir? Le parc etait grand; on pouvait, en poursuivant ceux qu'on cherchait, rencontrer ceux que l'on ne cherchait pas.

M. de Monsoreau songea que la decouverte qu'il avait faite suffisait pour le moment; d'ailleurs, il se sentait lui-meme sous l'empire d'un sentiment trop violent pour agir avec la prudence qu'il convenait de deployer vis-a-vis d'un rival aussi redoutable que l'etait Francois; car il ne doutait pas que ce rival ne fut le prince. Puis, si, par hasard, ce n'etait pas lui, il avait pres du duc d'Anjou une mission pressee a accomplir; d'ailleurs, il verrait bien, en se retrouvant pres du prince, ce qu'il devait penser de sa culpabilite ou de son innocence.

Puis, une idee sublime lui vint. C'etait de franchir le mur a l'endroit meme ou il l'avait deja escalade, et d'enlever avec le sien le cheval de l'intrus surpris par lui dans le parc.

Ce projet vengeur lui donna des forces; il reprit sa course et arriva au pied du mur, haletant et couvert de sueur.

Alors, s'aidant de chaque branche, il parvint au faite et retomba de l'autre cote; mais, de l'autre cote, plus de cheval, ou, pour mieux dire, plus de chevaux. L'idee qu'il avait eue etait si bonne, qu'avant de lui venir, a lui, elle etait venue a son ennemi, et que son ennemi en avait profite.

M. de Monsoreau, accable, laissa echapper un rugissement de rage, montrant le poing a ce demon malicieux, qui, bien certainement, riait de lui dans l'ombre deja epaisse du bois; mais, comme chez lui la volonte n'etait pas facilement vaincue, il reagit contre les fatalites successives qui semblaient prendre a tache de l'accabler: en s'orientant a l'instant meme, malgre la nuit qui descendait rapidement, il reunit toutes ses forces et regagna Angers par un chemin de traverse qu'il connaissait depuis son enfance.

Deux heures et demie apres, il arrivait a la porte de la ville, mourant de soif, de chaleur et de fatigue: mais l'exaltation de la pensee avait donne des forces au corps, et c'etait toujours le meme homme volontaire et violent a la fois.

D'ailleurs, une idee le soutenait: il interrogerait la sentinelle, ou plutot les sentinelles; il irait de porte en porte; il saurait par quelle porte un homme etait entre avec deux chevaux; il viderait sa bourse, il ferait des promesses d'or, et il connatrait le signalement de cet homme. Alors, quel qu'il fut, prochainement ou plus tard, cet homme lui payerait sa dette.

Il interrogea la sentinelle; mais la sentinelle venait d'être placée et ne savait rien. Il entra au corps de garde et s'informa: le milicien qui descendait de garde avait vu, il y avait deux heures à peu près, rentrer un cheval sans maître, qui avait repris tout seul le chemin du palais.

Il avait alors pensé qu'il était arrivé quelque accident au cavalier, et que le cheval intelligent avait regagné seul le logis.

Monsoreau se frappa le front: il était décidé qu'il ne saurait rien.

Alors il s'achemina à son tour vers le château ducal.

Là, grande vie, grand bruit, grande joie; les fenêtres resplendissaient comme des soleils, et les cuisines reluisaient comme des fours embrasés, envoyant par leurs soupiraux des parfums de venaison et de girofle capables de faire oublier à l'estomac qu'il est voisin du cœur.

Mais les grilles étaient fermées, et là une difficulté se présenta: il fallait se les faire ouvrir.

Monsoreau appela le concierge et se nomma; mais le concierge ne voulut point le reconnaître.

--Vous étiez droit, et vous êtes voûté, lui dit-il.

--C'est la fatigue.

--Vous étiez pâle, et vous êtes rouge.

--C'est la chaleur.

--Vous étiez à cheval, et vous rentrez sans cheval.

--C'est que mon cheval a eu peur, a fait un écart, m'a désarçonné et est rentré sans cavalier. N'avez-vous pas vu mon cheval?

--Ah! si fait, dit le concierge.

--En tout cas, allez prévenir le majordome.

Le concierge, enchanté de cette ouverture qui le déchargeait de toute responsabilité, envoya prévenir M. Remy.

M. Remy arriva, et reconnut parfaitement Monsoreau.

--Et d'où venez-vous, mon Dieu! dans un pareil état? lui demanda-t-il.

Monsoreau répéta la même fable qu'il avait déjà faite au concierge.

--En effet, dit le majordome, nous avons été fort inquiets, quand nous avons vu arriver le cheval sans cavalier; monseigneur surtout, que

J'avais eu l'honneur de prévenir de votre arrivée.

--Ah! monseigneur a paru inquiet? fit Monsoreau.

--Fort inquiet.

--Et qu'a-t-il dit?

--Qu'on vous introduisit près de lui aussitôt votre arrivée.

--Bien! le temps de passer à l'écurie seulement, voir s'il n'est rien arrivé au cheval de Son Altesse.

Et Monsoreau passa à l'écurie, et reconnut, à la place où il l'avait pris, l'intelligent animal, qui mangeait en cheval qui sent le besoin de réparer ses forces.

Puis, sans même prendre le soin de changer de costume,--Monsoreau pensait que l'importance de la nouvelle qu'il apportait devait l'emporter sur l'étiquette,--sans même changer, disons-nous, le grand veneur se dirigea vers la salle à manger.

Tous les gentilshommes du prince, et Son Altesse elle-même, réunis autour d'une table magnifiquement servie et splendidement éclairée, attaquaient les pattes de faisans, les grillades fraîches de sanglier et les entremets épicés, qu'ils arrosaient de ce vin noir de Cahors si généreux et si veloute, ou de ce perfide, suave et pétillant vin d'Anjou, dont les fumées s'extravaient dans la tête avant que les topazes qu'il distille dans le verre soient tout à fait épuisées.

--La cour est au grand complet, disait Antraguët, rose comme une jeune fille et déjà ivre comme un vieux reître; au complet comme la cave de Votre Altesse.

--Non pas, non pas, dit Riberac, il nous manque un grand veneur. Il est, en vérité, honteux que nous mangions le dîner de Son Altesse, et que nous ne le prenions pas nous-mêmes.

--Moi, je vote pour un grand veneur quelconque, dit Livarot; peu importe lequel, fut-ce M. de Monsoreau.

Le duc sourit, il savait seul l'arrivée du comte.

Livarot achevait à peine sa phrase et le prince son sourire que la porte s'ouvrit et que M. de Monsoreau entra.

Le duc fit, en l'apercevant, une exclamation d'autant plus bruyante, qu'elle retentit au milieu du silence général.

--Eh bien! le voici, dit-il, vous voyez que nous sommes favorisés du ciel, messieurs, puisque le ciel nous envoie à l'instant ce que nous désirons.

Monsoreau, decontenance de cet aplomb du prince, qui, dans les cas pareils, n'était pas habituel a Son Altesse, salua d'un air assez embarrassé et détourna la tête, ébloui comme un hibou tout à coup transporté de l'obscurité au grand soleil.

--Asseyez-vous là et soupez, dit le duc en montrant à M. de Monsoreau une place en face de lui.

--Monseigneur, répondit Monsoreau, j'ai bien soif, j'ai bien faim, je suis bien las; mais je ne boirai, je ne mangerai, je ne m'assoierai qu'après m'être acquitté près de Votre Altesse d'un message de la plus haute importance.

--Vous venez de Paris, n'est-ce pas?

--En toute hâte, monseigneur.

--Eh bien! j'écoute, dit le duc.

Monsoreau s'approcha de François, et, le sourire sur les lèvres, la haine dans le cœur, il lui dit tout bas:

--Monseigneur, madame la reine mère s'avance à grandes journées; elle vient voir Votre Altesse.

Le duc, sur qui chacun avait les yeux fixés, laissa percer une joie soudaine.

--C'est bien, dit-il, merci. Monsieur de Monsoreau, aujourd'hui comme toujours, je vous trouve fidèle serviteur; continuons de souper, messieurs.

Et il rapprocha de la table son fauteuil qu'il avait éloigné un instant pour écouter M. de Monsoreau.

Le festin recommença; le grand veneur, placé entre Livarot et Riberac, n'eut pas plutôt goûté les douceurs d'un bon siège, et ne se fut pas plutôt trouvé en face d'un repas copieux, qu'il perdit tout à coup l'appétit.

L'esprit reprenait le dessus sur la matière.

L'esprit, entraîné dans de tristes pensées, retournait au parc de Meridor, et, faisant de nouveau le voyage que le corps brisé venait d'accomplir, repassait, comme un pèlerin attentif, par ce chemin fleuri qui l'avait conduit à la muraille.

Il revoyait le cheval hennissant; il revoyait le mur dégradé; il revoyait les deux ombres amoureuses et fuyantes; il entendait le cri de Diane, ce cri qui avait retenti au plus profond de son cœur.

Alors, indifférent au bruit, à la lumière, au repas même, oubliant à côté de qui et en face de qui il se trouvait, il s'ensevelissait dans

sa propre pensee, laissant son front se couvrir peu a peu de nuages,  
et chassant de sa poitrine un sourd gémissement qui attirait  
l'attention des convives etonnes.

--Vous tombez de lassitude, monsieur le grand veneur, dit le prince;  
en verite, vous feriez bien d'aller vous coucher.

--Ma foi, oui, dit Livarot, le conseil est bon, et, si vous ne le  
suivez pas, vous courez grand risque de vous endormir dans votre  
assiette.

--Pardon, monseigneur, dit Monsoreau en relevant la tete; en effet, je  
suis ecrase de fatigue.

--Enivrez-vous, comte, dit Antraquet, rien ne delasse comme cela.

--Et puis, murmura Monsoreau, en s'enivrant on oublie.

--Bah! dit Livarot, il n'y a pas moyen; voyez, messieurs, son verre  
est encore plein.

--A votre sante, comte, dit Riberac en levant son verre.

Monsoreau fut force de faire raison au gentilhomme, et vida le sien  
d'un seul trait.

--Il boit cependant tres-bien; voyez, monseigneur, dit Antraquet.

--Oui, repondit le prince, qui essayait de lire dans le coeur du  
comte; oui, a merveille.

--Il faudra cependant que vous nous fassiez faire une belle chasse,  
comte, dit Riberac; vous connaissez le pays.

--Vous y avez des equipages, des bois, dit Livarot.

--Et meme une femme, ajouta Antraquet.

--Oui, repeta machinalement le comte, oui, des equipages, des bois et  
madame de Monsoreau, oui, messieurs, oui.

--Faites-nous chasser un sanglier, comte, dit le prince.

--Je tacherai, monseigneur.

--Eh! pardieu, dit un des gentilshommes angevins, vous tacherez, voila  
une belle reponse! le bois en foisonne, de sangliers. Si je chassais  
au vieux taillis, je voudrais, au bout de cinq minutes, en avoir fait  
lever dix.

Monsoreau palit malgre lui; le vieux taillis etait justement cette  
partie du bois ou Roland venait de le conduire.

--Ah! oui, oui, demain, demain! s'écrierent en choeur les gentilshommes.

--Voulez-vous demain, Monsoreau? demanda le duc.

--Je suis toujours aux ordres de Votre Altesse, repondit Monsoreau; mais cependant, comme monseigneur daignait le remarquer il n'y a qu'un instant, je suis bien fatigue pour conduire une chasse demain. Puis, j'ai besoin de visiter les environs et de savoir ou en sont nos bois.

--Et puis, enfin, laissez-lui voir sa femme, que diable! dit le duc avec une bonhomie qui convainquit le pauvre mari que le duc etait son rival.

--Accorde! accorde! crierent les jeunes gens avec gaiete. Nous donnons vingt-quatre heures a M. de Monsoreau pour faire, dans ses bois, tout ce qu'il a a y faire.

--Oui, messieurs, donnez-les-moi, dit le comte, et je vous promets de les bien employer.

--Maintenant, notre grand veneur, dit le duc, je vous permets d'aller trouver votre lit. Que l'on conduise M. de Monsoreau a son appartement!

M. de Monsoreau salua et sortit, soulage d'un grand fardeau, la contrainte.

Les gens affliges aiment la solitude plus encore que les amants heureux.

## CHAPITRE II

### COMMENT LE ROI HENRI III APPRIT LA FUITE DE SON FRERE BIEN-AIME LE DUC D'ANJOU, ET DE CE QUI S'ENSUIVIT.

Une fois le grand veneur sorti de la salle a manger, le repas continua plus gai, plus joyeux, plus libre que jamais.

La figure sombre du Monsoreau n'avait pas peu contribue a maintenir les jeunes gentilshommes; car, sous le pretexte et meme sous la realite de la fatigue, ils avaient demele cette continuelle preoccupation de sujets lugubres qui imprimait au front du comte cette tache de tristesse mortelle qui faisait le caractere particulier de sa physionomie.

Lorsqu'il fut parti, et que le prince, toujours gene en sa presence, eut repris son air tranquille:

--Voyons, Livarot, dit le duc, tu avais, lorsque est entre notre grand veneur, commence de nous raconter votre fuite de Paris. Continue.

Et Livarot continua.

Mais, comme notre titre d'historien nous donne le privilege de savoir mieux que Livarot lui-meme ce qui s'etait passe, nous substituerons notre recit a celui du jeune homme. Peut-etre y perdra-t-il comme couleur, mais il y gagnera comme etendue, puisque nous savons ce que Livarot ne pouvait savoir, c'est-a-dire ce qui s'etait passe au Louvre.

Vers le milieu de la nuit, Henri III fut reveille par un bruit inaccoutume qui retentissait dans le palais, ou cependant, le roi une fois couche, le silence le plus profond etait prescrit.

C'etaient des jurons, des coups de hallebarde contre les murailles, des courses rapides dans les galeries, des imprecations a faire ouvrir la terre; et, au milieu de tous ces bruits, de tous ces chocs, de tous ces blasphemes, ces mots repetes par des milliers d'echos:

--Que dira le roi? que dira le roi?

Henri se dressa sur son lit et regarda Chicot, qui, apres avoir soupe avec Sa Majeste, s'etait laisse aller au sommeil dans un grand fauteuil, les jambes enlancees a sa rapiere.

Les rumeurs redoublaient.

Henri sauta en bas de son lit, tout luisant de pommade, en criant:

--Chicot! Chicot!

Chicot ouvrit un oeil. C'etait un garcon prudent qui appreciait fort le sommeil et qui ne se reveillait jamais tout a fait du premier coup.

--Ah! tu as eu tort de m'appeler, Henri, dit-il. Je revais que tu avais un fils.

--Ecoute! dit Henri, ecoute!

--Que veux-tu que j'ecoute? Il me semble cependant que tu me dis bien assez de sottises comme cela pendant le jour, sans prendre encore sur mes nuits.

--Mais tu n'entends donc pas? dit le roi en etendant la main dans la direction du bruit.

--Oh! oh! s'ecria Chicot; en effet, j'entends des cris.

--Que dira le roi? que dira le roi? repeta Henri. Entends-tu?

--Il y a deux choses a soupconner: ou ton levrier Narcisse est malade,

ou les huguenots prennent leur revanche et font une Saint-Barthelemy de catholiques.

--Aide-moi a m'habiller, Chicot.

--Je le veux bien; mais aide-moi a me lever, Henri.

--Quel malheur! quel malheur! repetait-on dans les antichambres.

--Diable! ceci devient serieux, dit Chicot.

--Nous ferons bien de nous armer, dit le roi.

--Nous ferons mieux encore, dit Chicot, de nous depecher de sortir par la petite porte, afin de voir et de juger par nous-memes le malheur, au lieu de nous le laisser raconter.

Presque aussitot, suivant le conseil de Chicot, Henri sortit par la porte derobee et se trouva dans le corridor qui conduisait aux appartements du duc d'Anjou.

C'est la qu'il vit des bras leves au ciel et qu'il entendit les exclamations les plus desesperees.

--Oh! oh! dit Chicot, je devine: ton malheureux prisonnier se sera etrangle dans sa prison. Ventre-de biche! Henri, je te fais mon compliment, tu es un plus grand politique que je ne croyais.

--Eh! non, malheureux! s'ecria Henri, ce ne peut etre cela.

--Tant pis, dit Chicot.

--Viens, viens.

Et Henri entraîna le Gascon dans la chambre du duc.

La fenetre etait ouverte et garnie d'une foule de curieux entasses les uns sur les autres pour contempler l'echelle de corde accrochee aux trefles de fer du balcon.

Henri devint pale comme la mort.

--Eh! eh! mon fils, dit Chicot, tu n'es pas encore si fort blase que je le croyais.

--Enfui! evade! cria Henri d'une voix si retentissante, que tous les gentilshommes se retournerent.

Il y avait des eclairs dans les yeux du roi; sa main serrait convulsivement la poignee de sa misericorde.

Schomberg s'arrachait les cheveux, Quelus se bourrait le visage de coups de poing, et Maugiron frappait, comme un belier, de la tete dans

la cloison.

Quant a d'Epéron, il avait disparu sous le specieux pretexte de courir apres M. le duc d'Anjou.

La vue du martyre que, dans leur desespoir, s'infligeaient ses favoris calma tout a coup le roi.

--He la! doucement, mon fils, dit-il en retenant Maugiron par le milieu du corps.

--Non, mordieu! j'en creverai, ou le diable m'emporte! dit le jeune homme en prenant du champ pour se briser la tete non plus sur la cloison, mais sur le mur.

--Hola! aidez-moi donc a le retenir, cria Henri.

--Eh! compere, dit Chicot, il y a une mort plus douce: passez-vous tout bonnement votre epee au travers du ventre.

--Veux-tu te taire, bourreau! dit Henri les larmes aux yeux.

Pendant ce temps, Quelus se meurtrissait les joues.

--Oh! Quelus, mon enfant, dit Henri, tu vas ressembler a Schomberg quand il a ete trempé dans le bleu de Prusse! Tu seras affreux, mon ami!

Quelus s'arreta.

Schomberg seul continuait a se depouiller les tempes; il en pleurait de rage.

--Schomberg! Schomberg! mon mignon, cria Henri, un peu de raison, je t'en prie!

--J'en deviendrai fou.

--Bah! dit Chicot.

--Le fait est, dit Henri, que c'est un affreux malheur, et voila pourquoi il faut que tu gardes la raison, Schomberg. Oui, c'est un affreux malheur. Je suis perdu! Voila la guerre civile dans mon royaume... Ah! qui a fait ce coup-la? qui a fourni l'echelle? Par la mordieu! je ferai pendre toute la ville.

Une profonde terreur s'empara des assistants.

--Qui est le coupable? continua Henri; ou est le coupable? Dix mille ecus a qui me dira son nom! cent mille ecus a qui me le livrera mort ou vif!

--Qui voulez-vous que ce soit, s'ecria Maugiron, sinon quelque

Angevin?

--Pardieu! tu as raison, s'écria Henri. Ah! les Angevins, mordieu! les Angevins, ils me le payeront!

Et, comme si cette parole eut été une étincelle communiquant le feu à une trainée de poudre, une effroyable explosion de cris et de menaces retentit contre les Angevins.

--Oh! oui, les Angevins! cria Quelus.

--Ou sont-ils? hurla Schomberg.

--Qu'on les éventre! vocifera Maugiron.

--Cent potences pour cent Angevins! reprit le roi.

Chicot ne pouvait rester muet dans cette fureur universelle: il tira son épée avec un geste de taille-bras, et, s'escrimant du plat à droite et à gauche, il rossa les mignons et battit les murs en repetant avec des yeux farouches:

--Oh! ventre-de-biche! oh! male-rage! ah! damnation! les Angevins, mordieu! mort aux Angevins!

Ce cri: Mort aux Angevins! fut entendu de toute la ville comme le cri des mères Israélites fut entendu par tout Raina.

Cependant Henri avait disparu.

Il avait songé à sa mère, et, se glissant hors de la chambre sans mot dire, il était allé trouver Catherine, un peu négligée depuis quelque temps, et qui, renfermée dans son indifférence affectée, attendait, avec sa pénétration florentine, une bonne occasion de voir surnager sa politique.

Lorsque Henri entra, elle était à demi couchée, pensive, dans un grand fauteuil, et elle ressemblait plus, avec ses joues grasses, mais un peu jaunâtres, avec ses yeux brillants, mais fixes, avec ses mains potelées, mais pâles, à une statue de cire exprimant la méditation qu'à un être animé qui pense.

Mais, à la nouvelle de l'évasion de François, nouvelle que Henri donna, au reste, sans ménagement aucun, tout embrasé qu'il était de colère et de haine, la statue parut se réveiller tout à coup, quoique le geste qui annonçait ce réveil se bornât, pour elle, à s'enfoncer davantage encore dans son fauteuil et à secouer la tête sans rien dire.

--Eh! ma mère, dit Henri, vous ne vous écriez pas?

--Pourquoi faire, mon fils? demanda Catherine.

--Comment! cette evasion de votre fils ne vous parait pas criminelle, menacante, digne des plus grands chatiments?

--Mon cher fils, la liberte vaut bien une couronne, et rappelez-vous que je vous ai, a vous-meme, conseille de fuir quand vous pouviez atteindre cette couronne.

--Ma mere, on m'outrage.

Catherine haussa les epaules.

--Ma mere, on me brave.

--Eh! non, dit Catherine, on se sauve, voila tout.

--Ah! dit Henri, voila comme vous prenez mon parti!

--Que voulez-vous dire, mon fils?

--Je dis qu'avec l'age les sentiments s'emoussent; je dis....

Il s'arreta.

--Que dites-vous? reprit Catherine avec son calme habituel.

--Je dis que vous ne m'aimez plus comme autrefois.

--Vous vous trompez, dit Catherine avec une froideur croissante. Vous etes mon fils bien-aime, Henri; mais celui dont vous vous plaignez est aussi mon fils.

--Ah! treve a la morale maternelle, madame, dit Henri furieux; nous connaissons ce que cela vaut.

--Eh! vous devez le connaitre mieux que personne, mon fils; car, vis-a-vis de vous, ma morale a toujours ete de la faiblesse.

--Et, comme vous en etes aux repentirs, vous vous repentez.

--Je sentais bien que nous en viendrions la, mon fils, dit Catherine; voila pourquoi je gardais le silence.

--Adieu, madame, adieu, dit Henri; je sais ce qu'il me reste a faire, puisque, chez ma mere meme, il n'y a plus de compassion pour moi. Je trouverai des conseillers capables de seconder mon ressentiment et de m'eclairer dans cette rencontre.

--Allez, mon fils, dit tranquillement la Florentine, et que l'esprit de Dieu soit avec ces conseillers, car ils en auront bien besoin pour vous tirer d'embarras.

Et elle le laissa s'eloigner sans faire un geste, sans dire un mot pour le retenir.

--Adieu, madame, repeta Henri. Mais, pres de la porte, il s'arreta.

--Henri, adieu, dit la reine; seulement encore un mot. Je ne pretends pas vous donner un conseil, mon fils; vous n'avez pas besoin de moi, je le sais; mais priez vos conseillers de bien reflechir avant d'emettre leur avis, et de bien reflechir encore avant de mettre cet avis a execution.

--Oh! oui, dit Henri, se rattachant a ce mot de sa mere et en profitant pour ne pas aller plus loin, car la circonstance est difficile, n'est-ce pas, madame?

--Grave, dit lentement Catherine en levant les yeux et les mains au ciel, bien grave, Henri.

Le roi, frappe de cette expression de terreur qu'il croyait lire dans les yeux de sa mere, revint pres d'elle.

--Quels sont ceux qui l'ont enleve? en avez-vous quelque idee, ma mere?

Catherine ne repondit point.

--Moi, dit Henri, je pense que ce sont les Angevins.

Catherine sourit avec cette finesse qui montrait toujours en elle un esprit superieur veillant pour terrasser et confondre l'esprit d'autrui.

--Les Angevins? repeta-t-elle.

--Vous ne le croyez pas, dit Henri, tout le monde le croit.

Catherine fit encore un mouvement d'epaules.

--Que les autres croient cela, bien, dit-elle; mais vous, mon fils, enfin!

--Quoi donc! madame!... Que voulez-vous dire?... Expliquez-vous, je vous en supplie.

--A quoi bon m'expliquer?

--Votre explication m'eclairera.

--Vous eclairez! Allons donc! Henri, je ne suis qu'une femme vieille et radoteuse; ma seule influence est dans mon repentir et dans mes prieres.

--Non, parlez, parlez, ma mere, je vous ecoute. Oh! vous etes encore, vous serez toujours notre ame a nous tous. Parlez.

--Inutile; je n'ai que des idées de l'autre siècle, et la défiance fait tout l'esprit des vieillards. La vieille Catherine! donner, à son âge, un conseil qui vaille encore quelque chose! Allons donc! mon fils, impossible!

--Eh bien! soit, ma mère, dit Henri; refusez-moi votre secours, privez-moi de votre aide. Mais, dans une heure, voyez-vous, que ce soit votre avis ou non, et je le saurai alors, j'aurai fait pendre tous les Angevins qui sont à Paris.

--Faire pendre tous les Angevins! s'écria Catherine avec cet étonnement qu'éprouvent les esprits supérieurs lorsqu'on dit devant eux quelque énormité.

--Oui, oui, pendre, massacrer, assassiner, brûler. À l'heure qu'il est, mes amis courent déjà la ville pour rompre les os à ces maudits, à ces brigands, à ces rebelles!...

--Qu'ils s'en gardent, malheureux, s'écria Catherine emportée par le sérieux de la situation; ils se perdraient eux-mêmes, ce qui ne serait rien; mais ils vous perdraient avec eux.

--Comment cela?

--Aveugle! murmura Catherine; les rois auront donc éternellement des jeux pour ne pas voir!

Et elle joignit les mains.

--Les rois ne sont rois qu'à la condition qu'ils vengeront les injures qu'on leur fait, car alors leur vengeance est une justice, et, dans ce cas surtout, tout mon royaume se lèvera pour me défendre.

--Fou, insensé, enfant, murmura la Florentine.

--Mais pourquoi cela, comment cela?

--Pensez-vous qu'on égorgera, qu'on brûlera, qu'on pendra des hommes comme Bussy, comme Antraquet, comme Livarot, comme Riberac, sans faire couler des flots de sang?

--Qu'importe! pourvu qu'on les égorge.

--Oui, sans doute, si on les égorge; montrez-les-moi morts, et, par Notre-Dame! je vous dirai que vous avez bien fait. Mais on ne les égorgera pas; mais on aura levé pour eux l'étendard de la révolte; mais on leur aura mis nue à la main l'épée qu'ils n'eussent jamais osé tirer du fourreau pour un maître comme François. Tandis qu'au contraire, dans ce cas-là, par votre imprudence, ils dégaineront pour défendre leur vie; et votre royaume se soulèvera, non pas pour vous, mais contre vous.

--Mais, si je ne me venge pas, j'ai peur, je recule, s'écria Henri.

--A-t-on jamais dit que j'avais peur? dit Catherine en fronçant le sourcil et en pressant ses dents de ses lèvres minces et rougies avec du carmin.

--Cependant, si c'étaient les Angevins, ils mériteraient une punition, ma mère.

--Oui, si c'étaient eux, mais ce ne sont pas eux.

--Qui est-ce donc, si ce ne sont pas les amis de mon frère?

--Ce ne sont pas les amis de votre frère, car votre frère n'a pas d'amis.

--Mais qui est-ce donc?

--Ce sont vos ennemis à vous, ou plutôt votre ennemi.

--Quel ennemi?

--Eh! mon fils, vous savez bien que vous n'en avez jamais eu qu'un, comme votre frère Charles n'en a jamais eu qu'un, comme moi-même je n'en ai jamais eu qu'un, le même toujours, incessamment.

--Henri de Navarre, vous voulez dire?

--Eh! oui, Henri de Navarre.

--Il n'est pas à Paris!

--Eh! savez-vous qui est à Paris ou qui n'y est pas? savez-vous quelque chose? avez-vous des yeux et des oreilles? avez-vous autour de vous des gens qui voient et qui entendent? Non, vous êtes tous sourds, vous êtes tous aveugles.

--Henri de Navarre! répète Henri.

--Mon fils, à chaque désappointement qui vous arrivera, à chaque malheur qui vous arrivera, à chaque catastrophe qui vous arrivera et dont l'auteur vous restera inconnu, ne cherchez pas, n'hésitez pas, ne vous inquiétez pas, c'est inutile. Écrivez-vous, Henri: "C'est Henri de Navarre," et vous serez sûr d'avoir dit vrai... Frappez du côté où il sera, et vous serez sûr d'avoir frappé juste... Oh! cet homme!... cet homme! voyez-vous, c'est l'épée que Dieu a suspendue au-dessus de la maison de Valois.

--Vous êtes donc d'avis que je donne contre-ordre à l'endroit des Angevins?

--À l'instant même, s'écria Catherine, sans perdre une minute, sans perdre une seconde. Hâtez-vous, peut-être est-il déjà trop tard; courez, révoquez ces ordres; allez, ou vous êtes perdu.

Et, saisissant son fils par le bras, elle le poussa vers la porte avec une force et une energie incroyables. Henri s'elanca hors du Louvre, cherchant a rallier ses amis.

Mais il ne trouva que Chicot, assis sur une pierre et dessinant des figures geographiques sur le sable.

### CHAPITRE III

COMMENT CHICOT ET LA REINE MERE SE TROUVANT ETRE DU MEME AVIS, LE ROI SE RANGEA A L'AVIS DE CHICOT ET DE LA REINE MERE.

Henri s'assura que c'etait bien le Gascon, qui, non moins attentif qu'Archimede, ne paraissait pas decide a se retourner, Paris fut-il pris d'assaut.

--Ah! malheureux, s'ecria-t-il d'une voix tonnante, voila donc comme tu defends ton roi?

--Je le defends a ma maniere, et je crois que c'est la bonne.

--La bonne! s'ecria le roi, la bonne, paresseux!

--Je le maintiens et je le prouve.

--Je suis curieux de voir cette preuve.

--C'est facile: d'abord, nous avons fait une grande betise, mon roi; nous avons fait une immense betise.

--En quoi faisant?

--En faisant ce que nous avons fait.

--Ah! ah! fit Henri frappe de la correlation de ces deux esprits eminentement subtils, et qui n'avaient pu se concerter pour en venir au meme resultat.

--Oui, repondit Chicot, tes amis, en criant par la ville: Mort aux Angevins! et, maintenant que j'y reflechis, il ne m'est pas bien prouve que ce soient les Angevins qui aient fait le coup; tes amis, dis-je, en criant par la ville: Mort aux Angevins! font tout simplement cette petite guerre civile que MM. de Guise n'ont pas pu faire, et dont ils ont si grand besoin; et, vois-tu, a l'heure qu'il est, Henri, ou tes amis sont parfaitement morts, ce qui ne me deplairait pas, je l'avoue, mais ce qui t'affligerait, toi; ou ils ont chasse les Angevins de la ville, ce qui te deplairait fort, a toi, mais ce qui, en echange, rejouirait enormement ce cher M. d'Anjou.

--Mordieu! s'écria le roi, crois-tu donc que les choses sont déjà si avancées que tu dis là?

--Si elles ne le sont pas davantage.

--Mais tout cela ne m'explique pas ce que tu fais assis sur cette pierre.

--Je fais une besogne excessivement pressée, mon fils.

--Laquelle?

--Je trace la configuration des provinces que ton frère va faire revolter contre nous, et je suppose le nombre d'hommes que chacune d'elles pourra fournir à la révolte.

--Chicot! Chicot! s'écria le roi, je n'ai donc autour de moi que des oiseaux de mauvais augure!

--Le hibou chante pendant la nuit, mon fils, répondit Chicot, car il chante à son heure. Or le temps est sombre, Henriquet, si sombre, en vérité, qu'on peut prendre le jour pour la nuit, et je te chante ce que tu dois entendre. Regarde!

--Quoi!

--Regarde ma carte géographique, et juge. Voici d'abord l'Anjou, qui ressemble assez à une tartelette; tu vois? c'est là que ton frère s'est réfugié; aussi je lui ai donné la première place, hum! L'Anjou, bien mené, bien conduit, comme vont le mener et le conduire ton grand veneur Monsoreau et ton ami Bussy, l'Anjou, à lui seul, peut nous fournir, quand je dis nous, c'est à ton frère, l'Anjou peut fournir à ton frère dix mille combattants.

--Tu crois?

--C'est le minimum. Passons à la Guyenne. La Guyenne, tu la vois, n'est-ce pas? la voici: c'est cette figure qui ressemble à un veau marchant sur une patte. Ah! dame! la Guyenne, il ne faut pas t'étonner de trouver là quelques mécontents; c'est un vieux foyer de révolte, et à peine les Anglais en sont-ils partis. La Guyenne sera donc enchantée de se soulever, non pas contre toi, mais contre la France. Il faut compter sur la Guyenne pour huit mille soldats. C'est peu! mais ils seront bien aguerris, bien éprouvés, sois tranquille. Puis, à gauche de la Guyenne, nous avons le Béarn et la Navarre, tu vois? ces deux compartiments qui ressemblent à un singe sur le dos d'un éléphant. On a fort rogné la Navarre, sans doute; mais, avec le Béarn, il lui reste encore une population de trois ou quatre cent mille hommes. Suppose que le Béarn et la Navarre, très-pressés, bien poussés, bien pressurés par Henriot, fournissent à la Ligue cinq cent de la population, c'est seize mille hommes. Récapitulons donc: dix mille pour l'Anjou.

Et Chicot continua de tracer des figures sur le sable avec sa baguette.

Ci.	10,000
Huit mille pour la Guyenne, ci.	8,000
Seize mille pour le Bearn et la Navarre, ci.	16,000

Total 34,000

--Tu crois donc, dit Henri, que le roi de Navarre fera alliance avec mon frere?

--Pardieu!

--Tu crois donc qu'il est pour quelque chose dans sa fuite?

Chicot regarda Henri fixement.

--Henriquet, dit-il, voila une idee qui n'est pas de toi.

--Pourquoi cela?

--Parce qu'elle est trop forte, mon fils.

--N'importe de qui elle est; je t'interroge, reponds. Crois-tu que Henri de Navarre soit pour quelque chose dans la fuite de mon frere?

--Eh! fit Chicot, j'ai entendu du cote de la rue de la Ferronnerie un Ventre-saint-gris! qui, aujourd'hui que j'y pense, me parait assez concluant.

--Tu as entendu un Ventre-saint-gris! s'ecria le roi.

--Ma foi, oui, repondit Chicot, je m'en souviens aujourd'hui seulement.

--Il etait donc a Paris?

--Je le crois.

--Et qui peut te le faire croire!

--Mes yeux.

--Tu as vu Henri de Navarre?

--Oui.

--Et tu n'es pas venu me dire que mon ennemi etait venu me braver jusque dans ma capitale!

--On est gentilhomme ou on ne l'est pas, fit Chicot.

--Apres?

--Eh bien! si l'on est gentilhomme, on n'est pas espion, voila tout.

Henri demeura pensif.

--Ainsi, dit-il, l'Anjou et le Bearn! mon frere Francois et mon cousin Henri!

--Sans compter les trois Guise, bien entendu.

--Comment! tu crois qu'ils feront alliance ensemble?

--Trente-quatre mille hommes d'une part, dit Chicot en comptant sur ses doigts: dix mille pour l'Anjou, huit mille pour la Guyenne, seize mille pour le Bearn; plus vingt ou vingt-cinq mille sous les ordres de M. de Guise, comme lieutenant general de les armees; total, cinquante-neuf mille hommes; reduisons-les a cinquante mille, a cause des gouttes, des rhumatismes, des sciaticques et autres maladies. C'est encore, comme tu le vois, mon fils, un assez joli total.

--Mais Henri de Navarre et le duc de Guise sont ennemis.

--Ce qui ne les empechera pas de se reunir contre toi, quitte a s'exterminer entre eux quand ils t'auront exterminé toi-meme.

--Tu as raison, Chicot, ma mere a raison, vous avez raison tous deux; il faut empecher un esclandre; aide-moi a reunir les Suisses.

--Ah bien oui, les Suisses! Quelus les a emmenes.

--Mes gardes.

--Schomberg les a pris.

--Les gens de mon service au moins.

--Ils sont partis avec Maugiron.

--Comment!... s'ecria Henri, et sans mon ordre!

--Et depuis quand donnes-tu des ordres, Henri? Ah! s'il s'agissait de processions ou de flagellations, je ne dis pas; on te laisse sur ta peau, et meme sur la peau des autres, puissance entiere. Mais, quand il s'agit de guerre, quand il s'agit de gouvernement! mais ceci regarde M. de Schomberg, M. de Quelus et M. de Maugiron. Quant a d'Epernon, je n'en dis rien, puisqu'il se cache.

--Mordieu! s'ecria Henri, est-ce donc ainsi que cela se passe?

--Permetts-moi de te dire, mon fils, reprit Chicot, que tu t'apercois bien tard que tu n'es que le septieme ou huitieme roi de ton royaume.

Henri se mordit les levres en frappant du pied.

--Eh! fit Chicot en cherchant a distinguer dans l'obscurite.

--Qu'y a-t-il? demanda le roi.

--Ventre-de-biche! ce sont eux; tiens, Henri, voila tes hommes.

Et il montra effectivement au roi trois ou quatre cavaliers qui accouraient, suivis a distance de quelques autres hommes a cheval et de beaucoup d'hommes a pied.

Les cavaliers allaient rentrer au Louvre, n'apercevant pas ces deux hommes debout pres des fosses et a demi perdus dans l'obscurite.

--Schomberg! cria le roi, Schomberg, par ici!

--Hola, dit Schomberg, qui m'appelle?

--Viens toujours, mon enfant, viens! Schomberg crut reconnaitre la voix et s'approcha.

--Eh! dit-il, Dieu me damne, c'est le roi.

--Moi-meme, qui courais apres vous, et qui, ne sachant ou vous rejoindre, vous attendais avec impatience; qu'avez-vous fait?

--Ce que nous avons fait? dit un second cavalier en s'approchant.

--Ah! viens, Quelus, viens aussi, dit le roi, et surtout ne pars plus ainsi sans ma permission.

--Il n'en est plus besoin, dit un troisieme que le roi reconnut pour Maugiron, puisque tout est fini.

--Tout est fini? repeta le roi.

--Dieu soit loue, dit d'Epernon, apparaissant tout a coup sans que l'on sut d'ou il sortait.

--Hosanna! cria Chicot en levant les deux mains au ciel.

--Alors vous les avez tues? dit le roi.

Mais il ajouta tout bas:

--Au bout du compte, les morts ne reviennent pas.

--Vous les avez tues? dit Chicot; ah! si vous les avez tues, il n'y a rien a dire.

--Nous n'avons pas eu cette peine, repondit Schomberg, les laches se

sont enfuis comme une volée de pigeons; à peine si nous avons pu croiser le fer avec eux.

Henri palit.

--Et avec lequel avez-vous croisé le fer? demanda-t-il.

--Avec Anraguet.

--Au moins celui-là est demeuré sur le carreau?

--Tout au contraire, il a tué un laquais de Quelus.

--Ils étaient donc sur leur garde? demanda le roi.

--Parbleu! je le crois bien, s'écria Chicot, qu'ils y étaient; vous hurlez: "Mort aux Angevins!" vous remuez les canons, vous sonnez les cloches, vous faites trembler toute la ferraille de Paris, et vous voulez que ces honnêtes gens soient plus sourds que vous n'êtes bêtes.

--Enfin, enfin, murmura sourdement le roi, voilà une guerre civile allumée.

Ces mots firent tressaillir Quelus.

--Diable! fit-il, c'est vrai.

--Ah! vous commencez à vous en apercevoir, dit Chicot: c'est heureux! Voici MM. de Schomberg et de Maugiron qui ne s'en doutent pas encore.

--Nous nous réservons, répondit Schomberg, pour défendre la personne et la couronne de Sa Majesté.

--Eh! pardieu, dit Chicot, pour cela nous avons M. de Crillon, qui crie moins haut que vous et qui vaut bien autant.

--Mais enfin, dit Quelus, vous qui nous gourmandez à tort et à travers, monsieur Chicot, vous pensiez comme nous, il y a deux heures; ou tout au moins, si vous ne pensiez pas comme nous, vous criiez comme nous.

--Moi! dit Chicot.

--Certainement, et même vous vous escrimiez contre les murailles en criant: "Mort aux Angevins!"

--Mais moi, dit Chicot, c'est bien autre chose; moi, je suis fou, chacun le sait; mais vous qui êtes tous des gens d'esprit...

--Allons, messieurs, dit Henri, la paix; tout à l'heure nous aurons bien assez la guerre.

--Qu'ordonne Votre Majesté? dit Quelus.

--Que vous employiez la meme ardeur a calmer le peuple que vous avez mise a l'emouvoir; que vous rameniez au Louvre les Suisses, les gardes, les gens de ma maison, et que l'on ferme les portes, afin que demain les bourgeois prennent ce qui s'est passe pour une echauffouree de gens ivres.

Les jeunes gens s'eloignerent l'oreille basse, transmettant les ordres du roi aux officiers qui les avaient accompagnes dans leur equipee.

Quant a Henri, il revint chez sa mere, qui, active, mais anxieuse et assombrie, donnait des ordres a ses gens.

--Eh bien! dit-elle, que s'est-il passe?

--Eh bien! ma mere, il s'est passe ce que vous avez prevu.

--Ils sont en fuite?

--Helas! oui.

--Ah! dit-elle, et apres?

--Apres, voila tout, et il me semble que c'est bien assez.

--La ville?

--La ville est en rumeur; mais ce n'est pas ce qui m'inquiete, je la tiens sous ma main.

--Oui, dit Catherine, ce sont les provinces.

--Qui vont se revolter, se soulever, continua Henri.

--Que comptez-vous faire?

--Je ne vois qu'un moyen.

--Lequel?

--C'est d'accepter franchement la position.

--De quelle maniere?

--Je donne le mot aux colonels, a mes gardes, je fais armer mes milices, je retire l'armee de devant la Charite, et je marche sur l'Anjou.

--Et M. de Guise?

--Eh! M. de Guise! M. de Guise! je le fais arreter, s'il est besoin.

--Ah! oui, avec cela que les mesures de rigueur vous reussissent.

--Que faire alors?

Catherine inclina sa tete sur sa poitrine, et reflechit un instant.

--Tout ce que vous projetez est impossible, mon fils, dit-elle.

--Ah! s'ecria Henri avec un depit profond, je suis donc bien mal inspire aujourd'hui!

--Non, mais vous etes trouble; remettez-vous d'abord, et ensuite nous verrons.

--Alors, ma mere, ayez des idees pour moi; faisons quelque chose, remuons-nous.

--Vous le voyez, mon fils, je donnais des ordres.

--Pour quoi faire?

--Pour le depart d'un ambassadeur.

--Et a qui le deputerons-nous?

--A votre frere.

--Un ambassadeur a ce traître! Vous m'humiliez, ma mere.

--Ce n'est pas le moment d'etre fier, fit severement Catherine.

--Un ambassadeur qui demandera la paix?

--Qui l'achetera, s'il le faut.

--Pour quels avantages, mon Dieu?

--Eh! mon fils, dit la Florentine, quand cela ne serait que pour pouvoir faire prendre en toute securite, apres la paix faite, ceux qui se sont sauves pour vous faire la guerre. Ne disiez-vous pas tout a l'heure que vous voudriez les tenir.

--Oh! je donnerais quatre provinces de mon royaume pour cela; une par homme.

--Eh bien! qui veut la fin veut les moyens, reprit Catherine d'une voix penetrante qui alla remuer jusqu'au fond du coeur de Henri la haine et la vengeance.

--Je crois que vous avez raison, ma mere, dit-il; mais qui leur enverrons-nous?

--Cherchez parmi tous vos amis.

--Ma mere, j'ai beau chercher, je ne vois pas un homme a qui je puisse confier une pareille mission.

--Confiez-la a une femme alors.

--A une femme, ma mere? est-ce que vous consentiriez?

--Mon fils, je suis bien vieille, bien lasse, la mort m'attend peut-etre a mon retour; mais je veux faire ce voyage si rapidement, que j'arriverai a Angers avant que les amis de votre frere lui-meme n'aient eu le temps de comprendre toute leur puissance.

--Oh! ma mere! ma bonne mere! s'ecria Henri avec effusion en baisant les mains de Catherine, vous etes toujours mon soutien, ma bienfaitrice, ma Providence!

--C'est-a-dire que je suis toujours reine de France, murmura Catherine en attachant sur son fils un regard dans lequel entrait pour le moins autant de pitie que de tendresse.

#### CHAPITRE IV

#### OU IL EST PROUVE QUE LA RECONNAISSANCE ETAIT UNE DES VERTUS DE M. DE SAINT-LUC.

Le lendemain du jour ou M. de Monsoreau avait fait, a la table de M. le duc d'Anjou, cette piteuse mine qui lui avait valu la permission de s'aller coucher avant la fin du repas, le gentilhomme se leva de grand matin, et descendit dans la cour du palais.

Il s'agissait de retrouver le palefrenier a qui il avait deja eu affaire, et, s'il etait possible, de tirer de lui quelques renseignements sur les habitudes de Roland.

Le comte reussit a son gre. Il entra sous un vaste hangar, ou quarante chevaux magnifiques grugeaient, a faire plaisir, la paille et l'avoine des Angevins.

Le premier coup d'oeil du comte fut pour chercher Roland; Roland etait a sa place, et faisait merveille parmi les plus beaux mangeurs.

Le second fut pour chercher le palefrenier.

Il le reconnut debout, les bras croises, regardant, selon l'habitude de tout bon palefrenier, de quelle facon, plus ou moins avide, les chevaux de son maitre mangeaient leur provende habituelle.

--Eh! l'ami, dit le comte, est-ce donc l'habitude des chevaux de monseigneur de revenir a l'ecurie tout seuls, et les dresse-t-on a ce

manege-la?

--Non, monsieur le comte, repondit le palefrenier. A quel propos Votre Seigneurie me demande-t-elle cela?

--A propos de Roland.

--Ah! oui, qui est venu seul hier; oh! cela ne m'etonne pas de la part de Roland, c'est un cheval tres-intelligent.

--Oui, dit Monsoreau, je m'en suis apercu; la chose lui etait-elle donc deja arrivee?

--Non, monsieur; d'ordinaire il est monte par monseigneur le duc d'Anjou, qui est excellent cavalier, et qu'on ne jette point facilement a terre.

--Roland ne m'a point jete a terre, mon ami, dit le comte, pique qu'un homme, cet homme fut-il un palefrenier, put croire que lui, le grand veneur de France, avait vide les arcons; car, sans etre de la force de M. le duc d'Anjou, je suis assez bon ecuyer. Non, je l'avais attache au pied d'un arbre pour entrer dans une maison. A mon retour, il etait disparu; j'ai cru, ou qu'on l'avait vole, ou que quelque seigneur, passant par les chemins, m'avait fait la mechante plaisanterie de le ramener, voila pourquoi je vous demandais qui l'avait fait rentrer a l'ecurie.

--Il est rentre seul, comme le majordome a eu l'honneur de le dire hier a monsieur le comte.

--C'est etrange, dit Monsoreau.

Il resta un moment pensif, puis, changeant de conversation:

--Monseigneur monte souvent ce cheval, dis-tu?

--Il le montait presque tous les jours, avant que ses equipages ne fussent arrives.

--Son Altesse est rentree tard hier?

--Une heure avant vous, a peu pres, monsieur le comte.

--Et quel cheval montait le duc? n'etait-ce pas un cheval bai-brun, avec les quatre pieds blancs et une etoile au front?

--Non, monsieur, dit le palefrenier; hier Son Altesse montait Isohn, que voici.

--Et, dans l'escorte du prince, il n'y avait pas un gentilhomme montant un cheval tel que celui dont je te donne le signalement?

--Je ne connais personne ayant un pareil cheval.

--C'est bien, dit Monsoreau avec une certaine impatience d'avancer si lentement dans ses recherches, C'est bien! merci! Selle-moi Roland.

--Monsieur le comte desire Roland?

--Oui. Le prince t'aurait-il donne l'ordre de me le refuser?

--Non, monseigneur, l'ecuyer de Son Altesse m'a dit, au contraire, de mettre toutes les ecuries a votre disposition.

Il n'y avait pas moyen de se facher contre un prince qui avait de pareilles prevenances.

M. de Monsoreau fit de la tete un signe au palefrenier, lequel se mit a seller le cheval.

Lorsque cette premiere operation fut finie, le palefrenier detacha Roland de la mangeoire, lui passa la bride, et l'amena au comte.

--Ecoute, lui dit celui-ci en lui prenant la bride des mains, et reponds-moi.

--Je ne demande pas mieux, dit le palefrenier.

--Combien gagnes-tu par an?

--Vingt ecus, monsieur.

--Veux-tu gagner dix annees de tes gages d'un seul coup?

--Pardieu! fit l'homme. Mais comment les gagnerai-je?

--Informe-toi qui montait hier un cheval bai-brun, avec les quatre pieds blancs et une etoile au milieu du front.

--Ah! monsieur, dit le palefrenier, ce que vous me demandez la est bien difficile; il y a tant de seigneurs qui viennent rendre visite a Son Altesse.

--Oui; mais deux cents ecus, c'est un assez joli denier pour qu'on risque de prendre quelque peine a les gagner.

--Sans doute, monsieur le comte, aussi je ne refuse pas de chercher, tant s'en faut.

--Allons, dit le comte, ta bonne volonte me plait. Voici d'abord dix ecus pour te mettre en train; tu vois que tu n'auras point tout perdu.

--Merci, mon gentilhomme.

--C'est bien; tu diras au prince que je suis alle reconnaitre le bois pour la chasse qu'il m'a commandee.

Le comte achevait a peine ces mots, que la paille cria derriere lui sous les pas d'un nouvel arrivant.

Il se retourna.

--Monsieur de Bussy! s'ecria le comte.

--Eh! bonjour, monsieur de Monsoreau, dit Bussy; vous a Angers, quel miracle!

--Et vous, monsieur, qu'on disait malade!

--Je le suis, en effet, dit Bussy; aussi mon medecin m'ordonne-t-il un repos absolu; il y a huit jours que je ne suis sorti de la ville. Ah! ah! vous allez monter Roland, a ce qu'il parait? C'est une bete que j'ai vendue a M. le duc d'Anjou, et dont il est si content qu'il la monte presque tous les jours.

Monsoreau palit.

--Oui, dit-il, je comprends cela, c'est un excellent animal.

--Vous n'avez pas eu la main malheureuse de le choisir ainsi du premier coup, dit Bussy.

--Oh! ce n'est point d'aujourd'hui que nous faisons connaissance, repliqua le comte, je l'ai monte hier.

--Ce qui vous a donne l'envie de le monter encore aujourd'hui?

--Oui, dit le comte.

--Pardon, reprit Bussy, vous parliez de nous preparer une chasse?

--Le prince desire courir un cerf.

--Il y en a beaucoup, a ce que je me suis laisse dire, dans les environs.

--Beaucoup.

--Et de quel cote allez-vous detourner l'animal?

--Du cote de Meridor.

--Ah! tres-bien, dit Bussy en palissant a son tour malgre lui.

--Voulez-vous m'accompagner? demanda Monsoreau.

--Non, mille graces, repondit Bussy. Je vais me coucher. Je sens la fievre qui me reprend.

--Allons, bien, s'écria du seuil de l'écurie une voix sonore, voilà encore M. de Bussy leve sans ma permission.

--Le Haudoin, dit Bussy; bon, me voilà sur d'être gronde. Adieu, comte. Je vous recommande Roland.

--Soyez tranquille.

Bussy s'éloigna, et M. de Monsoreau sauta en selle.

--Qu'avez-vous donc? demanda le Haudoin; vous êtes si pâle, que je crois presque moi-même que vous êtes malade.

--Sais-tu où il va? demanda Bussy.

--Non.

--Il va à Meridor.

--Eh bien! aviez-vous espéré qu'il passerait à côté?

--Que va-t-il arriver, mon Dieu! après ce qui s'est passé hier?

--Madame de Monsoreau nierait.

--Mais il a vu.

--Elle lui soutiendra qu'il avait la berlue.

--Diane n'aura pas cette force-là.

--Oh! monsieur de Bussy, est-il possible que vous ne connaissiez pas mieux les femmes!

--Remy, je me sens très-mal.

--Je crois bien. Rentrez chez vous. Je vous prescris, pour ce matin....

--Quoi?

--Une daube de poularde, une tranche de jambon, et une bisque aux écrevisses.

--Eh! je n'ai pas faim.

--Raison de plus pour que je vous ordonne de manger.

--Remy, j'ai le pressentiment que ce bourreau va faire quelque scène tragique à Meridor. En vérité, j'eusse dû accepter de l'accompagner quand il me l'a proposé.

--Pour quoi faire?

--Pour soutenir Diane.

--Madame Diane se soutiendra bien toute seule, je vous l'ai déjà dit et je vous le répète; et, comme il faut que nous en fassions autant, venez, je vous prie. D'ailleurs, il ne faut pas qu'on vous voie debout. Pourquoi êtes-vous sorti malgré mon ordonnance?

--J'étais trop inquiet, je n'ai pu y tenir.

Remy haussa les épaules, emmena Bussy, et l'installa, portes closes, devant une bonne table, tandis que M. de Monsoreau sortait d'Angers par la même porte que la veille.

Le comte avait eu ses raisons pour redemander Roland, il avait voulu s'assurer si c'était par hasard ou par habitude que cet animal, dont chacun vantait l'intelligence, l'avait conduit au pied du mur du parc. En conséquence, en sortant du palais, il lui avait mis la bride sur le cou.

Roland n'avait pas manqué à ce que son cavalier attendait de lui. À peine hors de la porte, il avait pris à gauche; M. de Monsoreau l'avait laissé faire; puis à droite, et M. de Monsoreau l'avait laissé faire encore.

Tous deux s'étaient donc engagés dans le charmant sentier fleuri, puis dans les taillis, puis dans les hautes futaies. Comme la veille, à mesure que Roland approchait de Meridor, son trot s'allongeait; enfin son trot se changea en galop, et, au bout de quarante, ou cinquante minutes, M. de Monsoreau se trouva en vue du mur, juste au même endroit que la veille.

Seulement, le lieu était solitaire et silencieux; aucun hennissement ne s'était fait entendre; aucun cheval n'apparaissait attaché ni errant.

M. de Monsoreau mit pied à terre; mais, cette fois, pour ne pas courir la chance de revenir à pied, il passa la bride de Roland dans son bras et se mit à escalader la muraille.

Mais tout était solitaire au dedans comme au dehors du parc. Les longues allées se déroulaient à perte de vue, et quelques chevreuils bondissants animaient seuls le gazon désert des vastes pelouses.

Le comte jugea qu'il était inutile de perdre son temps à guetter des gens prévenus, qui, sans doute effrayés par son apparition de la veille, avaient interrompu leurs rendez-vous ou choisi un autre endroit. Il remonta à cheval, longea un petit sentier, et, après un quart d'heure de marche, dans laquelle il avait été obligé de retenir Roland, il était arrivé à la grille.

Le baron était occupé à faire fouetter ses chiens pour les tenir en haleine, lorsque le comte passa le pont-levis. Il aperçut son gendre

et vint ceremonieusement au-devant de lui.

Diane, assise sous un magnifique sycomore, lisait les poesies de Marot. Gertrude, sa fidele suivante, brodait a ses cotes.

Le comte, apres avoir salue le baron, apercut les deux femmes. Il mit pied a terre et s'approcha d'elles.

Diane se leva, s'avanca de trois pas au-devant du comte et lui fit une grave reverence.

--Quel calme, ou plutot quelle perfidie! murmura le comte; comme je vais faire lever la tempete du sein de ces eaux dormantes!

Un laquais s'approcha; le grand veneur lui jeta la bride de son cheval; puis, se tournant vers Diane:

--Madame, dit-il, veuillez, je vous prie, m'accorder un moment d'entretien.

--Volontiers, monsieur, repondit Diane.

--Nous faites-vous l'honneur de demeurer au chateau, monsieur le comte? demanda le baron.

--Oui, monsieur; jusqu'a demain, du moins.

Le baron s'eloigna pour veiller lui-meme a ce que la chambre de son gendre fut preparee selon toutes les lois de l'hospitalite.

Monsoreau indiqua a Diane la chaise qu'elle venait de quitter, et lui-meme s'assit sur celle de Gertrude, en couvant Diane d'un regard qui eut intimide l'homme le plus resolu.

--Madame, dit-il, qui donc etait avec vous dans le parc hier soir?

Diane leva sur son mari un clair et limpide regard.

--A quelle heure, monsieur? demanda-t-elle d'une voix dont, a force de volonte sur elle-meme, elle etait parvenue a chasser toute emotion.

--A six heures.

--De quel cote?

--Du cote du vieux taillis.

--Ce devait etre quelque femme de mes amies, et non moi, qui se promenait de ce cote-la.

--C'etait vous, madame, affirma Monsoreau.

--Qu'en savez-vous? dit Diane.

Monsoreau, stupefait, ne trouva pas un mot a repondre; mais la colere prit bientôt la place de cette stupefaction.

--Le nom de cet homme? dites-le-moi.

--De quel homme?

--De celui qui se promenait avec vous.

--Je ne puis vous le dire, si ce n'était pas moi qui me promenais.

--C'était vous, vous dis-je! s'écria Monsoreau en frappant la terre du pied.

--Vous vous trompez, monsieur, repondit froidement Diane.

--Comment osez-vous nier que je vous aie vue?

--Ah! c'est vous-meme, monsieur?

--Oui, madame, c'est moi-meme. Comment donc osez-vous nier que ce soit vous, puisqu'il n'y a pas d'autre femme que vous a Meridor?

--Voilà encore une erreur, monsieur, car Jeanne de Brissac est ici.

--Madame de Saint-Luc?

--Oui, madame de Saint-Luc, mon amie.

--Et M. de Saint-Luc?....

--Ne quitte pas sa femme, comme vous le savez. Leur mariage, a eux, est un mariage d'amour. C'est M. et madame de Saint-Luc que vous avez vus.

--Ce n'était pas M. de Saint-Luc; ce n'était pas madame de Saint-Luc. C'était vous, que j'ai parfaitement reconnue, avec un homme que je ne connais pas, lui, mais que je connaîtrai, je vous le jure.

--Vous persistez donc a dire que c'était moi, monsieur?

--Mais je vous dis que je vous ai reconnue, je vous dis que j'ai entendu le cri que vous avez pousse.

--Quand vous serez dans votre bon sens, monsieur, dit Diane, je consentirai a vous entendre; mais, dans ce moment, je crois qu'il vaut mieux que je me retire.

--Non, madame, dit Monsoreau en retenant Diane par le bras, vous resterez.

--Monsieur, dit Diane, voici M. et madame de Saint-Luc. J'espere que

vous vous contiendaient devant eux.

En effet, Saint-Luc et sa femme venaient d'apparaître au bout d'une allée, appelée par la cloche du dîner, qui venait d'entrer en branle, comme si l'on n'eût attendu que M. de Monsoreau pour se mettre à table.

Tous deux reconnurent le comte; et, devinant qu'ils allaient sans doute, par leur présence, tirer Diane d'un grand embarras, ils s'approchèrent vivement.

Madame de Saint-Luc fit une grande révérence à M. de Monsoreau; Saint-Luc lui tendit cordialement la main. Tous trois échangèrent quelques compliments; puis Saint-Luc, poussant sa femme au bras du comte, prit celui de Diane.

On s'achemina vers la maison.

On dînait à neuf heures, au manoir de Meridor: c'était une vieille coutume du temps du bon roi Louis XII, qu'avait conservée le baron dans toute son intégrité.

M. de Monsoreau se trouva placé entre Saint-Luc et sa femme; Diane, éloignée de son mari par une habile manœuvre de son amie, était placée, elle, entre Saint-Luc et le baron.

La conversation fut générale. Elle roula tout naturellement sur l'arrivée du frère du roi à Angers et sur le mouvement que cette arrivée allait opérer dans la province.

Monsoreau eut bien voulu la conduire sur d'autres sujets; mais il avait affaire à des convives retifs: il en fut pour ses frais.

Ce n'est pas que Saint-Luc refusât le moins du monde de lui répondre; tout au contraire. Il cajolait le mari furieux avec un charmant esprit, et Diane, qui, grâce au bavardage de Saint-Luc, pouvait garder le silence, remerciait son ami par des regards éloquentes.

--Ce Saint-Luc est un sot, qui bavarde comme un geai, se dit le comte; voilà l'homme duquel j'extirperai le secret que je désire savoir, et cela par un moyen ou par un autre.

M. de Monsoreau ne connaissait pas Saint-Luc, étant entré à la cour juste comme celui-ci en sortait.

Et, sur cette conviction, il se mit à répondre au jeune homme de façon à doubler la joie de Diane et à ramener la tranquillité sur tous les points.

D'ailleurs, Saint-Luc faisait de l'oeil des signes à madame de Monsoreau, et ces signes voulaient visiblement dire:

--Soyez tranquille, madame, je mûris un projet.

Nous verrons dans le chapitre suivant quel était le projet de M. de Saint-Luc.

## CHAPITRE V

### LE PROJET DE M. DE SAINT-LUC.

Le repas fini, Monsoreau prit son nouvel ami par le bras, et, l'emmenant hors du château :

--Savez-vous, lui dit-il, que je suis on ne peut plus heureux de vous avoir trouvé ici, moi que la solitude de Meridor effrayait d'avance!

--Bon! dit Saint-Luc, n'avez-vous pas votre femme? Quant à moi, avec une pareille compagne, il me semble que je trouverais un désert trop peuplé.

--Je ne dis pas non, répondit Monsoreau en se mordant les lèvres. Cependant...

--Cependant quoi?

--Cependant je suis fort aise\* de vous avoir rencontré ici.

--Monsieur, dit Saint-Luc en se nettoyant les dents avec une petite épée d'or, vous êtes, en vérité, fort poli; car je ne croirai jamais que vous ayez un seul instant pu craindre l'ennui avec une pareille femme et en face d'une si riche nature.

--Bah! dit Monsoreau, j'ai passé la moitié de ma vie dans les bois.

--Raison de plus pour ne pas vous y ennuyer, dit Saint-Luc; il me semble que plus on habite les bois, plus on les aime. Voyez donc quel admirable parc. Je sais bien, moi, que je serai désespéré lorsqu'il me faudra le quitter. Malheureusement j'ai peur que ce ne soit bientôt.

--Pourquoi le quitteriez-vous?

--Eh! monsieur, l'homme est-il maître de sa destinée? C'est la feuille de l'arbre que le vent détache et promène par la plaine et par les vallons, sans qu'il sache lui-même où il va. Vous êtes heureux, vous.

--Heureux, de quoi?

--De demeurer sous ces magnifiques ombrages.

--Oh! dit Monsoreau, je n'y demeurerai probablement pas longtemps non plus.

--Bah! qui peut dire cela? Je crois que vous vous trompez, moi.

--Non, fit Monsoreau; non, oh! je ne suis pas si fanatique que vous de la belle nature, et je me defie, moi, de ce parc que vous trouvez si beau.

--Plait-il? fit Saint-Luc.

--Oui, repeta Monsoreau.

--Vous vous defiez de ce parc, avez-vous dit; et a quel propos?

--Parce qu'il ne me parait pas sur.

--Pas sur! en verite! dit Saint-Luc etonne. Ah! je comprends: a cause de l'isolement, voulez-vous dire?

--Non. Ce n'est point precisement a cause de cela; car je presume que vous voyez du monde a Meridor?

--Ma foi non! dit Saint-Luc avec une naivete parfaite, pas une ame.

--Ah! vraiment?

--C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

--Comment, de temps en temps, vous ne recevez pas quelque visite?

--Pas depuis que j'y suis, du moins.

--De cette belle cour qui est a Angers, pas un gentilhomme ne se detache de temps en temps?

--Pas un.

--C'est impossible!

--C'est comme cela cependant.

--Ah! fi donc, vous calomniez les gentilshommes angevins.

--Je ne sais pas si je les calomnie; mais le diable m'emporte si j'ai apercu la plume d'un seul.

--Alors, j'ai tort sur ce point.

--Oui, parfaitement tort. Revenons donc a ce que vous disiez d'abord, que le parc n'etait pas sur. Est-ce qu'il y a des ours?

--Oh! non pas.

--Des loups?

--Non plus.

--Des voleurs?

--Peut-etre. Dites-moi, mon cher monsieur, madame de Saint-Luc est fort jolie, a ce qu'il m'a paru.

--Mais oui.

--Est-ce qu'elle se promene souvent dans le parc?

--Souvent; elle est comme moi, elle adore la campagne. Mais pourquoi me faites-vous cette question?

--Pour rien; et, lorsqu'elle se promene, vous l'accompagnez?

--Toujours, dit Saint-Luc.

--Presque toujours? continua le comte.

--Mais ou diable voulez-vous en venir?

--Eh mon Dieu! a rien, cher monsieur de Saint-Luc, ou presque a rien du moins.

--J'ecoute.

--C'est qu'on me disait....

--Que vous disait-on? Parlez.

--Vous ne vous facherez pas?

--Jamais je ne me fache.

--D'ailleurs, entre maris, ces confidences-la se font; c'est qu'on me disait que l'on avait vu roder un homme dans le parc.

--Un homme?

--Oui.

--Qui venait pour ma femme?

--Oh! je ne dis point cela.

--Vous auriez parfaitement tort de ne pas le dire, cher monsieur de Monsoreau; c'est on ne peut plus interessant; et qui donc a vu cela? je vous prie.

--A quoi bon?

--Dites toujours. Nous causons, n'est-ce pas? Eh bien! autant causer de cela que d'autre chose. Vous dites donc que cet homme venait pour madame de Saint-Luc. Tiens! tiens! tiens!

--Ecoutez, s'il faut tout vous avouer; eh bien! non, je ne crois pas que ce soit pour madame de Saint-Luc.

--Et pour qui donc?

--Je crains, au contraire, que ce ne soit pour Diane.

--Ah bah! fit Saint-Luc, j'aimerais mieux cela.

--Comment! vous aimeriez mieux cela?

--Sans doute. Vous le savez, il n'y a pas de race plus egoiste que les maris. Chacun pour soi, Dieu pour tous! Le diable plutot! ajouta Saint-Luc.

--Ainsi donc, vous croyez qu'un homme est entre?

--Je fais mieux que de le croire, j'ai vu.

--Vous avez vu un homme dans le parc?

--Oui, dit Saint-Luc.

--Seul?

--Avec madame de Monsoreau.

--Quand cela? demanda le comte.

--Hier.

--Ou donc?

--Mais ici, a gauche, tenez.

Et, comme Monsoreau avait dirige sa promenade et celle de Saint-Luc du cote du vieux taillis, il put, d'ou il etait, montrer la place a son compagnon.

--Ah! dit Saint-Luc, en effet, voici un mur en bien mauvais etat; il faudra que je previenne le baron qu'on lui degrade ses clotures.

--Et qui soupconnez-vous?

--Moi! qui je soupconne?

--Oui, dit le comte.

--De quoi?

--De franchir la muraille pour venir dans le parc causer avec ma femme.

Saint-Luc parut se plonger dans une meditation profonde dont M. de Monsoreau attendit avec anxiété le resultat.

--Eh bien! dit-il.

--Dame! fit Saint-Luc, je ne vois guere que....

--Que... qui?... demanda vivement le comte.

--Que... vous... dit Saint-Luc en se decouvrant le visage.

--Plaisantez-vous, mon cher monsieur de Saint-Luc? dit le comte petrifie.

--Ma foi! non. Moi, dans le commencement de mon mariage, je faisais de ces choses-la; pourquoi n'en feriez-vous pas, vous?

--Allons, vous ne voulez pas me repondre; avouez cela, cher ami; mais ne craignez rien... Voyons, aidez-moi, cherchez: c'est un enorme service que j'attends de vous.

Saint-Luc se gratta l'oreille.

--Je ne vois toujours que vous, dit-il.

--Treve de railleries; prenez la chose gravement, monsieur, car, je vous en previens, elle est de consequence.

--Vous croyez?

--Mais je vous dis que j'en suis sur.

--C'est autre chose alors; et comment vient cet homme? le savez-vous?

--Il vient a la derobee, parbleu.

--Souvent?

--Je le crois bien: ses pieds sont imprimes dans la pierre molle du mur, regardez plutot.

--En effet.

--Ne vous etes-vous donc jamais apercu de ce que je viens de vous dire?

--Oh! fit Saint-Luc, je m'en doutais bien un peu.

--Ah! voyez-vous, fit le comte haletant; apres?

--Après, je ne m'en suis pas inquiète; j'ai cru que c'était vous.

--Mais quand je vous dis que non.

--Je vous crois, mon cher monsieur.

--Vous me croyez?

--Oui.

--Eh bien! alors....

--Alors c'est quelque autre.

Le grand veneur regarda d'un oeil presque menaçant Saint-Luc, qui déployait sa plus coquette et sa plus suave nonchalance.

--Ah! fit-il d'un air si courroucé, que le jeune homme leva la tête.

--J'ai encore une idée, dit Saint-Luc.

--Allons donc!

--Si c'était....

--Si c'était?

--Non.

--Non?

--Mais si.

--Parlez.

--Si c'était M. le duc d'Anjou.

--J'y avais bien pensé, reprit Monsoreau; mais j'ai pris des renseignements: ce ne pouvait être lui.

--Eh! eh! le duc est bien fin.

--Oui, mais ce n'est pas lui.

--Vous me dites toujours que cela n'est pas, dit Saint-Luc, et vous voulez que je vous dise, moi, que cela est.

--Sans doute; vous qui habitez le château, vous devez savoir....

--Attendez! s'écria Saint-Luc.

--Y êtes-vous?

--J'ai encore une idee. Si ce n'etait ni vous ni le duc, c'etait sans doute moi.

--Vous, Saint-Luc?

--Pourquoi pas?

--Vous, qui venez a cheval par le dehors du parc, quand vous pouvez venir par le dedans?

--Eh! mon Dieu! je suis un etre si capricieux, dit Saint-Luc.

--Vous, qui eussiez pris la fuite en me voyant apparaitre au haut du mur?

--Dame! on la prendrait a moins.

--Vous faisiez donc mal alors? dit le comte qui commencait a n'etre plus maitre de son irritation.

--Je ne dis pas non.

--Mais vous vous moquez de moi, a la fin! s'ecria le comte palissant, et voila un quart d'heure de cela.

--Vous vous trompez, monsieur, dit Saint-Luc en tirant sa montre et en regardant Monsoreau avec une fixite qui fit frissonner celui-ci malgre son courage feroce; il y a vingt minutes.

--Mais vous m'insultez, monsieur, dit le comte.

--Est-ce que vous croyez que vous ne m'insultez pas, vous, monsieur, avec toutes vos questions de sbire?

--Ah! j'y vois clair maintenant.

--Le beau miracle! a dix heures du matin. Et que voyez-vous? dites.

--Je vois que vous vous entendez avec le traître, avec le lache que j'ai failli tuer hier.

--Pardieu! fit Saint-Luc, c'est mon ami.

--Alors, s'il en est ainsi, je vous tuerai a sa place.

--Bah! dans votre maison! comme cela, tout a coup! sans dire gare!

--Croyez-vous donc que je me generai pour punir un miserable? s'ecria le comte exaspere.

--Ah! monsieur de Monsoreau, repliqua Saint-Luc, que vous etes donc mal eleve! et que la frequentation des betes fauves a deteriore vos

moeurs! Fi!....

--Mais vous ne voyez donc pas que je suis furieux! hurla le comte en se placant devant Saint-Luc, les bras croises et le visage bouleverse par l'expression effrayante du desespoir qui le mordait au coeur.

--Si, mordieu! je le vois; et, vrai, la fureur ne vous va pas le moins du monde; vous etes affreux a voir comme cela, mon cher monsieur de Monsoreau.

Le comte, hors de lui, mit la main a son epee.

--Ah! faites attention, dit Saint-Luc, c'est vous qui me provoquez... Je vous prends vous-meme a temoin que je suis parfaitement calme.

--Oui, muguet, dit Monsoreau, oui, mignon de couchette, je te provoque.

--Donnez-vous donc la peine de pauser de l'autre cote du mur, monsieur de Monsoreau; de l'autre cote du mur, nous serons sur un terrain neutre.

--Que m'importe? s'ecria le comte.

--Il m'importe a moi, dit Saint-Luc; je ne veux pas vous tuer chez vous.

--A la bonne heure! dit Monsoreau en se hatant de franchir la breche.

--Prenez garde! allez doucement, comte! Il y a une pierre qui ne tient pas bien; il faut qu'elle ait ete fort ebranlee. N'allez pas vous blesser, au moins; en verite, je ne m'en consolerais pas.

Et Saint-Luc se mit a franchir la muraille a son tour.

--Allons! allons! hate-toi, dit le comte en degainant.

--Et moi qui viens a la campagne pour mon agrement! dit Saint-Luc se parlant a lui-meme; ma foi, je me serai bien amuse.

Et il sauta de l'autre cote du mur.

## CHAPITRE VI

### COMMENT M. DE SAINT-LUC MONTRA A M. DE MONSOREAU LE COUP QUE LE ROI LUI AVAIT MONTRE.

Monsieur de Monsoreau attendait Saint-Luc l'epee a la main, et en faisant des appels furieux avec le pied.

--Y es-tu? dit le comte.

--Tiens! fit Saint-Luc, vous n'avez pas pris la plus mauvaise place, le dos au soleil; ne vous genez pas.

Monsoreau fit un quart de conversion.

--A la bonne heure! dit Saint-Luc, de cette facon je verrai clair a ce que je fais.

--Ne me menages pas, dit Monsoreau, car j'irai franchement.

--Ah ca! dit Saint-Luc, vous voulez donc me tuer absolument?

--Si je le veux!... oh! oui... je le veux!

--L'homme propose et Dieu dispose! dit Saint-Luc en tirant son epee a son tour.

--Tu dis....

--Je dis... Regardez bien cette touffe de coquelicots et de pissenlits.

--Eh bien?

--Eh bien, je dis que je vais vous coucher dessus.

Et il se mit en garde, toujours riant.

Monsoreau engagea le fer avec rage, et porta avec une incroyable agillite a Saint-Luc deux ou trois coups que celui-ci para avec une agillite egale.

--Pardieu! monsieur de Monsoreau, dit-il tout en jouant avec le fer de son ennemi, vous tirez fort agreablement l'epee, et tout autre que moi ou Bussy eut ete tue par votre dernier degagement.

Monsoreau palit, voyant a quel homme il avait affaire.

--Vous etes peut-etre etonne, dit Saint-Luc, de me trouver si convenablement l'epee dans la main; c'est que le roi, qui m'aime beaucoup, comme vous savez, a pris la peine de me donner des lecons, et m'a montre, entre autres choses, un coup que je vous montrerai tout a l'heure. Je vous dis cela, parce que, s'il arrive que je vous tue de ce coup, vous aurez le plaisir de savoir que vous etes tue d'un coup enseigne par le roi, ce qui sera excessivement flatteur pour vous.

--Vous avez infiniment d'esprit, monsieur, dit Monsoreau exaspere en se fendant a fond pour porter un coup droit qui eut traverse une muraille.

--Dame! on fait ce qu'on peut, repliqua modestement Saint-Luc en se jetant de cote, forçant, par ce mouvement, son adversaire de faire une demi-volte qui lui mit en plein le soleil dans les yeux.

--Ah! ah! dit-il, voila ou je voulais vous voir, en attendant que je vous voie ou je veux vous mettre. N'est-ce pas que j'ai assez bien conduit ce coup-la, hein? Aussi, je suis content, vrai, tres-content! Vous aviez tout a l'heure cinquante chances seulement sur cent d'etre tue; maintenant vous en avez quatre-vingt-dix-neuf.

Et, avec une souplesse, une vigueur et une rage que Monsoreau ne lui connaissait pas, et que personne n'eut soupconnees dans ce jeune homme effemine, Saint-Luc porta de suite, et sans interruption, cinq coups au grand veneur, qui les para, tout etourdi de cet ouragan mele de sifflements et d'eclairs; le sixieme fut un coup de prime compose d'une double feinte, d'une parade et d'une riposte dont le soleil l'empecha de voir la premiere moitie, et dont il ne put voir la seconde, attendu que l'epee de Saint-Luc disparut tout entiere dans sa poitrine.

Monsoreau resta encore un instant debout, mais comme un chene deracine qui n'attend qu'un souffle pour savoir de quel cote tomber.

--La! maintenant, dit Saint-Luc, vous avez les cent chances completes; et, remarquez ceci, monsieur, c'est que vous allez tomber juste sur la touffe que je vous ai indiquee.

Les forces manquerent au comte; ses mains s'ouvrirent, son oeil se voila; il plia les genoux et tomba sur les coquelicots, a la pourpre desquels il mela son sang.

Saint-Luc essuya tranquillement son epee et regarda cette degradation de nuances qui, peu a peu, change en un masque de cadavre le visage de l'homme qui agonise.

--Ah! vous m'avez tue, monsieur, dit Monsoreau.

--J'y tachais, dit Saint-Luc; mais maintenant que je vous vois couche la, pres de mourir, le diable m'emporte si je ne suis pas fache de ce que j'ai fait! Vous m'etes sacre a present, monsieur; vous etes horriblement jaloux, c'est vrai, mais vous etiez brave.

Et, tout satisfait de cette oraison funebre, Saint-Luc mit un genou en terre pres de Monsoreau, et lui dit:

--Avez-vous quelque volonte derniere a declarer, monsieur? et, foi de gentilhomme, elle sera executee. Ordinairement, je sais cela, moi, quand on est blesse, on a soif: avez-vous soif? J'irai vous chercher a boire.

Monsoreau ne repondit pas. Il s'etait retourne la face contre terre, mordant le gazon et se debattant dans son sang.

--Pauvre diable! fit Saint-Luc en se relevant. Oh! amitie, amitie, tu es une divinite bien exigeante!

Monsoreau ouvrit un oeil alourdi, essaya de lever la tete et retomba avec un lugubre gemissement.

--Allons! il est mort! dit Saint-Luc; ne pensons plus a lui... C'est bien aise a dire: ne pensons plus a lui... Voila que j'ai tue un homme, moi, avec tout cela! On ne dira pas que j'ai perdu mon temps a la campagne.

Et aussitot, enjambant le mur, il prit sa course a travers le parc et arriva au chateau.

La premiere personne qu'il apercut fut Diane; elle causait avec son amie.

--Comme le noir lui ira bien! dit Saint-Luc.

Puis, s'approchant du groupe charmant forme par les deux femmes:

--Pardon, chere dame, fit-il a Diane; mais j'aurais vraiment bien besoin de dire deux mots a madame de Saint-Luc.

--Faites, cher hote, faites, repliqua madame de Monsoreau; je vais retrouver mon pere a la bibliotheque. Quand tu auras fini avec M. de Saint-Luc, ajouta-t-elle en s'adressant a son amie, tu viendras me reprendre, je serai la.

--Oui, sans faute, dit Jeanne.

Et Diane s'eloigna en les saluant de la main et du sourire.

Les deux epoux demurerent seuls.

--Qu'y a-t-il donc? demanda Jeanne avec la plus riante figure; vous paraissez sinistre, cher epoux.

--Mais oui, mais oui, repondit Saint-Luc.

--Qu'est-il donc arrive?

--Eh! mon Dieu! un accident!

--A vous? dit Jeanne effrayee.

--Pas precisement a moi, mais a une personne qui etait pres de moi.

--A quelle personne donc?

--A celle avec laquelle je me promenais.

--A monsieur de Monsoreau?

--Helas! oui. Pauvre cher homme!

--Que lui est-il donc arrive?

--Je crois qu'il est mort!...

--Mort! s'ecria Jeanne avec une agitation bien naturelle a concevoir, mort!

--C'est comme cela.

--Lui qui, tout a l'heure, etait la, parlant, regardant!....

--Eh! justement, voila la cause de sa mort; il a trop regarde et surtout trop parle.

--Saint-Luc, mon ami! dit la jeune femme en saisissant les deux bras de son mari.

--Quoi?

--Vous me cachez quelque chose.

--Moi! absolument rien, je vous jure, pas meme l'endroit ou il est mort.

--Et ou est-il mort?

--La-bas, derriere le mur, a l'endroit meme ou notre ami Bussy avait l'habitude d'attacher son cheval.

--C'est vous qui l'avez tue, Saint-Luc?

--Parbleu! qui voulez-vous que ce soit? Nous n'etions que nous deux, je reviens vivant, et je vous dis qu'il est mort: il n'est pas difficile de deviner lequel des deux a tue l'autre.

--Malheureux que vous etes!

--Ah! chere amie, dit Saint-Luc, il m'a provoque, insulte; il a tire l'epee du fourreau.

--C'est affreux!... c'est affreux!... ce pauvre homme!

--Bon! dit Saint-Luc, j'en etais sur! Vous verrez qu'avant huit jours on dira saint Monsoreau.

--Mais vous ne pouvez rester ici! s'ecria Jeanne; vous ne pouvez habiter plus longtemps sous le toit de l'homme que vous avez tue.

--C'est ce que je me suis dit tout de suite; et voila pourquoi je suis accouru pour vous prier, chere amie, de faire vos apprets de depart.

--Il ne vous a pas blessé, au moins?

--A la bonne heure! quoiqu'elle vienne un peu tard, voilà une question qui me raccommode avec vous. Non, je suis parfaitement intact.

--Alors nous partirons.

--Le plus vite possible, car vous comprenez que, d'un moment à l'autre, on peut découvrir l'accident.

--Quel accident? s'écria madame de Saint-Luc en revenant sur sa pensée comme quelquefois on revient sur ses pas.

--Ah! fit Saint-Luc.

--Mais, j'y pense, dit Jeanne, voilà madame de Monsoreau veuve.

--Voilà justement ce que je me disais tout à l'heure.

--Après l'avoir tue?

--Non, auparavant.

--Allons, tandis que je vais la prévenir....

--Prenez bien des ménagements, chère amie!

--Mauvaise nature! pendant que je vais la prévenir, sellez les chevaux vous-même, comme pour une promenade.

--Excellente idée. Vous ferez bien d'en avoir comme cela plusieurs, chère amie; car, pour moi, je l'avoue, ma tête commence un peu à s'embarrasser.

--Mais où allons-nous?

--A Paris.

--A Paris! Et le roi?

--Le roi aura tout oublié; il s'est passé tant de choses depuis que nous ne nous sommes vus; puis, s'il y a la guerre, ce qui est probable, ma place est à ses côtés.

--C'est bien; nous partons pour Paris alors.

--Oui, seulement je voudrais une plume et de l'encre.

--Pour écrire à qui?

--A Bussy; vous comprenez que je ne puis pas quitter comme cela l'Anjou sans lui dire pourquoi je le quitte.

--C'est juste, vous trouverez tout ce qu'il vous faut pour écrire dans ma chambre.

Saint-Luc y monta aussitôt, et, d'une main qui, quoi qu'il en eut, tremblait quelque peu, il traça à la hâte les lignes suivantes:

"Cher ami,

"Vous apprendrez, par la voie de la Renommée, l'accident arrivé à M. de Monsoreau; nous avons eu ensemble, du côté du vieux taillis, une discussion sur les effets et les causes de la dégradation des murs et l'inconvénient des chevaux qui vont tout seuls. Dans le fort de cette discussion, M. de Monsoreau est tombé sur une touffe de coquelicots et de pissenlits, et cela si malheureusement, qu'il s'est tué roide.

"Votre ami pour la vie, "SAINT-LUC.

"P.S. Comme cela pourrait, au premier moment, vous paraître un peu invraisemblable, j'ajouterai que, lorsque cet accident lui est arrivé, nous avions tous deux l'épée à la main.

"Je pars à l'instant même pour Paris, dans l'intention de faire ma cour au roi, l'Anjou ne me paraissant pas très-sur après ce qui vient de se passer."

Dix minutes après, un serviteur du baron courait à Angers porter cette lettre, tandis que, par une porte basse donnant sur un chemin de traverse, M. et madame de Saint-Luc partaient seuls, laissant Diane éplorée, et surtout fort embarrassée pour raconter au baron la triste histoire de cette rencontre.

Elle avait détourné les yeux quand Saint-Luc avait passé.

--Servez donc vos amis! avait dit celui-ci à sa femme; décidément tous les hommes sont ingrats, il n'y a que moi qui suis reconnaissant.

## CHAPITRE VII

OU L'ON VOIT LA REINE MÈRE ENTRER PEU TRIOMPHALEMENT DANS LA BONNE VILLE D'ANGERS.

L'heure même où M. de Monsoreau tombait sous l'épée de Saint-Luc, une grande fanfare de quatre trompettes retentissait aux portes d'Angers, fermées, comme on sait, avec le plus grand soin.

Les gardes, prévenus, leverent un étendard, et répondirent par des symphonies semblables.

C'était Catherine de Medicis qui venait faire son entrée à Angers, avec une suite assez imposante.

On prévint aussitôt Bussy, qui se leva de son lit, et Bussy alla trouver le prince, qui se mit dans le sien.

Certes, les airs joués par les trompettes angevines étaient de fort beaux airs; mais ils n'avaient pas la vertu de ceux qui firent tomber les murs de Jéricho; les portes d'Angers ne s'ouvrirent pas.

Catherine se pencha hors de sa litière pour se montrer aux gardes avancées, espérant que la majesté d'un visage royal ferait plus d'effet que le son des trompettes. Les miliciens d'Angers virent la reine, la saluèrent même avec courtoisie, mais les portes demeurèrent fermées.

Catherine envoya un gentilhomme aux barrières. On fit force politesses à ce gentilhomme; mais, comme il demandait l'entrée pour la reine mère, en insistant pour que Sa Majesté fut reçue avec honneur, on lui répondit qu'Angers, étant place de guerre, ne s'ouvrirait pas sans quelques formalités indispensables.

Le gentilhomme revint très-mortifié vers sa maîtresse, et Catherine laissa échapper alors dans toute l'amertume de sa réalité, dans toute la plénitude de son acception, ce mot que Louis XIV modifia plus tard selon les proportions qu'avait prises l'autorité royale:

--J'attends! murmura-t-elle.

Et ses gentilshommes frémissaient à ses côtés.

Enfin Bussy, qui avait employé près d'une demi-heure à sermonner le duc et à lui forger cent raisons d'État, toutes plus péremptoires les unes que les autres, Bussy se décida. Il fit seller son cheval avec force caparaçons, choisit cinq gentilshommes des plus désagréables à la reine mère, et, se plaçant à leur tête, alla, d'un pas de recteur, au-devant de Sa Majesté.

Catherine commençait à se fatiguer, non pas d'attendre, mais de méditer des vengeances contre ceux qui lui jouaient ce tour.

Elle se rappelait le conte arabe dans lequel il est dit qu'un génie rebelle, prisonnier dans un vase de cuivre, promet d'enrichir quiconque le délivrerait dans les dix premiers siècles de sa captivité; puis, furieux d'attendre, jure la mort de l'imprudent qui briserait le couvercle du vase.

Catherine en était là. Elle s'était promis d'abord de gracieuser les gentilshommes qui s'empresseraient de venir à sa rencontre. Ensuite elle fit vœu d'accabler de sa colère celui qui se présenterait le premier.

Bussy parut tout épanaché à la barrière, et regarda vaguement, comme

un factionnaire nocturne qui écoute plutôt qu'il ne voit.

--Qui vive? cria-t-il.

Catherine s'attendait au moins à des genuflexions; son gentilhomme la regarda pour connaître ses volontés.

--Allez, dit-elle, allez encore à la barrière; on crie: "Qui vive!"  
Répondez, monsieur, c'est une formalité....

Le gentilhomme vint aux pointes de la herse.

--C'est madame la reine mère, dit-il, qui vient visiter la bonne ville d'Angers.

--Fort bien, monsieur, répliqua Bussy; veuillez tourner à gauche, à quatre-vingts pas d'ici environ, vous allez rencontrer la poterne.

--La poterne! s'écria le gentilhomme, la poterne! Une porte basse pour Sa Majesté!

Bussy n'était plus là pour entendre. Avec ses amis, qui riaient sous cape, il s'était dirigé vers l'endroit où, d'après ses instructions, devait descendre Sa Majesté la reine mère.

--Votre Majesté a-t-elle entendu? demanda le gentilhomme... La poterne!

--Eh! oui, monsieur, j'ai entendu; entrons par là, puisque c'est par là qu'on entre.

Et l'éclair de son regard fit palir le maladroit qui venait de s'appesantir ainsi sur l'humiliation imposée à sa souveraine.

Le cortège tourna vers la gauche, et la poterne s'ouvrit.

Bussy, à pied, l'épée nue à la main, s'avança au dehors de la petite porte, et s'inclina respectueusement devant Catherine; autour de lui les plumes des chapeaux balayaient la terre.

--Soit, Votre Majesté, la bienvenue dans Angers, dit-il.

Il avait à ses côtés des tambours qui ne battirent pas, et des hallebardiers qui ne quitterent pas le port d'armes.

La reine descendit de litière, et, s'appuyant sur le bras d'un gentilhomme de sa suite, marcha vers la petite porte, après avoir répondu ce seul mot:

--Merci, monsieur de Bussy.

C'était toute la conclusion des méditations qu'on lui avait laissé le temps de faire.

Elle avançait, la tête haute. Bussy la prévint tout à coup et l'arrêta même par le bras.

--Ah! prenez garde, madame, la porte est bien basse; Votre Majesté se heurterait.

--Il faut donc se baisser? dit la reine; comment faire?... C'est la première fois que j'entre ainsi dans une ville.

Ces paroles, prononcées avec un naturel parfait, avaient pour les courtisans habiles un sens, une profondeur et une portée qui firent réfléchir plus d'un assistant, et Bussy lui-même se tordit la moustache en regardant de côté.

--Tu as été trop loin, lui dit Livarot à l'oreille.

--Bah! laisse donc, répliqua Bussy, il faut qu'elle en voie bien d'autres.

On hissa la litière de Sa Majesté par-dessus le mur avec un palan, et elle put s'y installer de nouveau pour aller au palais. Bussy et ses amis remonterent à cheval escortant des deux côtés la litière.

--Mon fils! dit tout à coup Catherine; je ne vois pas mon fils d'Anjou!

Ces mots, qu'elle voulait retenir, lui étaient arrachés par une irresistible colère. L'absence de François en un pareil moment était le comble de l'insulte.

--Monseigneur est malade, au lit, madame; sans quoi Votre Majesté ne peut douter que Son Altesse ne se fut empressée de faire elle-même les honneurs de sa ville.

Ici Catherine fut sublime d'hypocrisie.

--Malade! mon pauvre enfant, malade! s'écria-t-elle. Ah! messieurs, hatons-nous... est-il bien soigné, au moins?

--Nous faisons de notre mieux, dit Bussy en la regardant avec surprise comme pour savoir si réellement dans cette femme il y avait une mère.

--Sait-il que je suis ici? reprit Catherine après une pause qu'elle employa utilement à passer la revue de tous les gentilshommes.

--Oui, certes, madame, oui.

Les lèvres de Catherine se pincerent.

--Il doit bien souffrir alors, ajouta-t-elle du ton de la compassion.

--Horriblement, dit Bussy. Son Altesse est sujette à ces

indispositions subites.

--C'est une indisposition subite, monsieur de Bussy?

--Mon Dieu, oui, madame.

On arriva ainsi au palais. Une grande foule faisait la haie sur le passage de la litiere.

Bussy courut devant par les montees, et, entrant tout essouffle chez le duc:

--La voici, dit-il... Gare!

--Est-elle furieuse?

--Exasperee.

--Elle se plaint?

--Oh! non; c'est bien pis, elle sourit.

--Qu'a dit le peuple?

--Le peuple n'a pas sourcille; il regarde cette femme avec une muette frayeur: s'il ne la connait pas, il la devine.

--Et elle?

--Elle envoie des baisers, et se mord le bout des doigts.

--Diable!

--C'est ce que j'ai pense, oui, monseigneur. Diable, jouez serre!

--Nous nous maintenons a la guerre, n'est-ce pas?

--Pardieu! demandez cent pour avoir dix, et, avec elle, vous n'aurez encore que cinq.

--Bah! tu me crois donc bien faible?... Etes-vous tous la? Pourquoi Monsoreau n'est-il pas revenu? fit le duc.

--Je le crois a Meridor... Oh! nous nous passerons bien de lui.

--Sa Majeste la reine mere! cria l'huissier au seuil de la chambre.

Et aussitot Catherine parut, bleme et vetue de noir, selon sa coutume.

Le duc d'Anjou fit un mouvement pour se lever. Mais Catherine, avec une agillite qu'on n'aurait pas soupconnee en ce corps use par l'age, Catherine se jeta dans les bras de son fils, et le couvrit de baisers.

--Elle va l'étouffer, pensa Bussy, ce sont de vrais baisers, mordieu!

Elle fit plus, elle pleura.

--Méfions-nous, dit Anraguet a Riberac, chaque larme sera payee un muid de sang.

Catherine, ayant fini ses accolades, s'assit au chevet du duc; Bussy fit un signe, et les assistants s'éloignerent. Lui, comme s'il etait chez lui, s'adossa aux pilastres du lit, et attendit tranquillement.

--Est-ce que vous ne voudriez pas prendre soin de mes pauvres gens, mon cher monsieur de Bussy? dit tout a coup Catherine. Apres mon fils, c'est vous qui etes notre ami le plus cher, et maitre du logis, n'est-ce pas? je vous demande cette grace.

Il n'y avait pas a hesiter.

--Je suis pris, pensa Bussy.

--Madame, dit-il, trop heureux de pouvoir plaire a Votre Majeste, je m'en y vais.

--Attends, murmura-t-il. Tu ne connais pas les portes ici comme au Louvre, je vais revenir.

Et il sortit, sans avoir pu adresser meme un signe au duc. Catherine s'en defiait; elle ne le perdit pas de vue une seconde.

Catherine chercha tout d'abord a savoir si son fils etait malade ou feignait seulement la maladie. Ce devait etre toute la base de ses operations diplomatiques.

Mais Francois, en digne fils d'une pareille mere, joua miraculeusement son role. Elle avait pleure, il eut la fièvre.

Catherine, abusee, le crut malade; elle espera donc avoir plus d'influence sur un esprit affaibli par les souffrances du corps. Elle combla le duc de tendresse, l'embrassa de nouveau, pleura encore, et a tel point, qu'il s'en etonna et en demanda la raison.

--Vous avez couru un si grand danger, repliqua-t-elle, mon enfant!

--En me sauvant du Louvre, ma mere?

--Oh! non pas, apres vous etre sauve.

--Comment cela?

--Ceux qui vous aidaient dans cette malheureuse evasion....

--Eh bien?....

--Etaient vos plus cruels ennemis....

--Elle ne sait rien, pensa-t-il, mais elle voudrait savoir.

--Le roi de Navarre! dit-elle tout brutalement, l'eternel fleau de notre race... Je le reconnais bien.

--Ah! ah! s'ecria Francois, elle le sait.

--Croiriez-vous qu'il s'en vante, dit-elle, et qu'il pense avoir tout gagne?

--C'est impossible, repliqua-t-il, on vous trompe, ma mere.

--Pourquoi?

--Parce qu'il n'est pour rien dans mon evasion, et qu'y fut-il pour quelque chose, je suis sauf comme vous voyez... Il y a deux ans que je n'ai vu le roi de Navarre.

--Ce n'est pas de ce danger seulement que je vous parle, mon fils, dit Catherine sentant que le coup n'avait pas porte.

--Quoi encore, ma mere? repliqua-t-il en regardant souvent dans son alcove la tapisserie qui s'agitait derriere la reine.

Catherine s'approcha de Francois, et d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre epouvantee:

--La colere du roi! fit-elle, cette furieuse colere qui vous menace!

--Il en est de ce danger comme de l'autre, madame; le roi mon frere est dans une furieuse colere, je le crois; mais je suis sauf.

--Vous croyez? fit-elle avec un accent capable d'intimider les plus audacieux.

La tapisserie trembla.

--J'en suis sur, repondit le duc; et c'est tellement vrai, ma bonne mere, que vous etes venue vous-meme me l'annoncer.

--Comment cela? dit Catherine inquiete de ce calme.

--Parce que, continua-t-il apres un nouveau regard a la cloison, si vous n'aviez ete chargee que de m'apporter ces menaces, vous ne fussiez pas venue, et qu'en pareil cas le roi aurait hesite a me fournir un otage tel que Votre Majeste.

Catherine effrayee leva la tete.

--Un otage, moi! dit-elle.

--Le plus saint et le plus venerable de tous, repliqua-t-il en souriant et en baisant la main de Catherine, non sans un autre coup d'oeil triomphant adresse a la boiserie.

Catherine laissa tomber ses bras, comme ecrasee; elle ne pouvait deviner que Bussy, par une porte secrete, surveillait son maitre et le tenait en echec sous son regard, depuis le commencement de l'entretien, lui envoyant du courage et de l'esprit a chaque hesitation.

--Mon fils, dit-elle enfin, ce sont toutes paroles de paix que je vous apporte, vous avez parfaitement raison.

--J'ecoute, ma mere, dit Francois, vous savez avec quel respect; je crois que nous commencons a nous entendre.

## CHAPITRE VIII

### LES PETITES CAUSES ET LES GRANDS EFFETS.

Catherine avait eu, dans cette premiere partie de l'entretien, un desavantage visible. Ce genre d'echecs etait si peu prevu, et surtout si inaccoutume, qu'elle se demandait si son fils etait aussi decide dans ses refus qu'il le paraissait, quand un tout petit evenement changea tout a coup la face des choses.

On a vu des batailles aux trois quarts perdues etre gagnees par un changement de vent, \_et vice versa\_; Marengo et Waterloo en sont un double exemple. Un grain de sable change l'allure des plus puissantes machines.

Bussy etait, comme nous l'avons vu, dans un couloir secret, aboutissant a l'alcove de M. le duc d'Anjou, place de facon a n'etre vu que du prince; de sa cachette, il passait la tete par une fente de la tapisserie aux moments qu'il croyait les plus dangereux pour sa cause.

Sa cause, comme on le comprend, etait la guerre a tout prix: il fallait se maintenir en Anjou tant que Monsoreau y serait, surveiller ainsi le mari et visiter la femme.

Cette politique, extremement simple, compliquait cependant au plus haut degre toute la politique de France; aux grands effets les petites causes.

Voila pourquoi, avec force clins d'yeux, avec des mines furibondes, avec des gestes de tranche-montagne, avec des jeux de sourcils effrayants enfin, Bussy poussait son maitre a la ferocite. Le duc, qui avait peur de Bussy, se laissait pousser, et on l'a vu effectivement

on ne peut plus feroce.

Catherine etait donc battue sur tous les points et ne songeait plus qu'a faire, une retraite honorable, lorsqu'un petit evenement, presque aussi inattendu que l'entetement de M. le duc d'Anjou, vint a sa rescousse.

Tout a coup, au plus vif de la conversation de la mere et du fils, au plus fort de la resistance de M. le duc d'Anjou, Bussy se sentit tirer par le bas de son manteau. Curieux de ne rien perdre de la conversation, il porta, sans se retourner, la main a l'endroit sollicite, et trouva un poignet; en remontant le long de ce poignet, il trouva un bras, et apres le bras une epaule, et apres l'epaule un homme.

Voyant alors que la chose en valait la peine, il se retourna.

L'homme etait Remy.

Bussy voulait parler, mais Remy posa un doigt sur sa bouche, puis il attira doucement son maitre dans la chambre voisine.

--Qu'y a-t-il donc, Remy? demanda le comte tres-impatient, et pourquoi me derange-t-on dans un pareil moment?

--Une lettre, dit tout bas Remy.

--Que le diable t'emporte! pour une lettre, tu me tires d'une conversation aussi importante que celle que je faisais avec monseigneur le duc d'Anjou!

Remy ne parut aucunement desarconne par cette boutade.

--Il y a lettre et lettre, dit-il.

--Sans doute, pensa Bussy; d'ou vient cela?

--De Meridor.

--Oh! fit vivement Bussy, de Meridor! Merci, mon bon Remy, merci!

--Je n'ai donc plus tort?

--Est-ce que tu peux jamais avoir tort? Ou est cette lettre?

--Ah! voila ce qui m'a fait juger qu'elle etait de la plus haute importance, c'est que le messenger ne veut la remettre qu'a vous seul.

--Il a raison. Est-il la?

--Oui.

--Amene-le.

Remy ouvrit une porte et fit signe a une espece de palefrenier de venir a lui.

--Voici M. de Bussy, dit-il en montrant le comte.

--Donne; je suis celui que tu demandes, dit Bussy.

Et il lui mit une demi-pistole dans la main.

--Oh! je vous connais bien, dit le palefrenier en lui tendant la lettre.

--Et c'est elle qui te l'a remise!

--Non, pas elle, lui.

--Qui, lui? demanda vivement Bussy en regardant l'ecriture.

--M. de Saint-Luc!

--Ah! ah!

Bussy avait pali legerement; car, a ce mot: lui, il avait cru qu'il etait question du mari et non de la femme, et M. de Monsoreau avait le privilege de faire palir Bussy chaque fois que Bussy pensait a lui.

Bussy se retourna pour lire, et, pour cacher en lisant cette emotion que tout individu doit craindre de manifester quand il recoit une lettre importante, et qu'il n'est pas Cesar Borgia, Machiavel, Catherine de Medicis ou le diable.

Il avait eu raison de se retourner, le pauvre Bussy, car a peine eut-il parcouru la lettre que nous connaissons, que le sang lui monta au cerveau et battit ses yeux en furie: de sorte que, de pale qu'il etait, il devint pourpre, resta un instant etourdi, et, sentant qu'il allait tomber, fut force de se laisser aller sur un fauteuil pres de la fenetre.

--Va-t'en, dit Remy au palefrenier abasourdi de l'effet qu'avait produit la lettre qu'il apportait.

Et il le poussa par les epaules.

Le palefrenier s'enfuit vivement; il croyait la nouvelle mauvaise, et il avait peur qu'on ne lui reprit sa demi-pistole.

Remy revint au comte, et le secouant par le bras:

--Mordieu! s'ecria-t-il, repondez-moi a l'instant meme; ou, par saint Esculape, je vous saigne des quatre membres.

Bussy se releva; il n'etait plus rouge, il n'etait plus etourdi, il

etait sombre..

--Vois, dit-il, ce que Saint-Luc a fait pour moi.

Et il tendit la lettre a Remy. Remy lut avidement.

--Eh bien, dit-il, il me semble que tout ceci est fort beau, et M. de Saint-Luc est un galant homme. Vivent les gens d'esprit pour expedier une ame en purgatoire; ils ne s'y reprennent pas a deux fois.

--C'est incroyable! balbutia Bussy.

--Certainement, c'est incroyable; mais cela n'y fait rien. Voici notre position changee du tout au tout. J'aurai, dans neuf mois, une comtesse de Bussy pour cliente. Mordieu! ne craignez rien, j'accouche comme Ambroise Pare.

--Oui, dit Bussy, elle sera ma femme.

--Il me semble, repondit Remy, qu'il n'y aura pas grand'chose a faire pour cela, et qu'elle l'etait deja plus qu'elle n'etait celle de son mari.

--Monsoreau mort!

--Mort! repeta le Baudoin, c'est ecrit.

--Oh! il me semble que je fais un reve, Remy. Quoi! je ne verrai plus cette espece de spectre, toujours pret a se dresser entre moi et le bonheur? Remy, nous nous trompons,

--Nous ne nous trompons pas le moins du monde. Relisez, mordieu! tombe sur des coquelicots, voyez, et cela si rudement, qu'il en est mort! J'avais deja remarque qu'il etait tres-dangereux de tomber sur des coquelicots; mais j'avais cru que le danger n'existait que pour les femmes.

--Mais alors, dit Bussy, sans ecouter toutes les faceties de Remy, et suivant seulement les detours de sa pensee, qui se tordait en tous sens dans son esprit; mais Diane ne va pas pouvoir rester a Meridor. Je ne le veux pas... Il faut qu'elle aille autre part, quelque part ou elle puisse oublier.

--Je crois que Paris serait assez bon pour cela, dit le Haudoin; on oublie assez bien a Paris.

--Tu as raison, elle reprendra sa petite maison de la rue des Tournelles, et les dix mois de veuvage, nous les passerons obscurément, si toutefois le bonheur peut rester obscur, et le mariage pour nous ne sera que le lendemain des felicites de la veille.

--C'est vrai, dit Remy; mais pour aller a Paris....

--Eh bien!

--Il nous faut quelque chose.

--Quoi?

--Il nous faut la paix en Anjou.

--C'est vrai, dit Bussy; c'est vrai. Oh! mon Dieu! que de temps perdu et perdu inutilement!

--Cela veut dire que vous allez monter a cheval et courir a Meridor.

--Non pas moi, non pas moi, du moins, mais toi; moi, je suis invinciblement retenu ici; d'ailleurs, en un pareil moment, ma presence serait presque inconvenante.

--Comment la verrai-je? me presenterai-je au chateau?

--Non; va d'abord au vieux taillis, peut-etre se promenera-t-elle la en attendant que je vienne; puis, si tu ne l'apercois pas, va au chateau.

--Que lui dirai-je?

--Que je suis a moitie fou.

Et, serrant la main du jeune homme sur lequel l'experience lui avait appris a compter comme sur un autre lui-meme, il courut reprendre sa place dans le corridor a l'entree de l'alcove derriere la tapisserie.

Catherine, en l'absence de Bussy, essayait de regagner le terrain que sa presence lui avait fait perdre.

--Mon fils, avait-elle dit, il me semblait cependant que jamais une mere ne pouvait manquer de s'entendre avec son enfant.

--Vous voyez pourtant, ma mere, repondit le duc d'Anjou, que cela arrive quelquefois.

--Jamais quand elle le veut.

--Madame, vous voulez dire quand ils le veulent, reprit le duc qui, satisfait de cette fiere parole, chercha Bussy pour en etre recompense par un coup d'oeil approbateur.

--Mais je le veux! s'ecria Catherine; entendez-vous bien, Francois? je le veux.

Et l'expression de la voix contrastait avec les paroles, car les paroles etaient imperatives et la voix etait presque suppliante.

--Vous le voulez? reprit le duc d'Anjou en souriant.

--Oui, dit Catherine, je le veux, et tous les sacrifices me seront aises pour arriver a ce but.

--Ah! ah! fit Francois. Diable!

--Oui, oui, cher enfant; dites, qu'exigez-vous, que voulez-vous? parlez! commandez!

--Oh! ma mere! dit Francois presque embarrasse d'une si complete victoire, qui ne lui laissait pas la faculte d'etre un vainqueur rigoureux.

--Ecoutez, mon fils, dit Catherine de sa voix la plus caressante; vous ne cherchez pas a noyer un royaume dans le sang, n'est-ce pas? Ce n'est pas possible. Vous n'etes ni un mauvais Francais ni un mauvais frere.

--Mon frere m'a insulte, madame, et je ne lui dois plus rien; non, rien comme a mon frere, rien comme a mon roi.

--Mais moi, Francois, moi! vous n'avez pas a vous en plaindre, de moi?

--Si fait, madame, car vous m'avez abandonne, vous! reprit le duc en pensant que Bussy etait toujours la et pouvait l'entendre comme par le passe.

--Ah! vous voulez ma mort? dit Catherine d'une voix sombre. Eh bien! soit, je mourrai comme doit mourir une femme qui voit s'entre-egorger ses enfants.

Il va sans dire que Catherine n'avait pas le moins du monde envie de mourir.

--Oh! ne dites point cela, madame, vous me navrez le coeur! s'ecria Francois qui n'avait pas le coeur navre du tout.

Catherine fondit en larmes.

Le duc lui prit les mains et essaya de la rassurer, jetant toujours des regards inquiets du cote de l'alcove.

--Mais que voulez-vous? dit-elle, articulez vos pretentions au moins, que nous sachions a quoi nous en tenir.

--Que voulez-vous vous-meme? voyons, ma mere, dit Francois; parlez, je vous ecoute.

--Je desire que vous reveniez a Paris, cher enfant, je desire que vous rentriez a la cour du roi votre frere, qui vous tend les bras.

--Et, mordieu! madame, j'y vois clair; ce n'est pas lui qui me tend les bras, c'est le pont-levis de la Bastille.

--Non, revenez, revenez, et, sur mon honneur, sur mon amour de mere, sur le sang de notre Seigneur Jesus-Christ (Catherine se signa), vous serez recu par le roi, comme si c'etait vous qui fussiez le roi, et lui le duc d'Anjou.

Le duc regardait obstinement du cote de l'alcove.

--Acceptez, continua Catherine, acceptez, mon fils; voulez-vous d'autres apanages, dites, voulez-vous des gardes?

--Eh! madame, votre fils m'en a donne, et des gardes d'honneur meme, puisqu'il avait choisi ses quatre mignons.

--Voyons, ne me repondez pas ainsi: les gardes qu'il vous donnera, vous les choisirez vous-meme; vous aurez un capitaine, s'il le faut, et, s'il le faut encore, ce capitaine sera M. de Bussy.

Le duc, ebranle par cette derniere offre, a laquelle il devait penser que Bussy serait sensible, jeta un regard vers l'alcove, tremblant de rencontrer un oeil flamboyant et des dents blanches, grincant dans l'ombre. Mais, o surprise! il vit, au contraire, Bussy riant, joyeux, et applaudissant par de nombreuses approbations de tete.

--Qu'est-ce que cela signifie? se demandat-il; Bussy ne voulait-il donc la guerre que pour devenir capitaine de mes gardes?--Alors, dit-il tout haut, et s'interrogeant lui-meme, je dois donc accepter?

--Oui! oui! oui! fit Bussy, des mains, des epaules et de la tete.

--Il faudrait donc, continua le duc, quitter l'Anjou pour revenir a Paris?

--Oui! oui! oui! continua Bussy avec une fureur approbative, qui allait toujours en croissant.

--Sans doute, cher enfant, dit Catherine; mais est-ce donc si difficile de revenir a Paris?

--Ma foi, se dit le duc, je n'y comprends plus rien. Nous etions convenus que je refuserais tout, et voici que maintenant il me conseille la paix et les embrassades.

--Eh bien! demanda Catherine avec anxiete, que repondez-vous?

--Ma mere, je reflechirai, dit le duc, qui voulait s'entendre avec Bussy de cette contradiction, et demain....

--Il se rend, pensa Catherine. Allons, j'ai gagne la bataille.

--Au fait, se dit le duc, Bussy a peut-etre raison.

Et tous deux se separerent apres s'etre embrasses.

## CHAPITRE IX

COMMENT M. DE MONSOREAU OUVRIT, FERMA ET ROUVRIT LES YEUX, CE QUI ETAIT UNE PREUVE QU'IL N'ETAIT PAS TOUT A FAIT MORT.

Un bon ami est une douce chose, d'autant plus douce qu'elle est rare. Remy s'avouait cela a lui-meme, tout en courant sur un des meilleurs chevaux des ecuries du prince. Il aurait bien pris Roland, mais il venait, sur ce point, apres M. de Monsoreau; force lui avait donc ete d'en prendre un autre.

--J'aime fort M. de Bussy, se disait le Haudoin a lui-meme; et, de son cote, M. de Bussy m'aime grandement aussi, je le crois. Voila pourquoi je suis si joyeux aujourd'hui, c'est qu'aujourd'hui j'ai du bonheur pour deux.

Puis il ajoutait, en respirant a pleine poitrine:

--En verite, je crois que mon coeur n'est plus assez large.

Voyons, continuait-il en s'interrogeant, voyons quel compliment je vais faire a madame Diane.

Si elle est gourmee, ceremonieuse, funebre, des salutations, des reverences muettes, et une main sur le coeur; si elle sourit, des pirouettes, des ronds de jambes, et une polonaise que j'executerai a moi tout seul.

Quant a M. de Saint-Luc, s'il est encore au chateau, ce dont je doute, un vivat et des actions de graces en latin. Il ne sera pas funebre, lui, j'en suis sur....

Ah! j'approche.

En effet, le cheval, apres avoir pris a gauche, puis a droite, apres avoir suivi le sentier fleuri, apres avoir traverse le taillis et la haute futaie, etait entre dans le fourre qui conduisait a la muraille.

--Oh! les beaux coquelicots! disait Remy; cela me rappelle notre grand veneur; ceux sur lesquels il est tombe ne pouvaient pas etre plus beaux que ceux-ci. Pauvre cher homme!

Remy approchait de plus en plus de la muraille.

Tout a coup le cheval s'arreta, les naseaux ouverts, l'oeil fixe; Remy, qui allait au grand trot, et qui ne s'attendait pas a ce temps d'arret, faillit sauter par-dessus la tete de Mithridate.

C'était ainsi que se nommait le cheval qu'il avait pris au lieu et place de Roland.

Remy, que la pratique avait fait écuyer sans peur, mit ses éperons dans le ventre de sa monture; mais Mithridate ne bougea point; il avait sans doute reçu ce nom à cause de la ressemblance que son caractère obstiné présentait avec celui du roi du Pont.

Remy, étonné, baissa les yeux vers le sol pour chercher quel obstacle arrêtait ainsi son cheval; mais il ne vit rien qu'une large mare de sang, que peu à peu buvaient la terre et les fleurs, et qui se couronnait d'une petite mousse rose.

--Tiens! s'écria-t-il, est-ce que ce serait ici que M. de Saint-Luc aurait transpercé M. de Monsoreau?

Remy leva les yeux de terre, et regarda tout autour de lui.

À dix pas, sous un massif, il venait de voir deux jambes roides et un corps qui paraissait plus roide encore.

Les jambes étaient allongées, le corps était adossé à la muraille.

--Tiens! le Monsoreau! fit Remy. *«Hic obiit Nemrod»*. Allons, allons, si la veuve le laisse ainsi exposé aux corbeaux et aux vautours, c'est bon signe pour nous, et l'oraison funèbre se fera en pirouettes, en ronds de jambe et en polonaise.

Et Remy, ayant mis pied à terre, fit quelques pas en avant dans la direction du corps.

--C'est drôle! dit-il, le voilà mort ici, parfaitement mort, et cependant le sang est là-bas. Ah! voici une trace. Il sera venu de là-bas ici, ou plutôt ce bon M. de Saint-Luc, qui est la charité même, l'aura adossé à ce mur pour que le sang ne lui portât point à la tête. Oui, c'est cela, il est, ma foi! mort, les yeux ouverts sans grimace; mort roide, là, une, deux!

Et Remy passa dans le vide un déglèvement avec son doigt.

Tout à coup, il recula stupide, et la bouche béante: les deux yeux qu'il avait vu ouverts s'étaient refermés, et une pâleur, plus livide encore que celle qui l'avait frappé d'abord, s'était étendue sur la face du défunt.

Remy devint presque aussi pâle que M. de Monsoreau; mais, comme il était médecin, c'est-à-dire passablement matérialiste, il marmotta en se grattant le bout du nez:

--*«Credere portentis mediocre»*. S'il a fermé les yeux, c'est qu'il n'est pas mort.

Et comme, malgré son matérialisme, la position était désagréable,

comme aussi les articulations de ses genoux pliaient plus qu'il n'était convenable, il s'assit ou plutôt il se laissa glisser au pied de l'arbre qui le soutenait, et se trouva face à face avec le cadavre.

--Je ne sais pas trop, se dit-il, ou j'ai lu qu'après la mort il se produisait certains phénomènes d'action, qui ne décèlent qu'un affaissement de la matière, c'est-à-dire un commencement de corruption.

Diable d'homme, va! il faut qu'il nous contrarie même après sa mort; c'est bien la peine. Oui, ma foi, non-seulement les yeux sont fermés tout de bon, mais encore la pâleur a augmenté, *\_color albus*, *chroma chloron* comme dit Galien; *\_color albus*, comme dit Cicéron qui était un orateur bien spirituel. Au surplus, il y a un moyen de savoir s'il est mort ou s'il ne l'est pas, c'est de lui enfoncer mon épée d'un pied dans le ventre; s'il ne remue pas, c'est qu'il sera bien trepassé.

Et Remy se disposait à faire cette charitable épreuve; déjà même il portait la main à son estoc, lorsque les yeux de Monsoreau s'ouvrirent de nouveau.

Cet accident produisit l'effet contraire au premier, Remy se redressa comme mu par un ressort, et une sueur froide coula sur son front.

Cette fois les yeux du mort restèrent écarquillés.

--Il n'est pas mort, murmura Remy, il n'est pas mort. Eh bien! nous voilà dans une belle position.

Alors une pensée se présenta naturellement à l'esprit du jeune homme.

--Il vit, dit-il, c'est vrai; mais, si je le tue, il sera bien mort.

Et il regardait Monsoreau, qui le regardait aussi d'un œil si effaré, qu'on eût dit qu'il pouvait lire dans l'âme de ce passant de quelle nature étaient ses intentions.

--Fi! s'écria tout à coup Remy, fi! la hideuse pensée. Dieu m'est témoin que, s'il était là tout droit, sur ses jambes, brandissant sa rapière, je le tuerais du plus grand cœur. Mais tel qu'il est maintenant, sans force et aux trois quarts mort, ce serait plus qu'un crime, ce serait une infamie.

--Au secours! murmura Monsoreau, au secours! je me meurs.

--Mordieu! dit Remy, la position est critique. Je suis médecin, et, par conséquent, il est de mon devoir de soulager mon semblable qui souffre. Il est vrai que le Monsoreau est si laid, que j'aurai presque le droit de dire qu'il n'est pas mon semblable, mais il est de la même espèce, -- *\_genus homo*.

--Allons, oublions que je m'appelle le Haudoin, oublions que je suis

l'ami de M. de Bussy, et faisons notre devoir de medecin.

--Au secours! repeta le blesse.

--Me voila, dit Remy.

--Allez me chercher un pretre, un medecin.

--Le medecin est tout trouve, et peut-etre vous dispensera-t-il du pretre.

--Le Haudoin! s'ecria M. de Monsoreau, reconnaissant Remy, par quel hasard?

Comme on le voit, M. de Monsoreau etait fidele a son caractere; dans son agonie il se defiait et interrogeait.

Remy comprit toute la portee de cette interrogation. Ce n'etait pas un chemin battu que ce bois, et l'on n'y venait pas sans y avoir affaire. La question etait donc presque naturelle.

--Comment etes-vous ici? redemanda Monsoreau, a qui les soupcons rendaient quelque force.

--Pardieu! repondit le Haudoin, parce qu'a une lieue d'ici j'ai rencontre M. de Saint-Luc.

--Ah! mon meurtrier, balbutia Monsoreau en blemissant de douleur et de colere a la fois.

--Alors il m'a dit: "Remy, courez dans le bois, et, a l'endroit appele le Vieux-Taillis, vous trouverez un homme mort."

--Mort! repeta Monsoreau.

--Dame! il le croyait, dit Remy, il ne faut pas lui en vouloir pour cela; alors je suis venu, j'ai vu, vous etes vaincu.

--Et maintenant, dites-moi, vous parlez a un homme, ne craignez donc rien, dites-moi, suis-je blesse mortellement?

--Ah! diable, fit Remy, vous m'en demandez beaucoup; cependant je vais tacher, voyons.

Nous avons dit que la conscience du medecin l'avait emporte sur le devouement de l'ami. Remy s'approcha donc de Monsoreau, et, avec toutes les precautions d'usage, il lui enleva son manteau, son pourpoint et sa chemise.

L'epee avait penetre au-dessus du teton droit, entre la sixieme et la septieme cote.

--Hum! fit Remi, souffrez-vous beaucoup?

--Pas de la poitrine, du dos.

--Ah! voyons un peu, fit Remy, de quelle partie du dos?

--Au-dessous de l'omoplate.

--Le fer aura rencontré un os, fit Remy: de la la douleur.

Et il regarda vers l'endroit que le comte indiquait comme le siège d'une souffrance plus vive.

--Non, dit-il, non, je me trompais; le fer n'a rien rencontré du tout, et il est entré comme il est sorti. Peste! le joli coup d'épée, monsieur le comte; à la bonne heure, il y a plaisir à soigner les blessés de M. de Saint-Luc. Vous êtes troué à jour, mon cher monsieur.

Monsoreau s'évanouit; mais Remy ne s'inquiéta point de cette faiblesse.

--Ah! voilà, c'est bien cela: syncope, le pouls petit; cela doit être. Il tâta les mains et les jambes: froides aux extrémités. Il appliqua l'oreille à la poitrine: absence du bruit respiratoire. Il frappa doucement dessus: matité du son. Diable, diable, le veuvage de madame Diane pourrait bien n'être qu'une affaire de chronologie.

En ce moment, une légère mousse rougeâtre et rutilante vint humecter les lèvres du blessé.

Remy tira vivement une trousse, et de sa poche une lancette, puis il déchira une bande de la chemise du blessé, et lui comprima le bras.

--Nous allons voir, dit-il; si le sang coule, ma foi, madame Diane n'est peut-être pas veuve. Mais s'il ne coule pas!... Ah! ah! il coule, ma foi. Pardon, mon cher monsieur de Bussy, pardon, mais, ma foi! on est médecin avant tout.

Le sang, en effet, après avoir, pour ainsi dire, hésité un instant, venait de jaillir de la veine; presque en même temps qu'il se faisait jour, le malade respirait et ouvrait les yeux.

--Ah! balbutia-t-il, j'ai bien cru que tout était fini.

--Pas encore, mon cher monsieur, pas encore; il est même possible....

--Que j'en rechappe.

--Oh! mon Dieu! oui, voyez-vous, fermons d'abord la plaie. Attendez, ne bougez pas. Voyez-vous, la nature, dans ce moment-ci, vous soigne en dedans comme je vous soigne en dehors. Je vous mets un appareil, elle fait son caillot. Je fais couler le sang, elle l'arrête. Ah! c'est une grande chirurgienne que la nature, mon cher monsieur. La! attendez, que j'essuie vos lèvres.

Et Remy passa un mouchoir sur les levres du comte.

--D'abord, dit le blesse, j'ai crache le sang a pleine bouche.

--Eh bien! voyez, dit Remy, maintenant, voila deja l'hemorrhagie arretee. Bon! cela va bien, ou plutot tant pis!

--Comment! tant pis?

--Tant mieux pour vous, certainement; mais tant pis! je sais ce que je veux dire. Mon cher monsieur de Monsoreau, j'ai peur d'avoir le bonheur de vous guerir.

--Comment! vous avez peur?

--Oui, je m'entends.

--Vous croyez donc que j'en reviendrai?

--Helas!

--Vous etes un singulier docteur, monsieur Remy.

--Que vous importe, pourvu que je vous sauve?... Maintenant, voyons.

Remy venait d'arreter la saignee: il se leva.

--Eh bien! vous m'abandonnez? dit le comte.

--Ah! vous parlez trop, mon cher monsieur. Trop parler nuit. Ce n'est pas l'embarras, je devrais bien plutot lui donner le conseil de crier.

--Je ne vous comprends pas.

--Heureusement. Maintenant vous voila panse.

--Eh bien?

--Eh bien! je vais au chateau chercher du renfort.

--Et moi; que faut-il que je fasse pendant ce temps?

--Tenez-vous tranquille, ne bougez pas, respirez fort doucement; tachez de ne pas tousser, ne derangeons pas ce precieux caillot. Quelle est la maison la plus voisine?

--Le chateau de Meridor.

--Quel est le chemin? demanda Remy, affectant la plus parfaite ignorance.

--Ou enjambez la muraille, et vous vous trouverez dans le parc; ou

suivez le mur du parc, et vous trouverez la grille.

--Bien, j'y cours.

--Merci, homme genereux! s'ecria Monsoreau.

--Si tu savais, en effet, a quel point je le suis, balbutia Remy, tu me remercieras bien davantage.

Et, remontant sur son cheval, il se lanca au galop dans la direction indiquee.

Au bout de cinq minutes, il arriva au chateau, dont tous les habitants, empresses et remuants comme des fourmis dont on a force la demeure, cherchaient dans les fourres, dans les retraits, dans les dependances, sans pouvoir trouver la place ou gisait le corps de leur maitre: attendu que Saint-Luc, pour gagner du temps, avait donne une fausse adresse.

Remy tomba comme un meteore au milieu d'eux et les entraîna sur ses pas. Il mettait tant d'ardeur dans ses recommandations, que madame de Monsoreau ne put s'empecher de le regarder avec surprise.

Une pensee bien secrete, bien voilee, apparut a son esprit, et, dans une seconde, elle ternit l'angelique purete de cette ame.

--Ah! je le croyais l'ami de M. de Bussy, murmura-t-elle, tandis que Remy s'eloignait emportant civiere, charpie, eau fraiche, enfin toutes les choses necessaires au pansement.

Esculape lui-meme n'eut pas fait plus avec ses ailes de divinite.

## CHAPITRE X

COMMENT LE DUC D'ANJOU ALLA A MERIDOR POUR FAIRE A MADAME DE MONSOREAU DES COMPLIMENTS SUR LA MORT DE SON MARI, ET COMMENT IL TROUVA M. DE MONSOREAU QUI VENAIT AU-DEVANT DE LUI.

Aussitot l'entretien rompu entre le duc d'Anjou et sa mere, le premier s'etait empressé d'aller trouver Bussy pour connaitre la cause de cet incroyable changement qui s'etait fait en lui.

Bussy, rentre chez lui, lisait pour la cinquieme fois la lettre de Saint-Luc, dont chaque ligne lui offrait des sens de plus en plus agreables.

De son cote, Catherine, retiree chez elle, faisait venir ses gens, et commandait ses equipages pour un depart qu'elle croyait pouvoir fixer au lendemain ou au surlendemain au plus tard.

Bussy recut le prince avec un charmant sourire.

--Comment! monseigneur, dit-il, Votre Altesse daigne prendre la peine de passer chez moi?

--Oui, mordieu! dit le duc, et je viens te demander une explication.

--A moi?

--Oui, a toi.

--J'ecoute, monseigneur.

--Comment! s'ecria le duc, tu me commandes de m'armer de pied en cap contre les suggestions de ma mere, et de soutenir vaillamment le choc; je le fais, et, au plus fort de la lutte, quand tous les coups se sont emousses sur moi, tu viens me dire: "Otez votre cuirasse, monseigneur; otez-la."

--Je vous avais fait toutes ces recommandations, monseigneur, parce que j'ignorais dans quel but etait venue madame Catherine. Mais maintenant que je vois qu'elle est venue pour la plus grande gloire et pour la plus grande fortune de Votre Altesse....

--Comment! fit le duc, pour ma plus grande gloire et pour ma plus grande fortune; comment comprends-tu donc cela?

--Sans doute, reprit Bussy; que veut Votre Altesse, voyons? Triompher de ses ennemis, n'est-ce pas? car je ne pense point, comme l'avancent certaines personnes, que vous songiez a devenir roi de France.

Le duc regarda sournoisement Bussy.

--Quelques-uns vous le conseilleront peut-etre, monseigneur, dit le jeune homme; mais ceux-la, croyez-le bien, ce sont vos plus cruels ennemis; puis, s'ils sont trop tenaces, si vous ne savez comment vous en debarrasser, envoyez-les-moi: je les convaincrai qu'ils se trompent.

Le duc fit la grimace.

--D'ailleurs, continua Bussy, examinez-vous, monseigneur, sondez vos reins, comme dit la Bible; avez-vous cent mille hommes, dix millions de livres, des alliances a l'etranger; et puis, enfin, voulez-vous aller contre votre seigneur?

--Monseigneur ne s'est pas gene d'aller contre moi, dit le duc.

--Ah! si vous le prenez sur ce pied-la, vous avez raison; declarez-vous, faites-vous couronner et prenez le titre de roi de France, je ne demande pas mieux que de vous voir grandir, puisque, si vous grandissez, je grandirai avec vous.

--Qui te parle d'être roi de France? repartit aigrement le duc; tu discutes la une question que jamais je n'ai propose a personne de resoudre, pas meme a moi.

--Alors tout est dit, monseigneur, et il n'y a plus de discussion entre nous, puisque nous sommes d'accord sur le point principal.

--Nous sommes d'accord?

--Cela me semble, au moins. Faites-vous donc donner une compagnie de gardes, cinq cent mille livres. Demandez, avant que la paix soit signee, un subside a l'Anjou pour faire la guerre. Une fois que vous le tiendrez, vous le garderez; cela n'engage a rien. De cette facon, nous aurons des hommes, de l'argent, de la puissance, et nous irons... Dieu sait ou!

--Mais, une fois a Paris, une fois qu'ils m'auront repris, une fois qu'ils me tiendront, ils se moqueront de moi, dit le duc.

--Allons donc! monseigneur, vous n'y pensez pas. Eux, se moquer de vous! N'avez-vous pas entendu ce que vous offre la reine-mere?

--Elle m'a offert bien des choses.

--Je comprends, cela vous inquiete?

--Oui.

--Mais, entre autres choses, elle vous a offert une compagnie de gardes, cette compagnie fut-elle commandee par Bussy.

--Sans doute elle a offert cela.

--Eh bien! acceptez, c'est moi qui vous le dis; nommez Bussy votre capitaine; nommez Antraguët et Livarot vos lieutenants; nommez Riberac enseigne. Laissez-nous a nous quatre composer cette compagnie comme nous l'entendrons; puis vous verrez, avec cette escorte a vos talons, si quelqu'un se moque de vous, et ne vous salue pas quand vous passerez, meme le roi.

--Ma foi, dit le duc, je crois que tu as raison, Bussy, j'y songerai.

--Songez-y, monseigneur.

--Oui; mais que lisais-tu la si attentivement, quand je suis arrive?

--Ah! pardon, j'oubliais, une lettre.

--Une lettre.

--Qui vous interesse encore plus que moi; ou diable avais-je donc la tete de ne pas vous la montrer tout de suite.

--C'est donc une grande nouvelle.

--Oh! mon Dieu oui, et meme une triste nouvelle: M. de Monsoreau est mort.

--Plait-il! s'ecria le duc avec un mouvement si marque de surprise, que Bussy, qui avait les yeux fixes sur le prince, crut, au milieu de cette surprise, remarquer une joie extravagante.

--Mort, monseigneur.

--Mort, M. de Monsoreau?

--Eh! mon Dieu oui! ne sommes-nous pas tous mortels?

--Oui; mais l'on ne meurt pas comme cela tout a coup.

--C'est selon. Si l'on vous tue.

--Il a donc ete tue?

--Il parait que oui.

--Par qui?

--Par Saint-Luc, avec qui il s'est pris de querelle.

--Ah! ce cher Saint-Luc, s'ecria le prince.

--Tiens, dit Bussy, je ne le savais pas si fort de vos amis, ce cher Saint-Luc!

--Il est des amis de mon frere, dit le duc, et, du moment ou nous nous reconcilions, les amis de mon frere sont les miens.

--Ah! monseigneur, a la bonne heure, et je suis charme de vous voir dans de pareilles dispositions.

--Et tu es sur....?

--Dame! aussi sur qu'on peut l'etre. Voici un billet de Saint-Luc qui m'annonce cette mort, et, comme je suis aussi incredule que vous, et que je doutais, monseigneur, j'ai envoye mon chirurgien Remy, pour constater le fait, et presenter mes compliments de condoleance au vieux baron.

--Mort! Monsoreau mort! repeta le duc d'Anjou; mort \_tout seul.\_

--Le mot lui echappait comme \_le cher Saint-Luc\_ lui avait echappe. Tous deux etaient d'une effroyable naivete.

--Il n'est pas mort tout seul, dit Bussy, puisque c'est Saint-Luc qui

l'a tue.

--Oh! je m'entends, dit le duc.

--Monseigneur l'avait-il par hasard donné à tuer par un autre? demanda Bussy.

--Ma foi non, et toi.

--Oh! moi, monseigneur, je ne suis pas assez grand prince pour faire faire cette sorte de besogne par les autres, et je suis obligé de la faire moi-même.

--Ah! Monsoreau, Monsoreau, fit le prince avec son affreux sourire.

--Tiens! monseigneur! on dirait que vous lui en vouliez, à ce pauvre comte?

--Non, c'est toi qui lui en voulais.

--Moi, c'était tout simple que je lui en voulusse, dit Bussy en rougissant malgré lui. Ne m'a-t-il pas un jour fait subir, de la part de Votre Altesse, une affreuse humiliation.

--Tu t'en souviens encore?

--Oh! mon Dieu non, monseigneur, vous le voyez bien; mais vous, dont il était le serviteur, l'ami, l'âme damnée....

--Voyons, voyons, dit le prince, interrompant la conversation qui devenait embarrassante pour lui, fais seller les chevaux, Bussy.

--Seller les chevaux, et pourquoi faire?

--Pour aller à Meridor, je veux faire mes compliments de condoléance à madame Diane. D'ailleurs, cette visite était projetée depuis longtemps, et je ne sais comment elle ne s'est pas faite encore; mais je ne la retarderai pas davantage. Corbleu! je ne sais pas pourquoi, mais j'ai le cœur aux compliments aujourd'hui.

--Ma foi, se dit Bussy en lui-même, à présent que le Monsoreau est mort et que je n'ai plus peur qu'il vende sa femme au duc, peu m'importe qu'il la revoie; s'il l'attaque, je la défendrai bien tout seul. Allons, puisque l'occasion de la revoir m'est offerte, profitons de l'occasion.

Et il sortit pour donner l'ordre de seller les chevaux.

Un quart d'heure après, tandis que Catherine dormait ou feignait de dormir pour se remettre des fatigues du voyage, le prince, Bussy, dix gentilshommes, montés sur de beaux chevaux, se dirigeaient vers Meridor avec cette joie qu'inspirent toujours le beau temps, l'herbe fleurie et la jeunesse, aux hommes comme aux chevaux.

A l'aspect de cette magnifique cavalcade, le portier du chateau vint au bord du fosse demander le nom des visiteurs.

--Le duc d'Anjou! cria le prince.

Aussitot le portier saisit un cor et sonna une fanfare qui fit accourir tous les serviteurs au pont-levis.

Bientot ce fut une course rapide dans les appartements, dans les corridors et sur les perrons; les fenetres des tourelles s'ouvrirent; on entendit un bruit de ferrailles sur les dalles, et le vieux baron parut au seuil, tenant a la main les clefs de son chateau.

--C'est incroyable comme Monsoreau est peu regrette, dit le duc; vois donc, Bussy, comme tous ces gens-la ont des figures naturelles.

Une femme parut sur le perron.

--Ah! voila la belle Diane, s'ecria le duc, vois-tu, Bussy, vois-tu?

--Certainement que je la vois, monseigneur, dit le jeune homme; mais, ajouta-t-il tout bas, je ne vois pas Remy.

Diane sortait en effet de la maison, mais immediatement derriere Diane sortait une civiere, sur laquelle, couche, l'oeil brillant de fièvre ou de jalousie, se faisait porter Monsoreau, plus semblable a un sultan des Indes sur son palanquin qu'a un mort sur sa couche funebre.

--Oh! oh! Qu'est ceci? s'ecria le duc, s'adressant a son compagnon, devenu plus blanc que le mouchoir a l'aide duquel il essayait d'abord de dissimuler son emotion.

--Vive monseigneur le duc d'Anjou, cria Monsoreau en levant, par un violent effort, sa main en l'air.

--Tout beau! fit une voix derriere lui, vous allez rompre le caillot.

--C'était Remy, qui, fidele jusqu'au bout a son role de medecin, faisait au blesse cette prudente recommandation.

Les surprises ne durent pas longtemps a la cour, sur les visages du moins: le duc d'Anjou fit un mouvement pour changer la stupefaction en sourire.

--Oh! mon cher comte, s'ecria-t-il, quelle heureuse surprise! Croyez-vous qu'on nous avait dit que vous etiez mort?

--Venez, venez, monseigneur, dit le blesse, venez, que je baise la main de Votre Altesse. Dieu merci! non-seulement je ne suis pas mort, mais encore j'en rechapperai, je l'espere, pour vous servir avec plus d'ardeur et de fidelite que jamais.

Quant a Bussy, qui n'etait ni prince ni mari, ces deux positions sociales ou la dissimulation est de premiere necessite, il sentait une sueur froide couler de ses tempes, il n'osait regarder Diane. Ce tresor, deux fois perdu pour lui, lui faisait mal a voir, si pres de son possesseur.

--Et vous, monsieur de Bussy, dit Monsoreau, vous qui venez avec Son Altesse, recevez tous mes remerciements, car c'est presque a vous que je dois la vie.

--Comment! a moi! balbutia le jeune homme, croyant que le comte le raillait.

--Sans doute, indirectement, c'est vrai; mais ma reconnaissance n'est pas moindre, car voici mon sauveur, ajouta-t-il en montrant Remy qui levait des bras desesperes au ciel, et qui eut voulu se cacher dans les entrailles de la terre; c'est a lui que mes amis doivent de me posseder encore.

Et, malgre les signes que lui faisait le pauvre docteur pour qu'il gardat le silence, et que lui prenait pour des recommandations hygieniques, il raconta emphatiquement les soins, l'adresse, l'empressement dont le Haudoin avait fait preuve envers lui.

Le duc fronca le sourcil; Bussy regarda Remy avec une expression effrayante.

Le pauvre garçon, cache derriere Monsoreau, se contenta de repliquer par un geste qui voulait dire:

--Helas! ce n'est point ma faute.

--Au reste, continua le comte, j'ai appris que Remy vous a trouve un jour mourant comme il m'a trouve moi-meme. C'est un lien d'amitie entre nous; comptez sur la mienne, monsieur de Bussy: quand Monsoreau aime, il aime bien; il est vrai que, lorsqu'il hait, c'est comme lorsqu'il aime, c'est de tout son coeur.

Bussy crut remarquer que l'eclair qui avait un instant brille en prononcant ces paroles dans l'oeil fievreux du comte etait a l'adresse de M. le duc d'Anjou. Le duc ne vit rien.

--Allons donc! dit-il en descendant de cheval et en offrant la main a Diane. Veuillez, belle Diane, nous faire les honneurs de ce logis, que nous comptons trouver en deuil, et qui continue au contraire a etre un sejour de benedictions et de joie. Quant a vous, Monsoreau, reposez-vous; le repos sied aux blesses.

--Monseigneur, dit le comte, il ne sera pas dit que vous viendrez chez Monsoreau vivant, et que, tant que Monsoreau vivra, un autre fera a Votre Altesse les honneurs de son logis; mes gens me porteront, et, partout ou vous irez, j'irai.

Pour le coup, on eut cru que le duc demelait la véritable pensée du comte, car il quitta la main de Diane.

Des lors Monsoreau respira.

--Approchez d'elle, dit tout bas Remy à l'oreille de Bussy.

Bussy s'approcha de Diane, et Monsoreau leur sourit, Bussy prit la main de Diane, et Monsoreau lui sourit encore.

--Voilà bien du changement, monsieur le comte, dit Diane à demi-voix.

--Helas! murmura Bussy, que n'est-il plus grand encore!

Il va sans dire que le baron déploya, à l'égard du prince et des gentilshommes qui l'accompagnaient, tout le faste de sa patriarcale hospitalité.

## CHAPITRE XI

### DU DESAGREMENT DES LITIERES TROP LARGES ET DES PORTES TROP ETROITES.

Bussy ne quittait point Diane; le sourire bienveillant de Monsoreau lui donnait une liberté dont il se fut bien gardé de ne point user. Les jaloux ont ce privilège qu'ayant rudement fait la guerre pour conserver leur bien ils ne sont point épargnés, quand une fois les braconniers ont mis le pied sur leurs terres.

--Madame, disait Bussy à Diane, je suis en vérité le plus misérable des hommes. Sur la nouvelle de sa mort, j'ai conseillé au prince de retourner à Paris et de s'accommoder avec sa mère; il a consenti, et voilà que vous restez en Anjou.

--Oh! Louis, répondit la jeune femme en serrant du bout de ses doigts effilées la main de Bussy, osez-vous dire que nous sommes malheureux? Tant de beaux jours, tant de joies ineffables dont le souvenir passe comme un frisson sur mon cœur, vous les oubliez donc, vous?

--Je n'oublie rien, madame; au contraire, je me souviens trop, et voilà pourquoi, pendant ce bonheur, je me trouve si fort à plaindre. Comprenez-vous ce que je vais souffrir, madame, s'il faut que je retourne à Paris, à cent lieues de vous! Mon cœur se brise, Diane, et je me sens lâche.

Diane regarda Bussy; tant de douleur éclatait dans ses yeux, qu'elle baissa la tête et qu'elle se prit à réfléchir.

Le jeune homme attendit un instant, le regard suppliant et les mains jointes.

--Eh bien! dit tout a coup Diane, vous irez a Paris, Louis, et moi aussi.

--Comment! s'ecria le jeune homme, vous quitteriez M. de Monsoreau?

--Je le quitterais, repondit Diane, que lui ne me quitterait pas; non, croyez-moi, Louis, mieux vaut qu'il vienne avec nous.

--Blesse, malade comme il est, impossible!

--Il viendra, vous dis-je.

Et aussitot, quittant le bras de Bussy, elle se rapprocha du prince, lequel repondait de fort mauvaise humeur a Monsoreau, dont Riberac, Antraguët et Livarot entouraient la litiere.

A l'aspect de Diane, le front du comte se rasserenä; mais cet instant de calme ne fut pas de longue duree, il passa comme passe un rayon de soleil entre deux orages.

Diane s'approcha du duc, et le comte fronca le sourcil.

--Monseigneur, dit-elle avec un charmant sourire, on dit Votre Altesse passionnee pour les fleurs. Venez, je veux montrer a Votre Altesse les plus belles fleurs de tout l'Anjou.

Francois lui offrit galamment la main.

--Ou conduisez-vous donc monseigneur, madame? demanda Monsoreau inquiet.

--Dans la serre, monsieur.

--Ah! fit Monsoreau. Eh bien! soit, portez-moi dans la serre.

--Ma foi, se dit Remy, je crois maintenant que j'ai bien fait de ne pas le tuer; Dieu merci! il se tuera bien tout seul.

Diane sourit a Bussy d'une facon qui promettait merveilles.

--Que M. de Monsoreau, lui dit-elle tout bas, ne se doute pas que vous quittez l'Anjou, et je me charge du reste.

--Bien! fit Bussy.

Et il s'approcha du prince, tandis que la litiere du Monsoreau tournait derriere un massif.

--Monseigneur, dit-il, pas d'indiscretion surtout; que le Monsoreau ne sache pas que nous sommes sur le point de nous accommoder.

--Pourquoi cela?

--Parce qu'il pourrait prevenir la reine-mere de nos intentions pour s'en faire une amie, et que, sachant la resolution prise, madame Catherine pourrait bien etre moins disposee a nous faire des largesses.

--Tu as raison, dit le duc. Tu t'en defies donc?

--Du Monsoreau? parbleu!

--Eh bien! moi aussi; je crois, en verite, qu'il a fait expres le mort.

--Non, par ma foi, il a bel et bien recu un coup d'epee a travers la poitrine; cet imbecile de Remy, qui l'a tire d'affaire, l'a cru lui-meme mort un instant; il faut, en verite, qu'il ait l'ame chevillée dans le corps.

On arriva devant la serre. Diane souriait au duc d'une facon plus charmante que jamais.

Le prince passa le premier, puis Diane. Monsoreau voulut venir apres; mais, quand sa litiere se presenta pour passer, on s'apercut qu'il etait impossible de la faire entrer: la porte, de style ogival, etait longue et haute, mais large seulement comme les plus grosses caisses, et la litiere de M. de Monsoreau avait six pieds de largeur.

A la vue de cette porte trop etroite et de cette litiere trop large, le Monsoreau poussa un rugissement.

Diane entra dans la serre sans faire attention aux gestes desesperes de son mari.

Bussy, pour qui le sourire de la jeune femme, dans le coeur de laquelle il avait l'habitude de lire par les yeux, devenait parfaitement clair, demeura pres de Monsoreau en lui disant avec une parfaite tranquillite:

--Vous vous entetez inutilement, monsieur le comte; cette porte est trop etroite, et jamais vous ne passerez par la.

--Monseigneur! monseigneur! criait Monsoreau, n'allez pas dans cette serre; il y a de mortelles exhalaisons, des fleurs etrangeres qui repandent les parfums les plus veneneux. Monseigneur!....

Mais Francois n'ecoutait pas. Malgre sa prudence accoutumee, heureux de sentir dans ses mains la main de Diane, il s'enfoncait dans les verdoyants detours.

Bussy encourageait Monsoreau a patienter avec la douleur; mais, malgre les exhortations de Bussy, ce qui devait arriver arriva: Monsoreau ne put supporter, non pas la douleur physique, sous ce rapport il semblait de fer, mais la douleur morale. Il s'evanouit.

Remy reprenait tous ses droits; il ordonna que le blessé fut reconduit dans sa chambre.

--Maintenant, demanda Remy au jeune homme, que dois-je faire?

--Eh! pardieu! dit Bussy, achève ce que tu as si bien commencé: reste près de lui, et guéris-le.

Puis il annonça à Diane l'accident arrivé à son mari.

Diane quitta aussitôt le duc d'Anjou et s'achemina vers le château.

--Avons-nous réussi? lui demanda Bussy lorsqu'elle passa à ses côtés.

--Je le crois, dit-elle. En tout cas, ne partez point sans avoir vu Gertrude.

Le duc n'aimait les fleurs que parce qu'il les visitait avec Diane. Aussitôt que Diane fut éloignée, les recommandations du comte lui revinrent à l'esprit, et il sortit du bâtiment.

Riberac, Livarot et Antraquet le suivirent.

Pendant ce temps, Diane avait rejoint son mari, à qui Remy faisait respirer des sels.

Le comte ne tarda pas à rouvrir les yeux.

Son premier mouvement fut de se soulever avec violence; mais Remy avait prévu ce premier mouvement, et le comte était attaché sur son matelas.

Il poussa un second rugissement; mais, en regardant autour de lui, il aperçut Diane debout à son chevet.

--Ah! c'est vous, madame, dit-il; je suis bien aise de vous voir pour vous dire que ce soir nous partons pour Paris.

Remy jeta les hauts cris; mais Monsoreau ne fit pas plus attention à Remy que s'il n'était pas là.

--Y pensez-vous, monsieur? dit Diane avec son calme habituel, et votre blessure?

--Madame, dit le comte, il n'y a pas de blessure qui tienne, j'aime mieux mourir que souffrir, et, dusse-je mourir par les chemins, ce soir nous partirons.

--Eh bien! monsieur, dit Diane, comme il vous plaira.

--Il me plaît ainsi; faites donc vos préparatifs, je vous prie.

--Mes préparatifs seront vite faits, monsieur. Mais puis-je savoir quelle cause a amené cette subite détermination?

--Je vous le dirai, madame, quand vous n'aurez plus de fleurs à montrer au prince, ou quand j'aurai fait construire des portes assez larges pour que ma litière entre partout.

Diane s'inclina.

--Mais, madame, dit Remy.

--M. le comte le veut, répondit Diane, mon devoir est d'obéir.

Et Remy crut reconnaître, à un signe de la jeune femme, qu'il devait cesser ses observations.

Il se tut tout en grommelant:

--Ils me le tueront, et puis on dira que c'est la faute de la médecine.

Pendant ce temps, le duc d'Anjou s'appretait à quitter Meridor. Il témoigna la plus grande reconnaissance au baron de l'accueil qu'il lui avait fait et remonta à cheval.

Gertrude apparut en ce moment. Elle venait annoncer tout haut au duc que sa maîtresse, retenue près du comte, ne pouvait avoir l'honneur de lui présenter ses hommages, et tout bas, à Bussy, que Diane partait le soir.

On partit.

Le duc avait les volontés dégénérées, ou plutôt les perfectionnements de ses caprices.

Diane cruelle le blessait et le repoussait de l'Anjou; Diane souriante lui fut une amorce.

Comme il ignorait la résolution prise par le grand veneur, tout le long du chemin il ne cessa de méditer sur le danger qu'il y aurait à obéir trop facilement aux desirs de la reine-mère.

Bussy avait prévu cela, et il comptait bien sur ce désir de rester.

--Vois-tu, Bussy, lui dit le duc, j'ai réfléchi.

--Bon! monseigneur. Et à quoi? demanda le jeune homme.

--Qu'il n'est pas bon de me rendre ainsi tout de suite aux raisonnements de ma mère.

--Vous avez raison; elle se croit déjà bien assez profonde politique comme cela.

--Tandis que, vois-tu, en lui demandant huit jours, ou plutôt en traînant huit jours; en donnant quelques fêtes auxquelles nous appellerons la noblesse, nous montrerons à notre mère combien nous sommes forts.

--Puissamment raisonne, monseigneur. Cependant il me semble....

--Je resterai ici huit jours, dit le duc, et, grâce à ce délai, j'arracherai de nouvelles conditions à ma mère; c'est moi qui te le dis.

Bussy parut réfléchir profondément.

--En effet, monseigneur, dit-il, arrachez, arrachez; mais tachez qu'au lieu de profiter par ce retard, vos affaires n'en souffrent pas. Le roi, par exemple....

--Eh bien! le roi?

--Le roi, ne connaissant pas vos intentions, peut s'irriter. Il est très-irascible, le roi.

--Tu as raison; il faudrait que je pusse envoyer quelqu'un pour saluer mon frère de ma part, et pour lui annoncer mon retour: cela me donnera les huit jours dont j'ai besoin.

--Oui; mais ce quelqu'un court grand risque, dit Bussy.

Le duc d'Anjou sourit de son mauvais sourire.

--Si je changeais de résolution, n'est-ce pas? dit-il.

--Eh! malgré la promesse faite à votre frère, vous en changerez si l'intérêt vous y pousse, n'est-ce pas?

--Dame! fit le prince.

--Très-bien! et alors on enverra votre ambassadeur à la Bastille.

--Nous ne le préviendrons pas de ce qu'il porte, et nous lui donnerons une lettre.

--Au contraire, dit Bussy, ne lui donnez pas de lettre et prévenez-le.

--Mais alors personne ne voudra se charger de la mission.

--Allons donc!

--Tu connais un homme qui s'en chargera, toi?

--Oui, j'en connais un.

--Lequel?

--Moi, monseigneur.

--Toi?

--Oui, moi... J'aime les negociations difficiles.

--Bussy, mon cher Bussy, s'ecria le duc, si tu fais cela, tu peux compter sur mon eternelle reconnaissance.

Bussy sourit. Il connaissait la mesure de cette reconnaissance dont lui parlait Son Altesse.

Le duc crut qu'il hesitait.

--Et je te donnerai dix mille ecus pour ton voyage, ajouta-t-il.

--Allons donc! monseigneur, dit Bussy, soyez plus genereux: est-ce que l'on paye ces choses-la?

--Ainsi tu pars?

--Je pars.

--Pour Paris?

--Pour Paris.

--Et quand cela?

--Dame! quand vous voudrez.

--Le plus tot serait le mieux.

--Oui, eh bien!

--Eh bien?

--Ce soir, si vous voulez, monseigneur.

--Brave Bussy, cher Bussy, tu consens donc reellement?

--Si je consens? dit Bussy; mais, pour le service de Votre Altesse, vous savez bien, monseigneur, que je passerais dans le feu. C'est donc convenu, je pars ce soir. Vous, vivez joyeusement ici, et attrapez-moi de la reine-mere quelque bonne abbaye.

--J'y songe deja, mon ami.

--Alors adieu, monseigneur.

--Adieu, Bussy... Ah! n'oublie pas une chose.

--Laquelle?

--Prends conge de ma mere.

--J'aurai cet honneur.

En effet, Bussy, plus leste, plus joyeux, plus leger qu'un ecolier pour lequel la cloche vient de sonner l'heure de la recreation, fit sa visite a Catherine, et s'appreta pour partir aussitot que le signal du depart lui viendrait de Meridor.

Le signal se fit attendre jusqu'au lendemain matin. Monsoreau s'etait senti si faible apres cette emotion eprouvee, qu'il avait juge lui-meme qu'il avait besoin de cette nuit de repos.

Mais, vers sept heures, le meme palefrenier qui avait apporte la lettre de Saint-Luc vint annoncer a Bussy que, malgre les larmes du vieux baron et les oppositions de Remy, le comte venait de partir pour Paris dans une litiere qu'escortaient a cheval Diane, Remy et Gertrude.

Cette litiere etait portee par huit hommes qui, de lieue en lieue, devaient se relayer.

Bussy n'attendait que cette nouvelle. Il sauta sur un cheval selle depuis la veille et prit le meme chemin.

## CHAPITRE XII

### DANS QUELLES DISPOSITIONS ETAIT LE ROI HENRI III QUAND M. DE SAINT-LUC REPARUT A LA COUR.

Depuis le depart de Catherine, le roi quelle que fut sa confiance dans l'ambassadeur qu'il avait envoye dans l'Anjou, le roi, disons-nous, ne songeait plus qu'a s'armer contre les tentatives de son frere.

Il connaissait, par experience, le genie de sa maison; il savait tout ce que peut un pretendant a la couronne, c'est-a-dire l'homme nouveau contre le possesseur legitime, c'est-a-dire contre l'homme ennuyeux et prevu.

Il s'amusait, ou plutot il s'ennuyait, comme Tibere, a dresser des listes de proscription, ou l'on inscrivait, par ordre alphabetique, tous ceux qui ne se montraient pas zeles a prendre le parti du roi.

Ces listes devenaient chaque jour plus longues.

Et a l'\_S\_ et a l'\_L\_, c'est-a dire plutot deux fois qu'une, le roi

inscrivait chaque jour le nom de M. de Saint-Luc.

Au reste, la colere du roi contre l'ancien favori etait bien servie par les commentaires de la cour, par les insinuations perfides des courtisans et par les ameres recriminations de la fuite en Anjou de l'epoux de Jeanne de Cosse, fuite qui etait une trahison depuis le jour ou le duc, fuyant lui-meme, avait dirige sa course vers cette province.

En effet, Saint-Luc fuyant a Meridor ne devait-il pas etre considere comme le fourrier de M. le duc d'Anjou, allant preparer les logements du prince a Angers?

Au milieu de tout ce trouble, de tout ce mouvement, de toute cette emotion, Chicot, encourageant les mignons a affiler leurs dagues et leurs rapieres, pour tailler et percer les ennemis de Sa Majeste Tres-Chretienne, Chicot, disons-nous, etait magnifique a voir.

D'autant plus magnifique a voir, que, tout en ayant l'air de jouer le role de la mouche du coche, Chicot jouait en realite un role beaucoup plus serieux. Chicot, petit a petit, et pour ainsi dire homme par homme, mettait sur pied une armee pour le service de son maitre.

Tout a coup, une apres-midi, tandis que le roi soupait avec la reine, dont, a chaque peril politique, il cultivait la societe plus assidument, et que le depart de Francois avait naturellement amenee pres de lui, Chicot entra les bras etendus et les jambes ecartees, comme les pantins que l'on ecarte a l'aide d'un fil.

--Ouf! dit-il.

--Quoi? demanda le roi.

--M. de Saint-Luc, fit Chicot.

--M. de Saint-Luc! exclama Sa Majeste.

--Oui.

--A Paris?

--Oui.

--Au Louvre?

--Oui.

Sur cette triple affirmation, le roi se leva de table, tout rouge et tout tremblant.

Il eut ete difficile de dire quel sentiment l'animait.

--Pardon, dit-il a la reine en essuyant sa moustache et en jetant sa

serviette sur son fauteuil, mais ce sont des affaires d'Etat qui ne regardent point les femmes.

--Oui, dit Chicot en grossissant la voix, ce sont des affaires d'Etat.

La reine voulut se lever de table pour laisser la place libre a son mari.

--Non, madame, dit Henri, restez, s'il vous plait; je vais entrer dans mon cabinet.

--Oh! sire, dit la reine avec ce tendre interet qu'elle eut constamment pour son ingrat epoux, ne vous mettez pas en colere, je vous prie.

--Dieu le veuille! repondit Henri sans remarquer l'air narquois avec lequel Chicot tortillait sa moustache.

Henri s'eloigna vivement hors de la chambre. Chicot le suivit.

Une fois dehors:

--Que vient-il faire ici, le traître? demanda Henri d'une voix emue.

--Qui sait? fit Chicot.

--Il vient, j'en suis sur, comme depute des Etats d'Anjou. Il vient comme ambassadeur de mon frere; car ainsi vont les rebellions: ce sont des eaux troubles et fangeuses dans lesquelles les revoltes pechent toutes sortes de benefices, sordides, c'est vrai, mais avantageux, et qui, de provisoires et precaires, deviennent peu a peu fixes et immuables. Celui-ci a flairé la rebellion, et il s'en est fait un sauf-conduit pour venir m'insulter ici.

--Qui sait? dit Chicot.

Le roi regarda le laconique personnage.

--Il se peut encore, dit Henri, toujours traversant les galeries d'un pas inegal et qui decelait son agitation; il se peut qu'il vienne pour me redemander ses terres, dont je retiens les revenus, ce qui est un peu abusif peut-etre, lui n'ayant pas commis, apres tout, de crime qualifie, hein?

--Qui sait? continua Chicot.

--Ah! fit Henri, tu repetes, comme mon papegeai, toujours la meme chose. Mort de ma vie! tu m'impatientes enfin avec ton eternel: Qui sait?

--Eh! mordieu! te crois-tu bien amusant, toi, avec tes eternelles questions?

--On repond quelque chose, au moins.

--Et que veux-tu que je te reponde? Me prends-tu, par hasard, pour le Fatum des anciens? me prends-tu pour Jupiter, pour Apollon ou pour Manto? Eh! c'est toi-meme qui m'impatientes, morbleu! avec tes sottises suppositions!

--Monsieur Chicot...

--Apres, monsieur Henri?

--Chicot, mon ami, tu vois ma douleur, et tu me rudoies.

--N'aie pas de douleur, mordieu!

--Mais tout le monde me trahit!

--Qui sait? ventre-de-biche! qui sait?

Henri, se perdant en conjectures, descendit en son cabinet, ou, sur l'étrange nouvelle du retour de Saint-Luc, se trouvaient déjà réunis tous les familiers du Louvre, parmi lesquels, ou plutôt à la tête desquels brillait Crillon, l'œil en feu, le nez rouge et la moustache hérissée comme un dogue qui demande le combat.

Saint-Luc était là, debout, au milieu de tous ces menaçants visages, sentant bruire autour de lui toutes ces colères, et ne se troublant pas le moins du monde. Chose étrange! il avait amené sa femme, et l'avait fait asseoir sur un tabouret contre la balustrade du lit.

Lui, se promenait le poing sur la hanche, regardant les curieux et les insolents du même regard dont ils le regardaient.

Par égard pour la jeune femme, quelques seigneurs s'étaient écartés, malgré leur envie de coudoyer Saint-Luc, et s'étaient tus, malgré leur désir de lui adresser quelques paroles désagréables.

C'était dans ce vide et dans ce silence que se mouvait l'ex-favori.

Jeanne, modestement enveloppée dans sa mante de voyage, attendait, les yeux baissés.

Saint-Luc, drapé fièrement dans son manteau, attendait; de son côté, avec une attitude qui semblait plutôt appeler que craindre la provocation.

Enfin les assistants attendaient, pour provoquer, de bien savoir ce que revenait faire Saint-Luc à cette cour où chacun, désireux de se partager une portion de son ancienne faveur, le trouvait bien inutile.

En un mot, comme on le voit, de toutes parts, l'attente était grande, lorsque le roi parut.

Henri entra, tout agite, tout occupe de s'exciter lui-meme. Cet essoufflement perpetuel compose, la plupart du temps, ce qu'on appelle la dignite chez les princes.

Il entra, suivi de Chicot, qui avait pris les airs calmes et dignes qu'aurait du prendre le roi de France, et qui regardait le maintien de Saint-Luc, ce qu'aurait du commencer par faire Henri III.

--Ah! monsieur, vous ici? s'ecria tout d'abord le roi, sans faire attention a ceux qui l'entouraient, et semblable en cela au taureau des arenes espagnoles, qui, dans des milliers d'hommes, ne voient qu'un brouillard mouvant, et, dans l'arc-en-ciel des bannieres, que la couleur rouge.

--Oui, Sire, repondit simplement et modestement Saint-Luc en s'inclinant avec respect.

Cette reponse frappa si peu l'oreille du roi; ce maintien plein de calme et de deference communiqua si peu a son esprit aveugle ces sentiments de raison et de mansuetude que doit exciter la reunion du respect des autres et de la dignite de soi-meme, que le roi continua sans intervalle:

--Vraiment, votre presence au Louvre me surprend etrangement.

A cette agression brutale, un silence de mort s'etablit autour du roi et de son favori.

C'etait le silence qui s'etablit en un champ clos autour de deux adversaires qui vont vider une question supreme.

Saint-Luc le rompit le premier.

--Sire, dit-il avec son elegance habituelle et sans paraitre trouble le moins du monde de la boutade royale, je ne suis, moi, surpris que d'une chose: c'est que, dans les circonstances ou elle se trouve, Votre Majeste ne m'ait pas attendu.

--Qu'est-ce a dire, monsieur? repliqua Henri avec un orgueil tout a fait royal et en relevant sa tete, qui, dans les grandes circonstances, prenait une incomparable expression de dignite.

--Sire, repondit Saint-Luc, Votre Majeste court un danger.

--Un danger! s'ecrierent les courtisans.

--Oui, messieurs, un danger grand, reel, serieux, un danger dans lequel le roi a besoin depuis le plus grand jusqu'au plus petit de tous ceux qui lui sont devoues; et, convaincu que, dans un danger pareil a celui que je signale, il n'y a pas de fa\*\*\*e assistance, je viens remettre aux pieds de mon roi l'offre de mes tres-humbles services.

--Ah! ah! fit Chicot; vois-tu, mon fils, que j'avais raison de dire:  
Qui sait?

Henri III ne repondit point tout d'abord. Il regarda l'assemblee;  
l'assemblee etait emue et offensee; mais Henri distingua bientot dans  
le regard des assistants la jalousie qui s'agitait au fond de la  
plupart des coeurs.

Il en conclut que Saint-Luc avait fait quelque chose dont etait  
incapable la majorite de l'assemblee, c'est-a-dire quelque chose de  
bien.

Cependant il ne voulut point se rendre ainsi tout a coup.

--Monsieur, repondit-il, vous n'avez fait que votre devoir, car vos  
services nous sont dus.

--Les services de tous les sujets du roi sont dus au roi, je le sais,  
Sire, repondit Saint-Luc; mais, par le temps qui court, beaucoup de  
gens oublient de payer leurs dettes. Moi, Sire, je viens payer la  
mienne, heureux que Votre Majeste veuille bien me compter toujours au  
nombre de ses debiteurs.

Henri, desarme par cette douceur et cette humilite perseverantes, fit  
un pas vers Saint-Luc.

--Ainsi, dit-il, vous revenez sans autre motif que celui que vous  
dites, vous revenez sans mission, sans sauf-conduit?

--Sire, dit vivement Saint-Luc, reconnaissant, au ton dont lui parlait  
le roi, qu'il n'y avait plus dans son maitre ni reproche ni colere, je  
reviens purement et simplement pour revenir, et cela a franc etrier.  
Maintenant, Votre Majeste peut me faire jeter a la Bastille dans une  
heure, arquebuser dans deux; mais j'aurai fait mon devoir. Sire,  
l'Anjou est en feu; la Touraine va se revolter; la Guyenne se leve  
pour lui donner la main. M. le duc d'Anjou travaille l'ouest et le  
midi de la France.

--Et il y est bien aide, n'est-ce pas? s'ecria le roi.

--Sire, dit Saint-Luc, qui comprit le sens des paroles royales, ni  
conseils ni representations n'arretent le duc; et M. de Bussy, tout  
ferme qu'il soit, ne peut rassurer votre frere sur la terreur que  
Votre Majeste lui a inspiree.

--Ah! ah! dit Henri, il tremble donc, le rebelle!

Et il sourit dans sa moustache.

--Tudieu! dit Chicot en se caressant le menton, voila un habile homme!

Et, poussant le roi du coude:

--Range-toi donc, Henri, dit-il, que j'aie donner une poignée de main à M. de Saint-Luc.

Ce mouvement entraîna le roi. Il laissa Chicot faire son compliment à l'arrivant, puis, marchant avec lenteur vers son ancien ami, et, lui posant la main sur l'épaule:

--Sois le bien-venu, Saint-Luc, lui dit-il.

--Ah! Sire, s'écria Saint-Luc en baisant la main du roi, j'ai retrouvé mon maître bien-aimé!

--Oui; mais moi, je ne te retrouve pas, dit le roi, ou du moins je te retrouve si maigre, mon pauvre Saint-Luc, que je ne t'eusse pas reconnu en te voyant passer.

À ces mots, une voix féminine se fit entendre.

--Sire, dit cette voix, c'est du chagrin d'avoir déplu à Votre Majesté.

Quoique cette voix fut douce et respectueuse, Henri tressaillit. Cette voix lui était aussi antipathique que l'était à Auguste le bruit du tonnerre.

--Madame de Saint-Luc! murmura-t-il. Ah! c'est vrai, j'avais oublié....

Jeanne se jeta à ses genoux.

--Relevez-vous, madame, dit le roi. J'aime tout ce qui porte le nom de Saint-Luc.

Jeanne saisit la main du roi et la porta à ses lèvres.

Henri la retira vivement.

--Allez, dit Chicot à la jeune femme, allez, convertissez le roi, ventre-de-biche! vous êtes assez jolie pour cela.

Mais Henri tourna le dos à Jeanne, et, passant son bras autour du col de Saint-Luc, entra avec lui dans ses appartements.

--Ah ça! lui dit-il, la paix est faite, Saint-Luc?

--Dites, Sire, répondit le courtisan, que la grâce est accordée!

--Madame, dit Chicot à Jeanne indécise, une bonne femme ne doit pas quitter son mari... surtout lorsque son mari est en danger.

Et il poussa Jeanne sur les talons du roi et de Saint-Luc.

## CHAPITRE XIII

OU IL EST TRAITÉ DE DEUX PERSONNAGES IMPORTANTS DE CETTE HISTOIRE, QUE LE LECTEUR AVAIT DEPUIS QUELQUE TEMPS PERDUS DE VUE.

Il est un des personnages de cette histoire, il en est même deux, des faits et gestes desquels le lecteur a droit de nous demander compte.

Avec l'humilité d'un auteur de préface antique, nous nous empresserons d'aller au-devant de ces questions, dont nous comprenons toute l'importance.

Il s'agit d'abord d'un énorme moine, aux sourcils épais, aux lèvres rouges et charnues, aux larges mains, aux vastes épaules, dont le col diminue chaque jour de tout ce que prennent de développement la poitrine et les joues.

Il s'agit ensuite d'un fort grand âne dont les côtes s'arrondissent et se ballonnent avec grâce.

Le moine tend chaque jour à ressembler à un muid calé par deux poutrelles.

L'âne ressemble déjà à un berceau d'enfant soutenu par quatre quenouilles.

L'un habite une cellule du couvent de Sainte-Geneviève, où toutes les grâces du Seigneur viennent le visiter.

L'autre habite l'écurie du même couvent, où il vit à même d'un râtelier toujours plein.

L'un répond au nom de Gorenflot.

L'autre devrait répondre au nom de Panurge.

Tous deux jouissent, pour le moment du moins, du destin le plus prospère qu'aient jamais revu un âne et un moine. Les Genevois entourent de soins leur illustre compagnon, et, semblables aux divinités de troisième ordre qui soignent l'aigle de Jupiter, le paon de Junon et les colombes de Venus, les frères servants engraisser Panurge en l'honneur de son maître.

La cuisine de l'abbaye fume perpétuellement; le vin des clos les plus renommés de Bourgogne coule dans les verres les plus larges. Arrive-t-il un missionnaire ayant voyagé dans les pays lointains pour la propagation; arrive-t-il un légat secret du pape apportant des indulgences de la part de Sa Sainteté, on lui montre le frère Gorenflot, ce double modèle de l'église prêchante et militante, qui manie la parole comme saint Luc et l'épée comme saint Paul; on lui

montre Gorenflot dans toute sa gloire, c'est-a-dire au milieu d'un festin. On a echancre une table pour le ventre sacre de Gorenflot, et l'on s'epanouit d'un noble orgueil en faisant voir au saint voyageur que Gorenflot engloutit a lui tout seul la ration des huit plus robustes appetits du couvent.

Et quand le nouveau venu a pieusement contemple cette merveille:

--Quelle admirable nature! dit le prier en joignant les mains et en levant les yeux au ciel, le frere Gorenflot aime la table et cultive les arts; vous voyez comme il mange! Ah! si vous aviez entendu le sermon qu'il a fait certaine nuit, sermon dans lequel il offrait de se devouer pour le triomphe de la foi! C'est une bouche qui parle comme celle de saint Jean Chrysostome, et qui engloutit comme celle de Gargantua.

Cependant, parfois, au milieu de toutes ces splendeurs, un nuage passe sur le front de Gorenflot; les volailles du Mans fument inutilement devant ses larges narines; les petites huitres de Flandre, dont il engloutit un millier en se jouant, baillent et se contournent en vain dans leur conque nacree; les bouteilles aux differentes formes restent intactes, quoique debouchees; Gorenflot est lugubre, Gorenflot n'a pas faim, Gorenflot reve.

Alors le bruit court que le digne Genovefain est en extase, comme saint Francois, ou en pamoison, comme sainte Therese, et l'admiration redouble.

Ce n'est plus un moine, c'est un saint; ce n'est plus meme un saint, c'est un demi-dieu; quelques-uns meme vont jusqu'a dire que c'est un dieu complet.

--Chut! murmure-t-on, ne troublons pas la reverie du frere Gorenflot.

Et l'on s'ecarte avec respect.

Le prier seul attend le moment ou frere Gorenflot donne un signe quelconque de vie. Il s'approche du moine, lui prend la main avec affabilite et l'interroge avec respect.

Gorenflot leve la tete et regarde le prier avec des yeux hebetes.

Il sort d'un autre monde.

--Que faisiez-vous, mon digne frere? demande le prier.

--Moi? dit Gorenflot.

--Oui, vous; vous faisiez quelque chose.

--Oui, mon pere, je composais un sermon.

--Dans le genre de celui que vous nous avez si bravement debite dans

la nuit de la sainte Ligue.

Chaque fois qu'on lui parle de ce sermon, Gorenflot deplore son infirmité.

--Oui, dit-il en poussant un soupir dans le même genre. Ah! quel malheur que je n'aie pas écrit celui-là!

--Un homme comme vous a-t-il besoin d'écrire, mon cher frère? Non, il parle d'inspiration, il ouvre la bouche, et, comme la parole de Dieu est en lui, la parole de Dieu coule de ses lèvres.

--Vous croyez, dit Gorenflot.

--Heureux celui qui doute, répond le prieur.

En effet, de temps en temps, Gorenflot, qui comprend les nécessités de la position, et qui est engagé par ses antécédents, médite un sermon. Foin de Marcus Tullius, de César, de saint Grégoire, de saint Augustin, de saint Jérôme et de Tertullien, la régénération de l'éloquence sacrée va commencer à Gorenflot. *„Rerum novus ordo nascitur.“*

De temps en temps aussi, à la fin de son repas, ou au milieu de ses extases, Gorenflot se lève, et, comme si un bras invisible le poussait, va droit à l'écurie; arrive là, il regarde avec amour Panurge qui hennit de plaisir, puis il passe sa main pesante sur le pelage plantureux ou ses gros doigts disparaissent tout entiers. Alors c'est plus que du plaisir, c'est du bonheur: Panurge ne se contente plus de hennir, il se roule.

Le prieur et trois ou quatre dignitaires du couvent l'escortent d'ordinaire dans ces excursions, et font mille platitudes à Panurge: l'un lui offre des gâteaux, l'autre des biscuits, l'autre des macarons, comme autrefois ceux qui voulaient se rendre Pluton favorable offraient des gâteaux au miel à Cerbère.

Panurge se laisse faire; il a le caractère accommodant; d'ailleurs, lui qui n'a pas d'extases, lui qui n'a pas de sermon à méditer, lui qui n'a d'autre réputation à soutenir que sa réputation d'entêtement, de paresse et de luxure, trouve qu'il ne lui reste rien à désirer, et qu'il est le plus heureux des ânes.

Le prieur le regarde avec attendrissement.

--Simple et doux, dit-il, c'est la vertu des forts.

Gorenflot a appris que l'on dit en latin *„ita“* pour dire oui; cela le sert merveilleusement, et, à tout ce qu'on lui dit, il répond *„ita“* avec une fatuité qui ne manque jamais son effet.

Encourage par cette adhésion perpétuelle, l'abbé lui dit parfois:

--Vous travaillez trop, mon cher frere, cela vous rend triste de coeur.

Et Gorenflot repond a messire Joseph Foulon, comme Chicot repond parfois a Sa Majeste Henri III:

--Qui sait?

--Peut-etre nos repas sont-ils un peu grossiers, ajoute le prier, desirez-vous qu'on change le frere cuisinier? vous le savez, cher frere: *\_Quaedam saturationes minus succedunt.\_*

--*\_Ita,\_* repond eternellement Gorenflot en redoublant de tendresse pour son ane.

--Vous caressez bien votre Panurge, mon frere, dit le prier; la manie des voyages vous reprendrait-elle?

--Oh! repond alors Gorenflot avec un soupir.

Le fait est que c'est la le souvenir qui tourmente Gorenflot. Gorenflot, qui avait d'abord trouve son eloignement du couvent un immense malheur, a decouvert dans l'exil des joies infinies et inconnues dont la liberte est la source. Au milieu de son bonheur, un ver le pique au coeur: c'est le desir de la liberte; la liberte avec Chicot; le joyeux convive; avec Chicot, qu'il aime sans trop savoir pourquoi, peut-etre parce que, de temps en temps, il le bat.

--Helas! dit timidement un jeune frere qui a suivi le jeu de la physionomie du moine, je crois que vous avez raison, digne prier, et que le sejour du couvent fatigue le reverend pere.

--Pas precisement; dit Gorenflot; mais je sens que je suis ne pour une vie de lutte, pour la politique du carrefour, pour le preche de la borne.

Et, en disant ces mots, les yeux de Gorenflot s'animent; il pense aux omelettes de Chicot, au vin d'Anjou de maitre Claude Bonhomme, a la salle basse de la Corne-d'Abondance.

Depuis la soiree de la Ligue, ou plutot depuis la matinee du lendemain ou il est rentre a son couvent, on ne l'a pas laisse sortir; depuis que le roi s'est fait chef de l'Union, les ligueurs ont redouble de prudence.

Gorenflot est si simple, qu'il n'a meme pas pense a user de sa position pour se faire ouvrir les portes. On lui a dit: "Frere, il est defendu de sortir," et il n'est point sorti.

On ne se doutait point de cette flamme interieure qui lui rendait pesante la felicite du couvent.

Aussi, voyant que sa tristesse augmente de jour en jour, le prier lui

dit un matin:

--Tres-cher frere, nul ne doit combattre sa vocation; la votre est de militer pour le Christ: allez donc, remplissez la mission que le Seigneur vous a confiee; seulement, veillez bien sur votre precieuse vie, et revenez pour le grand jour.

--Quel grand jour? demande Gorenflot absorbe dans sa joie.

--Celui de la Fete-Dieu.

--\_Ita!\_ dit le moine avec un air de profonde intelligence; mais, ajouta Gorenflot, afin que je m'inspire chretienement par des aumones, donnez-moi quelque argent.

Le prieur s'empressa d'aller chercher une large bourse, qu'il ouvrit a Gorenflot. Gorenflot y plongea sa large main.

--Vous verrez ce que je rapporterai au couvent, dit-il en faisant passer dans la large poche de son froc ce qu'il venait d'emprunter a la bourse du prieur.

--Vous avez votre texte, n'est-ce pas, tres-cher frere? demanda Joseph Foulon.

--Oui, certainement.

--Confiez-le-moi.

--Volontiers, mais a vous seul.

Le prieur s'approcha de Gorenflot et preta une oreille attentive.

--Ecoutez.

--J'ecoute.

--Le fleau qui bat le grain se bat lui-meme, dit Gorenflot.

--Oh! magnifique! oh! sublime! s'ecria le prieur.

Et les assistants, partageant de confiance l'enthousiasme de messire Joseph Foulon, repeterent d'apres lui: "Magnifique! sublime!"

--Et maintenant, mon pere, suis-je libre, demanda Gorenflot avec humilite.

--Oui, mon fils, s'ecria le reverend abbe, allez et marchez dans la voie du Seigneur.

Gorenflot fit seller Panurge, l'enfourcha avec l'aide de deux vigoureux moines et sortit du couvent vers les sept heures du soir.

C'était le jour même où Saint-Luc était arrivé de Meridor. Les nouvelles qui venaient de l'Anjou tenaient Paris en émotion.

Gorenflot, après avoir suivi la rue Saint-Etienne, venait de prendre à droite et de dépasser les Jacobins, quand tout à coup Panurge tressaillit: une main vigoureuse venait de s'appesantir sur sa croupe.

--Qui va là? s'écria Gorenflot effrayé.

--Ami, répliqua une voix que Gorenflot crut reconnaître.

Gorenflot avait bonne envie de se retourner; mais, comme les marins, qui, toutes les fois qu'ils s'embarquent, ont besoin d'habituer de nouveau leur pied au roulis, toutes les fois que Gorenflot remontait sur son âne, il était quelque temps à reprendre son centre de gravité.

--Que demandez-vous? dit-il.

--Voudriez-vous, mon respectable frère, reprit la voix, m'indiquer le chemin de la Corne-d'Abondance?

--Morbleu! s'écria Gorenflot au comble de la joie, c'est M. Chicot en personne.

--Justement, répondit le Gascon, j'allais vous chercher au couvent, mon très-cher frère, quand je vous ai vu sortir, je vous ai suivi quelque temps, de peur de me compromettre en vous parlant; mais, maintenant que nous sommes bien seuls, me voilà. Bonjour, frocard. Ventre-de-biche! je te trouve maigri.

--Et vous, monsieur Chicot, je vous trouve engraisse, parole d'honneur.

--Je crois que nous nous flattons tous les deux.

--Mais, qu'avez-vous donc, monsieur Chicot? dit le moine, vous paraissez bien chargé.

--C'est un quartier de daim que j'ai volé à Sa Majesté, dit le Gascon; nous en ferons des grillades.

--Cher monsieur Chicot! s'écria le moine; et sous l'autre bras?

--C'est un flacon de vin de Chypre envoyé par un roi à mon roi.

--Voyons, dit Gorenflot.

--C'est mon vin à moi; je l'aime beaucoup, dit Chicot en écartant son manteau, et toi, frère moine?

--Oh! oh! s'écria Gorenflot en apercevant la double aubaine et en s'ébaudissant si fort sur sa monture, que Panurge plia sous lui; oh! oh!

Dans sa joie, le moine leva les bras au ciel, et d'une voix qui fit trembler a droite et a gauche les vitres des maisons, il chanta, tandis que Panurge l'accompagnait en hihannant:

La musique a des appas,  
Mais on ne fait que l'entendre.  
Les fleurs ont le parfum tendre,  
Mais l'odeur ne nourrit pas.  
Sans que notre main y touche,  
Un beau ciel flatte nos yeux;  
Mais le vin coule en la bouche,  
Mais le vin se sent, se touche  
Et se boit; je l'aime mieux  
Que musique, fleurs et cieux.

C'était la premiere fois que Gorenflot chantait depuis pres d'un mois.

#### CHAPITRE XIV

Laissons les deux amis entrer au cabaret de la Corne-d'Abondance, ou Chicot, en se le rappelle, ne conduisait jamais le moine qu'avec des intentions dont celui-ci etait loin de soupconner la gravite, et revenons a M. de Monsoreau, qui suit en litiere le chemin de Meridor a Paris, et a Bussy, qui est parti d'Angers avec l'intention de faire la meme route.

Non-seulement il n'est pas difficile a un cavalier bien monte de rejoindre des gens qui vont a pied, mais encore il court un risque, c'est celui de les depasser.

La chose arriva a Bussy.

On etait a la fin de mai, et la chaleur etait grande, surtout vers le midi. Aussi M. de Monsoreau ordonna-t-il de faire halte dans un petit bois qui se trouvait sur la route; et, comme il desirait que son depart fut connu le plus tard possible de M. le duc d'Anjou, il veilla a ce que toutes les personnes de sa suite entrassent avec lui dans l'epaisseur du taillis pour passer la plus grande ardeur du soleil. Un cheval etait charge de provisions: on put donc faire la collation sans avoir recours a personne.

Pendant ce temps, Bussy passa.

Mais Bussy n'allait pas, comme on le pense bien, par la route, sans s'informer, si l'on n'avait pas vu des chevaux, des cavaliers et une litiere portee par des paysans.

Jusqu'au village de Durtal, il avait obtenu les renseignements les

plus positifs et les plus satisfaisants; aussi, convaincu que Diane était devant lui, avait-il mis son cheval au pas, se haussant sur ses étriers au sommet de chaque monticule, afin d'apercevoir au loin la petite troupe à la poursuite de laquelle il s'était mis. Mais, contre son attente, tout à coup les renseignements lui manquèrent; les voyageurs qui le croisaient n'avaient rencontré personne, et, en arrivant aux premières maisons de la Fleche, il acquit la conviction qu'au lieu d'être en retard il était en avance, et qu'il précédait au lieu de suivre.

Alors il se rappela le petit bois qu'il avait rencontré sur sa route, et il s'expliqua les hennissements de son cheval qui avait interrogé l'air de ses naseaux fumants au moment où il y était entré.

Son parti fut pris à l'instant même; il s'arrêta au plus mauvais cabaret de la rue, et, après s'être assuré que son cheval ne manquerait de rien, moins inquiet de lui-même que de sa monture, à la vigueur de laquelle il pouvait avoir besoin de recourir, il s'installa près d'une fenêtre, en ayant le soin de se cacher derrière un lambeau de toile qui servait de rideau.

Ce qui avait surtout déterminé Bussy dans le choix qu'il avait fait de cette espèce de bouge, c'est qu'il était situé en face la meilleure hôtellerie de la ville, et qu'il ne doutait point que Monsoreau ne fit halte dans cette hôtellerie.

Bussy avait deviné juste; vers quatre heures de l'après-midi, il vit apparaître un coureur, qui s'arrêta à la porte de l'hôtellerie.

Une demi-heure après, vint le cortège.

Il se composait, en personnages principaux, du comte, de la comtesse, de Remy et de Gertrude;

En personnages secondaires, de huit porteurs qui se relayaient de cinq lieues en cinq lieues.

Le coureur avait mission de préparer les relais des paysans. Or, comme Monsoreau était trop jaloux pour ne pas être généreux, cette manière de voyager, tout inusitée qu'elle était, ne souffrait ni difficulté ni retard.

Les personnages principaux entrèrent les uns après les autres dans l'hôtellerie; Diane resta la dernière, et il sembla à Bussy qu'elle regardait avec inquiétude autour d'elle. Son premier mouvement fut de se montrer, mais il eut le courage de se retenir; une imprudence les perdait.

La nuit vint, Bussy espérait que, pendant la nuit, Remy sortirait, ou que Diane paraîtrait à quelque fenêtre; il s'enveloppa de son manteau et se mit en sentinelle dans la rue.

Il attendit ainsi jusqu'à neuf heures du soir; à neuf heures du soir,

le coureur sortit.

Cinq minutes apres, huit hommes s'approcherent de la porte: quatre entrerent dans l'hotellerie.

--Oh! se dit Bussy, voyageraient-ils de nuit? Ce serait une excellente idee qu'aurait M. de Monsoreau.

Effectivement, tout venait a l'appui de cette probabilite: la nuit etait douce, le ciel tout parseme d'etoiles, une de ces brises qui semblent le souffle de la terre rajeunie passait dans l'air, caressante et parfume.

La litiere sortit la premiere.

Puis vinrent a cheval Diane, Remy et Gertrude.

Diane regarda encore avec attention autour d'elle; mais, comme elle regardait, le comte l'appela, et force lui fut de revenir pres de la litiere.

Les quatre hommes de relais allumerent des torches et marcherent aux deux cotes de la route.

--Bon, dit Bussy, j'aurais commande moi-meme les details de cette marche, que je n'eusse pas mieux fait.

Et il rentra dans son cabaret, sella son cheval, et se mit a la poursuite du cortege.

Cette fois, il n'y avait point a se tromper de route ou a le perdre de vue: les torches indiquaient clairement le chemin qu'il suivait.

Monsoreau ne laissait point Diane s'eloigner un instant de lui.

Il causait avec elle, ou plutot il la gourmandait. Cette visite dans la serre servait de texte a d'inepuisables commentaires et a une foule de questions envenimees.

Remy et Gertrude se boudaient, ou, pour mieux dire, Remy revait et Gertrude boudait Remy.

La cause de cette bouderie etait facile a expliquer: Remy ne voyait plus la necessite d'etre amoureux de Gertrude, depuis que Diane etait amoureuse de Bussy.

Le cortege s'avancait donc, les uns disputant, les autres boudant, quand Bussy, qui suivait la cavalcade hors de la portee de la vue, donna, pour prevenir Remy de sa presence, un coup de sifflet d'argent avec lequel il avait l'habitude d'appeler ses serviteurs a l'hotel de la rue de Grenelle-Saint-Honore.

Le son en etait aigu et vibrant. Ce son retentissait d'un bout a

l'autre de la maison, et faisait accourir betes et gens.

Nous disons betes et gens, parce que Bussy, comme tous les hommes forts, se plaisait a dresser des chiens au combat, des chevaux indomptables et des faucons sauvages.

Or, au son de ce sifflet, les chiens tressaillaient dans leurs chenils, les chevaux dans leurs ecuries, les faucons sur leurs perchoirs.

Remy le reconnut a l'instant meme. Diane tressaillit et regarda le jeune homme, qui fit un signe affirmatif.

Puis il passa a sa gauche, et lui dit tout bas:

--C'est lui.

--Qu'est-ce? demanda Monsoreau, et qui vous parle, madame?

--A moi? personne, monsieur.

--Si fait, une ombre a passe pres de vous, et j'ai entendu une voix.

--Cette voix, dit Diane, est celle de M. Remy; etes-vous jaloux aussi de M. Remy?

--Non; mais j'aime a entendre parler tout haut, cela me distrait.

--Il y a cependant des choses que l'on ne peut pas dire devant M. le comte, interrompit Gertrude, venant au secours de sa maitresse.

--Pourquoi cela?

--Pour deux raisons.

--Lesquelles?

--La premiere, parce qu'on peut dire des choses qui n'interessent pas monsieur le comte, ou des choses qui l'interessent trop.

--Et de quel genre etaient les choses que M. Remy vient de dire a madame?

--Du genre de celles qui interessent trop monsieur.

--Que vous disait Remy? madame, je veux le savoir.

--Je disais, monsieur le comte, que si vous vous demenez ainsi, vous serez mort avant d'avoir fait le tiers de la route.

On put voir, aux sinistres rayons des torches, le visage de Monsoreau devenir aussi pale que celui d'un cadavre.

Diane, toute palpitante et toute pensif, se taisait.

--Il vous attend a l'arriere, dit d'une voix a peine intelligible Remy a Diane; ralentissez un peu le pas de votre cheval; il vous rejoindra.

Remy avait parle si bas, que Monsoreau n'entendit qu'un murmure; il fit un effort, renversa sa tete en arriere, et vit Diane qui le suivait.

--Encore un mouvement pareil, monsieur le comte, dit Remy, et je ne reponds pas de l'hemorrhagie.

Depuis quelque temps, Diane etait devenue courageuse. Avec son amour etait nee l'audace, que toute femme veritablement eprise pousse d'ordinaire au dela des limites raisonnables. Elle tourna bride et attendit.

Au meme moment, Remy descendait de cheval, donnait sa bride a tenir a Gertrude, et s'approchait de la litiere pour occuper le malade.

--Voyons ce pouls, dit-il, je parie que nous avons la fievre.

Cinq secondes apres, Bussy etait a ses cotes.

Les deux jeunes gens n'avaient plus besoin de se parler pour s'entendre; ils resterent pendant quelques instants suavement embrasses.

--Tu vois, dit Bussy rompant le premier le silence, tu pars et je te suis.

--Oh! que mes jours seront beaux, Bussy, que mes nuits seront douces, si je te sais toujours ainsi pres de moi!

--Mais le jour, il nous verra.

--Non, tu nous suivras de loin, et c'est moi seulement qui te verrai, mon Louis. Au detour des routes, au sommet des monticules, la plume de ton feutre, la broderie de ton manteau, ton mouchoir flottant; tout me parlera en ton nom, tout me dira que tu m'aimes. Qu'au moment ou le jour baisse, ou le brouillard bleu descend dans la plaine, je voie ton doux fantome s'incliner en m'envoyant le baiser du soir, et je serai heureuse, bien heureuse!

--Parle, parle toujours, ma Diane bien-aimee, tu ne peux savoir toi-meme tout ce qu'il y a d'harmonie dans ta douce voix.

--Et quand nous marcherons la nuit, et cela arrivera souvent, car Remy lui a dit que la fraicheur du soir etait bonne pour ses blessures, quand nous marcherons la nuit, alors, comme ce soir, de temps en temps, je resterai en arriere; de temps en temps, je pourrai te presser dans mes bras, et te dire, dans un rapide serrement de main, tout ce que j'aurai pense de toi dans le courant du jour.

--Oh! que je t'aime! que je t'aime! murmura Bussy.

--Vois-tu, dit Diane, je crois que nos ames sont assez etroitement unies, pour que, meme a distance l'un de l'autre, meme sans nous parler, sans nous voir, nous soyons heureux par la pensee.

--Oh! oui! mais te voir, mais te presser dans mes bras, oh! Diane!  
Diane!

Et les chevaux se touchaient et se jouaient en secouant leurs brides argentees, et les deux amants s'entreignaient et oubliaient le monde.

Tout a coup, une voix retentit, qui les fit tressaillir tous deux,  
Diane de crainte. Bussy de colere.

--Madame Diane, criait cette voix, ou etes-vous? Madame Diane,  
repondez!

Ce cri traversa l'air comme une funebre evocation.

--Oh! c'est lui, c'est lui! je l'avais oublie, murmura Diane. C'est  
lui, je revais! O doux songe! reveil affreux!

--Ecoute, s'ecriait Bussy, ecoute, Diane; nous voici reunis. Dis un  
mot, et rien ne peut plus t'enlever a moi. Diane, fuyons. Qui nous  
empeche de fuir? Regarde: devant nous l'espace, le bonheur, la  
liberte! Un mot, et nous partons! un mot, et, perdue pour lui, tu  
m'appartiens eternellement.

Et le jeune homme la retenait doucement.

--Et mon pere? dit Diane.

--Quand le baron saura que je t'aime... murmura-t-il.

--Oh! fit Diane. Un pere, que dis-tu la?

Ce seul mot fit rentrer Bussy en lui-meme.

--Rien par violence, chere Diane, dit-il, ordonne et j'obeirai.

--Ecoute, dit Diane en etendant la main, notre destinee est la; soyons  
plus forts que le demon qui nous persecute; ne crains rien, et tu  
verras si je sais aimer.

--Il faut donc nous separer, mon Dieu! murmura Bussy.

--Comtesse! comtesse! cria la voix. Repondez, ou, dusse-je me tuer, je  
saute au bas de cette infernale litiere.

--Adieu, dit Diane, adieu; il le ferait comme il le dit, et il se  
tuerait.

--Tu le plains?

--Jaloux! fit Diane, avec un adorable accent et un ravissant sourire.

Et Bussy la laissa partir.

En deux elans, Diane etait revenue pres de la litiere: elle trouva le comte a moitie evanoui.

--Arretez! murmura le comte, arretez!

--Morbleu! disait Remy, n'arretez pas! il est fou, s'il veut se tuer, qu'il se tue.

Et la litiere marchait toujours.

--Mais apres qui donc criez-vous? disait Gertrude, Madame est la, a mes cotes. Venez, madame, et repondez-lui; bien certainement M. le comte a le delire.

Diane, sans prononcer une parole, entra dans le cercle de lumiere epandu par les torches.

--Ah! fit Monsoreau epuise, ou donc etiez-vous?

--Ou voulez-vous que je sois, monsieur, sinon derriere vous?

--A mes cotes, madame, a mes cotes; ne me quittez pas.

Diane n'avait plus aucun motif pour rester en arriere; elle savait que Bussy la suivait. Si la nuit eut ete eclairee par un rayon de lune, elle eut pu le voir.

On arriva a la halte. Monsoreau se reposa quelques heures, et voulut partir. Il avait hate, non point d'arriver a Paris, mais de s'eloigner d'Angers.

De temps en temps, la scene que nous venons de raconter se renouvelait.

Remy disait tout bas:

--Qu'il etouffe de rage, et l'honneur du medecin sera sauve.

Mais Monsoreau ne mourut pas; au contraire, au bout de dix jours, il etait arrive a Paris et il allait sensiblement mieux.

C'etait deciderement un homme fort habile que Remy, plus habile qu'il ne l'eut voulu lui-meme.

Pendant les dix jours qu'avait dure le voyage, Diane avait, a force de tendresses, demoli toute cette grande fierte de Bussy.

Elle l'avait engage a se presenter chez Monsoreau, et a exploiter l'amitie qu'il lui temoignait.

Le pretexte de la visite etait tout simple: la sante du comte.

Remy soignait le mari, et remettait les billets a la femme.

--Esculape et Mercure, disait-il, je cumule.

## CHAPITRE XV

### COMMENT L'AMBASSADEUR DE M. LE DUC D'ANJOU ARRIVA A PARIS, ET LA RECEPTION QUI LUI FUT FAITE.

Cependant on ne voyait reparaitre au Louvre ni Catherine ni le duc d'Anjou, et la nouvelle d'une dissension entre les deux freres prenait de jour en jour plus d'accroissement et plus d'importance.

Le roi n'avait recu aucun message de sa mere, et, au lieu de conclure selon le Proverbe: "Pas de nouvelles, bonnes nouvelles," il se disait, au contraire, en secouant la tete:

--Pas de nouvelles, mauvaises nouvelles!

Les mignons ajoutaient:

--\_Francois, mal conseille\_, aura retenu votre mere.

\_Francois, mal conseille;\_ en effet, toute la politique de ce regne singulier et des trois regnes precedents se reduisait la.

Mal conseille avait ete le roi Charles IX, lorsqu'il avait, sinon ordonne, du moins autorise la Saint-Barthelemy; mal conseille avait ete Francois II, lorsqu'il ordonna le massacre d'Amboise; mal conseille avait ete Henri II, le pere de cette race perverse, lorsqu'il fit bruler tant d'heretiques et de conspirateurs avant d'etre tue par Montgomery, qui, lui-meme, avait ete mal conseille, disait-on, lorsque le bois de sa lance avait si malencontreusement penetre dans la visiere du casque de son roi.

On n'ose pas dire a un roi:

"Votre frere a du mauvais sang dans les veines; il cherche, comme c'est l'usage dans votre famille, a vous detroner, a vous tondre ou a vous empoisonner; il veut vous faire a vous ce que vous avez fait a votre frere aine, ce que votre frere aine a fait au sien, ce que votre mere vous a tous instruits a vous faire les uns aux autres."

Non, un roi de ce temps-la surtout, un roi du seizieme siecle eut pris ces observations pour des injures, car un roi etait, en ce temps-la, un homme, et la civilisation seule en a pu faire un \_fac-simile\_ de Dieu, comme Louis XIV, ou un mythe non responsable, comme--un roi constitutionnel.

Les mignons disaient donc a Henri III:

--Sire, votre frere est mal conseille.

Et, comme une seule personne avait a la fois le pouvoir et l'esprit de conseiller Francois, c'etait contre Bussy que se soulevait la tempete, chaque jour plus furieuse et plus pres d'eclater.

On en etait, dans les conseils publics, a trouver des moyens d'intimidation, et, dans les conseils prives, a chercher des moyens d'extermination, lorsque la nouvelle arriva que monseigneur le duc d'Anjou envoyait un ambassadeur.

Comment vint cette nouvelle? par qui vint-elle? qui l'apporta? qui la repandit?

Il serait aussi facile de dire comment se soulevent les tourbillons de vent dans l'air, les tourbillons de poussiere dans la campagne, les tourbillons de bruit dans les villes.

Il y a un demon qui met des ailes a certaines nouvelles et qui les lache comme des aigles dans l'espace.

Lorsque celle que nous venons de dire arriva au Louvre, ce fut une conflagration generale. Le roi en devint pale de colere, et les courtisans, outrant, comme d'habitude, la passion du maitre, se firent livides.

On jura. Il serait difficile de dire tout ce que l'on jura, mais on jura entre autres choses:

Que, si c'etait un vieillard, cet ambassadeur serait bafoue, berne, embastille;

Que, si c'etait un jeune homme, il serait pourfendu, troue a jour, dechiquete en petits morceaux, lesquels seraient envoyes a toutes les provinces de France comme un echantillon de la royale colere.

Et les mignons, selon leur habitude, de fourbir leurs rapieres, de prendre des lecons d'escrime, et de jouer de la dague contre les murailles.

Chicot laissa son epee au fourreau, laissa sa dague dans sa gaine, et se mit a reflechir profondement.

Le roi, voyant Chicot reflechir, se souvint que Chicot avait, un jour, dans un point difficile, qui s'etait eclairci depuis, ete de l'avis de

la reine mere, laquelle avait eu raison.

Il comprit donc que, dans Chicot, etait la sagesse du royaume, et il interrogea Chicot.

--Sire, repliqua celui-ci apres avoir murement reflechi, ou monseigneur le duc d'Anjou vous envoie un ambassadeur, ou il ne vous en envoie pas.

--Pardieu, dit le roi, c'etait bien la peine de te creuser la joue avec le poing pour trouver ce beau dilemme.

--Patience, patience, comme dit, dans la langue de maitre Machiavelli, votre auguste mere, que Dieu conserve; patience!

--Tu vois que j'en ai, dit le roi, puisque je t'ecoute.

--S'il vous envoie un ambassadeur, c'est qu'il croit pouvoir le faire; s'il croit pouvoir le faire, lui qui est la prudence en personne, c'est qu'il se sent fort; s'il se sent fort, il faut le menager. Respectons les puissances; trompons-les, mais ne jouons pas avec elles; recevons leur ambassadeur, et temoignons-lui toutes sortes de plaisir de le voir. Cela n'engage a rien. Vous rappelez-vous comment votre frere a embrasse ce bon amiral Coligny qui venait en ambassadeur de la part des huguenots, qui, eux aussi, se croyaient une puissance?

--Alors tu approuves la politique de mon frere Charles IX?

--Non pas, entendons-nous, je cite un fait, et j'ajoute: si plus tard nous trouvons moyen, non pas de nuire a un pauvre diable de heraut d'armes, d'envoye, de commis ou d'ambassadeur, si plus tard nous trouvons moyen de saisir au collet le maitre, le moteur, le chef, le tres-grand et tres-honore prince, monseigneur le duc d'Anjou, vrai, seul et unique coupable, avec les trois Guise, bien entendu, et de les claquemurer dans un fort plus sur que le Louvre, oh! sire, faisons-le.

--J'aime assez ce prelude, dit Henri III.

--Peste, tu n'es pas degoute, mon fils, dit Chicot. Je continue donc.

--Va!

--Mais, s'il n'envoie pas d'ambassadeur, pourquoi laisser beugler tous tes amis?

--Beugler!

--Tu comprends; je dirais rugir s'il y avait moyen de les prendre pour des lions. Je dis beugler... parce que... Tiens, Henri, cela fait, en verite, mal au coeur de voir des gaillards plus barbus que les singes de ta menagerie jouer, comme des petits garcons, au fantome, et essayer de faire peur a des hommes en criant: "Hou! hou!..." Sans compter que, si le duc d'Anjou n'envoie personne, ils s'imagineront

que c'est a cause d'eux, et ils se croiront des personnages.

--Chicot, tu oublies que les gens dont tu parles sont mes amis, mes seuls amis.

--Veux-tu que je te gagne mille ecus, o mon roi, dit Chicot.

--Parle.

--Gage avec moi que ces gens-la resteront fideles a toute epreuve, et moi je gagerai en avoir trois sur quatre, bien a moi, corps et ame, d'ici a demain soir.

L'aplomb avec lequel parlait Chicot fit a son tour reflechir Henri. Il ne repondit point.

--Ah! dit Chicot, voila que tu reves aussi; voila que tu enfonces ton joli poing dans ta charmante machoire. Tu es plus fort que je ne croyais, mon fils, car voila que tu flaires la verite.

--Alors que me conseilles-tu?

--Je te conseille d'attendre, mon roi. La moitie de la sagesse du roi Salomon est dans ce mot-la. S'il t'arrive un ambassadeur, fais bonne mine; s'il ne vient personne, fais ce que tu voudras; mais saches--en gre au moins a ton frere, qu'il ne faut pas, crois-moi, sacrifier a tes droles. Cordieu! c'est un grand gueux, je le sais bien, mais il est Valois. Tue-le, si cela te convient; mais, pour l'honneur du nom, ne le degrade pas: c'est un soin dont il s'occupe assez avantageusement lui-meme.

--C'est vrai, Chicot.

--Encore une nouvelle lecon que tu me dois; heureusement que nous ne comptons plus. Maintenant laisse-moi dormir, Henri; il y a huit jours que je me suis vu dans la necessite de souler un moine, et, quand je fais de ces tours de force-la, j'en ai pour une semaine a etre gris.

--Un moine! Est-ce ce bon Genovefain dont tu m'as parle?

--Justement. Tu lui as promis une abbaye.

--Moi?

--Pardieu! c'est bien le moins que tu fasses cela pour lui apres ce qu'il a fait pour toi.

--Il m'est donc toujours devoue?

--Il t'adore. A propos, mon fils....

--Quoi?

--C'est dans trois semaines la Fete-Dieu.

--Apres?

--J'espere bien que tu nous mitonnes quelque jolie petite procession.

--Je suis le roi tres-chretien, et c'est de mon devoir de donner a mon peuple l'exemple de la religion.

--Et tu feras, comme d'habitude, les stations dans les quatre grands couvents de Paris?....

--Comme d'habitude.

--L'abbaye Sainte-Genevieve en est, n'est-ce pas?....

--Sans doute; c'est le second ou je compte me rendre.

--Bon.

--Pourquoi me demandes-tu cela?

--Pour rien. Je suis curieux, moi\*\*\*. Maintenant je sais ce que je voulais savoir. Bonsoir, Henri.

En ce moment, et comme Chicot prenait toutes ses aises pour faire un somme, on entendit une grande rumeur dans le Louvre.

--Quel est ce bruit? dit le roi.

--Allons, dit Chicot, il est ecrit que je ne dormirai pas, Henri.

--Eh bien?

--Mon fils, loue-moi une chambre en ville, ou je quitte ton service. Ma parole d'honneur, le Louvre devient inhabitable.

En ce moment le capitaine des gardes entra. Il avait l'air fort effare.

--Qu'y a-t-il? demanda le roi.

--Sire, repondit le capitaine, c'est l'envoye de M. le duc d'Anjou qui descend au Louvre.

--Avec une suite? demanda le roi.

--Non, tout seul.

--Alors il faut doublement bien le recevoir, Henri, car c'est un brave.

--Allons, dit Henri en essayant de prendre un air calme que demontait

sa froide paleur, allons, qu'on reunisse toute ma cour dans la grande salle et que l'on m'habille de noir; il faut etre lugubrement vetu quand on a le malheur de traiter par ambassadeur avec un frere!

## CHAPITRE XVI

LEQUEL N'EST AUTRE CHOSE QUE LA SUITE DU PRECEDENT, ECOURTE PAR L'AUTEUR POUR CAUSE DE FIN D'ANNEE.

Le trone de Henri III s'elevait dans la grande salle.

Autour de ce trone se pressait une foule fremissante et tumultueuse.

Le roi vint s'y asseoir, triste et le front plisse.

Tous les yeux etaient tournes vers la galerie par laquelle le capitaine des gardes devait introduire l'envoye.

--Sire, dit Quelus en se penchant a l'oreille du roi, savez-vous le nom de cet ambassadeur?

--Non; mais que m'importe?

--Sire, c'est M. de Bussy. L'insulte n'est-elle pas triple?

--Je ne vois pas en quoi il peut y avoir insulte, dit Henri s'efforcant de garder son sang-froid.

--Peut-etre Votre Majeste ne le voit-elle pas, dit Schomberg; mais nous le voyons bien, nous.

Henri ne repliqua rien. Il sentait fermenter la colere et la haine autour de son trone, et s'applaudissait interieurement de jeter deux remparts de cette force entre lui et ses ennemis.

Quelus, palissant et rougissant tour a tour, appuya les deux mains sur la garde de ton epee.

Schomberg ota ses gants et tira a moitie son poignard hors du fourreau.

Maugiron prit son epee des mains d'un page et l'agrafa a sa ceinture.

D'Epernon se troussa les moustaches jusqu'aux yeux et se rangea derriere ses compagnons.

Quant a Henri, semblable au chasseur qui entend rugir ses chiens contre le sanglier, il laissait faire ses favoris et souriait.

--Faites entrer, dit-il.

A ces paroles, un silence de mort s'établit dans la salle, et, du fond de ce silence, on eut dit qu'on entendait gronder sourdement la colère du roi.

Alors un pas sec, alors un pied dont l'éperon sonnait avec orgueil sur la dalle, retentit dans la galerie.

Bussy entra le front haut, l'oeil calme et le chapeau à la main.

Aucun de ceux qui entouraient le roi n'attira le regard hautain du jeune homme. Il s'avança droit à Henri, salua profondément, et attendit qu'on l'interrogeât, fierement posé devant le trône, mais avec une fierté toute personnelle, fierté de gentilhomme qui n'avait rien d'insultant pour la majesté royale.

--Vous ici, monsieur de Bussy? je vous croyais au fond de l'Anjou.

--Sire, dit Bussy, j'y étais effectivement; mais, comme vous le voyez, je l'ai quitté.

--Et qui vous amène dans notre capitale?

--Le désir de présenter mes bien humbles respects à Votre Majesté.

Le roi et les mignons se regardèrent. Il était évident qu'ils attendaient autre chose de l'impétueux jeune homme.

--Et... rien de plus? dit assez superbement le roi.

--J'y ajouterai, sire, l'ordre que j'ai reçu de Son Altesse monseigneur le duc d'Anjou, mon maître, de joindre ses respects aux miens.

--Et le duc ne vous a rien dit autre chose?

--Il m'a dit qu'étant sur le point de revenir avec la reine mère il désirait que Votre Majesté sût le retour d'un de ses plus fidèles sujets.

Le roi, presque suffoqué de surprise, ne put continuer son interrogatoire.

Chicot profita de l'interruption pour s'approcher de l'ambassadeur.

--Bonjour, monsieur de Bussy, dit-il.

Bussy se retourna, étonné d'avoir un ami dans toute l'assemblée.

--Ah! monsieur Chicot, salut, et de tout mon cœur, répliqua Bussy. Comment se porte M. de Saint-Luc?

--Mais, fort bien. Il se promene en ce moment avec sa femme du cote des volieres.

--Et voila tout ce que vous aviez a me dire, monsieur de Bussy?  
demanda le roi.

--Oui, sire; s'il reste quelque autre nouvelle importante, monseigneur le duc d'Anjou aura l'honneur de vous l'annoncer lui-meme.

--Tres-bien! dit le roi.

Et, se levant tout silencieux de son trone, il descendit les deux degres.

L'audience etait finie, les groupes se rompirent.

Bussy remarqua du coin de l'oeil qu'il etait entoure par les quatre mignons, et comme enferme dans un cercle vivant plein de fremissement et de menaces.

A l'extremite de la salle, le roi causait bas avec son chancelier.

Bussy fit semblant de ne rien voir et continua de s'entretenir avec Chicot.

Alors, comme s'il fut entre dans le complot et qu'il eut resolu d'isoler Bussy, le roi appela.

--Venez ca, Chicot, on a quelque chose a vous dire par ici.

Chicot salua Bussy avec une courtoisie qui sentait son gentilhomme d'une lieue.

Bussy lui rendit son salut avec non moins d'elegance, et demeura seul dans le cercle.

Alors il changea de contenance et de visage. De calme qu'il avait ete avec le roi, il etait devenu poli avec Chicot; de poli il se fit gracieux.

Voyant Quelus s'approcher de lui:

--Eh! bonjour, monsieur de Quelus, lui dit-il; puis-je avoir l'honneur de vous demander comment va votre maison?

--Mais assez mal, monsieur, repliqua Quelus.

--Oh! mon Dieu, s'ecria Bussy, comme s'il eut souci de cette reponse; et qu'est-il donc arrive?

--Il y a quelque chose qui nous gene infiniment, repondit Quelus.

--Quelque chose? fit Bussy avec etonnement; eh! n'etes-vous pas assez

puissants, vous et les autres, et surtout vous, monsieur de Quelus, pour renverser ce quelque chose?

--Pardon, monsieur, dit Maugiron en écartant Schomberg qui s'avancait pour placer son mot dans cette conversation qui promettait d'être intéressante, ce n'est pas quelque chose, c'est quelqu'un que voulait dire M. de Quelus.

--Mais, si ce quelqu'un gene M. de Quelus, dit Bussy, qu'il le pousse comme vous venez de faire.

--C'est aussi le conseil que je lui ai donné, monsieur de Bussy, dit Schomberg, et je crois que Quelus est décidé à le suivre.

--Ah! c'est vous, monsieur de Schomberg, dit Bussy, je n'avais pas l'honneur de vous reconnaître.

--Peut-être, dit Schomberg, ai-je encore du bleu sur la figure?

--Non pas, vous êtes fort pâle, au contraire. Seriez-vous indisposé, monsieur?

--Monsieur, dit Schomberg, si je suis pâle, c'est de colère.

--Ah ça! mais vous êtes donc comme M. de Quelus, gene par quelque chose ou par quelqu'un?

--Oui, monsieur.

--C'est comme moi, dit Maugiron, moi aussi, j'ai quelqu'un qui me gene.

--Toujours spirituel, mon cher monsieur de Maugiron, dit Bussy; mais, en vérité, messieurs, plus je vous regarde, plus vos figures renversées me préoccupent.

--Vous m'oubliez, monsieur, dit d'Epernon en se campant fierement devant Bussy.

--Pardon, monsieur d'Epernon, vous étiez derrière les autres, selon votre habitude, et j'ai si peu le plaisir de vous connaître, que ce n'était point à moi de vous parler le premier.

C'était un spectacle curieux que le sourire et la désinvolture de Bussy, placés entre ces quatre furieux, dont les yeux parlaient avec une éloquence terrible. Pour ne pas comprendre où ils en voulaient venir, il eut fallu être aveugle ou stupide.

Pour avoir l'air de ne pas comprendre, il fallait être Bussy.

Il garda le silence, et le même sourire demeura imprimé sur ses lèvres.

--Enfin! dit avec un éclat de voix et en frappant de sa botte sur la dalle, Quelus, qui s'impatienta le premier.

--Monsieur, dit-il, remarquez-vous comme il y a de l'écho dans cette salle? Rien ne renvoie le son comme les murs de marbre, et les voix sont doublement sonores sous les voutes de stuc; bien au contraire, quand on est en rase campagne, les sons se divisent, et je crois, sur mon honneur, que les nuées en prennent leur part. J'avance cette proposition d'après Aristophane. Avez-vous lu Aristophane, messieurs?

Maugiron crut avoir compris l'invitation de Bussy, et il s'approcha du jeune homme pour lui parler à l'oreille.

Bussy l'arreta,

--Pas de confiance ici, monsieur, je vous en supplie, lui dit-il; vous savez combien Sa Majesté est jalouse; elle croirait que nous médions.

Maugiron s'éloigna, plus furieux que jamais.

Schomberg prit sa place, et, d'un ton empesé:

--Moi, dit-il, je suis un Allemand très-lourd, très-obtus, mais très franc; je parle haut pour donner à ceux qui m'écoutent toutes facilités de m'entendre; mais, quand ma parole, que j'essaye de rendre la plus claire possible, n'est pas entendue parce que celui à qui je m'adresse est sourd, ou n'est pas comprise parce que celui à qui je m'adresse ne veut pas comprendre, alors je....

--Vous?... dit Bussy en fixant sur le jeune homme, dont la main agitée s'écartait du centre, un de ces regards comme les tigres seuls en font jaillir de leurs incommensurables prunelles, regards qui semblent sourdre d'un abîme et verser incessamment des torrents de feu; vous?

Schomberg s'arreta.

Bussy haussa les épaules, pirouetta sur le talon et lui tourna le dos.

Il se trouva en face de d'Épernon.

D'Épernon était lancé, il ne lui était pas possible de reculer.

--Voyez, messieurs, dit-il, comme M. de Bussy est devenu provincial dans la fugue qu'il vient de faire avec M. le duc d'Anjou; il a de la barbe et il n'a pas de noeud à l'épée; il a des bottes noires et un feutre gris.

--C'est l'observation que j'étais en train de me faire à moi-même, mon cher monsieur d'Épernon. En vous voyant si bien mis, je me demandais ou quelque jours d'absence peuvent conduire un homme. Me voilà forcé, moi, Louis de Bussy, seigneur de Clermont, de prendre modèle de goût

sur un petit gentilhomme gascon. Mais laissez-moi passer, je vous prie; vous êtes si près de moi, que vous m'avez marché sur le pied, et M. de Quelus aussi, ce que j'ai senti malgré mes bottes, ajouta-t-il avec un sourire charmant.

En ce moment, Bussy, passant entre d'Epernon et Quelus, tendit la main à Saint-Luc, qui venait d'entrer.

Saint-Luc trouva cette main ruisselante de sueur. Il comprit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et il entraîna Bussy hors du groupe d'abord, puis hors de la salle.

Un murmure étrange circulait parmi les mignons et gagnait les autres groupes de courtisans.

--C'est incroyable! disait Quelus, je l'ai insulté, et il n'a pas répondu.

--Moi, dit Maugiron, je l'ai provoqué, et il n'a pas répondu.

--Moi, dit Schomberg, ma main s'est levée à la hauteur de son visage, et il n'a pas répondu.

--Moi, je lui ai marché sur le pied, criait d'Epernon, marche sur le pied, et il n'a pas répondu.

Et il semblait se grandir de toute l'épaisseur du pied de Bussy.

--Il est clair qu'il n'a pas voulu entendre, dit Quelus. Il y a quelque chose là-dessous.

--Ce qu'il y a, dit Schomberg, je le sais, moi.

--Et qu'y a-t-il?

--Il y a qu'il sent qu'à nous quatre nous le tuerons, et qu'il ne veut pas qu'on le tue.

En ce moment, le roi vint aux jeunes gens. Chicot lui parlait à l'oreille.

--Eh bien! disait le roi, que disait donc M. de Bussy? Il m'a semblé entendre parler haut de ce côté.

--Vous voulez savoir ce que disait M. de Bussy, sire? demanda d'Epernon.

--Oui, vous savez que je suis curieux, répliqua Henri en souriant.

--Ma foi, rien de bon, sire, dit Quelus; il n'est plus Parisien.

--Et qu'est-il donc?

--Il est campagnard; il se range.

--Oh! oh! fit le roi, qu'est-ce a dire?

--C'est-a-dire que je vais dresser un chien a lui mordre les mollets, dit Quelus; et encore qui sait si, a travers ses bottes, il s'en apercevra.

--Et moi, dit Schomberg, j'ai une quintaine dans ma maison, je l'appellerai Bussy.

--Moi, dit d'Epernon, j'irai plus droit et plus loin. Aujourd'hui je lui ai marche sur le pied, demain je le souffleterai. C'est un faux brave, un brave d'amour-propre. Il se dit: "Je me suis assez battu pour l'honneur, je veux etre prudent pour la vie."

--Eh quoi! messieurs, dit Henri avec une feinte colere, vous avez ose maltraiter chez moi, dans le Louvre, un gentilhomme qui est a mon frere?

--Helas! oui, dit Maugiron, repondant a la feinte colere du roi par une feinte humilite, et, quoique nous l'avons fort maltraite, sire, je vous jure qu'il n'a rien repondu.

Le roi regarda Chicot en souriant, et, se penchant a son oreille:

--Trouves-tu toujours qu'ils beuglent, Chicot? demanda-t-il. Je crois qu'ils ont rugi, hein!

--Eh! dit Chicot, peut-etre ont-ils miaule. Je connais des gens a qui le cri du chat fait horriblement mal aux nerfs. Peut-etre M. de Bussy est-il de ces gens-la. Voila pourquoi il sera sorti sans repondre.

--Tu crois? dit le roi.

--Qui vivra verra, repondit sentencieusement Chicot.

--Laisse donc, dit Henri, tel maitre, tel valet.

--Voulez-vous dire par ces mots, sire, que Bussy soit le valet de votre frere? Vous vous tromperiez fort.

--Messieurs, dit Henri, je vais chez la reine, avec qui je dine. A tantot! Les Gelosi[\*] viennent nous jouer une farce; je vous invite a les venir voir.

[\*] Comediens italiens qui donnaient leurs representations a l'hotel de Bourgogne.

L'assemblee s'inclina respectueusement, et le roi sortit par la grande porte.

Precisement alors M. de Saint-Luc entra par la petite.

Il arrêta du geste les quatre gentilshommes qui allaient sortir.

--Pardon, monsieur de Quelus, dit-il en saluant, demeurez-vous toujours rue Saint-Honore?

--Oui, cher ami. Pourquoi cela? demanda Quelus.

--J'ai deux mots a vous dire.

--Ah! ah!

--Et vous, monsieur de Schomberg, oserais-je m'enquerir de votre adresse?

--Moi, je demeure rue Bethisy, dit Schomberg etonne.

--D'Epéron, je sais la votre.

--Rue de Grenelle.

--Vous etes mon voisin. Et vous, Maugiron?

--Moi, je suis du quartier du Louvre.

--Je commencerai donc par vous, si vous le permettez; ou plutot, non, par vous, Quelus....

--A merveille! Je crois comprendre; vous venez de la part de M. de Bussy?

--Je ne dis pas de quelle part je viens, messieurs. J'ai a vous parler, voila tout.

--A tous quatre?

--Oui.

--Eh bien! mais, si vous ne voulez pas parler au Louvre, comme je le presume, parce que le lieu est mauvais, nous pouvons nous rendre chez l'un de nous. Nous pouvons tous entendre ce que vous avez a nous dire a chacun en particulier.

--Parfaitement.

--Allons chez Schomberg alors, rue Bethisy; c'est a deux pas.

--Oui, allons chez moi, dit le jeune homme.

--Soit, messieurs, dit Saint-Luc.

Et il salua encore.

--Montrez-nous le chemin, monsieur de Schomberg.

--Tres-volontiers.

Les cinq gentilshommes sortirent du Louvre en se tenant par-dessous le bras et en occupant toute la largeur de la rue.

Derriere eux marchaient leurs laquais, armes jusqu'aux dents.

On arriva ainsi rue de Bethisy, et Schomberg fit preparer le grand salon de l'hotel.

Saint-Luc s'arreta dans l'antichambre.

## CHAPITRE XVII

### COMMENT M. DE SAINT-LUC S'ACQUITTA DE LA COMMISSION QUI LUI AVAIT ETE DONNE PAR BUSSY.

Laissons un moment Saint-Luc dans l'antichambre de Schomberg, et voyons ce qui s'etait passe entre lui et Bussy.

Bussy avait, comme nous l'avons vu, quitte la salle d'audience avec son ami, en adressant des saluts a tous ceux que l'esprit de courtoisie n'absorbait pas au point de negliger un homme aussi redoutable que Bussy.

Car, en ces temps de force brutale, ou la puissance personnelle etait tout, un homme pouvait, s'il etait vigoureux et adroit, se tailler un petit royaume physique et moral dans le beau royaume de France.

C'etait ainsi que Bussy regnait a la cour du roi Henri III.

Mais ce jour-la, comme nous l'avons vu, Bussy avait ete assez mal recu dans son royaume.

Une fois hors de la salle, Saint-Luc s'arreta, et, le regardant avec inquietude:

--Est-ce que vous allez vous trouver mal, mon ami? lui demanda-t-il, en verite, vous palissez a faire croire que vous etes sur le point de vous evanouir.

--Non, dit Bussy; seulement j'etouffe de colere.

--Bon! faites-vous donc attention aux propos de tous ces droles?

--Corbleu! s'y j'y fais attention, cher ami; vous allez en juger.

--Allons, allons, Bussy, du calme.

--Vous etes charmant! du calme; si l'on vous avait dit la moitie de ce que je viens d'entendre, du temperament dont je vous connais, il y aurait deja eu mort d'homme.

--Enfin, que desirez-vous?

--Vous etes mon ami, Saint-Luc, et vous m'avez donne une preuve terrible de cette amitie.

--Ah! cher ami, dit Saint-Luc, qui croyait Monsoreau mort et enterre, la chose n'en vaut pas la peine; ne me parlez donc plus, de cela, vous me desobligeriez. Certainement, le coup etait joli, et surtout il a reussi galamment; mais je n'en ai pas le merite: c'est le roi qui me l'avait montre tandis qu'il me retenait prisonnier au Louvre.

--Cher ami.

--Laissons donc le Monsoreau ou il est, et parlons de Diane. A-t-elle ete un peu contente, la pauvre petite? Me pardonne-t-elle? A quand la noce? A quand le bapteme?

--Eh! cher ami, attendez donc que le Monsoreau soit mort.

--Plait-il? fit Saint-Luc en bondissant comme s'il eut marche sur un clou aigu.

--Eh! cher ami, les coquelicots ne sont pas une plante si dangereuse que vous l'aviez cru d'abord, et il n'est point du tout mort pour etre tombe dessus; tout au contraire, il vit, et il est plus furieux que jamais.

--Bah! vraiment!

--Oh! mon Dieu, oui! il ne respire que vengeance, et il a jure de vous tuer a la premiere occasion. C'est comme cela.

--Il vit?

--Helas! oui.

--Et quel est donc l'ane bate de medecin qui l'a soigne?

--Le mien, cher ami.

--Comment! je n'en reviens pas, reprit Saint-Luc, ecrase par cette revelation. Ah ca, mais je suis deshonne alors, vertubleu! moi qui ai annonce sa mort a tout le monde. Il va trouver ses heritiers en deuil. Oh! mais je n'en aurai pas le dementi, je le rattraperai, et, a la prochaine rencontre, au lieu d'un coup d'eppee, je lui en donnerai quatre, s'il le faut.

--A votre tour, calmez-vous, cher Saint-Luc, dit Bussy. En verite, Monsoreau me sert mieux que vous ne pensez. Figurez-vous que c'est le duc qu'il soupconne de vous avoir depeche contre lui; c'est du duc qu'il est jaloux.--Moi, je suis un ange, un ami precieux, un Bayard; je suis son cher Bussy, enfin. C'est tout naturel, c'est cet animal de Remy qui l'a tire d'affaire.

--Quelle sottie idee il a eue la!

--Que voulez-vous?... une idee d'honnete homme; il se figure que, parce qu'il est medecin, il doit guerir les gens.

--Mais c'est un visionnaire que ce gaillard-la!

--Bref, c'est a moi qu'il se pretend redevable de la vie; c'est a moi qu'il confie sa femme.

--Ah! je comprends que ce procede vous fasse attendre plus tranquillement sa mort; mais il n'en est pas moins vrai que j'en suis tout emerveille.

--Cher ami!

--D'honneur! je tombe des nues.

--Vous voyez qu'il ne s'agit pas pour le moment de M. de Monsoreau.

--Non! jouissons de la vie pendant qu'il est encore sur le flanc. Mais, pour le moment de sa convalescence, je vous previens que je me commande une cote de mailles et que je fais doubler mes volets en fer. Vous, informez-vous donc aupres du duc d'Anjou si sa bonne mere ne lui aurait pas donne quelque recette de contre-poison. En attendant, amusons-nous, tres-cher, amusons-nous!

Bussy ne put s'empêcher de sourire. Il passa son bras sous celui de Saint-Luc.

--Ainsi, dit-il, mon cher Saint-Luc, vous voyez que vous ne m'avez rendu qu'une moitie de service.

Saint-Luc le regarda d'un air etonne.

--C'est vrai, dit-il; voudriez-vous donc que je l'achevasse? ce serait dur; mais enfin, pour vous, mon cher Bussy, je suis pret a faire bien des choses, surtout s'il me regarde avec cet oeil jaune. Pouah!

--Non, tres-cher, non, je vous l'ai deja dit, laissons la le Monsoreau, et, si vous me redeviez quelque chose, rapportez ce quelque chose a un autre emploi.

--Voyons, dites, je vous ecoute.

--Etes-vous tres-bien avec ces messieurs de la mignonnerie?

--Ma foi, poil a poil, comme chats et chiens au soleil; tant que le rayon nous echauffe tous, nous ne nous disons rien; si l'un de nous seulement prenait la part de lumiere et de chaleur des autres, oh! alors, je ne reponds plus de rien: griffes et dents joueraient leur jeu.

--Eh bien! mon ami, ce que vous me dites la me charme.

--Ah! tant mieux!

--Admettons que le rayon soit intercepte.

--Admettons, soit.

--Alors montrez-moi vos belles dents blanches, allongez vos formidable griffes, et ouvrons la partie.

--Je ne vous comprends pas.

Bussy sourit.

--Vous allez, s'il vous plait, cher ami, aborder M. de Quelus.

--Ah! ah! fit Saint-Luc.

--Vous commencez a comprendre, n'est-ce pas?....

--Oui.

--A merveille. Vous lui demanderez quel jour il lui plairait de me couper la gorge ou de se la faire couper par moi.

--Je le lui demanderai, cher ami.

--Cela ne vous fache point?

--Moi, pas le moins du monde. J'irai quand vous voudrez, tout de suite, si cela peut vous etre agreable.

--Un moment. En allant chez M. de Quelus, vous me ferez, par la meme occasion, le plaisir de passer chez M. de Schomberg, a qui vous ferez la meme proposition, n'est-ce pas?

--Ah! ah! dit Saint-Luc, a M. de Schomberg aussi. Diable! comme vous y allez, Bussy!

Bussy fit un geste qui n'admettait pas de replique.

--Soit, dit Saint-Luc, votre volonte sera faite.

--Alors, mon cher Saint-Luc, reprit Bussy, puisque je vous trouve si aimable, vous entrerez au Louvre chez M. de Maugiron, a qui j'ai vu le

hausse-col, signe qu'il est de garde; vous l'engagerez a se joindre aux autres, n'est-ce pas?....

--Oh! oh! fit Saint-Luc, trois; y songez-vous, Bussy? Est-ce tout, au moins?

--Non pas.

--Comment, non pas?

--De la, vous vous rendez chez M. d'Epernon. Je ne vous arrete pas longtemps sur lui, car je le tiens pour un assez pauvre compagnon; mais enfin il fera nombre.

Saint-Luc laissa tomber ses deux bras de chaque cote de son corps et regarda Bussy.

--Quatre? murmura-t-il.

--C'est cela meme, cher ami, dit Bussy en faisant de la tete un signe d'assentiment; quatre. Il va sans dire que je ne recommanderai pas a un homme de votre esprit, de voire bravoure et de votre courtoisie, de proceder vis-a-vis de ces messieurs avec toute la politesse que vous possédez a un si supreme degre.

--Oh! cher ami.

--Je m'en rapporte a vous pour faire cela... galamment. Que la chose soit accommodee de facon seigneuriale, n'est-ce pas?

--Vous serez content, mon ami.

Bussy tendit en souriant la main a Saint-Luc.

--A la bonne heure, dit-il. Ah! messieurs les mignons, nous allons donc rire a notre tour.

--Maintenant, cher ami, les conditions.

--Quelles conditions?

--Les votres.

--Moi, je n'en fais pas; j'accepterai celles de ces messieurs.

--Vos armes?

--Les armes de ces messieurs.

--Le jour, le lieu et l'heure?

--Le jour, le lieu et l'heure de ces messieurs.

--Mais enfin....

--Ne parlons pas de ces miseres-la; faites et faites vite, cher ami.  
Je me promene la-bas dans le petit jardin du Louvre; vous m'y  
retrouverez, la commission faite.

--Alors, vous attendez?

--Oui.

--Attendez donc. Dame! ce sera peut-etre un peu long.

--J'ai le temps.

Nous savons maintenant comment Saint-Luc trouva les quatre jeunes gens encore reunis dans la salle d'audience, et comment il entama l'entretien. Rejoignons-le donc dans l'antichambre de l'hotel de Schomberg, ou nous l'avons laisse, attendant ceremonieusement, et selon toutes les lois de l'etiquette en vogue a cette epoque, tandis que les quatre favoris de Sa Majeste, se doutant de la cause de la visite de Saint-Luc, se posaient aux quatre points cardinaux du vaste salon.

Cela fait, les portes s'ouvrirent a deux battants, et un huissier vint saluer Saint-Luc, qui, le poing sur la hanche, relevant galamment son manteau avec sa rapiere, sur la poignee de laquelle il appuyait sa main gauche, marcha, le chapeau a la main droite, jusqu'au milieu du seuil de la porte, ou il s'arreta avec une regularite qui eut fait honneur au plus habile architecte.

--M. d'Espinay de Saint-Luc! cria l'huissier.

Saint-Luc entra.

Schomberg, en sa qualite de maitre de maison, se leva et vint au-devant de son hote, qui, au lieu de le saluer, remit son chapeau sur sa tete.

Cette formalite donnait a la visite sa couleur et son intention.

Schomberg repondit par un salut, puis, se tournant vers Quelus:

--J'ai l'honneur de vous presenter, dit-il, M. Jacques de Levis, comte de Quelus.

Saint-Luc fit un pas vers Quelus et salua, a son tour, profondement.

--Je cherchais monsieur, dit-il.

Quelus salua.

Schomberg reprit en se tournant vers un autre point de la salle.

--J'ai l'honneur de vous presenter M. Louis de Maugiron.

Meme salutation de la part de Saint-Luc, meme reponse de Maugiron.

--Je cherchais monsieur, dit Saint-Luc.

Pour d'Epéron ce fut la meme ceremonie, faite avec le meme flegme et la meme lenteur.

Puis, a son tour, Schomberg se nomma lui-meme et recut le meme compliment.

Cela fait, les quatre amis s'assirent, Saint-Luc resta debout.

--Monsieur le comte, dit-il a Quelus, vous avez insulte M. le comte Louis de Clermont d'Amboise, seigneur de Bussy, qui vous presente ses tres-humbles civilités et vous appelle en combat singulier, tel jour et a telle heure qu'il vous conviendra, pour que vous combattiez avec telles armes qu'il vous plaira jusqu'a ce que mort s'en suive...  
Acceptez-vous?

--Certes, oui, repondit tranquillement Quelus, et M. le comte de Bussy me fait beaucoup d'honneur.

--Votre jour, monsieur le comte.

--Je n'ai pas de preference; seulement j'aimerais mieux demain qu'apres-demain, apres-demain que les jours suivants.

--Votre heure?

--Le matin.

--Vos armes?

--La rapiere et la dague, si M. de Bussy s'accommode de ces deux instruments.

Saint-Luc s'inclina.

--Tout ce que vous deciderez sur ce point, dit-il, fera loi pour M. de Bussy.

Puis il s'adressa a Maugiron, qui repondit la meme chose; puis successivement aux deux autres.

--Mais, dit Schomberg, qui recut comme maitre de maison le compliment le dernier, nous ne songeons pas a une chose, monsieur de Saint-Luc.

--A laquelle?

--C'est que, s'il nous plaisait,--le hasard fait parfois des choses bizarres,--s'il nous plaisait, dis-je, de choisir tous le meme jour et

la meme heure, M. de Bussy pourrait etre fort embarrasse.

Saint-Luc salua avec son plus courtois sourire sur les levres.

--Certes, dit-il, M. de Bussy serait embarrasse comme doit l'etre tout gentilhomme en presence de quatre vaillants comme vous; mais il dit que le cas ne serait pas nouveau pour lui, puisque ce cas s'est deja presente aux Tournelles, pres la Bastille.

--Et il nous combattrait tout quatre? dit d'Epernon.

--Tous quatre, reprit Saint-Luc.

--Separement? demanda Schomberg.

--Separement ou a la fois; le defi est tout ensemble individuel et collectif.

Les quatre jeunes gens se regarderent; Quelus rompit le premier le silence.

--C'est fort beau de la part de M. de Bussy, dit-il, rouge de colere; mais, si peu que nous valions, nous pouvons isolement faire chacun notre besogne; nous accepterons donc la proposition du comte en nous succedant les uns aux autres, ou ce qui serait mieux encore....

Quelus regarda ses amis, qui, comprenant sans doute sa pensee, firent un signe d'assentiment.

--Ou ce qui serait mieux encore, reprit-il, comme nous ne cherchons pas a assassiner un galant homme, c'est que le hasard decidat lequel de nous echerra a M. de Bussy.

--Mais, dit vivement d'Epernon, les trois autres?

--Les trois autres? M. de Bussy a certes trop d'amis, et nous trop d'ennemis pour que les trois autres restent les bras croises.

--Est-ce votre avis, messieurs? ajouta Quelus en se retournant vers ses compagnons.

--Oui, dirent-ils d'une commune voix.

--Il me serait meme particulierement agreable, dit Schomberg, que M. de Bussy invitat a cette fete M. de Livarot.

--Si j'osais emettre une opinion, dit Maugiron, je desirerais que M. de Balzac d'Anraguet en fut.

--Et la partie serait complete, dit Quelus, si M. de Riberac voulait bien accompagner ses amis.

--Messieurs, dit Saint-Luc, je transmettrai vos desirs a M. le comte

de Bussy, et je crois pouvoir vous répondre d'avance qu'il est trop courtois pour ne pas s'y conformer. Il ne me reste donc plus, messieurs, qu'à vous remercier bien sincèrement de la part de M. le comte.

Saint-Luc salua de nouveau, et l'on vit les quatre têtes des gentilshommes provoqués s'abaisser au niveau de la sienne.

Les quatre jeunes gens reconduisirent Saint-Luc jusqu'à la porte du salon.

Dans la dernière antichambre; il trouva les quatre laquais rassemblés.

Il tira sa bourse pleine d'or, et la jeta au milieu d'eux en disant:

--Voici pour boire à la santé de vos maîtres.

## CHAPITRE XVIII

EN QUOI M. DE SAINT-LUC ÉTAIT PLUS CIVILISÉ QUE M. DE BUSSY, DES LEÇONS QU'IL LUI DONNA, ET DE L'USAGE QU'EN FIT L'AMANT DE LA BELLE DIANE.

Saint-Luc revint très-fier d'avoir si bien fait sa commission.

Bussy l'attendait et le remercia. Saint-Luc le trouva tout triste, ce qui n'était pas naturel chez un homme aussi brave à la nouvelle d'un bon et brillant duel.

--Ai-je mal fait les choses? dit Saint-Luc. Vous voilà tout hérisse.

--Ma foi, cher ami, je regrette qu'au lieu de prendre un terme vous n'ayez pas dit: "Tout de suite."

--Ah! patience, les Angevins ne sont pas encore venus. Que diable! laissez-leur le temps de venir. Et puis, où est la nécessité de vous faire si vite une litière de morts et de mourants?

--C'est que je voudrais mourir le plus tôt possible.

Saint-Luc regarda Bussy avec cet étonnement que les gens parfaitement organisés éprouvent tout d'abord à la moindre apparence d'un malheur même étranger.

--Mourir! quand on a votre âge, votre maîtresse et votre nom!

--Oui! j'en tuerais quatre, et je recevrais un bon coup qui me tranquilliserait éternellement.

--Des idees noires! Bussy.

--Je voudrais bien vous y voir, vous. Un mari qu'on croyait mort et qui revient; une femme qui ne peut plus quitter le chevet du lit de ce pretendu moribond; ne jamais se sourire, ne jamais se parler, ne jamais se toucher la main. Mordieu! je voudrais bien avoir quelqu'un a echarper....

Saint-Luc repondit a cette sortie par un eclat de rire qui fit envoler toute une volée de moineaux qui picotaient les sorbiers du petit jardin du Louvre.

--Ah! s'ecria-t-il, que voila un homme innocent! Dire que les femmes aiment ce Bussy, un ecolier! Mais mon cher, vous perdez le sens: il n'y a pas d'amant aussi heureux que vous sur la terre.

--Ah! fort bien; prouvez-moi un peu cela, vous, homme marie!

--\_Nihil facilius,\_ comme disait le jesuite Triquet, mon pedagogue; vous etes l'ami de M. de Monsoreau?

--Ma foi! j'en ai honte, pour l'honneur de l'intelligence humaine. Ce butor m'appelle son ami.

--Eh bien, soyez son ami.

--Oh!... abuser de ce titre.

--\_Prorsus absurdum!\_ disait toujours Triquet. Est-il vraiment votre ami?

--Mais il le dit.

--Non, puisqu'il vous rend malheureux. Or le but de l'amitie est de faire que les hommes soient heureux l'un par l'autre. Du moins c'est ainsi que Sa Majeste definit l'amitie, et le roi est lettre.

Bussy se mit a rire.

--Je continue, dit Saint-Luc. S'il vous rend malheureux, vous n'etes pas amis; donc vous pouvez le traiter soit en indifferent, et alors lui prendre sa femme; soit en ennemi, et le retuer s'il n'est pas content.

--Au fait, dit Bussy, je le deteste.

--Et lui vous craint.

--Vous croyez qu'il ne m'aime pas?

--Dame, essayez. Prenez-lui sa femme, et vous verrez.

--Est-ce toujours la logique du pere Triquet?

--Non, c'est la mienne.

--Je vous en fais mon compliment.

--Elle vous satisfait?

--Non. J'aime mieux être homme d'honneur.

--Et laisser madame de Monsoreau guérir moralement et physiquement son mari? Car enfin, si vous vous faites tuer, il est certain qu'elle s'attachera au seul homme qui lui reste....

Bussy fronça le sourcil.

--Mais, au surplus, ajouta Saint-Luc, voici madame de Saint-Luc, elle est de bon conseil. Après s'être fait un bouquet dans les parterres de la reine mère, elle sera de bonne humeur. Écoutez-la, elle parle d'or.

En effet, Jeanne arrivait radieuse, éblouissante de bonheur et pétillante de malice. Il y a de ces heureuses natures qui font de tout ce qui les environne, comme l'alouette aux champs, un réveil joyeux, un riant augure.

Bussy la salua en ami. Elle lui tendit la main, ce qui prouve bien que ce n'est pas le plenipotentiaire Dubois qui a rapporté cette mode d'Angleterre avec le traité de la quadruple alliance.

--Comment vont les amours? dit-elle en liant son bouquet avec une tresse d'or.

--Ils se meurent, dit Bussy.

--Bon! ils sont blessés, et ils s'évanouissent, dit Saint-Luc; je gage que vous allez les faire revenir à eux, Jeanne.

--Voyons, dit-elle, qu'on me montre la plaie.

--En deux mots, voici, reprit Saint-Luc. M. de Bussy n'aime pas à sourire au comte de Monsoreau, et il a formé le dessein de se retirer.

--Et de lui laisser Diane? s'écria Jeanne avec effroi.

Bussy, inquiet de cette première démonstration, ajouta:

--Oh! madame, Saint-Luc ne vous dit pas que je veux mourir.

Jeanne le regarda un moment avec une compassion qui n'était pas évangélique.

--Pauvre Diane! murmura-t-elle; aimez donc! Décidément les hommes sont tous des ingrats!

--Bon! fit Saint-Luc, voila la morale de ma femme.

--Ingrat, moi! s'ecria Bussy, parce que je crains d'avilir mon amour en le soumettant aux laches pratiques de l'hypocrisie.

--Eh! monsieur, ce n'est la qu'un mechant pretexte, dit Jeanne. Si vous etiez bien epris, vous ne craindriez qu'une sorte d'avilissement; n'etre plus aime.

--Ah! ah! fit Saint-Luc, ouvrez votre escarcelle, mon cher.

--Mais, madame, dit affectueusement Bussy, il est des sacrifices tels....

--Plus un mot. Avouez que vous n'aimez plus Diane, ce sera plus digne d'un galant homme.

Bussy palit a cette seule idee.

--Vous n'osez pas le dire; eh bien, moi, je le lui dirai.

--Madame! madame!

--Vous etes plaisants, vous autres, avec vos sacrifices... Et nous, n'en faisons-nous pas, des sacrifices? Quoi! s'exposer a se faire massacrer par ce tigre de Monsoreau; conserver tous ses droits a un homme en deployant une force, une volonte dont Samson et Annibal eussent ete incapables; dompter la bete feroce de Mars pour l'atteler au char de M. le triomphateur, ce n'est pas de l'heroisme! Oh! je le jure, Diane est sublime, et je n'eusse pas fait le quart de ce qu'elle fait chaque jour.

--Merci, repondit Saint-Luc avec un salut reverencieux, qui fit eclater Jeanne de rire.

Bussy hesitait.

--Et il reflechit! s'ecria Jeanne; il ne tombe pas a genoux, il ne fait pas son \_mea culpa\_!

--Vous avez raison, repliqua Bussy, je ne suis qu'un homme, c'est-a-dire une creature imparfaite et inferieure a la plus vulgaire des femmes.

--C'est bien heureux, dit Jeanne, que vous soyez convaincu.

--Que m'ordonnez-vous?

--Allez tout de suite rendre visite....

--A M. de Monsoreau?

--Eh! qui vous parle de cela?... a Diane.

--Mais ils ne se quittent pas, ce me semble.

--Quand vous alliez voir si souvent madame de Barbezieux, n'avait-elle pas toujours pres d'elle ce gros singe qui vous mordait parce qu'il etait jaloux?

Bussy se mit a rire, Saint-Luc l'imita, Jeanne suivit leur exemple; ce fut un trio d'hilarite qui attira aux fenetres tout ce qui se promenait de courtisans dans les galeries.

--Madame, dit enfin Bussy, je m'en vais chez M. de Monsoreau. Adieu.

Et sur ce, ils se separerent, Bussy ayant recommande a Saint-Luc de ne rien dire de la provocation adreesee aux mignons.

Il s'en retourna en effet chez M. de Monsoreau, qu'il trouva au lit.

Le comte poussa des cris de joie en l'apercevant. Remy venait de promettre que sa blessure serait guerie avant trois semaines.

Diane posa un doigt sur ses levres: c'etait sa maniere de saluer.

Il fallut raconter au comte toute l'histoire du la commission dont le duc d'Anjou avait charge Bussy, la visite a la cour, le malaise du roi, la froide mine des mignons. Froide mine fut le mot dont se servit Bussy. Diane ne fit qu'en rire.

Monsoreau, tout pensif a ces nouvelles, pria Bussy de se pencher vers lui, et lui dit a l'oreille:

--Il y a encore des projets sous jeu, n'est-ce pas?

--Je le crois, repliqua Bussy.

--Croyez-moi, dit Monsoreau, ne vous compromettez pas pour ce vilain homme; je le connais, il est perfide: je vous reponds qu'il n'hesite jamais au bord d'une trahison.

--Je le sais, dit Bussy avec un sourire qui rappela au comte la circonstance dans laquelle lui, Bussy, avait souffert de cette trahison du duc.

--C'est que, voyez-vous, dit Monsoreau, vous etes mon ami, et je veux vous mettre en garde. Au surplus, chaque fois que vous aurez une position difficile, demandez-moi conseil.

--Monsieur! monsieur! il faut dormir apres le pansement, dit Remy; allons, dormez!

--Oui, cher docteur. Mon ami, faites donc un tour de promenade avec madame de Monsoreau, dit le comte. On dit que le jardin est charmant cette annee.

--A vos ordres, repondit Bussy.

## CHAPITRE XIX

### LES PRECAUTIONS DE M. DE MONSOREAU.

Saint-Luc avait raison, Jeanne avait raison; au bout de huit jours, Bussy s'en etait apercu et leur rendait pleinement justice.

Etre un homme d'autrefois eut ete grand et beau pour la posterite; mais c'etait n'etre plus qu'un vieil homme, et Bussy, oublieux de Plutarque, qui avait cesse d'etre son auteur favori depuis que l'amour l'avait corrompu, Bussy, beau comme Alcibiade, ne se souciant plus que du present, se montrait desormais peu friand d'un article d'histoire pres de Scipion ou de Bayard en leur jour de continence.

Diane etait plus simple, plus nature, comme on dit aujourd'hui. Elle se laissait aller aux deux instincts que le misanthrope Figaro reconnaissait innes dans l'espece: aimer et tromper. Elle n'avait jamais eu l'idee de pousser jusqu'a la speculation philosophique ses opinions sur ce que Charron et Montaigne appellent l'\_honneste\_.

--Aimer Bussy, c'etait sa logique,--n'etre qu'a Bussy, c'etait sa morale,--frissonner de tout son corps au simple contact de sa main effleuree, c'etait sa metaphysique.

M. de Monsoreau,--il y avait deja quinze jours que l'accident lui etait arrive,--M. de Monsoreau, disons-nous, se portait de mieux en mieux. Il avait evite la fièvre, grace aux applications d'eau froide, ce nouveau remede que le hasard ou la Providence avait decouvert a Ambroise Pare, quand il eprouva tout a coup une grande secousse: il apprit que M. le duc d'Anjou venait d'arriver a Paris avec la reine mere et ses Angevins.

Le comte avait raison de s'inquieter: car, le lendemain de son arrivee, le prince, sous pretexte de venir prendre de ses nouvelles, se presenta dans son hotel de la rue des Petits-Peres. Il n'y a pas moyen de fermer sa porte a une Altesse royale qui vous donne une preuve d'un si tendre interet: M. de Monsoreau recut le prince, et le prince fut charmant pour le grand veneur, et surtout pour sa femme.

Aussitot le prince sorti, M. de Monsoreau appela Diane, s'appuya sur son bras, et, malgre les cris de Remy, fit trois fois le tour de son fauteuil.

Apres quoi il se rassit dans ce meme fauteuil, autour duquel il venait, comme nous l'avons dit, de tracer une triple ligne de circonvallation; il avait l'air tres-satisfait, et Diane devina a son

sourire qu'il meditait quelque sournoiserie.

Mais ceci rentre dans l'histoire privee de la maison de Monsoreau. Revenons donc a l'arrivee de M. le duc d'Anjou, laquelle appartient a la partie epique de ce livre.

Ce ne fut pas, comme on le pense bien, un jour indifferent aux observateurs, que le jour ou Monseigneur Francois de Valois fit sa rentree au Louvre. Voici ce qu'ils remarquerent:

Beaucoup de morgue de la part du roi;

Une grande tiedeur de la part de la reine mere;

Et une humble insolence de la part de M. le duc d'Anjou, qui semblait dire:

--Pourquoi diable me rappelez-vous, si vous me faites, quand j'arrive, cette facheuse mine?

Toute cette reception etait assaisonnee des regards rutilants, flamboyants, devorants, de MM. de Livarot, de Riberac et d'Anraguet, lesquels, prevenus par Bussy, etaient bien aises de faire comprendre a leurs futurs adversaires que, s'il y avait empechement au combat, cet empechement, pour sur, ne viendrait pas de leur part.

Chicot, ce jour-la, fit plus d'allees et de venues que Cesar la veille de la bataille de Pharsale.

Puis tout rentra dans le calme plat.

Le surlendemain de sa rentree au Louvre, le duc d'Anjou vint faire une seconde visite au blesse.

Monsoreau, instruit des moindres particularites de l'entrevue du roi avec son frere, caressa du geste et de la voix M. le duc d'Anjou, pour l'entretenir dans les plus hostiles dispositions.

Puis, comme il allait de mieux en mieux, quand le duc fut parti, il reprit le bras de sa femme, et, au lieu de faire trois fois le tour de son fauteuil, il fit une fois le tour de sa chambre.

Apres quoi, il se rassit d'un air encore plus satisfait que la premiere fois.

Le meme soir, Diane prevint Bussy que M. de Monsoreau meditait bien certainement quelque chose.

Un instant apres, Monsoreau et Bussy se trouverent seuls.

--Quand je pense, dit Monsoreau a Bussy, que ce prince, qui me fait si bonne mine, est mon ennemi mortel, et que c'est lui qui m'a fait assassiner par M. de Saint-Luc!

--Oh! assassiner! dit Bussy; prenez garde, monsieur le comte, Saint-Luc est bon gentilhomme, et vous avouez vous-meme que vous l'aviez provoqué, que vous aviez tiré l'épée le premier, et que vous avez reçu le coup en combattant.

--D'accord, mais il n'en est pas moins vrai qu'il obéissait aux instigations du duc d'Anjou.

--Écoutez, dit Bussy, je connais le duc, et surtout je connais M. de Saint-Luc. Je dois vous dire que M. de Saint-Luc est tout entier au roi, et pas du tout au prince. Ah! si votre coup d'épée vous venait d'Anraguet, de Livarot ou de Riberac, je ne dis pas... mais de Saint-Luc....

--Vous ne connaissez pas l'histoire de France comme je la connais, mon cher monsieur de Bussy, dit Monsoreau obstiné dans son opinion.

Bussy eut pu lui répondre, que s'il connaissait mal l'histoire de France, il connaissait en échange parfaitement celle de l'Anjou, et surtout de la partie de l'Anjou qui était enclavée au Meridor.

Enfin Monsoreau en vint à se lever et à descendre dans le jardin.

--Cela me suffit, dit-il en remontant. Ce soir, nous déménagerons.

--Pourquoi cela? dit Remy. Est-ce que vous n'êtes pas en bon air dans la rue des Petits-Peres, où la distraction vous manque-t-elle?

--Au contraire, dit Monsoreau, j'en ai trop, de distractions; M. d'Anjou me fatigue avec ses visites. Il amène toujours avec lui une trentaine de gentilshommes, et le bruit de leurs éperons m'agace horriblement les nerfs.

--Mais où allez-vous?

--J'ai ordonné qu'on mit en état ma petite maison des Tournelles.

Bussy et Diane, car Bussy était toujours là, échangèrent un regard amoureux de souvenir.

--Comment, cette bicoque! s'écria étourdiment Remy.

--Ah! ah! vous la connaissez? fit Monsoreau.

--Pardieu! dit le jeune homme, qui ne connaît pas les habitations de M. le grand veneur de France, et surtout quand on a demeuré rue Beautreillis?

Monsoreau, par l'habitude, roula quelque vague soupçon dans son esprit.

--Oui, oui, j'irai là, dit-il, et j'y serai bien. On n'y peut recevoir

que quatre personnes au plus. C'est une forteresse, et, par la fenetre, on voit, a trois cents pas de distance, ceux qui viennent vous faire visite.

--De sorte? demanda Remy.

--De sorte qu'on peut les eviter quand on veut, dit Monsoreau, surtout quand on se porte bien.

Bussy se mordit les levres, il craignait qu'il ne vint un temps ou Monsoreau l'eviterait a son tour.

Diane soupira. Elle se souvenait avoir vu, dans cette petite maison, Bussy blesse, evanoui sur son lit.

Remy reflechit; aussi fut-il le premier des trois qui parla.

--Vous ne le pouvez pas, dit-il.

--Et pourquoi cela, s'il vous plait, monsieur le docteur?

--Parce qu'un grand veneur de France a des receptions a faire, des valets a entretenir, des equipages a soigner. Qu'il ait un palais pour ses chiens, cela se concoit, mais qu'il ait un chenil pour lui, c'est impossible.

--Hum! fit Monsoreau d'un ton qui voulait dire: C'est vrai.

--Et puis, dit Remy, car je suis le medecin du coeur comme celui du corps, ce n'est pas votre sejour ici qui vous preoccupe.

--Qu'est-ce donc?

--C'est celui de madame.

--Eh bien?

--Eh bien, faites demenager la comtesse.

--M'en separer! s'ecria Monsoreau en fixant sur Diane un regard ou il y avait, certes, plus de colere que d'amour.

--Alors, separez-vous de votre charge, donnez votre demission de grand veneur; je crois que ce serait sage: car vraiment ou vous ferez ou vous ne ferez pas votre service; si vous ne le faites pas, vous mecontenterez le roi, et si vous le faites....

--Je ferai ce qu'il faudra faire, dit Monsoreau les dents serrees, mais je ne quitterai pas la comtesse.

Le comte achevait ces mots, lorsqu'on entendit dans la cour un grand bruit de chevaux et de voix.

Monsoreau fremit.

--Encore le duc! murmura-t-il.

--Oui, justement, dit Remy en allant a la fenetre.

Le jeune homme n'avait point acheve que, grace au privilege qu'ont les princes d'entrer sans etre annonces, le duc entra dans la chambre.

Monsoreau etait aux aguets, il vit que le premier coup d'oeil de Francois avait ete pour Diane.

Bientot les galanteries intarissables du duc l'eclairerent mieux encore; il apportait a Diane un de ces rares bijoux comme en faisaient trois ou quatre en leur vie ces patients et genereux artistes qui illustrerent un temps ou, malgre cette lenteur a les produire, les chefs-d'oeuvre etaient plus frequents qu'aujourd'hui.

C'etait un charmant poignard au manche d'or cisele; ce manche etait un flacon; sur la lame courait toute une chasse, burinee avec un merveilleux talent: chiens, chevaux, chasseurs, gibier, arbres et ciel, s'y confondaient dans un pele-mele harmonieux qui forcait le regard a demeurer longtemps fixe sur cette lame d'azur et d'or.

--Voyons, dit Monsoreau, qui craignait qu'il n'y eut quelque billet cache dans le manche.

Le prince alla au-devant de cette crainte en le separant en deux parties.

--A vous qui etes chasseur, la lame, dit-il; a la comtesse, le manche. Bonjour, Bussy, vous voila donc ami intime avec le comte, maintenant?

Diane rougit.

Bussy, au contraire, demeura assez maitre de lui-meme.

--Monseigneur, dit-il, vous oubliez que Votre Altesse elle-meme m'a charge ce matin de venir savoir des nouvelles de M. de Monsoreau. J'ai obei, comme toujours, aux ordres de Votre Altesse.

--C'est vrai, dit le duc.

Puis, il alla s'asseoir pres de Diane, et lui parla bas.

Au bout d'un instant:

--Comte, dit-il, il fait horriblement chaud dans cette chambre de malade. Je vois que la comtesse etouffe, et je vais lui offrir le bras pour lui faire faire un tour de jardin.

Le mari et l'amant echangerent un regard courrouce.

Diane, invitée à descendre, se leva et posa son bras sur celui du prince.

--Donnez-moi le bras, dit Monsoreau à Bussy. Et Monsoreau descendit derrière sa femme.

--Ah! ah! dit le duc, il paraît que vous allez tout à fait bien?

--Oui, monseigneur, et j'espère être bientôt en état de pouvoir accompagner madame de Monsoreau partout où elle ira.

--Bon! mais, en attendant, il ne faut pas vous fatiguer.

Monsoreau lui-même sentait combien était juste la recommandation du prince.

Il s'assit à un endroit d'où il ne pouvait le perdre de vue.

--Tenez, comte, dit-il à Bussy, si vous étiez bien aimable, dès ce soir vous escorteriez madame de Monsoreau jusqu'à mon petit hôtel de la Bastille; je l'y aime mieux qu'ici, en vérité. Arrachée à Meridor aux griffes de ce vautour, je ne le laisserai pas la dévorer à Paris.

--Non pas, monsieur, dit Remy à son maître, non pas, vous ne pouvez accepter.

--Et pourquoi cela? dit Monsoreau.

--Parce que vous êtes à M. d'Anjou, et que M. d'Anjou ne vous pardonnerait jamais d'avoir aidé le comte à lui jouer un pareil tour.

--Que m'importe? allait s'écrier l'impétueux jeune homme, lorsque un coup d'œil de Remy lui indiqua qu'il devait se taire.

Monsoreau réfléchissait.

--Remy a raison, dit-il, ce n'est point de vous que je dois réclamer un pareil service; j'irai moi-même la conduire: car, demain ou après demain, je serai en mesure d'habiter cette maison.

--Folie, dit Bussy, vous perdrez votre charge.

--C'est possible, dit le comte, mais je garderai ma femme.

Et il accompagna ces paroles d'un froncement de sourcils qui fit soupirer Bussy.

En effet, le soir même, le comte conduisit sa femme à sa maison des Tournelles, bien connue de nos lecteurs.

Remy aida le convalescent à s'y installer.

Puis, comme c'était un homme d'un dévouement à toute épreuve, comme il

comprit que, dans ce local resserre, Bussy aurait grand besoin de lui, il se rapprocha de Gertrude, qui commença par le battre, et finit par lui pardonner.

Diane reprit sa chambre, située sur le devant, cette chambre au portail et au lit de damas blanc et or.

Un corridor seulement séparait cette chambre de celle du comte de Monsoreau.

Bussy s'arrachait des poignées de cheveux.

Saint-Luc prétendait que les échelles de corde, étant arrivées à leur plus haute perfection, pouvaient à merveille remplacer les escaliers.

Monsoreau se frottait les mains, et souriait en songeant au dépit de M. le duc d'Anjou.

## CHAPITRE XX

### UNE VISITE A LA MAISON DES TOURNELLES.

La surexcitation tient lieu, à quelques hommes, de passion réelle, comme la faim donne au loup et à la hyène une apparence de courage.

C'était sous l'impression d'un sentiment pareil que M. d'Anjou, dont le dépit ne pourrait se décrire lorsqu'il ne retrouva plus Diane à Meridor, était revenu à Paris; à son retour, il était presque amoureux de cette femme, et cela justement parce qu'on la lui enlevait.

Il en résultait que sa haine pour Monsoreau, haine qui datait du jour où il avait appris que le comte le trahissait, il en résultait, disons-nous, que sa haine s'était changée en une sorte de fureur, d'autant plus dangereuse, qu'ayant expérimenté déjà le caractère énergique du comte, il voulait se tenir prêt à frapper sans donner prise sur lui-même.

D'un autre côté, il n'avait pas renoncé à ses espérances politiques, bien au contraire; et l'assurance qu'il avait prise de sa propre importance l'avait grandi à ses propres yeux. À peine de retour à Paris, il avait donc recommencé ses ténébreuses et souterraines machinations. Le moment était favorable. Bon nombre de ces conspirateurs chancelants, qui sont dévoués au succès, rassurés par l'espèce de triomphe que la faiblesse du roi et l'astuce de Catherine venaient de donner aux Angevins, s'empressaient autour du duc d'Anjou, ralliant, par des fils imperceptibles mais puissants, la cause du prince à celle des Guises, qui demeuraient prudemment dans l'ombre, et qui gardaient un silence dont Chicot se trouvait fort alarmé.

Au reste, plus d'épanchement politique du duc envers Bussy: une hypocrisie amicale, voilà tout. Le prince était vaguement troublé d'avoir vu le jeune homme chez Monsoreau, et il lui gardait rancune de cette confiance que Monsoreau, si défiant, avait néanmoins envers lui. Il s'effrayait aussi de cette joie qui épanouissait le visage de Diane, de ces fraîches couleurs qui la rendaient si désirable, d'adorable qu'elle était. Le prince savait que les fleurs ne se colorent et ne se parfument qu'au soleil, et les femmes qu'à l'amour. Diane était visiblement heureuse, et pour le prince, toujours malveillant et soucieux, le bonheur d'autrui semblait une hostilité.

Le prince, devenu puissant par une route sombre et tortueuse, décide à se servir de la force, soit pour ses amours, soit pour ses vengeances, depuis que la force lui avait réussi; bien conseillé, d'ailleurs, par Aurilly, le duc pensa qu'il serait honteux pour lui d'être ainsi arrêté dans ses desirs par des obstacles aussi ridicules que le sont une jalousie de mari et une répugnance de femme.

Un jour qu'il avait mal dormi et qu'il avait passé la nuit à poursuivre ces mauvais rêves qu'on fait dans un demi-sommeil fiévreux, il sentit qu'il était monté au ton de ses desirs, et commanda ses équipages pour aller voir Monsoreau.

Monsoreau, comme on le sait, était parti pour sa maison des Tournelles.

Le prince sourit à cette annonce. C'était la petite pièce de la comédie de Meridor. Il s'enquit, mais pour la forme seulement, de l'endroit où était située cette maison; on lui répondit que c'était sur la place Saint-Antoine, et, se retournant alors vers Bussy, qui l'avait accompagné: --Puisqu'il est aux Tournelles, dit-il, allons aux Tournelles.

L'escorte se remit en marche, et bientôt tout le quartier fut en rumeur par la présence de ces vingt-quatre beaux gentilshommes, qui composaient d'ordinaire la suite du prince, et qui avaient chacun deux laquais et trois chevaux.

Le prince connaissait bien la maison et la porte; Bussy ne la connaissait pas moins bien que lui. Ils s'arrêtèrent tous deux devant la porte, s'engagèrent dans l'allée et monterent tous deux; seulement, le prince entra dans les appartements, et Bussy demeura sur le palier.

Il résulta de cet arrangement que le prince, qui paraissait le privilégié, ne vit que Monsoreau, lequel le reçut couché sur une chaise longue, tandis que Bussy fut reçu dans les bras de Diane, qui l'étreignirent fort tendrement, tandis que Gertrude faisait le guet.

Monsoreau, naturellement pâle, devint livide en apercevant le prince. C'était sa vision terrible.

--Monseigneur, dit-il frissonnant de contrariété, monseigneur, dans cette pauvre maison! en vérité, c'est trop d'honneur pour le peu que

je suis.

L'ironie était visible, car à peine le comte se donnait-il la peine de la déguiser.

Cependant le prince ne parut aucunement la remarquer, et, s'approchant du convalescent avec un sourire:

--Partout où va un ami souffrant, dit-il, j'irai pour demander de ses nouvelles.

--En vérité, prince, Votre Altesse a dit le mot ami, je crois.

--Je l'ai dit, mon cher comte. Comment allez-vous?

--Beaucoup mieux, monseigneur; je me lève, je vais, je viens, et, dans huit jours, il n'y paraîtra plus.

--Est-ce votre médecin qui vous a prescrit l'air de la Bastille? demanda le prince avec l'accent le plus candide du monde.

--Oui, monseigneur.

--N'étiez-vous pas bien rue des Petits-Peres?

--Non, monseigneur; j'y recevais trop de monde, et ce monde menait trop grand bruit.

Le comte prononça ces paroles avec un ton de fermeté qui n'échappa point au prince, et cependant le prince ne parut point y faire attention.

--Mais vous n'avez point de jardin ici, ce me semble? dit-il.

--Le jardin me faisait tort, monseigneur, répondit Monsoreau.

--Mais où vous promeniez-vous, mon cher?

--Justement, monseigneur, je ne me promenais pas.

Le prince se mordit les lèvres et se renversa sur sa chaise.

--Vous savez, comte, dit-il après un moment de silence, que l'on demande beaucoup votre charge de grand veneur au roi?

--Bah! et sous quel prétexte, monseigneur?

--Beaucoup prétendent que vous êtes mort.

--Oh! monseigneur, j'en suis sûr, répond que je ne le suis pas.

--Moi, je ne réponds rien du tout. Vous vous enterrez, mon cher, donc vous êtes mort.

Monsoreau se mordit les levres a son tour.

--Que voulez-vous, monseigneur? dit-il, je perdrai mes charges.

--Vraiment?

--Oui; il y a des choses que je leur prefere.

--Ah! fit le prince, c'est fort desinteresse de votre part.

--Je suis fait ainsi, monseigneur.

--En ce cas, puisque vous etes ainsi fait, vous ne trouveriez pas mauvais que le roi le sut.

--Qui le lui dirait?

--Dame! s'il m'interroge, il faudra bien que je lui repete notre conversation.

--Ma foi, monseigneur, si l'on repetait au roi tout ce qui se dit a Paris, Sa Majeste n'aurait pas assez de ses deux oreilles.

--Que se dit-il donc a Paris, monsieur? dit le prince en se retournant vers le comte aussi vivement que si un serpent l'eut pique.

Monsoreau vit que, tout doucement, la conversation avait pris une tournure un peu trop serieuse pour un convalescent n'ayant pas encore toute liberte d'agir. Il calma la colere qui bouillonnait au fond de son ame, et, prenant un visage indifferent:

--Que sais-je, moi, pauvre paralytique? dit-il. Les evenements passent, et j'en apercois a peine l'ombre. Si le roi est depite de me voir si mal faire son service, il a tort.

--Comment cela?

--Sans doute; mon accident....

--Eh bien?

--Vient un peu de sa faute.

--Expliquez-vous.

--Dame! M. de Saint-Luc, qui m'a donne ce coup d'epee, n'est-il pas des plus chers amis du roi? C'est le roi qui lui a montre la botte secreta a l'aide de laquelle il m'a troue la poitrine, et rien ne me dit meme que ce ne soit pas le roi qui me l'ait tout doucement depeche.

Le duc d'Anjou fit presque un signe d'approbation.

--Vous avez raison, dit-il; mais enfin le roi est le roi.

--Jusqu'a ce qu'il ne le soit plus, n'est-ce pas? dit Monsoreau.

Le duc tressaillit.

--A propos, dit-il, madame de Monsoreau ne loge-t-elle donc pas ici?

--Monseigneur, elle est malade en ce moment; sans quoi elle serait deja venue vous presenter ses tres-humbles hommages.

--Malade? Pauvre femme!

--Oui, monseigneur.

--Le chagrin de vous avoir vu souffrir?

--D'abord; puis la fatigue de cette translation.

--Esperons que l'indisposition sera de courte duree, mon cher comte. Vous avez un medecin si habile!

Et il leva le siege.

--Le fait est, dit Monsoreau, que ce cher Remy m'a admirablement soigne.

--Mais c'est le medecin de Bussy que vous me nommez la.

--Le comte me l'a donne en effet, monseigneur.

--Vous etes donc tres-lie avec Bussy?

--C'est mon meilleur, je devrais meme dire c'est mon seul ami, repondit froidement Monsoreau.

--Adieu, comte, dit le prince en soulevant la portiere de damas.

Au meme instant, et comme il passait la tete sous la tapisserie, il crut voir comme un bout de robe s'effacer dans la chambre voisine, et Bussy apparut tout a coup a son poste au milieu du corridor.

Le soupcon grandit chez le duc.

--Nous partons, dit-il a Bussy.

Bussy, sans repondre, descendit aussitot pour donner a l'escorte l'ordre de se preparer, mais peut-etre bien aussi pour cacher sa rougeur au prince.

Le duc, reste seul sur le palier, essaya de penetrer dans le corridor ou il avait vu disparaitre la robe de soie.

Mais, en se retournant, il remarqua que Monsoreau l'avait suivi et se tenait debout, pale et appuyé au chambranle, sur le seuil de la porte.

--Votre Altesse se trompe de chemin, dit froidement le comte.

--C'est vrai, balbutia le duc, merci.

Et il descendit, la rage dans le coeur.

Pendant toute la route, qui était longue cependant, Bussy et lui n'échangerent pas une seule parole.

Bussy quitta le duc à la porte de son hôtel.

Lorsque le duc fut rentré et seul dans son cabinet, Aurilly s'y glissa mystérieusement.

--Eh bien, dit le duc en l'apercevant, je suis bafoué par le mari.

--Et peut-être aussi par l'amant, monseigneur, dit le musicien.

--Que dis-tu?

--La vérité, Altesse.

--Achevé alors.

--Écoutez, monseigneur, j'espère que vous me pardonneriez, car c'était pour le service de Votre Altesse.

--Va, c'est convenu, je te pardonne d'avance.

--Eh bien, j'ai guetté sous un hangar après que vous fûtes monté.

--Ah! ah! et qu'as-tu vu?

--J'ai vu paraître une robe de femme, j'ai vu cette femme se pencher, j'ai vu deux bras se nouer autour de son cou; et, comme mon oreille est exercée, j'ai entendu fort distinctement le bruit d'un long et tendre baiser.

--Mais quel était l'homme? demanda le duc. L'as-tu reconnu, lui?

--Je ne puis reconnaître des bras, dit Aurilly. Les gants n'ont pas de visage, monseigneur.

--Oui, mais on peut reconnaître des gants.

--En effet, il m'a semblé... dit Aurilly.

--Que tu les reconnaissais, n'est-ce pas? Allons donc!

--Mais ce n'est qu'une presumption.

--N'importe, dis toujours.

--Eh bien, monseigneur, il m'a semble que c'étaient les gants de M. de Bussy.

--Des gants de buffle brodes d'or, n'est-ce pas? s'écria le duc, aux yeux duquel disparut tout a coup le nuage qui voilait la verite.

--De buffle brodes d'or; oui, monseigneur, c'est cela, repeta Aurilly.

--Ah! Bussy! oui, Bussy! c'est Bussy! s'écria de nouveau le duc; aveugle que j'étais! ou plutot, non, je n'étais pas aveugle. Seulement, je ne pouvais croire a tant d'audace.

--Prenez-y garde, dit Aurilly, il me semble que Votre Altesse parle bien haut.

--Bussy! repeta encore une fois le duc, se rappelant mille circonstances qui avaient passe inaperçues, et qui, maintenant, repassaient grandissantes devant ses yeux.

--Cependant, monseigneur, dit Aurilly, il ne faudrait pas croire trop legerement; ne pouvait-il y avoir un homme cache dans la chambre de madame de Monsoreau?

--Oui, sans doute; mais Bussy, Bussy, qui etait dans le corridor, l'aurait vu, cet homme.

--C'est vrai, monseigneur.

--Et puis, les gants, les gants.

--C'est encore vrai; et puis, outre le bruit du baiser, j'ai encore entendu....

--Quoi?

--Trois mots.

--Lesquels?

--Les voici: A demain soir!

--O mon Dieu!

--De sorte que si nous voulions, monseigneur, un peu recommencer cet exercice que nous faisons autrefois, eh bien, nous serions surs....

--Aurilly, demain soir nous recommencerons.

--Votre Altesse sait que je suis a ses ordres.

--Bien. Ah! Bussy! repeta le duc entre ses dents, Bussy, traître a son seigneur! Bussy, cet épouvantail de tous! Bussy, l'honnête homme.... Bussy, qui ne veut pas que je sois roi de France!....

Et le duc, souriant avec une infernale joie, congédia Aurilly pour réfléchir a son aise.

## CHAPITRE XXI

### LES GUETTEURS.

Aurilly et le duc d'Anjou se tinrent mutuellement parole. Le duc retint près de lui Bussy tant qu'il put pendant le jour, afin de ne perdre aucune de ses démarches.

Bussy ne demandait pas mieux que de faire, pendant le jour, sa cour au prince; de cette façon, il avait la soirée libre. C'était sa méthode, et il la pratiquait même sans arrière-pensée.

A dix heures du soir, il s'enveloppa de son manteau, et, son échelle sous le bras, il s'achemina vers la Bastille.

Le duc, qui ignorait que Bussy avait une échelle dans son antichambre, qui ne pouvait croire que l'on marchât seul ainsi dans les rues de Paris, le duc qui pensait que Bussy passerait par son hôtel pour prendre un cheval et un serviteur, perdit dix minutes en apprêts. Pendant ces dix minutes, Bussy, lesté et amoureux, avait déjà fait les trois quarts du chemin.

Bussy fut heureux comme le sont d'ordinaire les gens hardis: il ne fit aucune rencontre par les chemins, et, en approchant, il vit de la lumière aux vitres.

C'était le signal convenu entre lui et Diane.

Il jeta son échelle au balcon. Cette échelle, munie de six crampons placés en sens inverses, accrochait toujours quelque chose.

Au bruit, Diane éteignit sa lampe et ouvrit la fenêtre pour assurer l'échelle.

La chose fut faite en un instant.

Diane jeta les yeux sur la place; elle fouilla du regard tous les coins et recoins: la place lui parut déserte.

Alors elle fit signe a Bussy qu'il pouvait monter.

Bussy, sur ce signe, escalada les échelons deux à deux. Il y en avait dix: ce fut l'affaire de cinq enjambées, c'est-à-dire de cinq secondes.

Ce moment avait été heureusement choisi: car, tandis que Bussy montait par la fenêtre, M. de Monsoreau, après avoir écouté patiemment pendant plus de dix minutes à la porte de sa femme, descendait péniblement l'escalier, appuyé sur le bras d'un valet de confiance, lequel remplaçait Remy avec avantage, toutes les fois qu'il ne s'agissait ni d'appareils ni de topiques.

Cette double manœuvre, qu'on eût dite combinée par un habile stratège, s'exécuta de cette façon, que Monsoreau ouvrait la porte de la rue juste au moment où Bussy retirait son échelle et où Diane fermait sa fenêtre.

Monsoreau se trouva dans la rue; mais, nous l'avons dit, la rue était déserte, et le comte ne vit rien.

--Aurais-tu été mal renseigné? demanda Monsoreau à son domestique.

--Non, monseigneur, répondit celui-ci. Je quitte l'hôtel d'Anjou, et le maître palefrenier, qui est de mes amis, m'a dit positivement que monseigneur avait commandé deux chevaux pour ce soir. Maintenant, monseigneur, peut-être était-ce pour aller tout autre part qu'ici.

--Ou veux-tu qu'il aille? dit Monsoreau d'un air sombre.

Le comte était comme tous les jaloux, qui ne croient pas que le reste de l'humanité puisse être préoccupée d'autre chose que de les tourmenter.

Il regarda autour de lui une seconde fois.

--Peut-être eusse-je mieux fait de rester dans la chambre de Diane, murmura-t-il. Mais peut-être ont-ils des signaux pour correspondre; elle l'eût prévenu de ma présence, et je n'eusse rien su. Mieux vaut encore guetter du dehors, comme nous en sommes convenus. Voyons, conduis-moi à cette cachette, de laquelle tu prétends que l'on peut tout voir.

--Venez, monseigneur, dit le valet.

Monsoreau s'avança, moitié s'appuyant au bras de son domestique, moitié se soutenant au mur.

En effet, à vingt ou vingt-cinq pas de la porte, du côté de la Bastille, se trouvait un énorme tas de pierre provenant de maisons démolies et servant de fortifications aux enfants du quartier lorsqu'ils simulaient les combats, restes populaires des Armagnacs et des Bourguignons.

Au milieu de ce tas de pierres, le valet avait pratiqué une espèce de

guerite qui pouvait facilement contenir et cacher deux personnes.

Il etendit un manteau sur ces pierres, et Monsoreau s'accroupit dessus.

Le valet se placa aux pieds du comte.

Un mousqueton tout charge etait pose a tout evenement a cote d'eux.

Le valet voulut appreter la meche de l'arme; mais Monsoreau l'arreta.

--Un instant, dit-il, il sera toujours temps. C'est gibier royal que celui que nous eventons, et il y a peine de la hart pour quiconque porte la main sur lui.

Et ses yeux, ardents comme ceux d'un loup embusque dans le voisinage d'une bergerie, se portaient des fenetres de Diane dans les profondeurs du faubourg, et des profondeurs du faubourg dans les rues adjacentes, car il desirait surprendre et craignait d'etre surpris.

Diane avait prudemment ferme ses epais rideaux de tapisserie, en sorte qu'a leur bordure seulement filtrait un rayon lumineux, qui denoncait la vie, dans cette maison absolument noire.

Monsoreau n'etait pas embusque depuis dix minutes, que deux chevaux purent a l'embouchure de la rue Saint-Antoine.

Le valet ne parla point; mais il etendit la main dans la direction des deux chevaux.

--Oui, dit Monsoreau, je vois.

Les deux cavaliers mirent pied a terre a l'angle de l'hotel des Tournelles, et ils attacherent leurs chevaux aux anneaux de fer disposes dans la muraille a cet effet.

--Monseigneur, dit Aurilly, je crois que nous arrivons trop tard; il sera parti directement de votre hotel; il avait dix minutes d'avance sur vous, il est entre.

--Soit, dit le prince; mais, si nous ne l'avons pas vu entrer, nous le verrons sortir.

--Oui, mais quand? dit Aurilly.

--Quand nous voudrons, dit le prince.

--Serait-ce trop de curiosite que de vous demander comment vous comptez vous y prendre, monseigneur?

--Rien de plus facile. Nous n'avons qu'a heurter a la porte, l'un de nous, c'est-a-dire toi, par exemple, sous pretexte que tu viens demander des nouvelles de M. de Monsoreau. Tout amoureux s'effraye au

bruit. Alors, toi entre dans la maison, lui sort par la fenetre, et moi, qui serai reste dehors, je le verrai deguerpir.

--Et le Monsoreau?

--Que diable veux-tu qu'il dise? C'est mon ami, je suis inquiet, je fais demander de ses nouvelles, parce que je lui ai trouve mauvaise mine dans la journee; rien de plus simple.

--C'est on ne peut plus ingenieux, monseigneur, dit Aurilly.

--Entends-tu ce qu'ils disent? demanda Monsoreau a son valet.

--Non, monseigneur; mais, s'ils continuent de parler, nous ne pouvons manquer de les entendre, puisqu'ils viennent de ce cote.

--Monseigneur, dit Aurilly, voici un tas de pierres qui semble fait expres pour cacher Votre Altesse.

--Oui; mais attends, peut-etre y a-t-il moyen de voir a travers les fentes des rideaux.

En effet, comme nous l'avons dit, Diane avait rallume ou rapproche la lampe, et une legere lueur filtrait du dedans au dehors.

Le duc et Aurilly tournerent et retournerent pendant plus de dix minutes, afin de chercher un point d'ou leurs regards pussent penetrer dans l'interieur de la chambre. Pendant ces differentes evolutions, Monsoreau bouillait d'impatience et arretait souvent sa main sur le canon du mousquet, moins froid que cette main.

--Oh! souffrirai-je cela? murmura-t-il; devorerai-je encore cet affront? Non, non: tant pis, ma patience est a bout. Mordieu! ne pouvoir ni dormir, ni veiller, ni meme souffrir tranquille, parce qu'un caprice honteux s'est loge dans le cerveau oisif de ce miserable prince! Non, je ne suis pas un valet complaisant; je suis le comte de Monsoreau; et qu'il vienne de ce cote, je lui fais, sur mon honneur, sauter la cervelle. Allume la meche, Rene, allume....

En ce moment, justement le prince, voyant qu'il etait impossible a ses regards de penetrer a travers l'obstacle, en etait revenu a son projet, et s'appretait a se cacher dans les decombres, tandis qu'Aurilly allait frapper a la porte, quand tout a coup, oubliant la distance qu'il y avait entre lui et le prince, Aurilly posa vivement sa main sur le bras du duc d'Anjou.

--Eh bien, monsieur, dit le prince etonne, qu'y a-t-il?

--Venez, monseigneur, venez, dit Aurilly.

--Mais pourquoi cela?

--Ne voyez-vous rien briller a gauche? Venez, monseigneur, venez.

--En effet, je vois comme une étincelle au milieu de ces pierres.

--C'est la meche d'un mousquet ou d'une arquebuse, monseigneur.

--Ah! ah! fit le duc, et qui diable peut être embusqué là?

--Quelque ami ou quelque serviteur de Bussy. Eloignons-nous, faisons un détour, et revenons d'un autre côté. Le serviteur donnera l'alarme, et nous verrons Bussy descendre par la fenêtre.

--En effet, tu as raison, dit le duc; viens.

Tous deux traversèrent la rue pour regagner la place où ils avaient attaché leurs chevaux.

--Ils s'en vont, dit le valet.

--Oui, dit Monsoreau. Les as-tu reconnus?

--Mais il me semble bien, à moi, que c'est le prince et Aurilly.

--Justement. Mais tout à l'heure j'en serai plus sûr encore.

--Que va faire monseigneur?

--Viens.

Pendant ce temps, le duc et Aurilly tournaient par la rue Sainte-Catherine, avec l'intention de longer les jardins et de revenir par le boulevard de la Bastille.

Monsoreau rentra et ordonnait de préparer sa litière.

Ce qu'avait prévu le duc arriva. Au bruit que fit Monsoreau, Bussy prit l'alarme: la lumière s'éteignit de nouveau, la fenêtre se rouvrit, l'échelle de corde fut fixée, et Bussy, à son grand regret, oblige de fuir comme Romeo, mais sans avoir, comme Romeo, vu se lever le premier rayon du jour et entendu chanter l'alouette.

Au moment où il mettait pied à terre et où Diane lui renvoyait l'échelle, le duc et Aurilly débouchaient à l'angle de la Bastille. Ils virent, juste au-dessous de la fenêtre de la belle Diane, une ombre suspendue entre le ciel et la terre; mais cette ombre disparut presque aussitôt au coin de la rue Saint-Paul.

--Monsieur, disait le valet, nous allons réveiller toute la maison.

--Qu'importe? répondait Monsoreau furieux; je suis le maître ici, ce me semble, et j'ai bien le droit de faire chez moi ce que voulait y faire M. le duc d'Anjou.

La litière était prête. Monsoreau envoya chercher deux de ses gens qui

logeaient rue des Tournelles, et, lorsque ces gens, qui avaient l'habitude de l'accompagner depuis sa blessure, furent arrivés et eurent pris place aux deux portières, la machine partit au trot de deux robustes chevaux, et, en moins d'un quart d'heure, fut à la porte de l'hôtel d'Anjou.

Le duc et Aurilly venaient de rentrer depuis si peu de temps, que leurs chevaux n'étaient pas encore débridés.

Monsoreau, qui avait ses entrées libres chez le prince, parut sur le seuil juste au moment où celui-ci, après avoir jeté son feutre sur un fauteuil, tendait ses bottes à un valet de chambre.

Cependant un valet, qui l'avait précédé de quelques pas, annonça M. le grand veneur.

La foudre brisant les vitres de la chambre du prince n'eut pas plus étonné celui-ci que l'annonce qui venait de se faire entendre.

--Monsieur de Monsoreau! s'écria-t-il avec une inquiétude qui perçait à la fois et dans sa pâleur et dans l'émotion de sa voix.

--Oui, monseigneur, moi-même, dit le comte en comprimant ou plutôt en essayant de comprimer le sang qui bouillait dans ses artères.

L'effort qu'il faisait sur lui-même fut si violent, que M. de Monsoreau sentit ses jambes qui manquaient sous lui, et tomba sur un siège placé à l'entrée de la chambre.

--Mais, dit le duc, vous vous tuerez, mon cher ami, et, dans ce moment même, vous êtes si pâle, que vous semblez près de vous évanouir.

--Oh! que non, monseigneur, j'ai, pour le moment, des choses trop importantes à confier à Votre Altesse. Peut-être m'évanouirai-je après, c'est possible.

--Voyons, parlez, mon cher comte, dit François tout bouleversé.

--Mais pas devant vos gens, je suppose, dit Monsoreau.

Le duc congédia tout le monde, même Aurilly.

Les deux hommes se trouverent seuls.

--Votre Altesse rentre? dit Monsoreau.

--Comme vous voyez, comte.

--C'est bien imprudent à Votre Altesse d'aller ainsi la nuit par les rues.

--Qui vous dit que j'ai été par les rues?

--Dame! cette poussiere qui couvre vos habits, monseigneur....

--Monsieur de Monsoreau, dit le prince avec un accent auquel il n'y avait pas a se meprendre, faites-vous donc encore un autre metier que celui de grand veneur?

--Le metier d'espion? oui, monseigneur. Tout le monde s'en mele aujourd'hui, un peu plus, un peu moins; et moi comme les autres.

--Et que vous rapporte ce metier, monsieur?

--De savoir ce qui se passe.

--C'est curieux, fit le prince en se rapprochant de son timbre pour etre a portee d'appeler.

--Tres-curieux, dit Monsoreau.

--Alors, contez-moi ce ce que vous avez a me dire.

--Je suis venu pour cela.

--Vous permettez que je m'assoie?

--Pas d'ironie, monseigneur, envers un humble et fidele ami comme moi, qui ne vient a cette heure et dans l'etat ou il est que pour vous rendre un signale service. Si je me suis assis, monseigneur, c'est, sur mon honneur, que je ne puis rester debout.

--Un service? reprit le duc, un service?

--Oui.

--Parlez donc.

--Monseigneur, je viens a Votre Altesse de la part d'un puissant prince.

--Du roi?

--Non, de monseigneur le duc de Guise.

--Ah! dit le prince, de la part du duc de Guise! c'est autre chose. Approchez-vous et parlez bas.

## CHAPITRE XXII

COMMENT M. LE DUC D'ANJOU SIGNA, ET COMMENT, APRES AVOIR SIGNE, IL PARLA.

Il se fit un instant de silence entre le duc d'Anjou et Monsoreau.  
Puis, rompant le premier ce silence:

--Eh bien, monsieur le comte, demanda le duc, qu'avez-vous a me dire de la part de MM. de Guise?

--Beaucoup de choses, monseigneur.

--Ils vous ont donc écrit?

--Oh! non pas; MM. de Guise n'écrivent plus depuis l'étrange disparition de maître Nicolas David.

--Alors, vous avez donc été à l'armée?

--Non, monseigneur; ce sont eux qui sont venus à Paris.

--MM. de Guise sont à Paris! s'écria le duc.

--Oui, monseigneur.

--Et je ne les ai pas vus!

--Ils sont trop prudents pour s'exposer, et pour exposer en même temps Votre Altesse.

--Et je ne suis pas prevenu?

--Si fait, monseigneur, puisque je vous prévient.

--Mais que viennent-ils faire?

--Mais ils viennent, monseigneur, au rendez-vous que vous leur avez donné.

--Moi! je leur ai donné rendez-vous?

--Sans doute, le même jour où Votre Altesse a été arrêtée, elle avait reçu une lettre de MM. de Guise, et elle leur avait fait répondre verbalement par moi-même, qu'ils n'avaient qu'à se trouver à Paris du 31 mai au 2 juin. Nous sommes au 31 mai; si vous avez oublié MM. de Guise, MM. de Guise, comme vous voyez, ne vous ont pas oublié, monseigneur.

François palit, Il s'était passé tant d'événements depuis ce jour, qu'il avait oublié ce rendez-vous, si important qu'il fut.

--C'est vrai, dit-il; mais les relations qui existaient à cette époque entre MM. de Guise et moi n'existent plus.

--S'il en est ainsi, monseigneur, dit le comte, vous ferez bien de les en prévenir: car je crois qu'ils jugent les choses tout autrement.

--Comment cela?

--Oui, peut-etre vous croyez-vous delie envers eux, monseigneur; mais eux continuent de se croire lies envers vous.

--Piege, mon cher comte, leurre auquel un homme comme moi ne se laisse pas deux fois prendre.

--Et ou monseigneur a-t-il ete pris une fois?

--Comment! ou ai-je ete pris? Au Louvre, mordieu!

--Est-ce par la faute de MM. de Guise?

--Je ne dis pas, murmura le duc, je ne dis pas; seulement je dis qu'ils n'ont en rien aide a ma fuite.

--C'eut ete difficile, attendu qu'ils etaient en fuite eux-memes.

--C'est vrai, murmura le duc.

--Mais, vous une fois en Anjou, n'ai-je pas ete charge de vous dire, de leur part, que vous pouviez toujours compter sur eux comme ils pouvaient compter sur vous, et que le jour ou vous marcheriez sur Paris, ils y marcheraient de leur cote?

--C'est encore vrai, dit le duc; mais je n'ai point marche sur Paris.

--Si fait, monseigneur, puisque vous y etes.

--Oui; mais je suis a Paris comme l'allie de mon frere.

--Monseigneur me permettra de lui faire observer qu'il est plus que l'allie des Guise.

--Que suis-je donc?

--Monseigneur est leur complice.

Le duc d'Anjou se mordit les levres.

--Et vous dites qu'ils vous ont charge de m'annoncer leur arrivee?

--Oui, Votre Altesse, ils m'ont fait cet honneur.

--Mais ils ne vous ont pas communique les motifs de leur retour?

--Ils m'ont tout communique, monseigneur, me sachant l'homme de confiance de Votre Altesse, motifs et projets.

--Ils ont donc des projets? Lesquels?

--Les memes, toujours.

--Et ils les croient praticables?

--Ils les tiennent pour certains.

--Et ces projets ont toujours pour but?....

Le duc s'arreta, n'osant prononcer les mots qui devaient naturellement suivre ceux qu'il venait de dire.

Monsoreau acheva la pensee du duc.

--Pour but de vous faire roi de France; oui, monseigneur.

Le duc sentit la rougeur de la joie lui monter au visage.

--Mais, demanda-t-il, le moment est-il favorable?

--Votre sagesse en decidera.

--Ma sagesse?

--Oui, voici les faits, faits visibles, irrecusables.

--Voyons.

--La nomination du roi comme chef de la Ligue n'a ete qu'une comedie, vile appreciee, et jugee aussitot qu'appréciee. Or, maintenant; la reaction s'opere, et l'Etat tout entier se souleve contre la tyrannie du roi et de ses creatures. Les preches sont des appels aux armes, les eglises des lieux ou l'on maudit le roi en place de prier Dieu. L'armee fremit d'impatience, les bourgeois s'associent, nos emissaires ne rapportent que signatures et adhesions nouvelles a la Ligue; enfin le regne de Valois touche a son terme. Dans une pareille occurrence, MM. de Guise ont besoin de choisir un competeur serieux au trone, et leur choix s'est naturellement arrete sur vous. Maintenant renoncez-vous a vos idees d'autrefois?

Le duc ne repondit pas.

--Eh bien, demanda Monsoreau, que pense monseigneur?

--Dame! repondit le prince, je pense....

--Monseigneur sait qu'il peut, en toute franchise, s'expliquer avec moi.

--Je pense, dit le duc, que mon frere n'a pas d'enfants; qu'apres lui le trone me revient; qu'il est d'une vacillante sante. Pourquoi donc me remuerais-je avec tous ces gens, pourquoi compromettrais-je mon nom, ma dignite, mon affection, dans une rivalite inutile; pourquoi enfin essayerais-je de prendre avec danger ce qui me reviendra sans

peril?

--Voilà justement, dit Monsoreau, ou est l'erreur de Votre Altesse: le trone de votre frere ne vous reviendra que si vous le prenez. MM. de Guise ne peuvent etre rois eux-memes, mais ils ne laisseront regner qu'un roi de leur facon; ce roi, qu'ils doivent substituer au roi regnant, ils avaient compte que ce serait Votre Altesse; mais, au refus de Votre Altesse, je vous en previens, ils en chercheront un autre.

--Et qui donc, s'ecria le duc d'Anjou en froncant le sourcil, qui donc osera s'asseoir sur le trone de Charlemagne?

--Un Bourbon, au lieu d'un Valois: voila tout, monseigneur; fils de saint Louis pour fils de saint Louis.

--Le roi de Navarre? s'ecria Francois.

--Pourquoi pas? il est jeune, il est brave; il n'a pas d'enfants, c'est vrai; mais on est sur qu'il en peut avoir.

--Il est huguenot.

--Lui! est-ce qu'il ne s'est pas converti a la Saint-Barthelemy?

--Oui, mais il a abjure depuis.

--Eh! monseigneur, ce qu'il a fait pour la vie, il le fera pour le trone.

--Ils croient donc que je cederai mes droits sans les defendre?

--Je crois que le cas est prevu.

--Je les combattrai rudement.

--Peuh! ils sont gens de guerre.

--Je me mettrai a la tete de la Ligue.

--Ils en sont l'ame.

--Je me reunirai a mon frere.

--Votre frere sera mort.

--J'appellerai les rois de l'Europe a mon aide.

--Les rois de l'Europe feront volontiers la guerre a des rois; mais ils y regarderont a deux fois avant de faire la guerre a un peuple.

--Comment, a un peuple?

--Sans doute, MM. de Guise sont décidés à tout, même à constituer des États, même à faire une république.

François joignit les mains dans une angoisse inexprimable. Monsoreau était effrayant avec ses réponses qui répondaient si bien.

--Une république? murmura-t-il.

--Oh! mon Dieu! oui, comme en Suisse, comme à Gênes, comme à Venise.

--Mais mon parti ne souffrira point que l'on fasse ainsi de la France une république.

--Votre parti? dit Monsoreau. Eh! monseigneur, vous avez été si désintéressé, si magnanime, que, sur ma parole, votre parti ne se compose plus guère que de M. de Bussy et de moi.

--Le duc ne put retenir un sourire sinistre.

--Je suis lié, alors, dit-il.

--Mais à peu près, monseigneur.

--Alors, qu'a-t-on besoin de recourir à moi, si je suis, comme vous le dites, dénué de toute puissance?

--C'est-à-dire, monseigneur, que vous ne pouvez rien sans MM. de Guise; mais que vous pouvez tout avec eux.

--Je peux tout avec eux?

--Oui, dites un mot, et vous êtes roi.

Le duc se leva fort agité, se promena par la chambre, froissant tout ce qui tombait sous sa main: rideaux, portières, tapis de table; puis enfin il s'arrêta devant Monsoreau.

--Tu as dit vrai, comte, quand tu as dit que je n'avais plus que deux amis, toi et Bussy.

Et il prononça ces paroles avec un sourire de bienveillance qu'il avait eu le temps de substituer à sa pale fureur.

--Ainsi donc, fit Monsoreau, l'œil brillant de joie.

--Ainsi donc, fidèle serviteur, reprit le duc, parle, je t'écoute.

--Vous l'ordonnez, monseigneur?

--Oui.

--Eh bien, en deux mots, monseigneur, voici le plan.

Le duc palit, mais il s'arreta pour ecouter.

Le comte reprit:

--C'est dans huit jours la Fete-Dieu, n'est-ce pas, monseigneur?

--Oui.

--Le roi, pour cette sainte journee, medite depuis longtemps une grande procession aux principaux couvents de Paris.

--C'est son habitude de faire tous les ans pareille procession a pareille epoque.

--Alors, comme Votre Altesse se le rappelle, le roi est sans gardes, ou du moins les gardes restent a la porte. Le roi s'arrete devant chaque reposoir, il s'y agenouille, y dit cinq \_Pater\_ et cinq \_Ave\_, le tout accompagne des sept psaumes de la penitence.

--Je sais tout cela.

--Il ira a l'abbaye Sainte-Genevieve comme aux autres.

--Sans contredit.

--Seulement, comme un accident sera arrive en face du couvent....

--Un accident?

--Oui, un egout se sera enfonce pendant la nuit.

--Eh bien?

--Le reposoir ne pourra etre sous le porche, il sera dans la cour meme.

--J'ecoute.

--Attendez donc: le roi entrera, quatre ou cinq personnes entreront avec lui; mais derriere le roi et ces quatre ou cinq personnes, on fermera les portes.

--Et alors?

--Alors, reprit Monsoreau, Votre Altesse connait les moines qui feront les honneurs de l'abbaye a Sa Majeste!

--Ce seront les memes?

--Qui etaient la quand on a sacre Votre Altesse, justement.

--Ils oseront porter la main sur l'oint du Seigneur?

--Oh! pour le tondre, voila tout: vous connaissez ce quatrain:

De trois couronnes, la premiere  
Tu perdis, ingrat et fuyard;  
La seconde court grand hasard;  
Des ciseaux feront la derniere.

--On osera faire cela? s'ecria le duc l'oeil brillant d'avidite; on touchera un roi a la tete?

--Oh! il ne sera plus roi alors.

--Comment cela?

--N'avez-vous pas entendu parler d'un frere genovefain, d'un saint-homme qui fait des discours en attendant qu'il fasse des miracles?

--De frere Gorenflot?

--Justement.

--Le meme qui voulait precher la Ligue l'arquebuse sur l'epaule?

--Le meme.

--Eh bien, on conduira le roi dans sa cellule; une fois la, le frere se charge de lui faire signer son abdication; puis, quand il aura abdique, madame de Montpensier entrera les ciseaux a la main. Les ciseaux sont achetes; madame de Montpensier les porte pendus a son cote. Ce sont de charmants ciseaux d'or massif, et admirablement ciseles: A tout seigneur tout honneur.

Francois demeura muet; son oeil faux s'etait dilate comme celui d'un chat qui guette sa proie dans l'obscurite.

--Vous comprenez le reste, monseigneur, continua le comte. On annonce au peuple que le roi, eprouvant un saint repentir de ses fautes, a exprime le voeu de ne plus sortir du couvent; si quelques-uns doutent que la vocation soit reelle, M. le duc de Guise tient l'armee, M. le cardinal tient l'Eglise, M. de Mayenne tient la bourgeoisie; avec ces trois pouvoirs-la on fait croire au peuple a peu pres tout ce que l'on veut.

--Mais on m'accusera de violence! dit le duc apres un instant.

--Vous n'etes pas tenu de vous trouver la.

--On me regardera comme un usurpateur.

--Monseigneur oublie l'abdication.

--Le roi refusera.

--Il paraît que frère Gorenflot est non-seulement un homme très-capable, mais encore un homme très-fort.

--Le plan est donc arrêté?

--Tout a fait.

--Et l'on ne craint pas que je le dénonce?

--Non, monseigneur, car il y en a un autre, non moins sûr, arrêté contre vous, dans le cas où vous trahiriez.

--Ah! ah! dit François.

--Oui, monseigneur, et celui-là, je ne le connais pas; on me sait trop votre ami pour me l'avoir confié. Je sais qu'il existe, voilà tout.

--Alors je me rends, comte; que faut-il faire?

--Approuver.

--Eh bien, j'approuve.

--Oui, mais cela ne suffit point, de l'approuver de paroles.

--Comment donc faut-il l'approuver encore?

--Par écrit.

--C'est une folie que de supposer que je consentirai à cela.

--Et pourquoi?

--Si la conjuration avorte.

--Justement, c'est pour le cas où elle avorterait qu'on demande la signature de monseigneur.

--On veut donc se faire un rempart de mon nom?

--Pas autre chose.

--Alors je refuse mille fois.

--Vous ne pouvez plus.

--Je ne peux plus refuser?

--Non.

--Êtes-vous fou?

--Refuser, c'est trahir.

--En quoi?

--En ce que je ne demandais pas mieux que de faire, et que c'est Votre Altesse qui m'a ordonne de parler.

--Eh bien, soit; que ces messieurs le prennent comme ils voudront; j'aurai choisi mon danger, au moins.

--Monseigneur, prenez garde de mal choisir.

--Je risquerai, dit Francois un peu emu, mais essayant néanmoins de conserver sa fermete.

--Dans votre interet, monseigneur, dit le comte, je ne vous le conseille pas.

--Mais je me compromets en signant

--En refusant de signer, vous faites bien pis: vous vous assassinez!

Francois frissonna.

--On oserait? dit-il.

--On osera tout, monseigneur. Les conspirateurs sont trop avances; il faut qu'ils reussissent, a quelque prix que ce soit.

Le duc tomba dans une indecision facile a comprendre.

--Je signerai, dit-il.

--Quand cela?

--Demain.

--Non, monseigneur, si vous signez, il faut signer tout de suite.

--Mais encore faut-il que MM. de Guise redigent l'engagement que je prends vis-a-vis d'eux.

--Il est tout redige, monseigneur, je l'apporte.

Monsoreau tira un papier de sa poche: c'etait une adhesion pleine et entiere au plan que nous connaissons.

Le duc le lut d'un bout a l'autre, et, a mesure qu'il lisait, le comte pouvait le voir palir; lorsqu'il eut fini, les jambes lui manquerent, et il s'assit ou plutot il tomba devant la table.

--Tenez, monseigneur, dit Monsoreau en lui presentant la plume.

--Il faut donc que je signe? dit Francois en appuyant la main sur son front, car la tete lui tournait.

--Il le faut si vous le voulez, personne ne vous y force.

--Mais si, l'on me force, puisque vous me menacez d'un assassinat.

--Je ne vous menace pas, monseigneur, Dieu m'en garde, je vous previens; c'est bien different.

--Donnez, fit le duc.

Et, comme faisant un effort sur lui-meme, il prit ou plutot il arracha la plume des mains du comte, et signa.

Monsoreau le suivait d'un oeil ardent de haine et d'espoir. Quand il lui vit poser la plume sur le papier, il fut oblige de s'appuyer sur la table; sa prunelle semblait se dilater a mesure que la main du duc formait les lettres qui composaient son nom.

--Ah! dit-il quand le duc eut fini.

Et, saisissant le papier d'un mouvement non moins violent que le duc avait saisi la plume, il le plia, l'enferma entre sa chemise et l'etoffe en tresse de soie qui remplaçait le gilet a cette epoque, boutonna son pourpoint et croisa son manteau par-dessus.

Le duc regardait faire avec etonnement, ne comprenant rien a l'expression de ce visage pale, sur lequel passait comme un eclair de feroce joie.

--Et maintenant, monseigneur, dit Monsoreau, soyez prudent.

--Comment cela? demanda le duc.

--Oui; ne courez plus par les rues le soir avec Aurilly, comme vous venez de le faire il n'y a qu'un instant encore.

--Qu'est-ce a dire?

--C'est-a-dire que, ce soir, monseigneur, vous avez ete poursuivre d'amour une femme que son mari adore, et dont il est jaloux au point de... ma foi, oui, de tuer quiconque l'approcherait sans sa permission.

--Serait-ce, par hasard, de vous et de votre femme que vous voudriez parler?

--Oui, monseigneur, puisque vous avez devine si juste du premier coup, je n'essayerai pas meme de nier. J'ai epouse Diane de Meridor; elle est a moi, et personne ne l'aura, moi vivant, du moins, pas meme un prince. Et tenez, monseigneur, pour que vous en soyez bien sur, je le jure par mon nom et sur ce poignard.

Et il mit la lame du poignard presque sur la poitrine du prince, qui recula.

--Monsieur, vous me menacez! dit Francois, pale de colere et de rage.

--Non, mon prince; comme tout a l'heure, je vous avertis seulement.

--Et de quoi m'avertissez-vous?

--Que personne n'aura ma femme.

--Et moi, maitre sot, s'ecria le duc d'Anjou hors de lui, je vous reponds que vous m'avertissez trop tard, et que quelqu'un l'a deja.

Monsoreau poussa un cri terrible en enfonceant ses deux mains dans ses cheveux.

--Ce n'est pas vous? balbutia-t-il, ce n'est pas vous, monseigneur?

Et son bras, toujours arme, n'avait qu'a s'etendre pour aller percer la poitrine du prince.

Francois se recula.

--Vous etes en demence, comte, dit-il en s'appretant a frapper sur le timbre.

--Non, je vois clair, je parle raison et j'entends juste; vous venez de dire que quelqu'un possede ma femme; vous l'avez dit.

--Je le repete.

--Nommez cette personne et prouvez le fait.

--Qui etait embusque, ce soir, a vingt pas de votre porte, avec un mousquet?

--Moi.

--Eh bien, comte, pendant ce temps....

--Pendant ce temps....

--Un homme etait chez vous, ou plutot chez votre femme.

--Vous l'avez vu entrer?

--Je l'ai vu sortir.

--Par la porte?

--Par la fenetre.

--Vous avez reconnu cet homme?

--Oui, dit le duc.

--Nommez-le, s'écria Monsoreau, nommez-le, monseigneur, ou je ne reponds de rien.

Le duc passa sa main sur son front, et quelque chose comme un sourire passa sur ses lèvres.

--Monsieur le comte, dit-il, foi de prince du sang, sur mon Dieu et sur mon ame, avant huit jours, je vous ferai connaitre l'homme qui possede votre femme.

--Vous le jurez? s'écria Monsoreau.

--Je vous le jure.

--Eh bien, monseigneur, a huit jours, dit comte en frappant sa poitrine a l'endroit ou etait le papier signe du prince... a huit jours, ou vous comprenez.

--Revenez dans huit jours: voila tout ce que j'ai a vous dire.

--Aussi bien cela vaut mieux, dit Monsoreau. Dans huit jours j'aurai toutes mes forces, et il a besoin de toutes ses forces celui qui veut se venger.

Et il sortit en faisant au prince un geste d'adieu que l'on eut pu, facilement prendre pour un geste de menace.

## CHAPITRE XXIII

### UNE PROMENADE AUX TOURNELLES.

Cependant peu a peu les gentilshommes angevins etaient revenus a Paris.

Dire qu'ils y rentraient avec confiance, on ne le croirait pas. Ils connaissaient trop bien le roi, son frere et sa mere, pour esperer que les choses se passassent en embrassades de famille.

Ils se rappelaient toujours cette chasse qui leur avait ete faite par les amis du roi, et ils ne voulaient pas se decider a croire qu'on put leur donner un triomphe pour pendant a cette ceremonie assez desagreable.

Ils revenaient donc timidement, et se glissaient en ville armes

jusqu'à la gorge, prêts à faire feu sur le moindre geste suspect, et ils degainèrent cinquante fois, avant d'arriver à l'hôtel d'Anjou, contre des bourgeois qui n'avaient commis d'autre crime que de les regarder passer. Anraguet surtout se montrait féroce, et reportait toutes ces disgrâces à MM. les mignons du roi, se promettant de leur en dire, à l'occasion, deux mots fort explicites.

Il fit part de ce projet à Riberac, homme de bon conseil, et celui-ci lui répondit qu'avant de se donner un pareil plaisir il fallait avoir à sa portée une frontière ou deux.

--On s'arrangera pour cela, dit Anraguet.

Le duc leur fit bon accueil. C'étaient ses hommes à lui, comme MM. de Maugiron, Quelus, Schomberg et d'Épernon étaient ceux du roi.

Il débuta par leur dire:

--Mes amis, on songe à vous tuer un peu, à ce qu'il paraît. Le vent est à ces sortes de réceptions; gardez-vous bien.

--C'est fait, monseigneur, répliqua Anraguet; mais ne convient-il pas que nous allions offrir à Sa Majesté nos très-humbles respects? Car enfin, si nous nous cachons, cela ne fera pas honneur à l'Anjou. Que vous en semble?

--Vous avez raison, dit le duc; allez, et, si vous le voulez, je vous accompagnerai.

Les trois jeunes gens se consulterent du regard. À ce moment, Bussy entra dans la salle et vint embrasser ses amis.

--Eh! dit-il, vous êtes bien en retard! Mais qu'est-ce que j'entends? Son Altesse qui propose d'aller se faire tuer au Louvre comme César dans le sénat de Rome! Songez donc que chacun de MM. les mignons emporterait volontiers un petit morceau de monseigneur sous son manteau.

--Mais, cher ami, nous voulons nous froter un peu à ces messieurs.

Bussy se mit à rire.

--Eh! eh! dit-il, on verra, on verra.

Le duc le regarda très-attentivement.

--Allons au Louvre, fit Bussy; mais nous seulement: monseigneur restera dans son jardin à abattre des têtes de pavot.

François feignit de rire très-joyeusement. Le fait est qu'au fond il se trouvait heureux de n'avoir plus la corvée à faire.

Les Angevins se parèrent superbement. C'étaient de fort grands

seigneurs, qui mangeaient volontiers en soie, velours et passementerie, le revenu des terres paternelles.

Leur reunion etait un melange d'or, de pierreries et de brocart, qui, sur le chemin, fit crier noel au populaire, dont le flair infallible devinait, sous ces beaux atours, des coeurs embrases de haine pour les mignons du roi.

Henri III ne voulut pas recevoir ces messieurs de l'Anjou, et ils attendirent vainement dans la galerie. Ce furent MM. de Quelus, Maugiron, Schomberg et d'Epernon, qui, saluant avec politesse et temoignant tous les regrets du monde, vinrent annoncer cette nouvelle au Angevins.

--Ah! messire, dit Antraquet,--car Bussy s'effacait le plus possible,--la nouvelle est triste; mais, passant par votre bouche, elle perd beaucoup de son desagement.

--Messieurs, dit Schomberg, vous etes la fine fleur de la grace et de la courtoisie. Vous plait-il que nous metamorphosions cette reception, qui est manquee, en une petite promenade?

--Oh! messieurs, nous allons vous le demander, dit vivement Antraquet, a qui Bussy toucha legerement le bras pour lui dire:

--Tais-toi donc, et laisse-les faire.

--Ou irions-nous donc bien? dit Quelus en cherchant.

--Je connais un charmant endroit du cote de la Bastille, fit Schomberg.

--Messieurs, nous vous suivons, dit Riberac; marchez devant.

En effet, les quatre amis sortirent du Louvre, suivis des quatre Angevins, et se dirigerent par les quais vers l'ancien enclos des Tournelles, alors Marche-aux-Chevaux, sorte de place unie, plantee de quelques arbres maigres, et semee ca et la de barrieres destinees a arreter les chevaux ou a les attacher.

Chemin faisant, les huit gentilshommes s'etaient pris par le bras, et, avec mille civilites, s'entretenaient de sujets gais et badins, au grand ebahissement des bourgeois, qui regrettaient leurs vivats de tout a l'heure, et disaient que les Angevins venaient de pactiser avec les pourceaux d'Herode.

On arriva.

Quelus prit la parole.

--Voyez le beau terrain, dit-il; voyez l'endroit solitaire, et comme le pied tient bien sur ce salpetre.

--Ma foi, oui, repliqua Anraguet en battant plusieurs appels.

--Eh bien, continua Quelus, nous avons pense, ces messieurs et moi, que vous voudriez bien, un de ces jours, nous accompagner jusqu'ici pour seconder, tiercer et quarter M. de Bussy, votre ami, qui nous a fait l'honneur de nous appeler tous quatre.

--C'est vrai, dit Bussy a ses amis stupefaits.

--Il n'en avait rien dit, s'ecria Anraguet.

--Oh! M. de Bussy est un homme qui sait le prix des choses, repartit Maugiron. Accepteriez-vous, messieurs de l'Anjou?

--Certes, oui, repliquerent les trois Angevins d'une seule voix; l'honneur est tel, que nous nous en rejouissons.

--C'est a merveille, dit Schomberg en se frottant les mains. Vous plait-il maintenant que nous nous choissions l'un l'autre?

--J'aime assez cette methode, dit Riberac avec des yeux ardents... et alors....

--Non pas, interrompit Bussy, cela n'est pas juste. Nous avons tous les memes sentiments, donc nous sommes inspires de Dieu; c'est Dieu qui fait les idees humaines, messieurs, je vous l'assure; eh bien, laissons a Dieu le soin de nous appareiller. Vous savez d'ailleurs que rien n'est plus indifferent au cas ou nous conviendrions que le premier libre charge les autres.

--Et il le faut! et il le faut! s'ecrierent les mignons.

--Alors raison de plus; faisons comme firent les Horaces: tirons au sort.

--Tirerent-ils au sort? dit Quelus en reflechissant.

--J'ai tout lieu de le croire, repondit Bussy.

--Alors imitons-les.

--Un moment, dit encore Bussy. Avant de connaitre nos antagonistes, convenons des regles du combat. Il serait malseant que les conditions du combat suivissent le choix des adversaires.

--C'est simple, fit Schomberg; nous nous battons jusqu'a ce que mort s'ensuive, comme a dit M. de Saint-Luc.

--Sans doute; mais comment nous battons-nous?

--Avec l'epee et la dague, dit Bussy; nous sommes tous exerces.

--A pied? dit Quelus.

--Eh! que voulez-vous faire d'un cheval? On n'a pas les mouvements libres.

--A pied, soit.

--Quel jour?

--Mais le plus tot possible.

--Non, dit d'Epernon; j'ai mille choses a regler, un testament a faire; pardon, mais je prefere attendre... Trois ou six jours nous aiguiseront l'appetit.

--C'est parler en brave, dit Bussy assez ironiquement.

--Est-ce convenu?

--Oui. Nous nous entendrons toujours a merveille.

--Alors tirons au sort, dit Bussy.

--Un moment, fit Antraquet; je propose ceci: divisons le terrain en cens impartiaux. Comme les noms vont sortir au hasard deux par deux, coupons quatre compartiments sur le terrain pour chacune des quatre paires.

--Bien dit.

--Je propose, pour le numero 1, le carre long entre deux tilleuls... Il y a belle place.

--Accepte.

--Mais le soleil?

--Tant pis pour le second de la paire; il sera tourne a l'est.

--Non pas, messieurs, ce serait injuste, dit Bussy. Tuons-nous, mais ne nous assassinons pas. Decrivons un demi-cercle et opposons-nous tous a la lumiere; que le soleil nous frappe de profil.

Bussy montra la position, qui fut acceptee; puis on tira les noms.

Schomberg sortit le premier, Riberac le second. Ils furent designes pour la premiere paire.

Quelus et Antraquet Furent les seconds.

Livarot et Maugiron les troisiemes. Au nom de Quelus, Bussy, qui croyait l'avoir pour champion, fronca le sourcil.

D'Epernon, se voyant forcement accouple a Bussy, palit, et fut oblige

de se tirer la moustache pour rappeler quelques couleurs a ses joues.

--Maintenant, messieurs, dit Bussy, jusqu'au jour du combat, nous nous appartenons les uns aux autres.--C'est a la vie a la mort; nous sommes amis. Voulez-vous bien accepter un diner a l'hotel Bussy?

Tous saluerent en signe d'assentiment, et revinrent chez Bussy, ou un somptueux festin les reunit jusqu'au matin.

## CHAPITRE XXIV

### OU CHICOT S'ENDORT.

Toutes ces dispositions des Angevins avaient ete remarquees par le roi d'abord et par Chicot. Henri s'agitait dans l'interieur du Louvre, attendant impatiemment que ses amis revinssent de leur promenade avec messieurs de l'Anjou.

Chicot avait suivi de loin la promenade, examine en connaisseur ce que personne ne pouvait comprendre aussi bien que lui, et, apres s'etre convaincu des intentions de Bussy et de Quelus, il avait rebrousse chemin vers la demeure de Monsoreau.

C'etait un homme ruse que Monsoreau; mais, quant a duper Chicot, il n'y pouvait pretendre. Le Gascon lui apportait force compliments de condoléance de la part du roi; comment ne pas le recevoir a merveille?

Chicot trouva Monsoreau couche. La visite de la veille avait brise tous les ressorts de cette organisation a peine reconstruite; et Remy, une main sur son menton, guettait avec depot les premieres atteintes de la fièvre qui menacait de ressaisir sa victime.

Neanmoins Monsoreau put soutenir la conversation, et dissimuler assez habilement sa colere contre le duc d'Anjou pour que tout autre que Chicot ne l'eut pas soupconnee. Mais plus il etait discret et reserve, plus le Gascon decouvrait sa pensee.

--En effet, se disait-il, un homme ne peut etre si passionne pour M. d'Anjou sans qu'il y ait quelque chose sous jeu.

Chicot, qui se connaissait en malades, voulut savoir egalement si la fièvre du comte n'etait pas une comedie a l'instar de celle qu'avait jouee naguere Nicolas David.

Mais Remy ne trompait pas; et, a la premiere pulsation du pouls de Monsoreau:

--Celui-la est malade reellement, pensa Chicot, et ne peut rien entreprendre. Il reste M. de Bussy; voyons un peu de quoi il est

capable.

Et il courut a l'hotel de Bussy, qu'il trouva tout eblouissant de lumieres, tout embaume de vapeurs qui eussent fait pousser a Gorenflot des exclamations de joie.

--Est-ce que M. de Bussy se marie? demanda-t-il a un laquais.

--Non, monsieur, repliqua celui-ci, M. de Bussy se reconcilie avec plusieurs seigneurs de la cour, et on celebre cette reconciliation par un repas; fameux repas, allez.

--A moins qu'il ne les empoisonne, ce dont je le sais incapable, pensa Chicot, Sa Majeste est encore en surete de ce cote-la.

Il retourna au Louvre, et apercut Henri qui se promenait dans une salle d'armes en maugreant. Il avait envoye trois courriers a Quelus, et, comme ces gens ne comprenaient pas pourquoi Sa Majeste etait dans l'inquietude, ils s'etaient arretes tout simplement chez M. de Birague le fils, ou tout homme aux livrees du roi trouvait toujours un verre plein, un jambon entame et des fruits confits.

C'etait la methode de Birague pour demeurer en faveur.

Chicot apparaissant a la porte du cabinet, Henri poussa une grande exclamation.

--Oh! cher ami, dit-il, sais-tu ce qu'ils sont devenus?

--Qui cela? tes mignons?

--Helas! oui, mes pauvres amis.

--Ils doivent etre bien bas en ce moment, repliqua Chicot.

--On me les aurait tues? s'ecria Henri en se redressant la menace dans les yeux; ils seraient morts!

--Morts, j'en ai peur....

--Tu le sais et tu ris, païen!

--Attends donc, mon fils; morts, oui; mais morts ivres.

--Ah! bouffon... que tu m'as fait du mal! Mais pourquoi calomnies-tu ces gentilshommes?

--Je les glorifie, au contraire.

--Tu railles toujours... Voyons, du serieux, je t'en supplie; sais tu qu'ils sont sortis avec les Angevins?

--Pardieu! si je le sais.

--Eh bien qu'est-il resulte?

--Eh bien, il est resulte ce que je t'ai dit: ils sont morts ivres, ou peu s'en faut.

--Mais Bussy, Bussy!

--Bussy les soule, c'est un homme bien dangereux.

--Chicot, par grace!

-- Eh bien, oui, Bussy leur donne a diner, a tes amis; est-ce que tu trouves cela bien, toi?

--Bussy leur donne a diner! Oh! c'est impossible; des ennemis jures!

--Justement; s'ils etaient amis, ils n'eprouveraient pas le besoin de s'enivrer ensemble. Ecoute, as-tu de bonnes jambes?

--Que veux-tu dire?

--Irais-tu bien jusqu'a la riviere?

--J'irais jusqu'au bout du monde pour etre temoin d'une chose pareille.

--Eh bien, va seulement jusqu'a l'hotel Bussy, tu verras ce prodige.

--Tu m'accompagnes?

--Merci, j'en arrive.

--Mais enfin, Chicot....

--Oh! non, non, tu comprends que moi qui ai vu, je n'ai pas besoin de me convaincre; mes jambes sont diminuees de trois pouces a force de me rentrer dans le ventre. Si j'allais jusque-la, elles commenceraient au genou. Va, mon fils, va.

Le roi lui lanca un regard de colere.

--Tu es bien bon, dit Chicot, de te faire de la bile pour ces gens-la! Ils rient, festinent et font de l'opposition a ton gouvernement. Reponds a toutes ces choses en philosophe: ils rient, rions; ils dinent, fais-nous servir quelque chose de bon et de chaud; ils font de l'opposition, viens nous coucher apres souper.

Le roi ne put s'empêcher de sourire.

--Tu peux te flatter d'etre un vrai sage, dit Chicot. Il y a eu, en France, des rois chevelus, un roi hardi, un roi grand, des rois paresseux: je suis sur que l'on t'appellera Henri le patient... Ah!

mon fils, c'est une si belle vertu... quand on n'en a pas d'autre!

--Trahi! se dit le roi, trahi... Ces gens-la n'ont pas meme des moeurs de gentilshommes.

--Ah ca! tu es inquiet de tes amis, s'ecria Chicot en poussant le roi vers la salle dans laquelle on venait de servir le souper; tu les plains comme s'ils etaient morts; et, lorsqu'on te dit qu'ils ne sont pas morts, tu pleures et tu t'inquietes encore... Henri, tu geins toujours.

--Vous m'impatientez, monsieur Chicot.

--Voyons, aimerais-tu mieux qu'ils eussent chacun sept ou huit grands coups de rapiere dans l'estomac? sois donc consequent.

--J'aimerais a pouvoir compter sur des amis, dit Henri d'une voix sombre.

--Oh! ventre-de-biche! repondit Chicot, compte sur moi, je suis la, mon fils; seulement, nourris-moi.--Je veux du faisan... et des truffes, ajouta-t-il en tendant son assiette.

Henri et son unique ami se coucherent de bonne heure; le roi soupirant d'avoir le coeur si vide, Chicot essouffle d'avoir l'estomac si plein.

Le lendemain, au petit lever du roi, se presenterent MM. de Quelus, Schomberg, Maugiron et d'Epernon; l'huissier avait coutume d'ouvrir, il ouvrit la portiere aux gentilshommes.

Chicot dormait encore; le roi n'avait pu dormir. Il sauta furieux hors de son lit, et, arrachant les appareils parfumes qui couvraient ses joues et ses mains:

--Hors d'ici! cria-t-il, hors d'ici!

L'huissier, stupefait, expliqua aux jeunes gens que le roi les congediait. Ils se regarderent avec une stupeur egale.

--Mais, sire, balbutia Quelus, nous voulions dire a Votre Majeste....

--Que vous n'etes plus ivres, vocifera Henri, n'est-ce pas?

Chicot ouvrit un oeil.

--Pardon, sire, reprit Quelus avec gravite, Votre Majeste fait erreur....

--Je n'ai pourtant pas bu le vin d'Anjou, moi!

--Ah!... fort bien, fort bien!... dit Quelus en souriant... Je comprends; oui. Eh bien!....

--Eh bien, quoi?

--Que Votre Majeste demeure seule avec nous, et nous causerons, s'il lui plait.

--Je hais les ivrognes et les traitres.

--Sire! s'ecrierent d'une commune voix les trois gentilshommes.

--Patience, messieurs, dit Quelus en les arretant; Sa Majeste a mal dormi, et aura fait de mechants reves. Un mot donnera le reveil meilleur a notre tres-venere prince.

Cette impertinente excuse, pretee par un sujet a son roi, fit impression sur Henri. Il devina que des gens assez hardis pour dire de pareilles choses ne pouvaient avoir rien fait que d'honorable.

--Parlez, dit-il, et soyez bref.

--C'est possible, sire, mais c'est difficile.

--Oui... on tourne longtemps autour de certaines accusations.

--Non, sire, on y va tout droit, fit Quelus en regardant Chicot et l'huissier comme pour reiterer a Henri sa demande d'une audience particuliere.

Le roi fit un geste: l'huissier sortit. Chicot ouvrit l'autre oeil, et dit:

--Ne faites pas attention a moi, je dors comme un boeuf.

Et, refermant ses deux yeux, il se mit a ronfler de tous ses poumons.

## CHAPITRE XXV

### OU CHICOT S'EVEILLE.

Quand on vit que Chicot dormait si consciencieusement, personne ne s'occupa de lui. D'ailleurs, on avait assez pris l'habitude de considerer Chicot comme un meuble de la chambre a coucher du roi.

--Votre Majeste, dit Quelus en s'inclinant, ne sait que la moitie des choses, et, j'ose le dire, la moitie la moins interessante.

Assurement, et personne de nous n'a l'intention de le nier, assurément nous avons dine tous chez M. de Bussy, et je dois meme dire, en l'honneur de son cuisinier, que nous y avons fort bien dine.

--Il y avait surtout d'un certain vin d'Autriche ou de Hongrie, dit

Schomberg, qui, en verite, m'a paru merveilleux.

--Oh! le vilain Allemand, interrompit le roi; il aime le vin, je m'en etais toujours doute.

--Moi, j'en etais sur, dit Chicot, je l'ai vu vingt fois ivre.

Schomberg se retourna de son cote:

--Ne fais pas attention, mon fils, dit le Gascon, le roi te dira que je reve tout haut.

Schomberg revint a Henri.

--Ma foi, sire, dit-il, je ne me cache ni de mes amities ni de mes haines; c'est bon, le bon vin.

--N'appelons pas bonne une chose qui nous fait oublier Notre-Seigneur, dit le roi d'un ton reserve.

Schomberg allait repondre, ne voulant sans doute pas abandonner si promptement une si belle cause, quand Quelus lui fit un signe.

--C'est juste, dit Schomberg, continue.

--Je disais donc, sire, reprit Quelus, que, pendant le repas et surtout avant, nous avons eu les entretiens les plus serieux et les plus interessants concernant particulierement les interets de Votre Majeste.

--Nous faisons l'exorde bien long, dit Henri, c'est mauvais signe.

--Ventre-de-biche! que ce Valois est bavard! s'ecria Chicot.

--Oh! oh! maitre Gascon, dit Henri avec hauteur, si vous ne dormez pas, sortez d'ici.

--Pardieu, dit Chicot, si je ne dors pas, c'est que tu m'empêches de dormir; ta langue claque comme les cresselles du vendredi saint.

Quelus, voyant qu'on ne pouvait, dans ce logis royal, aborder serieusement un sujet, si serieux qu'il fut, tant l'habitude avait rendu tout le monde frivole, soupira, haussa les epaules, et se leva depite.

--Sire, dit d'Epernon en se dandinant, il s'agit cependant de graves matieres.

--De graves matieres? repeta Henri.

--Sans doute, si toutefois la vie de huit braves gentilshommes semble meriter a Votre Majeste la peine qu'on s'en occupe.

--Qu'est-ce a dire? s'ecria le roi.

--C'est a dire que j'attends que le roi veuille bien m'ecouter.

--J'ecoute, mon fils, j'ecoute, dit Henri en posant sa main sur l'epaule de Quelus.

--Eh bien, je vous disais, sire, que nous avons cause serieusement; et, maintenant, voici le resultat de nos entretiens: la royaute est menacee, affaiblie.

--C'est-a-dire que tout le monde semble conspirer contre elle, s'ecria Henri.

--Elle ressemble, continua Quelus, a ces dieux etranges qui, pareils aux dieux de Tibere et de Caligula, tombaient en vieillesse sans pouvoir mourir, et continuaient a marcher dans leur immortalite par le chemin des infirmes mortelles. Ces dieux, arrives a ce point-la, ne s'arretent, dans leur decrepitude toujours croissante, que si un beau devouement de quelque sectateur les rajeunit et les ressuscite. Alors, regeneres par la transfusion d'un sang jeune, ardent et genereux, ils recommencent a vivre et redeviennent forts et puissants. Eh bien, sire, votre royaute est semblable a ces dieux-la, elle ne peut plus vivre que par des sacrifices.

--Il parle d'or, dit Chicot; Quelus, mon fils, va-t'en precher par les rues de Paris et je parie un boeuf contre un oeuf que tu eteins Lincestre, Cahier, Cotton, et meme ce foudre d'eloquence que l'on nomme Gorenflot.

Henri ne repliqua rien; il etait evident qu'un grand changement se faisait dans son esprit: il avait d'abord attaque les mignons par des regards hautains; puis, peu a peu, le sentiment de la verite; ayant saisi, il redevenait reflechi, sombre, inquiet.

--Allez, dit-il, vous voyez que je vous ecoute, Quelus.

--Sire, reprit celui-ci, vous etes un tres-grand roi; mais vous n'avez plus d'horizons devant vous; la noblesse vient vous poser des barrieres au dela desquelles vos yeux ne voient plus rien, si ce n'est les barrieres, deja grandissantes, qu'a son tour vous pose le peuple. Eh bien, sire, vous qui etes un vaillant, dites, que fait-on a la guerre quand un bataillon vient se placer, muraille menacante, a trente pas d'un autre bataillon? Les laches regardent derriere eux, et, voyant l'espace libre, ils fuient; les braves baissent la tete et fondent en avant.

--Eh bien, soit; en avant! s'ecria le roi; par la mordieu! ne suis-je pas le premier gentilhomme de mon royaume? a-t-on mene plus belles batailles, je vous le demande, que celles de ma jeunesse? et le siecle a la fin duquel nous touchons a-t-il beaucoup de noms plus retentissants que ceux de Jarnac et de Moncontour? En avant donc, messieurs! et je marcherai le premier, c'est mon habitude, dans la

melee, a ce que je presume.

--Eh bien, oui, sire, s'écrierent les jeunes gens électrisés par cette belliqueuse démonstration du roi, en avant!

Chicot se mit sur son seant.

--Paix, la-bas, vous autres, dit-il, laissez continuer mon orateur. Va, Quelus, va, mon fils, tu as déjà dit de belles et de bonnes choses, et il t'en reste encore à dire; continue, mon ami, continue.

--Oui, Chicot, et toi aussi tu as raison, comme cela t'arrive souvent. Au reste, oui, je continuerai, et pour dire à Sa Majesté que le moment est venu, pour la royauté, d'agréer un de ces sacrifices dont nous parlions tout à l'heure. Contre tous ces remparts qui enferment insensiblement Votre Majesté, quatre hommes vont marcher, sûrs d'être encouragés par vous, sire, et d'être glorifiés par la postérité.

--Que dis-tu, Quelus? demanda le roi, les yeux brillants d'une joie tempérée par la sollicitude, quels sont ces quatre hommes?

--Moi et ces messieurs, dit le jeune homme avec le sentiment de fierté qui grandit tout homme jouant sa vie pour un principe ou pour une passion; moi et ces messieurs, nous nous dévouons, sire.

--A quoi?

--A votre salut.

--Contre qui?

--Contre vos ennemis.

--Des haines de jeunes gens, s'écria Henri.

--Oh! voilà l'expression du préjugé vulgaire, sire; et la tendresse de Votre Majesté pour nous est si généreuse, qu'elle consent à se déguiser sous ce trivial manteau; mais nous la reconnaissons. Parlez en roi, sire, et non en bourgeois de la rue Saint-Denis. Ne feignez pas de croire que Maugiron déteste Antraquet, que Schomberg est gêné par Livarot, que d'Épernon jalouse Bussy, et que Quelus en veut à Riberac. Eh! non pas, ils sont tous jeunes, beaux et bons; amis et ennemis, tous pourraient s'aimer comme frères. Mais ce n'est point une rivalité d'hommes à hommes qui nous met l'épée à la main, c'est la querelle de France contre Anjou, la querelle du droit populaire contre le droit divin; nous nous présentons comme champions de la royauté dans cette lice où descendent des champions de la Ligue, et nous venons vous dire: "Bénissez-nous, seigneur; souriez à ceux qui vont mourir pour vous. Votre bénédiction les fera peut-être vaincre, votre sourire les aidera à mourir."

Henri, suffoqué par les larmes, ouvrit ses bras à Quelus et aux autres. Il les réunit sur son cœur; et ce n'était pas un spectacle

sans interet, un tableau sans expression, que cette scene ou le male courage s'alliait aux emotions d'une tendresse profonde, que le devouement sanctifiait a cette heure.

Chicot, serieux et assombri, Chicot, la main sur son front, regardait du fond de l'alcove, et cette figure, ordinairement refroidie par l'indifference ou contractee par le rire du sarcasme, n'etait pas la moins noble et la moins eloquente des six.

--Ah! mes braves! dit enfin le roi, c'est un beau devouement, c'est une noble tache, et je suis fier aujourd'hui, non pas de regner sur la France, mais d'etre votre ami. Toutefois, comme je connais mes interets mieux que personne, je n'accepterai pas un sacrifice dont le resultat, glorieux en esperance, me livrerait, si vous veniez a echouer, entre les mains de mes ennemis. Pour faire la guerre a Anjou, France suffit, croyez-moi. Je connais mon frere, les Guise et la Ligue: souvent, dans ma vie, j'ai dompte des chevaux plus fougueux et plus insoumis.

--Mais, sire, s'ecria Maugiron, des soldats ne raisonnent pas ainsi; ils ne peuvent faire entrer la mauvaise chance dans l'examen d'une question de ce genre; question d'honneur, question de conscience, que l'homme poursuit dans sa conviction sans s'inquieter comment il jugera dans sa justice.

--Pardonnez-moi, Maugiron, repondit le roi, un soldat peut aller en aveugle, mais le capitaine reflechit.

--Reflechissez donc, sire, et laissez-nous faire, nous qui ne sommes que soldats, dit Schomberg; d'ailleurs, je ne connais pas la mauvaise chance, moi, j'ai toujours du bonheur.

--Ami! ami! interrompit tristement le roi, je n'en puis dire autant, moi; il est vrai que tu n'as que vingt ans.

--Sire, interrompit Quelus, les paroles obligeantes de Votre Majeste ne font que redoubler notre ardeur. Quel jour devons-nous croiser le fer avec MM. de Bussy, Livarot, Anraguet et Riberac?

--Jamais; je vous le defends absolument. Jamais, entendez-vous bien?

--De grace, sire, excusez-nous, reprit Quelus; le rendez-vous a ete pris hier, avant le diner, paroles sont dites et nous ne pouvons les reprendre.

--Excusez-moi, monsieur, repondit Henri, le roi delie des serments et des paroles, en disant: Je veux ou je ne veux pas; car le roi est la toute-puissance. Faites dire a ces messieurs que je vous ai menaces de toute ma colere si vous en venez aux mains; et, pour que vous n'en doutiez pas vous-memes, je jure de vous exiler si....

--Arretez, sire, dit Quelus: car, si vous pouvez nous relever de nos paroles, Dieu seul peut vous relever de la votre. Ne jurez donc pas,

car, si pour une pareille cause nous avons merite votre colere, et que cette colere se traduise par l'exil, nous irons en exil avec joie, parce que, n'etant plus sur les terres de Votre Majeste, nous pourrions alors tenir notre parole et rencontrer nos adversaires en pays etranger.

--Si ces messieurs s'approchent de vous a la distance seulement d'une portee d'arquebuse, s'ecria Henri, je les fais jeter tous les quatre a la Bastille.

--Sire, dit Quelus, le jour ou Votre Majeste se conduirait ainsi, nous irions, nu-pieds et la corde au cou, nous presenter a maitre Laurent Testu, le gouverneur, pour qu'il nous incarcerat avec ces gentilshommes.

--Je leur ferai trancher la tete, mordieu! Je suis le roi, j'espere!

--S'il arrivait pareille chose a nos ennemis, sire, nous nous couperions la gorge au pied de leur echafaud.

Henri garda longtemps le silence, et, relevant ses yeux noirs:

--A la bonne heure, dit-il, voila de bonne et brave noblesse. C'est bien... Si Dieu ne benissait pas une cause defendue par de tels gens!....

--Ne sois pas impie... ne blaspheme pas! dit solennellement Chicot en descendant de son lit et en s'avancant vers le roi. Oui, ce sont la de nobles coeurs; mais Dieu fait ce qu'il veut, entends-tu, mon maitre. Allons, fixe un jour a ces jeunes gens. C'est ton affaire, et non de dicter ses devoirs au Tout-Puissant.

--Oh! mon Dieu! mon Dieu! murmura Henri.

--Sire, nous vous en supplions, dirent les quatre gentilshommes en inclinant la tete et en pliant le genou.

--Eh bien, soit. En effet, Dieu est juste, il nous doit la victoire; mais, au surplus, nous saurons la preparer par des voies chretiennes et judicieuses. Chers amis, souvenez-vous que Jarnac fit ses devotions avec exactitude avant de combattre la Chataigneraie: c'etait une rude lame que ce dernier, mais il s'oublia dans les fetes, les festins, il alla voir des femmes, abominable peche! Bref, il tenta Dieu, qui, peut-etre, souriait a sa jeunesse, a sa beaute, a sa vigueur, et lui voulait sauver la vie. Jarnac lui coupa le jarret cependant. Ecoutez-moi, nous allons entrer en devotions; si j'avais le temps, je ferais porter vos epees a Rome pour que le saint-pere les benit toutes... Mais nous avons la chasse de sainte Genevieve qui vaut les meilleures reliques. Jeunons ensemble, macerons-nous, et sanctifions le grand jour de la Fete-Dieu; puis le lendemain....

--Ah! sire, merci, merci! s'ecrierent les quatre jeunes gens... c'est dans huit jours.

Et ils se precipiterent sur les mains du roi, qui les embrassa tous encore une fois, et rentra dans son oratoire en fondant en larmes.

--Notre cartel est tout redige, dit Quelus; il ne faut qu'y mettre le jour et l'heure. Ecris, Maugiron, sur cette table... avec la plume du roi; ecris: "Le lendemain de la Fete-Dieu!"

--Voila qui est fait, repondit Maugiron; quel est le heraut qui portera cette lettre?

--Ce sera moi, s'il vous plait, dit Chicot en s'approchant; seulement je veux vous donner un conseil, mes petits: Sa Majeste parle de jeunes, de macerations et de chasses... c'est merueilleux comme voeu fait apres une victoire; mais, avant le combat, j'aime mieux l'efficacite d'une bonne nourriture, d'un vin genereux, d'un sommeil solitaire de huit heures par jour ou par nuit. Rien ne donne au poignet la souplesse et le nerf comme une station de trois heures a table,--sans ivresse du moins.--J'approuve assez le roi sur le chapitre des amours, cela est trop attendrissant, vous ferez bien de vous en sevrer.

--Bravo, Chicot! s'ecrierent ensemble les jeunes gens.

--Adieu, mes petits lions, repondit le Gascon, je m'en vais a l'hotel de Bussy.

Il fit trois pas et revint.

--A propos, dit-il; ne quittez pas le roi pendant ce beau jour de la Fete-Dieu; n'allez a la campagne ni les uns ni les autres: demeurez au Louvre comme une poignee de paladins. C'est convenu, hein? Oui; alors je vais faire votre commission.

Et Chicot, sa lettre a la main, ouvrit l'equerre de ses longues jambes, et disparut.

## CHAPITRE XXVI

### LA FETE-DIEU.

Pendant ces huit jours, les evenements se preparerent, comme une tempete se prepare au fond des cieux dans les jours calmes et lourds de l'ete.

Monsoreau, remis sur pied apres quarante-huit heures de fièvre, s'occupa de guetter lui-meme son larron d'honneur; mais, comme il ne decouvrit personne, il demeura plus convaincu que jamais de l'hypocrisie du duc d'Anjou et de ses mauvaises intentions au sujet de

Diane.

Bussy ne discontinua pas ses visites de jour a la maison du grand veneur. Seulement il fut averti par Remy des frequents espionnages du convalescent, et s'abstint de venir la nuit par la fenetre!

Chicot faisait deux parts de son temps:

L'une etait consacree a son maitre bien-aime Henri de Valois, qu'il quittait le moins possible, le surveillant comme fait une mere de son enfant.

L'autre etait pour son tendre ami Gorenflot, qu'il avait determine a grand'peine, depuis huit jours, a retourner a sa cellule, ou il l'avait reconduit et ou il avait recu de l'abbe, messire Joseph Foulon, le plus charmant accueil.

A cette premiere visite, on avait fort parle de la piete du roi; et le prieur paraissait on ne peut plus reconnaissant a Sa Majeste de l'honneur qu'elle faisait a l'abbaye en la visitant. Cet honneur etait meme plus grand qu'on ne s'y etait attendu d'abord: Henri, sur la demande du venerable abbe, avait consenti a passer la journee et la nuit en retraite dans un couvent.

Chicot confirma l'abbe dans cette esperance, a laquelle il n'osait s'arreter, et, comme on savait que Chicot avait l'oreille du roi, on l'invita fort a revenir, ce que Chicot promit de faire. Quant a Gorenflot, il grandit de dix coudees aux yeux des moines. C'etait, en effet, un coup de partie a lui d'avoir ainsi capte toute la confiance de Chicot; Machiavel, de politique memoire, n'eut pas mieux fait.

Invite a revenir, Chicot revint; et, comme avec lui, dans ses poches, sous son manteau, dans ses larges bottes, il apportait des flacons de vins des crus les plus rares et les plus recherches, frere Gorenflot le recevait encore mieux que messire Joseph Foulon.

Alors il s'enfermait des heures entieres dans la cellule du moine, partageant, au dire general, ses etudes et ses extases. L'avant-veille de la Fete-Dieu, il passa meme la nuit tout entiere dans le couvent; le lendemain, le bruit courait a l'abbaye que Gorenflot avait determine Chicot a prendre la robe.

Quant au roi, il donnait, pendant ce temps, de bonnes lecons d'escrime a ses amis, cherchant avec eux des coups nouveaux, et s'etudiant surtout a exercer d'Epernon, a qui le sort avait donne un si rude adversaire, et que l'attente du jour decisif preoccupait fort visiblement.

Quelqu'un qui eut parcouru la ville a de certaines heures de la nuit eut rencontre, dans le quartier Sainte-Genevieve, les moines etranges dont nos premiers chapitres ont fourni quelques descriptions, et qui ressemblaient beaucoup plus a des reitres qu'a des frocards. Enfin nous pourrions ajouter, pour completer le tableau que nous avons

commence d'esquisser; nous pourrions ajouter, disons-nous, que l'hotel de Guise etait devenu, a la fois, l'ancre le plus mysterieux et le plus turbulent, le plus peuple au dedans et le plus desert au dehors qu'il se puisse voir; que des conciliabules se tenaient, chaque soir, dans la grande salle, apres qu'on avait eu soin de fermer hermetiquement les jalousies, et que ces conciliabules etaient precedes de diners auxquels on n'invitait que des hommes et que presidait cependant madame de Montpensier.

Ces sortes de details, que nous trouvons dans les memoires du temps, nous sommes force de les donner a nos lecteurs, attendu qu'ils ne les trouveraient pas dans les archives de la police. En effet, la police de ce benin regne ne soupconnaait meme pas ce qui se tramait, quoique le complot, comme on le pourra voir, fut d'importance, et les dignes bourgeois qui faisaient leur ronde nocturne, salade en tete et hallebarde au poing, ne le soupconnaient pas plus qu'elle, n'etant point gens a deviner d'autres dangers que ceux qui resultent du feu, des voleurs, des chiens enrages et des ivrognes querelleurs.

De temps en temps, quelque patrouille s'arretait bien devant l'hotel de la Belle-Etoile, rue de l'Arbre-Sec; mais maitre la Hurriere etait connu pour un si zele catholique, que l'on ne doutait point que le grand bruit qui se menait chez lui ne fut mene pour la plus grande gloire de Dieu.

Voila dans quelles conditions la ville de Paris atteignit, jour par jour, le matin de cette grande solennite abolie par le gouvernement constitutionnel, et qu'on appelle la Fete-Dieu.

Le matin de ce grand jour, il faisait un temps superbe, et les fleurs qui jonchaient les rues envoyaient au loin leurs parfums embaumes. Ce matin, disons-nous, Chicot qui, depuis quinze jours, couchait assidument dans la chambre du roi, reveilla Henri de bonne heure; personne n'etait encore entre dans la chambre royale.

--Ah! mon pauvre Chicot, s'ecria Henri, foin de toi! Je n'ai jamais vu homme plus mal choisir son temps. Tu me tires du plus doux songe que j'aie fait de ma vie.

--Et que revais-tu donc, mon fils? demanda Chicot.

--Je revais que Quelus avait transperce Anraguet d'un coup de seconde, et qu'il nageait, ce cher ami, dans le sang de son adversaire. Mais voici le jour. Allons prier le Seigneur que mon reve se realise. Appelle, Chicot, appelle!

--Que veux-tu donc?

--Mon cilice et mes verges.

--Tu n'aimerais pas mieux un bon dejeuner? demanda Chicot.

--Païen, dit Henri, qui veux entendre la messe de la Fete-Dieu

l'estomac plein!

--C'est juste.

--Appelle, Chicot, appelle!

--Patience, dit Chicot, il est huit heures à peine, et tu as le temps de te fustiger jusqu'à ce soir. Causons premièrement: veux-tu causer avec ton ami? tu ne t'en repentiras pas, Valois, foi de Chicot.

--Eh bien, causons, dit Henri; mais fais vite.

--Comment divisons-nous notre journée, mon fils?

--En trois parties.

--En l'honneur de la sainte Trinité, très-bien. Voyons ces trois parties.

--D'abord la messe à Saint-Germain-l'Auxerrois.

--Bien.

--Au retour au Louvre, la collation.

--Très-bien!

--Puis processions de pénitents par les rues, en s'arrêtant, pour faire des stations, dans les principaux couvents de Paris, en commençant par les Jacobins et en finissant par Sainte-Geneviève, où j'ai promis au prieur de faire retraite jusqu'au lendemain dans la cellule d'une espèce de saint qui passera la nuit en prières pour assurer le succès de nos armes.

--Je le connais.

--Le saint?

--Parfaitement.

--Tant mieux, tu m'accompagneras, Chicot; nous prierons ensemble.

--Oui, sois tranquille.

--Alors, habille-toi et viens.

--Attends donc!

--Quoi?

--J'ai encore quelques détails à te demander.

--Ne peux-tu les demander tandis qu'on m'accommodera?

--J'aime mieux te les demander tandis que nous sommes seuls.

--Fais donc vite, le temps se passe.

--Ta cour, que fait-elle?

--Elle me suit.

--Ton frere?

--Il m'accompagne.

--Ta garde?

--Les gardes francaises m'attendent avec Crillon au Louvre; les Suisses m'attendent a la porte de l'abbaye.

--A merveille! dit Chicot, me voila renseigne.

--Je puis donc appeler?

--Appelle.

Henri frappa sur un timbre.

--La ceremonie sera magnifique, continua Chicot.

--Dieu nous en saura gre, je l'espere.

--Nous verrons cela demain. Mais, dis moi, Henri, avant que personne n'entre, tu n'as rien autre chose a me dire?

--Non. Ai-je oublie quelque detail du ceremonial?

--Ce n'est pas de cela que je te parle.

--De quoi me parles-tu donc?

--De rien.

Mais tu me demandes....

--S'il est bien arrete que tu vas a l'abbaye Sainte-Genevieve?

--Sans doute.

--Et que tu y passes la nuit?

--Je l'ai promis.

--Eh bien, si tu n'as rien a me dire, mon fils, je te dirai moi, que ce ceremonial ne me convient pas, a moi.

--Comment?

--Non, et quand nous aurons dine....

--Quand nous aurons dine?

--Je te ferai part d'une autre disposition que j'ai imaginee.

--Soit, j'y consens.

--Tu n'y consentirais pas, mon fils, que ce serait encore la meme chose.

--Que veux-tu dire?

--Chut! voici ton service qui entre dans l'antichambre.

En effet, les huissiers ouvrirent les portieres, et l'on vit paraitre le barbier, le parfumeur et le valet de chambre de Sa Majeste, qui, s'emparant du roi, se mirent a executer conjointement, sur son auguste personne, une de ces toilettes que nous avons decrites dans le commencement de cet ouvrage.

Lorsque la toilette de Sa Majeste fut aux deux tiers, on annonca Son Altesse monseigneur le duc d'Anjou.

Henri se retourna de son cote, preparant son meilleur sourire pour le recevoir.

Le duc etait accompagne de M. de Monsoreau, de d'Epernon et Aurilly.

D'Epernon et d'Aurilly resterent en arriere.

Henri, a la vue du comte encore pale et dont la mine etait plus effrayante que jamais, ne put retenir un mouvement de surprise.

Le duc s'apercut de ce mouvement, qui n'echappa point non plus au comte.

--Sire, dit le duc, c'est M. de Monsoreau qui vient presenter ses hommages a Votre Majeste.

--Merci, monsieur, dit Henri; et je suis d'autant plus touche de votre visite que vous avez ete bien blesse, n'est-ce pas?

--Oui, sire.

--A la chasse, m'a-t-on dit.

--A la chasse, sire.

--Mais vous allez mieux a present, n'est-ce pas?

--Je suis retabli.

--Sire, dit le duc d'Anjou, ne vous plairait-il pas qu'après nos devotions faites, M. le comte de Monsoreau nous allât préparer une belle chasse dans les bois de Compiègne?

--Mais, dit Henri, ne savez-vous pas que demain?...

Il allait dire: "quatre de mes amis se rencontrent avec quatre des vôtres;" mais il se rappela que le secret avait dû être gardé, et il s'arrêta.

--Je ne sais rien, sire, reprit le duc d'Anjou, et si Votre Majesté veut m'informer....

--Je voulais dire, reprit Henri, que, passant la nuit prochaine en devotions à l'abbaye Sainte-Geneviève, je ne serais peut-être pas prêt pour demain; mais que M. le comte part toujours: si ce n'est demain, ce sera après-demain que la chasse aura lieu.

--Vous entendez? dit le duc à Monsoreau, qui s'inclina.

--Oui, monseigneur, répondit le comte.

En ce moment entrèrent Schomberg et Quelus; le roi les reçut à bras ouverts.

--Encore un jour! dit Quelus en saluant le roi.

--Mais plus qu'un jour, heureusement! dit Schomberg.

Pendant ce temps, Monsoreau disait, de son côté, au duc:

--Vous me faites exiler, à ce qu'il paraît, monseigneur.

--Le devoir d'un grand veneur n'est-il point de préparer les chasses du roi? dit en riant le duc.

--Je m'entends, répondit Monsoreau, et je vois ce que c'est. C'est ce soir qu'expire le huitième jour de délai que Votre Altesse m'a demandé, et Votre Altesse préfère m'envoyer à Compiègne que de tenir sa promesse. Mais, que Votre Altesse y prenne garde; d'ici à ce soir, je puis, d'un seul mot....

François saisit le comte par le poignet.

--Taisez-vous, dit-il, car, au contraire, je la tiens cette promesse que vous réclamez.

--Expliquez-vous.

--Votre départ pour la chasse sera connu de tout le monde, puisque

l'ordre est officiel.

--Eh bien?

--Eh bien, vous ne partirez pas; mais vous vous cacherez aux environs de votre maison. Alors, vous croyant parti, viendra l'homme que vous voulez connaître; le reste vous regarde, car je ne me suis engagé à rien autre chose, ce me semble.

--Ah! ah! si cela se fait ainsi! dit Monsoreau.

--Vous avez ma parole, dit le duc.

--J'ai mieux que cela, monseigneur, j'ai votre signature.

--Eh! oui, mordieu, je le sais bien.

Et le duc s'éloigna de Monsoreau pour se rapprocher de son frère; Aurilly toucha le bras de d'Épernon.

--C'est fait, dit-il.

--Quoi? qu'y a-t-il de fait?

--M. de Bussy ne se battra point demain.

--M. de Bussy ne se battra point demain?

--J'en réponds.

--Et qui l'en empêchera?

--Qu'importe! pourvu qu'il ne se batte point.

--Si cela arrive, mon cher sorcier, il y a mille écus pour vous.

--Messieurs, dit Henri qui venait d'achever sa toilette, à Saint-Germain-l'Auxerrois!

--Et de là à l'abbaye Sainte-Geneviève? demanda le duc.

--Certainement, répondit le roi.

--Comptez là-dessus, dit Chicot en bouclant le ceinturon de sa rapière.

Et Henri passa dans la galerie, où toute sa cour l'attendait.

LEQUEL AJOUTERA ENCORE A LA CLARTE DU CHAPITRE PRECEDENT.

La veille au soir, quand tout avait ete decide et arrete entre les Guise et les Angevins, M. de Monsoreau etait rentre chez lui et y avait trouve Bussy.

Alors, songeant que ce brave gentilhomme, auquel il portait toujours une grande amitie, pouvait, n'etant prevenu de rien, se compromettre cruellement le lendemain, il l'avait pris a part.

--Mon cher comte, lui avait-il dit, voudriez-vous bien me permettre de vous donner un conseil?

--Comment donc! avait repondu Bussy, je vous en prie, faites.

--A votre place, je m'absenterais demain de Paris.

--Moi! Et pourquoi cela?

--Tout ce que je puis vous dire, c'est que votre absence vous sauverait, selon toute probabilite, d'un grand embarras.

--D'un grand embarras? reprit Bussy regardant le comte jusqu'au fond des yeux, et lequel?

--Ignorez-vous ce qui doit se passer demain?

--Complettement.

--Sur l'honneur?

--Foi de gentilhomme.

--M. d'Anjou ne vous a rien confie?

--Rien. M. d'Anjou ne me confie que les choses qu'il peut dire tout haut, et j'ajouterai presque qu'il peut dire a tout le monde.

--Eh bien, moi qui ne suis pas le duc d'Anjou, moi qui aime mes amis pour eux et non pour moi, je vous dirai, mon cher comte, qu'il se prepare pour demain des evenements graves, et que les partis d'Anjou et de Guise meditent un coup dont la decheance du roi pourrait bien etre le resultat.

Bussy regarda M. de Monsoreau avec une certaine defiance; mais sa figure exprimait la plus entiere franchise, et il n'y avait point a se tromper a cette expression.

--Comte, lui repondit-il, je suis au duc d'Anjou, vous le savez, c'est-a-dire que ma vie et mon epee lui appartiennent. Le roi, contre lequel je n'ai jamais rien ostensiblement entrepris, me garde rancune, et n'a jamais manque l'occasion de me dire ou de me faire une chose

blessante. Et demain meme,--Bussy baissa la voix,--je vous dis cela, mais je le dis a vous seul, comprenez-vous bien? demain je vais risquer ma vie pour humilier Henri de Valois dans la personne de ses favoris.

--Ainsi, demanda Monsoreau, vous etes resolu a subir toutes les consequences de votre attachement au duc d'Anjou?

--Oui.

--Vous savez ou cela vous entraine, peut-etre?

--Je sais ou je compte m'arreter; quelque motif que j'aie de me plaindre du roi, jamais je ne leverai la main sur l'oint du Seigneur; je laisserai faire les autres, et je suivrai, sans frapper et sans provoquer personne, M. le duc d'Anjou, afin de le defendre en cas de peril.

M. de Monsoreau reflechit un instant, et, posant sa main sur l'epaule de Bussy:

--Cher comte, lui dit-il, le duc d'Anjou est un perfide, un lache, un traître, capable, sur une jalousie ou une crainte, de sacrifier son serviteur le plus fidele, son ami le plus devoue; cher comte, abandonnez-le, suivez le conseil d'un ami, allez passer la journee de demain dans votre petite maison de Vincennes, allez ou vous voudrez, mais n'allez pas a la procession de la Fete-Dieu.

Bussy le regarda fixement.

--Mais pourquoi suivez-vous le duc d'Anjou vous-meme? repliqua-t-il.

--Parce que, pour des choses qui interessent mon honneur, repondit le comte, j'ai besoin de lui quelque temps encore.

--Eh bien, c'est comme moi, dit Bussy; pour des choses qui interessent aussi mon honneur, je suivrai le duc.

Le comte de Monsoreau serra la main de Bussy, et tous deux se quitterent.

Nous avons dit, dans le chapitre precedent, ce qui se passa le lendemain, au lever du roi.

Monsoreau rentra chez lui, et annonca a sa femme son depart pour Compiègne; en meme temps, il donna l'ordre de faire tous les preparatifs de ce depart.

Diane entendit la nouvelle avec joie. Elle savait de son mari le duel futur de Bussy et d'Epèrnon; mais d'Epèrnon etait celui des mignons du roi qui avait la moindre reputation de courage et d'adresse: elle n'avait donc qu'une crainte melee d'orgueil en songeant au combat du lendemain.

Bussy s'était présentée dès le matin chez le duc d'Anjou et l'avait accompagnée au Louvre, tout en se tenant dans la galerie. Le duc le prit en revenant de chez son frère, et tout le cortège royal s'achemina vers Saint-Germain-l'Auxerrois.

En voyant Bussy si franc, si loyal, si dévoué, le prince avait eu quelques remords; mais deux choses combattaient en lui les bonnes dispositions: le grand empire que Bussy avait pris sur lui, comme toute nature puissante sur une nature faible, et qui lui inspirait la crainte que, tout en se tenant debout près de son trône, Bussy ne fut le véritable roi; puis, l'amour de Bussy pour madame de Monsoreau, amour qui éveillait toutes les tortures de la jalousie au fond du cœur du prince.

Cependant il s'était dit, car Monsoreau lui inspirait, de son côté, des inquiétudes presque aussi grandes que Bussy, cependant il s'était dit:

--Ou Bussy m'accompagnera, et, en me secondant par son courage, fera triompher ma cause, et alors, si j'ai triomphé, peu m'importe! ce que dira et ce que fera le Monsoreau; ou Bussy m'abandonnera, et alors je ne lui dois plus rien, et je l'abandonne à mon tour.

Le résultat de cette double réflexion dont Bussy était l'objet, faisait que le prince ne quittait pas un instant des yeux le jeune homme. Il le vit, avec son visage calme et souriant, entrer à l'église, après avoir galamment cédé le pas à M. d'Épernon, son adversaire, et s'agenouiller un peu en arrière.

Le prince fit alors signe à Bussy de se rapprocher de lui. Dans la position où il se trouvait, il était obligé de tourner complètement la tête, tandis qu'en le faisant mettre à sa gauche, il n'avait besoin que de tourner les yeux.

La messe était commencée depuis un quart d'heure à peu près, quand Remy entra dans l'église et vint s'agenouiller près de son maître. Le duc tressaillit à l'apparition du jeune médecin, qu'il savait être confident des secrètes pensées de Bussy.

En effet, au bout d'un instant, après quelques paroles échangées tout bas, Remy glissa un billet au comte.

Le prince sentit un frisson passer dans ses veines: une petite écriture fine et charmante formait la suscription de ce billet.

--C'est d'elle, dit-il; elle lui annonce que son mari quitte Paris.

Bussy glissa le billet dans le fond de son chapeau, l'ouvrit et lut.

Le prince ne voyait plus le billet; mais il voyait le visage de Bussy, que dorait un rayon de joie et d'amour.

--Ah! malheur a toi si tu ne m'accompagnes pas! murmura-t-il.

Bussy porta le billet a ses levres et le glissa sur son coeur.

Le duc regarda autour de lui. Si Monsoreau eut ete la, peut-etre le duc n'eut-il pas eu la patience d'attendre le soir pour lui nommer Bussy.

La messe finie, on reprit le chemin du Louvre, ou une collation attendait le roi dans ses appartements et les gentilshommes dans la galerie. Les Suisses etaient en haie a partir de la porte du Louvre; Crillon et les gardes francaises etaient ranges dans la cour.

Chicot ne perdait pas plus le roi de vue que le duc d'Anjou ne perdait Bussy.

En entrant au Louvre, Bussy s'approcha du duc.

--Pardon, monseigneur, fit-il en s'inclinant; je desirerais dire deux mots a Votre Altesse.

--Presses? demanda le duc.

--Tres-presses, monseigneur.

--Ne pourras-tu me les dire pendant la procession? nous marcherons a cote l'un de l'autre.

--Monseigneur m'excusera; mais je l'arretais justement pour lui demander la permission de ne pas l'accompagner.

--Comment cela? demanda le duc d'une voix dont il ne put completement dissimuler l'alteration.

--Monseigneur, demain est un grand jour, Votre Altesse le sait, puisqu'il doit vider la querelle entre l'Anjou et la France; je desirerais donc me retirer dans ma petite maison de Vincennes, et y faire retraite toute la journee.

--Ainsi, tu ne viens pas a la procession ou vient la cour, ou vient le roi?

--Non, monseigneur, avec la permission toutefois de Votre Altesse.

--Tu ne me rejoindras pas meme a Sainte-Genevieve?

--Monseigneur, je desire avoir toute la journee a moi.

--Mais cependant, dit le duc, si une occasion se presente, dans le courant de la journee, ou j'ai besoin de mes amis!....

--Comme monseigneur n'en aurait besoin, dit-il, que pour tirer l'epee contre son roi, je lui demande doublement conge, repondit Bussy: mon

epée est engagée contre M. d'Épernon.

Monsoreau avait dit la veille au prince qu'il pouvait compter sur Bussy. Tout était donc changé depuis la veille, et ce changement venait du billet apporté par le Haudoin à l'église.

--Ainsi, dit le duc les dents serrées, tu abandonnes ton seigneur et maître, Bussy?

--Monseigneur, dit Bussy, l'homme qui joue sa vie le lendemain dans un duel acharné, sanglant, mortel, comme sera le notre, je vous en réponds, celui-là n'a plus qu'un seul maître, et c'est ce maître-là qui aura mes dernières dévotions.

--Tu sais qu'il s'agit pour moi du trône, et tu me quittes!

--Monseigneur, j'ai assez travaillé pour vous; je travaillerai encore assez demain; ne me demandez pas plus que ma vie.

--C'est bien! répliqua le duc d'une voix sourde; vous êtes libre, allez, monsieur de Bussy.

Bussy, sans s'inquiéter de cette froideur soudaine, salua le prince, descendit l'escalier du Louvre, et, une fois hors du palais, s'achemina vivement vers sa maison.

Le duc appela Aurilly.

Aurilly parut.

--Eh bien, monseigneur? demanda le joueur de luth.

--Eh bien, il s'est condamné lui-même.

--Il ne vous suit pas?

--Non.

--Il va au rendez-vous du billet?

--Oui.

--Alors c'est pour ce soir?

--C'est pour ce soir.

--M. de Monsoreau est-il prévenu?

--Du rendez-vous, oui; de l'homme qu'il trouvera au rendez-vous, pas encore.

--Ainsi vous êtes décidé à sacrifier le comte?

--Je suis decide a me venger, dit le prince. Je ne crains plus qu'une chose maintenant.

--Laquelle?

--C'est que le Monsoreau ne se fie a sa force et a son adresse, et que Bussy ne lui echappe.

--Que monseigneur se rassure.

--Comment?

--M. de Bussy est-il bien decidement condamne?

--Oui, mordieu! Un homme qui me tient en tutelle, qui me prend ma volonte et qui en fait sa volonte; qui me prend ma maitresse et qui en fait la sienne; une espece de lion dont je suis moins le maitre que le gardien. Oui, oui, Aurilly, il est condamne sans appel, sans misericorde.

--Eh bien, comme je vous le disais, que monseigneur se rassure: s'il echappe a un Monsoreau, il n'echappera point a un autre.

--Et quel est cet autre?

--Monseigneur m'ordonne de le nommer?

--Oui, je te l'ordonne.

--Cet autre est M. d'Epernon.

--D'Epernon! d'Epernon; qui doit se battre contre lui demain?

--Oui, monseigneur.

--Conte-moi donc cela.

Aurilly allait commencer le recit demande, quand on appela le duc. Le roi etait a table, et il s'etonnait de n'y pas voir le duc d'Anjou, ou plutot Chicot venait de lui faire observer cette absence, et le roi demandait son frere.

--Tu me conteras tout cela a la procession, dit le duc.

Et il suivit l'huissier qui l'appelait.

Maintenant, que nous n'aurons pas le loisir, preoccupe que nous serons d'un plus grand personnage, de suivre le duc et Aurilly dans les rues de Paris, disons a nos lecteurs ce qui s'etait passe entre d'Epernon et le joueur de luth.

Le matin, vers le point du jour, d'Epernon s'etait presente a l'hotel d'Anjou, et avait demande a parler a Aurilly.

Depuis longtemps, le gentilhomme connaissait le musicien. Ce dernier avait été appelé à lui enseigner le luth, et plusieurs fois l'élève et le maître s'étaient réunis pour racler la basse ou pincer la viole, comme c'était la mode en ce temps-là, non-seulement en Espagne, mais encore en France.

Il en résultait qu'une assez tendre amitié, tempérée par l'étiquette, unissait les deux musiciens.

D'ailleurs M. d'Épernon, Gascon subtil, pratiquait la méthode d'insinuation, qui consiste à arriver aux maîtres par les valets, et il y avait peu de secrets chez le duc d'Anjou dont il ne fut instruit par son ami Aurilly.

Ajoutons que, par suite de son habileté diplomatique, il ménageait le roi et le duc, flottant de l'un à l'autre, dans la crainte d'avoir pour ennemi le roi futur, et pour se conserver le roi régnant.

Cette visite à Aurilly avait pour but de causer avec lui de son duel prochain avec Bussy. Ce duel ne laissait pas de l'inquiéter vivement. Pendant sa longue vie, la partie saillante du caractère de d'Épernon ne fut jamais la bravoure; or il eut fallu être plus que brave, il eut fallu être téméraire pour affronter de sang-froid le combat avec Bussy: se battre avec lui, c'était affronter une mort certaine. Quelques-uns l'avaient osé qui avaient mesuré la terre dans la lutte et qui ne s'en étaient pas relevés.

Au premier mot que d'Épernon dit au musicien du sujet qui le préoccupait, celui-ci, qui connaissait la sourde haine que son maître nourrissait contre Bussy, celui-ci, disons-nous, abonda dans son sens, plaignant bien tendrement son élève, en lui annonçant que, depuis huit jours, M. de Bussy faisait des armes, deux heures chaque matin, avec un clairon des gardes, la plus perfide lame que l'on eut encore rencontrée à Paris, une sorte d'artiste en coups d'épée, qui, voyageur et philosophe, avait emprunté aux Italiens leur jeu prudent et serré, aux Espagnols leurs feintes subtiles et brillantes, aux Allemands l'inflexibilité du poignet, et la logique des ripostes, enfin aux sauvages Polonais, que l'on appelait alors des Sarmates, leurs voltes, leurs bonds, leurs prostrations subites, et les étreintes corps à corps.

D'Épernon, pendant cette longue énumération de chances contraires, mangea de terreur tout le carmin qui lustrait ses ongles.

--Ah ça! mais je suis mort! dit-il moitié riant, moitié palissant.

--Dame! répondit Aurilly.

--Mais c'est absurde, s'écria d'Épernon, d'aller sur le terrain avec un homme qui doit indubitablement nous tuer. C'est comme si l'on jouait aux dés avec un homme qui serait sûr d'amener tous les coups le double six.

--Il fallait songer a cela avant de vous engager, monsieur le duc.

--Peste, dit d'Epernon, je me degagerai. On n'est pas Gascon pour rien. Bien fou qui sort volontairement de la vie, et surtout a vingt-cinq ans. Mais j'y pense, mordieu; oui, ceci est de la logique. Attends!

--Dites.

--M. de Bussy est sur de me tuer, dis-tu?

--Je n'en doute pas un seul instant.

--Alors ce n'est plus un duel, s'il est sur, c'est un assassinat.

--Au fait!

--Et si c'est un assassinat, que diable....

--Eh bien?

--Il est permis de prevenir un assassinat par....

--Par?....

--Par... un meurtre.

--Sans doute.

--Qui m'empeche, puisqu'il veut me tuer, de le tuer auparavant? moi!

--Oh! mon Dieu! rien du tout, et j'y songeais meme.

--Est-ce que mon raisonnement n'est pas clair?

--Clair comme le jour.

--Naturel?

--Tres-naturel!

--Seulement, au lieu de le tuer cruellement de mes mains, comme il veut le faire a mon egard, eh bien, moi qui abhorre le sang, je laisserai ce soin a quelque autre.

--C'est-a-dire que vous payerez des sbires?

--Ma foi, oui! comme M. de Guise, M. de Mayenne, pour Saint-Megrin.

--Cela vous coutera cher.

--J'y mettrai trois mille ecus.

--Pour trois mille ecus, quand vos sbires sauront a qui ils ont affaire, vous n'aurez guere que six hommes.

--N'est-ce point assez donc?

--Six hommes! M. de Bussy en aura tue quatre avant d'etre seulement effleure. Rappelez-vous l'echauffouree de la rue Saint-Antoine, dans laquelle il a blesse Schomberg a la cuisse, vous au bras, et presque assomme Quelus.

--Je mettrai six mille ecus, s'il le faut, dit d'Epernon. Mordieu! si je fais la chose, je veux la bien faire, et qu'il n'en rechappe pas.

--Vous avez votre monde? dit Aurilly.

--Dame! repliqua d'Epernon, j'ai ca et la des gens innocupes, des soldats en retraite, des braves, apres tout, qui valent bien ceux de Venise et de Florence.

--Tres-bien, tres-bien! Mais prenez garde.

--A quoi?

--S'ils echouent, ils vous denonceront.

--J'ai le roi pour moi.

--C'est quelque chose; mais le roi ne peut vous empecher d'etre tue par M. de Bussy.

--Voila qui est juste, et parfaitement juste, dit d'Epernon reveur.

--Je vous indiquerais bien une combinaison, dit Aurilly.

--Parle, mon ami, parle.

--Mais, vous ne voudriez peut-etre pas faire cause commune?

--Je ne repugnerais a rien de ce qui doublerait mes chances de me defaire de ce chien enrage.

--Eh bien, certain ennemi de votre ennemi est jaloux.

--Ah! ah!

--De sorte qu'a cette heure meme....

--Eh bien, a cette heure meme... acheve donc!

--Il lui tend un piege.

--Apres?

--Mais il manque d'argent; avec les six mille ecus, il ferait votre affaire en meme temps que la sienne. Vous ne tenez point a ce que l'honneur du coup vous revienne, n'est-ce pas?

--Mon Dieu, non! je ne demande autre chose, moi, que de demeurer dans l'obscurite.

--Envoyez donc vos hommes au rendez-vous, sans vous faire connaitre, et il les utilisera.

--Mais encore faudrait-il, si mes hommes ne me connaissent pas, que je connusse cet homme, moi.

--Je vous le ferai voir ce matin.

--Ou cela?

--Au Louvre.

--C'est donc un gentilhomme?

--Oui.

--Aurilly, seance tenante, les six mille ecus seront a ta disposition.

--C'est donc arrete ainsi?

--Irrevocablement.

--Au Louvre donc!

--Au Louvre.

Nous avons vu, dans le chapitre precedent, comment Aurilly dit a d'Epernon:

--Soyez tranquille, M. de Bussy ne se battra pas avec vous demain!

## CHAPITRE XXVIII

### LA PROCESSION.

Aussitot la collation finie, le roi etait rentre dans sa chambre avec Chicot, pour y prendre ses habits de penitent, et il en etait sorti, un instant apres, les pieds nus, les reins ceints d'une corde, et le capuchon rabattu sur le visage.

Pendant ce temps, les courtisans avaient fait la meme toilette.

Le temps etait magnifique, le pave jonche de fleurs; on parlait de repositoires plus splendides les uns que les autres, et surtout de celui que les genovefains avaient dresse dans la crypte de la chapelle.

Un peuple immense bordait le chemin qui conduisait aux quatre stations que devait faire le roi, et qui etaient aux jacobins, aux carmes, aux capucins et aux genovefains.

Le clerge de Saint-Germain-l'Auxerrois ouvrait la marche. L'archeveque de Paris portait le Saint-Sacrement. Entre le clerge et l'archeveque, marchaient a reculons de jeunes garcons qui secouaient les encensoirs, et de jeunes filles qui effeuillaient des roses.

Puis venait le roi, les pieds nus, comme nous avons dit, et suivi de ses quatre amis, les pieds nus comme lui et enfroques comme lui.

Le duc d'Anjou suivait, mais dans son costume ordinaire; toute sa cour angevine l'accompagnait, melee aux grands dignitaires de la couronne, qui marchaient a la suite du prince, chacun gardant le rang que l'etiquette lui assignait.

Puis enfin venaient les bourgeois et le peuple.

Il etait deja plus d'une heure de l'apres-midi lorsqu'on quitta le Louvre. Crillon et les gardes francaises voulaient suivre le roi. Mais celui-ci leur fit signe que c'etait inutile, et Crillon et les gardes demurerent pour garder le palais.

Il etait pres de six heures du soir quand, apres avoir fait ses stations aux differents repositoires, la tete du cortege commença d'apercevoir le porche dentele de la vieille abbaye, et les genovefains, le prier en tete, disposés sur les trois marches, qui formaient le seuil, pour recevoir Sa Majeste.

Pendant la marche qui separait l'abbaye de la derniere station, qui etait celle que l'on avait faite au couvent des capucins, le duc d'Anjou, qui etait sur pied depuis le matin, s'etait trouve mal de fatigue: il avait alors demande au roi la permission de se retirer dans son hotel, permission que le roi lui avait accordee.

Ses gentilshommes s'etaient alors detaches du cortege et s'etaient retires avec lui, comme pour indiquer bien hautement que c'etait le duc qu'ils suivaient et non le roi.

Mais le fait etait que, comme trois d'entre eux devaient se battre le lendemain, ils desiraient ne pas se fatiguer outre mesure.

A la porte de l'abbaye, le roi, sous le pretexte que Quelus, Maugiron, Schomberg et d'Epéron n'avaient pas moins besoin de repos que Livarot, Riberac et Antraquet, le roi, disons-nous, leur donna conge aussi.

L'archeveque, qui officiait depuis le matin, et qui n'avait encore rien pris, non plus que les autres pretres, tombait de fatigue; le roi prit pitie de ces saints martyrs, et, arrive, comme nous l'avons dit, a la porte de l'abbaye, il les renvoya tous.

Puis, se retournant vers le prieur, Joseph Foulon:

--Me voici, mon pere, dit-il en nasillant, je viens, comme un pecheur que je suis, chercher le repos dans votre solitude.

Le prieur s'inclina.

Alors s'adressant a ceux qui avaient resiste a cette rude journee et qui l'avaient suivi jusque-la:

--Je vous remercie, messieurs, dit-il, allez en paix.

Chacun salua respectueusement, et le royal penitent monta une a une, en se frappant la poitrine, les marches de l'abbaye.

A peine Henri avait-il depasse le seuil de l'abbaye, que les portes en furent fermees derriere lui.

Le roi etait si profondement absorbe dans ses meditations, qu'il ne parut pas remarquer cette circonstance, qui, d'ailleurs, apres le conge donne par le roi a sa suite, n'avait rien d'extraordinaire.

--Nous allons d'abord, dit le prieur au roi, conduire Votre Majeste dans la crypte, que nous avons ornee de notre mieux en l'honneur du roi du ciel et de la terre.

Le roi se contenta de repondre par un geste d'assentiment et marcha derriere le prieur.

Mais, aussitot qu'il fut passe sous la sombre arcade ou se tenaient immobiles deux rangees de moines, aussitot qu'on l'eut vu tourner l'angle de la cour qui conduisait a la chapelle, vingt capuchons sauterent en l'air, et l'on vit resplendir, dans la demi-teinte, des yeux etincelants de la joie et de l'orgueil du triomphe.

Certes, ce n'etaient point la des figures de moines paresseux et poltrons; la moustache epaisse, le teint basane, denotaient chez eux la force et l'activite. Bon nombre demasquaient des visages sillonnees de cicatrices, et, a cote du plus fier de tous, de celui qui portait la cicatrice la plus illustre et la plus celebre, apparaissait, triomphante et exaltee, la figure d'une femme couverte d'un froc.

Cette femme agita une paire de ciseaux d'or qui pendaient d'une chaine nouee a sa ceinture, et s'ecria:

--Ah! mes freres, nous tenons enfin le Valois.

--Ma foi! ma soeur, je le crois comme vous, repondit le balafre.

--Pas encore, pas encore, murmura le cardinal.

--Comment cela?

--Oui, aurons-nous assez de troupes bourgeoises pour maintenir Crillon et ses gardes?

--Nous avons mieux que des troupes bourgeoises, repliqua le duc de Mayenne, et, croyez-moi, il ne sera pas echange un seul coup de mousquet.

--Voyons, dit la duchesse de Montpensier, comment entendez-vous cela? J'aurais cependant bien voulu un peu de tapage, moi.

--Eh bien, ma soeur, je vous le dis a regret, vous en serez privee. Quand le roi sera pris, il criera; mais nul ne repondra a ses cris. Nous lui ferons alors, par persuasion ou par violence, mais sans nous montrer, signer une abdication. Aussitot l'abdication courra la ville et disposera en notre faveur les bourgeois et les soldats.

--Le plan est bon et ne peut echouer maintenant, dit la duchesse.

--Il est un peu brutal, fit le cardinal de Guise en secouant la tete.

--Le roi refusera de signer l'abdication, ajouta le Balafre; il est brave, il aimera mieux mourir.

--Qu'il meure alors! s'ecrierent Mayenne et la duchesse.

--Non pas, repliqua fermement le duc de Guise, non pas! Je veux bien succeder a un prince qui abdique et que l'on meprise; mais je ne veux pas remplacer un homme assassine que l'on plaindra. D'ailleurs, dans vos plans, vous oubliez M. le duc d'Anjou, qui, si le roi est tue, reclamera la couronne.

--Qu'il reclame, mordieu! qu'il reclame, dit Mayenne; voici notre frere le cardinal qui a prevu le cas: M. le duc d'Anjou sera compris dans l'acte d'abdication de son frere; M. le duc d'Anjou a eu des relations avec les huguenots, il est indigne de regner.

--Avec les huguenots, etes-vous sur de cela?

-- Pardieu, puisqu'il a fui par l'aide du roi de Navarre.

--Bien.

--Puis une autre clause en faveur de notre maison suit la clause de decheance: cette clause vous fera lieutenant du royaume, mon frere, et de la lieutenance a la royaute il n'y aura qu'un pas.

--Oui, oui, dit le cardinal, j'ai prevu tout cela; mais il se pourrait que les gardes francaises, pour s'assurer que l'abdication est bien

reelle et surtout bien volontaire, forcassent l'abbaye. Crillon n'entend pas raillerie, et il serait homme a dire au roi: Sire, il y a danger de la vie, c'est bien; mais, avant tout, sauvons l'honneur.

--Cela regardait le general, dit Mayenne, et le general a pris ses precautions. Nous avons ici, pour soutenir le siege, quatre-vingts gentilshommes, et j'ai fait distribuer des armes a cent moines. Nous tiendrons un mois contre une armee. Sans compter qu'en cas d'inferiorite nous avons le souterrain pour fuir avec notre proie.

--Et que fait le duc d'Anjou dans ce moment?

--A l'heure du danger, il a faibli comme toujours. Le duc d'Anjou est rentre chez lui, ou il attend, sans doute, de nos nouvelles entre Bussy et Monsoreau.

--Eh! mon Dieu, c'est ici qu'il faudrait qu'il fut, et non chez lui.

--Je crois que vous vous trompez, mon frere, dit le cardinal, le peuple et la noblesse eussent vu, dans cette reunion des deux freres, un guet-apens contre la famille. Comme nous le disions tout a l'heure, nous devons, avant toute chose, eviter de jouer le role d'usurpateur. Nous heritons, voila tout. En laissant le duc d'Anjou libre, la reine mere independante, nous nous faisons benir de tous et admirer de nos partisans, et nul n'aura le plus petit mot a nous dire. Sinon, nous aurons contre nous Bussy et cent autres epees fort dangereuses.

--Bah! Bussy se bat demain contre les mignons.

--Parbleu! il les tuera: la belle affaire! et ensuite il sera des notres, dit le duc de Guise. Quant a moi, je le fais general d'une armee en Italie, ou la guerre eclatera sans nul doute. C'est un homme superieur et que j'estime fort, que le seigneur de Bussy.

--Et moi, en preuve que je ne l'estime pas moins que vous, mon frere, si je deviens veuve, dit la duchesse de Montpensier, moi, je l'epouse.

--L'epouser, ma soeur! s'ecria Mayenne.

--Tiens, dit la duchesse, il y a de plus grandes dames que moi qui ont fait plus pour lui, et il n'etait pas general d'armee a cette epoque.

--Allons, allons, dit Mayenne, nous verrons tout cela plus tard; a l'oeuvre maintenant!

--Qui est pres du roi? demanda le duc de Guise.

--Le prieur et frere Gorenflot, a ce que je crois, dit le cardinal. Il faut qu'il ne voie que des visages de connaissance, sans cela, il s'effaroucherait tout d'abord.

--Oui, dit Mayenne, mangeons les fruits de la conspiration, mais ne les cueillons pas.

--Est-ce qu'il est déjà dans la cellule? dit madame de Montpensier, impatiente de donner au roi la troisième couronne qu'elle lui promettait depuis si longtemps....

--Oh! non pas, il verra d'abord le grand reposoir de la crypte, et il adorera les saintes reliques.

--Ensuite?

--Ensuite, le prieur lui adressera quelques paroles sonores sur la vanité des biens de ce monde; après quoi le frère Gorenflot, vous savez, celui qui a prononcé ce magnifique discours pendant la soirée de la Ligue....

--Oui, eh bien?

--Le frère Gorenflot essaiera d'obtenir de sa conviction ce que nous repugnons d'arracher à sa faiblesse.

--En effet, cela vaudrait infiniment mieux ainsi, dit le duc reveur.

--Bah! Henri est superstitieux et affaibli, dit Mayenne, je réponds qu'il cédera à la peur de l'enfer.

--Et moi, je suis moins convaincu que vous, dit le duc; mais nos vaisseaux sont brûlés, il n'y a plus à revenir en arrière. Maintenant, après la tentative du prieur, après le discours de Gorenflot, si l'un et l'autre échouent, nous essayerons du dernier moyen, c'est-à-dire de l'intimidation.

--Et alors je tondrai mon Valois, s'écria la duchesse, revenant toujours à sa pensée favorite.

En ce moment, une sonnette retentit sous les voûtes assombries par les premières ombres de la nuit.

--Le roi descend à la crypte, dit le duc de Guise; allons, Mayenne, appelez vos amis et redevenons moines.

Aussitôt les capuchons recouvrirent fronts audacieux, yeux ardents et cicatrices parlantes; puis trente ou quarante moines, conduits par les trois frères, se dirigèrent vers l'ouverture de la crypte.

## CHAPITRE XXIX

CHICOT Ier.

Le roi était plongé dans un recueillement qui promettait un succès

facile aux projets de MM. de Guise.

Il visita la crypte avec toute la communauté, baisa la chasse, et termina toutes les cérémonies en se frappant la poitrine à coups redoublés et en marmottant les psaumes les plus lugubres.

Le prêtre commença ses exhortations, que le roi écouta en donnant les mêmes signes de contrition fervente.

Enfin, sur un geste du duc de Guise, Joseph Foulon s'inclina devant Henri et lui dit:

--Sire, vous plairait-il de venir maintenant déposer votre couronne terrestre aux pieds du maître éternel?

--Allons... répliqua simplement le roi.

Et aussitôt toute la communauté, formant la haie sur son passage, s'achemina vers les cellules, dont on entrevoyait, à gauche, le corridor principal.

Henri semblait très attendri. Ses mains ne cessaient de battre sa poitrine; le gros chapelet, qu'il roulait vivement, sonnait sur les têtes de mort en ivoire suspendues à sa ceinture.

On arriva enfin à la cellule: au seuil, se carrant Gorenflot, le visage enlumine, l'œil brillant comme une escarboucle.

--Ici? fit le roi.

--Ici même, répliqua le gros moine.

Le roi pouvait hésiter, en effet, parce qu'au bout de ce corridor on voyait une porte, ou plutôt une grille assez mystérieuse, ouvrant sur une pente rapide et n'offrant à l'œil que des ténèbres épaisses.

Henri entra dans la cellule.

--\_Hic portus salutis?\_ murmura-t-il de sa voix émue.

--Oui, répondit Foulon, \_ici est le port.\_

--Laissez-nous, fit Gorenflot avec un geste majestueux.

Et aussitôt la porte se referma; les pas des assistants s'éloignèrent.

Le roi, avisant un escabeau dans le fond de la cellule, s'y plaça, les deux mains sur les genoux.

--Ah! te voilà, Herodes! te voilà, païen! te voilà, Nabuchodonosor! dit Gorenflot sans transition aucune et en appuyant ses épaisses mains sur ses hanches.

Le roi sembla surpris.

--Est-ce a moi, dit-il, que vous parlez, mon frere?

--Oui, c'est a toi que je parle; et a qui donc? Peut-on dire une injure qui ne te soit pas convenable?

--Mon frere... murmura le roi.

--Bah! tu n'as pas de frere ici. Voila assez longtemps que je medite un discours... tu l'auras... Je le divise en trois points, comme tout bon predicateur. D'abord tu es un tyran, ensuite tu es un satyre, enfin tu es un detrone; voila sur quoi je vais parler.

--Detrone! mon frere... dit avec explosion le roi perdu dans l'ombre.

--Ni plus, ni moins. Ce n'est pas ici comme en Pologne, et tu ne t'enfuiras pas....

--Un guet-apens!

--Oh! Valois, apprends qu'un roi n'est qu'un homme, lorsqu'il est homme encore.

--Des violences, mon frere!

--Pardieu! crois-tu que nous t'emprisonnions pour te menager?

--Vous abusez de la religion, mon frere.

--Est-ce qu'il y a une religion! s'ecria Gorenflot.

--Oh! fit le roi, un saint dire de pareilles choses!

--Tant pis, j'ai dit.

--Vous vous damnerez....

--Est-ce qu'on se damne!

--Vous parlez en mecreant, mon frere.

--Allons! pas de capucinades; es-tu pret, Valois?

--A quoi faire?

--A deposer ta couronne. On m'a charge de t'y inviter; je t'y invite.

--Mais vous faites un peche mortel!

--Oh! oh! fit Gorenflot avec un sourire cynique, j'ai droit d'absolution, et je m'absous d'avance; voyons, renonce, frere Valois.

--A quoi?

--Au trone de France.

--Plutot la mort!

--Eh! mais tu mourras alors... Tiens, voici le prier qui revient...  
decide-toi.

--J'ai mes gardes, mes amis; je me defendrai.

--C'est possible; mais on te tuera d'abord.

--Laisse-moi au moins un instant pour reflechir.

--Pas un instant, pas une seconde.

--Votre zeile vous emporte, mon frere, dit le prier.

Et il fit, de la main, un geste qui voulait dire au roi: "Sire, votre  
demande vous est accordee."

Et le prier referma la porte.

Henri tomba dans une reverie profonde.

--Allons! dit-il, acceptons le sacrifice.

Dix minutes s'etaient ecoulees tandis que Henri reflechissait; on  
heurta aux guichets de la cellule.

--C'est fait, dit Gorenflot, il accepte.

Le roi entendit comme un murmure de joie et de surprise autour de lui,  
dans le corridor.

--Lisez-lui l'acte, dit une voix qui fit tressaillir le roi... a tel  
point qu'il regarda par les grillages de la porte.

Et un parchemin roule passa de la main d'un moine dans celle de  
Gorenflot.

Gorenflot fit peniblement lecture de cet acte au roi, dont la douleur  
etait grande et qui cachait son front dans ses mains.

--Et si je refuse de signer? s'ecria-t-il en larmoyant.

--C'est vous perdre doublement, repartit la voix du duc de Guise,  
assourdie par le capuchon. Regardez-vous comme mort au monde, et ne  
forcez pas des sujets a verser le sang d'un homme qui a ete leur roi.

--On ne me contraindra pas, dit Henri.

--Je l'avais prévu, murmura le duc à sa sœur, dont le front se plissa, dont les yeux reflétaient un sinistre dessein.

Allez, mon frère, ajouta-t-il en s'adressant à Mayenne; faites armer tout le monde, et qu'on se prépare.

--À quoi? dit le roi d'un ton lamentable.

--À tout, répondit Joseph Foulon.

Le désespoir du roi redoubla.

--Corbleu! s'écria Gorenflot, je te haïssais, Valois; mais à présent je te méprise! Allons, signe, ou tu ne périras que de ma main.

--Patientez, patientez, dit le roi, que je me recommande au souverain Maître, que j'obtienne de lui la résignation.

--Il veut réfléchir encore, cria Gorenflot.

--Qu'on lui laisse jusqu'à minuit, dit le cardinal.

--Merci, chrétien charitable, dit le roi dans un paroxysme de désolation. Dieu te le rende!

--C'était réellement un cerveau affaibli, dit le duc de Guise; nous servons la France en le détronant.

--N'importe, fit la duchesse; tout affaibli qu'il est, j'aurai du plaisir à le tondre.

Pendant ce dialogue, Gorenflot, les bras croisés, accablait Henri des injures les plus violentes et lui racontait tous ses débordements.

Tout à coup un bruit sourd retentit au dehors du couvent.

--Silence! cria la voix du duc de Guise.

Le plus profond silence s'établit. On distingua bientôt des coups frappés fortement et à intervalles égaux sur la porte sonore de l'abbaye.

Mayenne accourut aussi vite que le lui permettait son embonpoint.

--Mes frères, dit-il, une troupe de gens armés se porte au-devant du portail.

--On vient le chercher, dit la duchesse.

--Raison de plus pour qu'il signe vite, dit le cardinal.

--Signe, Valois, signe! cria Gorenflot d'une voix de tonnerre.

--Vous m'avez donne jusqu'a minuit, dit pitoyablement le roi.

--Oh! tu te ravises parce que tu crois etre secouru.

--Sans doute, j'ai une chance....

--Pour mourir s'il ne signe aussitot, repliqua la voix aigre et imperieuse de la duchesse.

Gorenflot saisit le poignet du roi et lui offrit une plume.

Le bruit redoublait au dehors.

--Une nouvelle troupe! vint dire un moine; elle entoure le parvis et le cerne a gauche.

--Allons! crierent impatiemment Mayenne et la duchesse.

Le roi trempa la plume dans l'encre.

--Les Suisses! accourut dire Foulon; ils envahissent le cimetiere a droite. Toute l'abbaye est cernee presentement.

--Eh bien, nous nous defendrons, repliqua resolument Mayenne. Avec un otage comme celui-la, une place n'est jamais prise a discretion.

--Il a signe! hurla Gorenflot en arrachant le papier des mains de Henri, qui, abattu, enfouit sa tete dans son capuchon et son capuchon dans ses deux bras.

--Alors nous sommes roi, dit le cardinal au duc. Emporte vite ce precieux papier.

Le roi, dans son acces de douleur, renversa la petite lampe qui seule éclairait cette scene; mais le duc de Guise tenait deja le parchemin.

--Que faire? que faire? vint demander un moine sous le froc duquel se dessinait un gentilhomme bien complet, bien arme. Crillon arrive avec les gardes francaises, et menace de briser les portes. Ecoutez!....

--Au nom du roi! cria la voix puissante de Crillon.

--Bon! il n'y a plus de roi, repliqua Gorenflot par une fenetre.

--Qui dit cela, maraud? repondit Crillon.

--Moi! moi! moi! fit Gorenflot dans les tenebres, avec un orgueil des plus provocateurs.

--Qu'on tache de m'apercevoir ce drole et de lui planter quelques balles dans le ventre, dit Crillon.

Et Gorenflot, voyant les gardes appreter leurs armes, fit le plongeon

aussitot et retomba sur son derriere au milieu de la cellule.

--Enfoncez la porte, mons Crillon, dit, au milieu du silence general, une voix qui fit dresser les cheveux a tous les moines, faux ou vrais, qui attendaient dans le corridor.

Cette voix etait celle d'un homme qui, sorti des rangs, s'etait avance jusqu'aux marches de l'abbaye.

--Voila, sire, repliqua Crillon en dechargeant dans la porte principale un vigoureux coup de hache.

Les murs en gemirent.

--Que veut-on?... dit le prieur, paraissant tout tremblant a la fenetre.

--Ah! c'est vous, messire Foulon, dit la meme voix hautaine et calme. Rendez-moi donc mon fou, qui est alle passer la nuit dans une de vos cellules. J'ai besoin de Chicot; je m'ennuie au Louvre.

--Et moi, je m'amuse joliment, va, mon fils, repliqua Chicot se degageant de son capuchon et fendant la foule des moines, qui s'ecarterent avec un hurlement d'effroi.

A ce moment, le duc de Guise, qui s'etait fait apporter une lampe, lisait au bas de l'acte la signature encore fraiche obtenue avec tant de peine:

CHICOT ler

--Moi, Chicot ler! s'ecria-t-il; mille damnations!

--Allons, dit le cardinal, nous sommes perdus; fuyons.

--Ah! bah! fit Chicot en distribuant a Gorenflot, presque evanoui, des coups de la corde qu'il portait a sa ceinture; ah! bah!

## CHAPITRE XXX

### LES INTERETS ET LE CAPITAL.

A mesure que le roi avait parle, a mesure que les conjures l'avaient reconnu, ils etaient passe de la stupeur a l'epouvante.

L'abdication, signee Chicot ler, avait change l'epouvante en rage.

Chicot rejeta son froc sur ses epaules, croisa les bras, et, tandis que Gorenflot fuyait a toutes jambes, il soutint, immobile et

souriant, le premier choc.

Ce fut un terrible moment a passer. Les gentilshommes, furieux, s'avancerent sur le Gascon, bien determines a se venger de la cruelle mystification dont ils etaient victimes.

Mais cet homme sans armes, la poitrine couverte de ses deux bras seulement, ce visage au masque railleur, qui semblait defier tant de force de s'attaquer a tant de faiblesse, les arreta plus encore peut-etre que les remontrances du cardinal, lequel leur faisait observer que la mort de Chicot ne servirait a rien, mais, tout au contraire, serait vengee terriblement par le roi, de complicité avec son fou dans cette scene de terrible bouffonnerie.

Il en resulta que les dagues et les rapières s'abaissèrent devant Chicot, qui, soit devouement,--et il en etait capable,--soit penetration de leur pensee, continua de leur rire au nez.

Cependant les menaces du roi devenaient plus pressantes, et les coups de hache de Crillon plus presses. Il etait evident que la porte ne pouvait resister longtemps a une pareille attaque, qu'on n'essayait pas meme de repousser.

Aussi, apres un moment de deliberation, le duc de Guise donna-t-il l'ordre de la retraite.

Cet ordre fit sourire Chicot.

Pendant les nuits de retraite avec Gorenflot, il avait examine le souterrain; il avait reconnu la porte de sortie, et il avait denonce cette porte au roi, qui y avait place Tocquenot, lieutenant des gardes suisses.

Il etait donc evident que les ligueurs, les uns apres les autres, allaient se jeter dans la gueule du loup.

Le cardinal s'eclipsa le premier, suivi d'une vingtaine de gentilshommes. Alors Chicot vit passer le duc avec un pareil nombre a peu pres de moines; puis Mayenne, a qui sa difficulte de courir, a cause de son enorme ventre et de son epaisse encolure, avait tout naturellement fait confier le soin de la retraite.

Quand M. de Mayenne passa le dernier devant la cellule de Gorenflot et que Chicot le vit se trainer, alourdi par sa masse, Chicot ne souriait plus, il se tenait les cotes de rire.

Dix minutes s'écoulerent, pendant lesquelles Chicot preta l'oreille, croyant toujours entendre le bruit des ligueurs refoules dans le souterrain; mais, a son grand etonnement, le bruit, au lieu de revenir a lui, continuait de s'eloigner.

Tout a coup une pensee vint au Gascon, qui changea ses eclats de rire en grincements de dents. Le temps s'écoulait, les ligueurs ne

revenaient pas; les ligueurs s'étaient-ils aperçus que la porte était gardée, et avaient-ils découvert une autre sortie?

Chicot allait s'élancer hors de la cellule, quand, tout à coup, la porte en fut obstruée par une masse informe qui se vautre à ses pieds en s'arrachant des poignées de cheveux tout autour de la tête.

--Ah! misérable que je suis! s'écriait le moine. Oh! mon bon seigneur Chicot, pardonnez-moi! pardonnez-moi!

Comment Gorenflot, qui était parti le premier, revenait-il seul quand déjà il eut dû être bien loin?

Voilà la question qui se présenta tout naturellement à la pensée de Chicot.

--Oh! mon bon monsieur Chicot, cher seigneur, à moi! continuait de hurler Gorenflot; pardonnez à votre indigne ami, qui se repent et fait amende honorable à vos genoux.

--Mais, demanda Chicot, comment ne t'es-tu pas enfui avec les autres, drôle?

--Parce que je n'ai pas pu passer par où passent les autres, mon bon seigneur; parce que le Seigneur, dans sa colère, m'a frappé d'obésité. Oh! malheureux ventre! oh! misérable bedaine! criait le moine en frappant de ses deux poings la partie qu'il apostrophait. Ah! que ne suis-je mince comme vous, monsieur Chicot! Que c'est beau et surtout que c'est heureux d'être mince!

Chicot ne comprenait absolument rien aux lamentations du moine.

--Mais les autres passent donc quelque part? s'écria Chicot d'une voix de tonnerre; les autres s'enfuient donc?

--Pardieu! dit le moine, que voulez-vous qu'ils fassent? qu'ils attendent la corde? Oh! malheureux ventre!

--Silence! cria Chicot, et répondez-moi.

Gorenflot se redressa sur ses deux genoux.

--Interrogez, monsieur Chicot, répondit-il, vous en avez bien certainement le droit.

--Comment se sauvent les autres?

--A toutes jambes.

--Je comprends... mais par où?

--Par le soupirail.

--Mordieu! par quel soupirail?

--Par le soupirail qui donne dans le caveau du cimetiere.

--Est-ce le chemin que tu appelles le souterrain? reponds vite.

--Non, cher monsieur Chicot. La porte du souterrain etait gardee exterieurement. Le grand cardinal de Guise, au moment de l'ouvrir, a entendu un Suisse qui disait: \_Mich durstet\_, ce qui veut dire, a ce qu'il parait: \_J'ai soif\_.

--Ventre de biche! s'ecria Chicot, je sais ce que cela veut dire; de sorte que les fuyards ont pris un autre chemin?

--Oui, cher monsieur Chicot; ils se sauvent par le caveau du cimetiere.

--Qui donne?....

--D'un cote, dans la crypte, de l'autre, sous la porte Saint-Jacques.

--Tu mens!

--Moi, cher seigneur!

--S'ils s'etaient sauves par le caveau donnant dans la crypte, je les eusse vus repasser devant ta cellule.

--Voila justement, cher monsieur Chicot; ils ont pense qu'ils n'auraient pas le temps de faire ce grand detour, et ils sont passes par le soupirail.

--Quel soupirail?

--Par un soupirail qui donne dans le jardin et qui sert a eclaire le passage.

--De sorte que toi....

--De sorte que moi, qui suis trop gros....

--Eh bien?

--Je n'ai jamais pu passer: et l'on s'est mis a me tirer par les pieds, vu que j'interceptais le chemin aux autres.

--Mais, s'ecria Chicot, le visage eclaire tout a coup d'une etrange jubilation, si tu n'as pas pu passer....

--Non, et cependant j'ai fait de grands efforts; voyez mes epaules, voyez ma poitrine.

--Alors lui, qui est plus gros que toi.

--Qui, lui?

--Oh! mon Dieu! dit Chicot, si tu es pour moi dans cette affaire-la, je te promets un fier cerge; de sorte qu'il ne pourra pas passer non plus.

--Monsieur Chicot!

--Leve-toi, frocard!

Le moine se leva aussi vite qu'il put.

--Bien, maintenant conduis-moi au soupirail.

--Ou vous voudrez, mon cher seigneur.

--Marche devant, malheureux, marche!

Gorenflot se mit a trotter aussi vite qu'il put, en levant, de temps en temps, les bras au ciel, maintenu dans l'allure qu'il avait prise par les coups de corde que lui allongeait Chicot.

Tous deux traverserent le corridor et descendirent dans le jardin.

--Par ici, dit Gorenflot, par ici.

--Tais-toi, et marche, drole!

Gorenflot fit un dernier effort et parvint jusqu'aupres d'un massif d'arbres d'ou semblaient sortir des plaintes.

--La, dit-il, la.

Et, au bout de son haleine, il tomba le derriere sur l'herbe.

Chicot fit trois pas en avant et apercut quelque chose qui s'agitait a fleur de terre.

A cote de ce quelque chose qui ressemblait au train de derriere de l'animal que Diogene appelait un coq a deux pieds et sans plumes, gisaient une epee et un froc.

Il etait evident que l'individu qui se trouvait pris si malheureusement s'etait successivement defait de tous les objets qui pouvaient le grossir, de sorte que, pour le moment, desarme de son epee, depouille de son froc, il se trouvait reduit a sa plus simple expression.

Et cependant, comme Gorenflot, il faisait des efforts inutiles pour disparaitre completement.

--Mordieu! ventrebleu! sandieu! criait la voix etouffee du fugitif.

J'aimerais mieux passer au milieu de toute la garde. Aie! ne tirez pas si fort, mes amis, je glisserai tout doucement; je sens que j'avance, pas vite, mais j'avance.

--Ventre de biche! M. de Mayenne! murmura Chicot en extase. Mon bon seigneur Dieu, tu as gagné ton cierge.

--Ce n'est pas pour rien que j'ai été surnommé Hercule, reprit la voix étouffée, je souleverai cette pierre. Hein!

Et il fit un si violent effort, qu'effectivement la pierre trembla.

--Attends, dit tout bas Chicot, attends.

Et il frappa des pieds comme quelqu'un qui accourt à grand bruit.

--Ils arrivent, dirent plusieurs voix dans le souterrain.

--Ah! fit Chicot, comme s'il arrivait tout essouffé. Ah! c'est donc toi, misérable moine!

--Ne dites rien, monseigneur, murmurerent les voix, il vous prend pour Gorenflot.

--Ah! c'est donc toi, lourde masse, \_pondus immobile\_! tiens! ah! c'est donc toi, \_indigesta moles\_! tiens!

Et, à chaque apostrophe, Chicot, arrive enfin au but si désiré de sa vengeance, fit retomber de toute la volée de son bras, sur les parties charnues qui s'offraient à lui, la corde avec laquelle il avait déjà flagellé Gorenflot.

--Silence! disaient toujours les voix, il vous prend pour le moine.

En effet, Mayenne ne poussait que des plaintes étouffées, tout en redoublant d'efforts pour soulever la pierre.

--Ah! conspirateur! reprit Chicot; ah! moine indigne! tiens, voilà pour l'ivrognerie! tiens, voilà pour la paresse! tiens, voilà pour la colère; tiens, voilà pour la luxure! tiens, voilà pour la gourmandise! Je regrette qu'il n'y ait que sept péchés capitaux; tiens, tiens, tiens, voilà pour les vices que tu as!

--Monsieur Chicot, disait Gorenflot couvert de sueur; monsieur Chicot, ayez pitié de moi.

--Ah! traître! continua Chicot, frappant toujours, tiens, voilà pour ta trahison!

--Grace! murmurait Gorenflot, croyant ressentir tous les coups qui tombaient sur Mayenne, grace, cher monsieur Chicot!

Mais Chicot, au lieu de s'arrêter, s'enivrait de sa vengeance et

redoublait de coups.

Si puissant qu'il fut sur lui-meme, Mayenne ne pouvait retenir ses gémissements.

--Ah! continua Chicot, que ne plait-il a Dieu de substituer a ton corps vulgaire, a ta carcasse roturiere, les tres-hautes et tres-puissantes omoplates du duc de Mayenne, a qui je dois une volée de coups de baton dont les interets courent depuis sept ans!... Tiens, tiens, tiens!

Gorenflot poussa un soupir et tomba.

--Chicot! vocifera le duc.

--Oui, moi-meme, oui, Chicot, indigne serviteur du roi; Chicot, bras debile, qui voudrait avoir les cent bras de Briaree pour cette occasion.

Et Chicot, de plus en plus exalte, reitara les coups de corde avec une telle rage, que le patient, rassemblant toutes ses forces, souleva la pierre, dans un paroxysme de la douleur, et, les cotes déchirées, les reins sanglants, tomba entre, les bras de ses amis.

Le dernier coup de Chicot frappa dans le vide.

Chicot alors se tourna: le vrai Gorenflot etait évanoui, sinon de douleur, du moins d'effroi.

## CHAPITRE XXXI

CE QUI SE PASSAIT DU COTE DE LA BASTILLE, TANDIS QUE CHICOT PAYAIT SES DETTES A L'ABBAYE SAINTE-GENEVIEVE.

Il etait onze heures du soir; le duc d'Anjou attendait impatientement, dans le cabinet ou il s'était retire a la suite de la faiblesse dont il avait ete pris rue Saint-Jacques, qu'un messenger du duc de Guise vint lui annoncer l'abdication du roi, son frere.

De la fenetre a la porte du cabinet et de la porte du cabinet aux fenetres de l'antichambre, il allait et revenait, regardant la grande horloge, dont les secondes tintaient lugubrement dans leur gaine de bois dore.

Tout a coup il entendit un cheval qui piaffait dans la cour; il crut que ce cheval pouvait etre celui de son messenger, et courut s'appuyer au balcon; mais ce cheval, tenu en bride par un palefrenier, attendait son maitre.

Le maitre sortit des appartements interieurs; c'etait Bussy; Bussy, qui, en sa qualite de capitaine des gardes, venait, avant de se rendre a son rendez-vous, de donner le mot d'ordre pour la nuit.

Le duc, en apercevant ce beau et brave jeune homme, dont il n'avait jamais eu a se plaindre, eprouva un instant de remords; mais, a mesure qu'il le vit s'approcher de la torche que tenait le valet, son visage s'eclaira; et, sur ce visage, le duc lut tant de joie, d'esperance et de bonheur, que toute sa jalousie lui revint.

Cependant Bussy, ignorant que le duc le regardait et epiait les differentes emotions de son visage, Bussy, apres avoir donne le mot d'ordre, roula le manteau sur ses epaules, se mit en selle, et, piquant des deux son cheval, s'elanca avec un grand bruit sous la voute sonore.

Un instant, le duc, inquiet de ne voir arriver personne, eut encore l'idee de faire courir apres lui, car il se doutait bien qu'avant de se rendre a la Bastille, Bussy ferait une halte a son hotel; mais il se representa le jeune homme riant avec Diane de son amour meprise, le mettant, lui prince, sur la meme ligne que le mari dedaigne, et, cette fois encore, son mauvais instinct l'emporta sur le bon.

Bussy avait souri de bonheur en partant; ce sourire etait une insulte au prince: il le laissa aller. S'il eut eu le regard attriste et le front sombre, peut-etre l'eut-il retenu.

Cependant, a peine hors de l'hotel d'Anjou, Bussy quitta son allure precipitee, comme s'il eut craint le bruit de sa propre marche; et, passant a son hotel, comme l'avait prevu le duc, il remit son cheval aux mains d'un palefrenier qui ecoutait respectueusement une lecon d'hippiatrique que lui faisait Remy.

--Ah! ah! dit Bussy reconnaissant le jeune docteur, c'est toi, Remy.

--Oui, monseigneur, en personne.

--Et pas encore couche?

--Il s'en faut de dix minutes, monseigneur. Je rentrais chez moi, ou plutot chez vous. En verite, depuis que je n'ai plus mon blesse, il me semble que les jours ont quarante-huit heures.

--T'ennuierais-tu, par hasard? demanda Bussy.

--J'en ai peur!

--Et l'amour?

--Ah! je vous l'ai dit souvent, l'amour, je m'en defie, et je ne fais en general sur lui que des etudes utiles.

--Alors Gertrude est abandonnee?

--Parfaitement.

--Ainsi tu t'es lassé?

--D'être battu. C'était ainsi que se manifestait l'amour de mon amazone, brave fille du reste.

--Et ton cœur ne te dit rien pour elle ce soir?

--Pourquoi ce soir, monseigneur?

--Parce que je t'eusse emmené avec moi.

--A la Bastille?

--Oui.

--Vous y allez?

--Sans doute.

--Et le Monsoreau?

--A Compiègne, mon cher, où il prépare une chasse pour Sa Majesté.

--Êtes-vous sûr, monseigneur?

--L'ordre lui en a été donné publiquement ce matin.

--Ah!

Remy demeura un instant pensif.

--Alors? dit-il après un instant.

--Alors j'ai passé la journée à remercier Dieu du bonheur qu'il m'envoyait pour cette nuit, et je vais passer la nuit à jouir de ce bonheur.

--Bien. Jourdain, mon épée, fit Remy.

Le palefrenier disparut dans l'intérieur de la maison.

--Tu as donc changé d'avis? demanda Bussy.

--En quoi?

--En ce que tu prends ton épée.

--Oui, je vous accompagne jusqu'à la porte, pour deux raisons.

--Lesquelles?

--La premiere, de peur que vous ne fassiez, par les rues, quelque mauvaise rencontre.

Bussy sourit.

--Eh! mon Dieu, oui. Riez, monseigneur. Je sais bien que vous ne craignez pas les mauvaises rencontres, et que c'est un pauvre compagnon que le docteur Remy; mais on attaque moins facilement deux hommes qu'un seul. La seconde, parce que j'ai une foule de bons conseils a vous donner.

--Viens, mon cher Remy, viens. Nous nous entretiendrons d'elle; et, apres le plaisir de voir la femme qu'on aime, je n'en connais pas de plus grand que celui d'en parler.

--Il y a meme des gens, repliqua Remy, qui mettent le plaisir d'en parler avant celui de la voir.

--Mais, dit Bussy, il me semble que le temps est bien incertain.

--Raison de plus: le ciel est tantot sombre, tantot clair. J'aime la variete, moi.--Merci, Jourdain, ajouta-t-il, s'adressant au palefrenier, qui lui rapportait sa rapiere.

Puis se retournant vers le comte:

--Me voici a vos ordres, monseigneur; partons.

Bussy prit le bras du jeune docteur, et tous deux s'acheminerent vers la Bastille.

Remy avait dit au comte qu'il avait une foule de bons conseils a lui donner; et, en effet, a peine furent-ils en route, que le docteur commença de tirer du latin mille citations imposantes, pour prouver a Bussy qu'il avait tort de faire, ce soir-la, un visite a Diane, au lieu de se tenir tranquillement dans son lit, attendu que d'ordinaire un homme se bat mal quand il a mal dormi; puis, des apophthegmes de la Faculte, il passa aux mythes de la Fable, et raconta galamment que c'etait d'habitude Venus qui desarmait Mars.

Bussy souriait; Remy insistait.

--Vois-tu, Remy, dit le comte, quand mon bras tient une epee, il s'y attache de telle sorte, que les fibres de la chair prennent la rigueur et la souplesse de l'acier, tandis que, de son cote, l'acier semble s'animer et s'echauffer comme une chair vivante. De ce moment, mon epee est un bras et mon bras est une epee. Des lors, comprends-tu? il ne s'agit plus de force ni de dispositions. Une lame ne se fatigue pas.

--Non, mais elle s'emousse.

--Ne crains rien.

--Ah! mon cher seigneur, continua Remy, c'est que demain, voyez-vous, il s'agit de faire un combat comme celui d'Hercule contre Antee, comme celui de Thesee contre le Minotaure, comme celui des Trente, comme celui de Bayard; quelque chose d'homerique, de gigantesque, d'impossible; il s'agit qu'on dise dans l'avenir le combat de Bussy comme etant le combat par excellence, et, dans ce combat, je ne veux pas, voyez-vous, je ne veux pas seulement qu'on vous entame la peau.

--Sois tranquille, mon bon Remy; tu verras des merveilles. J'ai, ce matin, mis quatre epees aux mains de quatre ferrailleurs qui, durant huit minutes, n'ont pu, a eux quatre, me toucher une seule fois, tandis que je leur ai mis leurs pourpoints en loques. Je bondissais comme un tigre.

--Je ne dis pas le contraire, maitre; mais vos jarrets de demain seront-ils vos jarrets d'aujourd'hui?

Ici Bussy et son chirurgien entamerent un dialogue latin, frequemment interrompu par leurs eclats de rire.

Ils parvinrent ainsi au bout de la grande rue Saint-Antoine.

--Adieu, dit Bussy; nous sommes arrives.

--Si je vous attendais? dit Remy.

--Pourquoi faire?

--Pour etre sur que vous serez de retour avant deux heures, et que vous aurez au moins cinq ou six heures de bon sommeil avant votre duel.

--Si je te donne ma parole?

--Oh! alors cela me suffira. La parole de Bussy, pestel! il ferait beau voir que j'en doutasse.

--Eh bien, tu l'as. Dans deux heures, Remy, je serai a l'hotel.

--Soit. Adieu, monseigneur.

--Adieu, Remy.

Les deux jeunes gens se separerent; mais Remy demeura en place. Il vit le comte s'avancer vers la maison, et, comme l'absence de Monsoreau lui donnait toute securite, entrer par la porte que lui ouvrit Gertrude, et non pas monter par la fenetre.

Puis il reprit philosophiquement, a travers les rues desertes, sa marche vers l'hotel Bussy.

Comme il débouchait de la place Beudoyer, il vit venir à lui cinq hommes enveloppés de manteaux, et paraissant, sous ces manteaux, parfaitement armés.

Cinq hommes à cette heure, c'était un événement. Il s'effaça derrière l'angle d'une maison en retraite.

--Arrivés à dix pas de lui, ces cinq hommes s'arrêtèrent, et, après un bonsoir cordial, quatre prirent deux chemins différents, tandis que le cinquième demeurait immobile et réfléchissant à sa place.

En ce moment, la lune sortit d'un nuage et éclaira d'un de ses rayons le visage du coureur de nuit.

--M. de Saint-Luc! s'écria Remy.

Saint-Luc leva la tête en entendant prononcer son nom, et vit un homme qui venait à lui.

--Remy! s'écria-t-il à son tour.

--Remy en personne, et je suis heureux de ne pas dire à votre service! attendu que vous me paraissez vous porter à merveille. Est-ce une indiscretion que de vous demander ce que Votre Seigneurie fait à cette heure si loin du Louvre?

--Ma foi, mon cher, j'examine, par ordre du roi, la physionomie de la ville. Il m'a dit: "Saint-Luc, promène-toi dans les rues de Paris, et, si tu entends dire, par hasard, que j'ai abdiqué, réponds hardiment que ce n'est pas vrai."

--Et avez-vous entendu parler de cela?

--Personne ne m'en a soufflé le mot. Or, comme il va être minuit, que tout est tranquille et que je n'ai rencontré que M. de Monsoreau, j'ai congédié mes amis, et j'allais rentrer quand tu m'as vu réfléchissant.

--Comment? M. de Monsoreau?

--Oui.

--Vous avez rencontré M. de Monsoreau?

--Avec une troupe d'hommes armés, dix ou douze au moins.

--M. de Monsoreau! impossible!

--Pourquoi cela, impossible?

--Parce qu'il doit être à Compiègne.

--Il devait y être, mais il n'y est pas.

--Mais l'ordre du roi?

--Bah! qui est-ce qui obeit au roi?

--Vous avez rencontre M. de Monsoreau avec dix ou douze hommes?

--Certainement.

--Vous a-t-il reconnu?

--Je le crois.

--Vous n'etiez que cinq.

--Mes quatre amis et moi, pas davantage.

--Et il ne s'est pas jete sur vous?

--Il m'a evite, au contraire, et c'est ce qui m'etonne. En le reconnaissant, je me suis attendu a une horrible bataille.

--De quel cote allait-il?

--Du cote de la rue de la Tixeranderie.

--Ah! mon Dieu! s'ecria Remy.

--Quoi? demanda Saint-Luc, effraye de l'accent du jeune homme.

--Monsieur de Saint-Luc, il va sans doute arriver un grand malheur.

--Un grand malheur! a qui?

--A M. de Bussy!

--A Bussy? Mordieu! parlez, Remy; je suis de ses amis, vous le savez.

--Quel malheur! M. de Bussy le croyait a Compiene.

--Eh bien?

--Eh bien, il a cru pouvoir profiter de son absence....

--De sorte qu'il est?....

--Chez madame Diane.

--Ah! fit Saint-Luc, cela s'embrouille.

--Oui. Comprenez-vous, dit Remy, il aura eu des soupcons ou on les lui aura suggeres, et il n'aura feint de partir que pour revenir a l'improviste.

--Attendez donc! dit Saint-Luc en se frappant le front.

--Avez-vous une idee? repondit Remy.

--Il y a du duc d'Anjou la-dessous.

--Mais c'est le duc d'Anjou qui, ce matin, a provoqué le départ de M. de Monsoreau.

--Raison de plus. Avez-vous des poumons, mon brave Remy?

--Corbleu! comme des soufflets de forges.

--En ce cas, courons, courons sans perdre un instant. Vous connaissez la maison?

--Oui.

--Marchez devant alors.

Et les deux jeunes gens prirent à travers les rues une course qui eut fait honneur à des daims poursuivis.

--A-t-il beaucoup d'avance sur nous? demanda Remy en courant.

--Qui? le Monsoreau?

--Oui.

--Un quart d'heure à peu près, dit Saint-Luc en franchissant un tas de pierres de cinq pieds de haut.

--Pourvu que nous arrivions à temps! dit Remy en tirant son épée pour être prêt à tout événement.

## CHAPITRE XXXII

### L'ASSASSINAT.

Bussy, sans inquiétude et sans hésitation, avait été reçu sans crainte par Diane, qui croyait être sûre de l'absence de son mari.

Jamais la belle jeune femme n'avait été si joyeuse; jamais Bussy n'avait été si heureux; dans certain moment, dont l'âme ou plutôt l'instinct conservateur sent toute la gravité, l'homme unit ses facultés morales à tout ce que ses sens peuvent lui fournir de ressources physiques, il se concentre et se multiplie. Il aspire de toutes ses forces la vie, qui peut lui manquer d'un moment à l'autre, sans qu'il devine par quelle catastrophe elle lui manquerait.

Diane, emue, et d'autant plus emue qu'elle cherchait a cacher son emotion, Diane, emue des craintes de ce lendemain menacant, paraissait plus tendre, parce que la tristesse, tombant au fond de tout amour, donne a cet amour le parfum de poesie qui lui manquait; la veritable passion n'est point folatre, et l'oeil d'une femme sincerement eprise est plus souvent humide que brillant.

Aussi debuta-t-elle par arreter l'amoureux jeune homme. Ce qu'elle avait a lui dire, ce soir-la, c'est que sa vie etait sa vie; ce qu'elle avait a debattre avec lui, c'etait les plus surs moyens de fuir. Car ce n'etait pas le tout que de vaincre, il fallait, apres avoir vaincu, fuir la colere du roi; car jamais Henri, c'etait probable, ne pardonnerait au vainqueur la defaite ou la mort de ses favoris.

--Et puis, disait Diane, le bras passe autour du cou de Bussy et devorant des yeux le visage de son amant, n'es-tu pas le plus brave de France? Pourquoi mettrais-tu un point d'honneur a augmenter ta gloire? Tu es deja si superieur aux autres hommes, qu'il n'y aurait pas de generosite a toi de vouloir te grandir encore. Tu ne veux pas plaire aux autres femmes, car tu m'aimes, et tu craindrais de me perdre a jamais, n'est-ce pas, Louis? Louis, defends ta vie. Je ne te dis pas: "Songe a la mort," car il me semble qu'il n'existe pas au monde un homme assez fort, assez puissant pour tuer mon Louis autrement que par trahison; mais songe aux blessures: on peut etre blesse, tu le sais bien, puisque c'est a une blessure recue en combattant contre ces memes hommes que je dois de te connaitre.

--Sois tranquille, dit Bussy en riant, je garderai le visage; je ne veux pas etre defigure.

--Oh! garde ta personne tout entiere. Qu'elle te soit sacree, mon Bussy, comme si toi, c'etait moi. Songe a la douleur que tu eprouverais si tu me voyais revenir blessee et sanglante; eh bien, la meme douleur que tu ressentirais, je l'eprouverais en voyant ton sang. Sois prudent, mon lion trop courageux, voila tout ce que je te recommande. Fais comme ce Romain dont tu me lisais l'histoire pour me rassurer l'autre jour. Oh! imite-le bien; laisse tes trois amis faire leur combat, porte-toi au secours du plus menace; mais, si deux hommes, si trois hommes t'attaquent a la fois, fuis; tu te retourneras comme Horace, et tu les tueras les uns apres les autres, et a distance.

--Oui, ma chere Diane, dit Bussy.

--Oh! tu me reponds sans m'entendre, Louis; tu me regardes, et tu ne m'ecoutes pas!

--Oui, mais je te vois, et tu es bien belle!

--Ce n'est point de ma beaute qu'il s'agit en ce moment, mon Dieu! il s'agit de toi, de ta vie, de notre vie; tiens, c'est bien affreux ce

que je vais te dire, mais je veux que tu le saches, cela te rendra, non pas plus fort, mais plus prudent. Eh bien, j'aurai le courage de voir ce duel!

--Toi?

--J'y assisterai.

--Comment cela? impossible, Diane.

--Non! ecoute: il y a, tu sais, dans la chambre a cote de celle-ci, une fenetre qui donne sur une petite cour, et qui regarde de biais l'enclos des Tournelles.

--Oui, je me le rappelle; cette fenetre elevee de vingt pieds a peu pres, et qui domine un treillis de fer, aux pointes duquel, l'autre jour, je faisais tomber du pain que les oiseaux venaient prendre.

--De la, comprends-tu? Bussy, je te verrai. Surtout, place-toi de maniere que je te voie; tu sauras que je suis la, tu pourras me voir moi-meme. Mais non, insensee que je suis, ne me regarde pas, car ton ennemi peut profiter de ta distraction.

--Et me tuer, n'est-ce pas? tandis que j'aurais les yeux fixes sur toi. Si j'etais condamne, et qu'on me laissat le choix de la mort, Diane, ce serait celle-la que je choisirais.

--Oui, mais tu n'es pas condamne, mais il ne s'agit pas de mourir; il s'agit de vivre au contraire.

--Et je vivrai, sois tranquille; d'ailleurs, je suis bien seconde, crois-moi, tu ne connais pas mes amis; mais je les connais. Anraguet tire l'epee comme moi; Riberac est froid sur le terrain, et semble n'avoir de vivant que les yeux avec lesquels il devore son adversaire et le bras avec lequel il le frappe; Livarot brille par une agillite de tigre. La partie est belle, crois-moi, Diane, trop belle. Je voudrais courir plus de danger pour avoir plus de merite.

--Eh bien, je te crois, cher ami, et je souris, car j'espere; mais ecoute-moi, et promets-moi de m'obeir.

--Oui, pourvu que tu ne m'ordonnes pas de te quitter.

--Eh bien, justement j'en appelle a ta raison.

--Alors il ne fallait pas me rendre fou.

--Pas de concetti, mon beau gentilhomme, de l'obeissance; c'est en obeissant que l'on prouve son amour.

--Ordonne alors.

--Cher ami, tes yeux sont fatigues; il te faut une bonne nuit:

quitte-moi.

--Oh! déjà!

--Je vais faire ma priere, et tu m'embrasseras.

--Mais c'est toi qu'on devrait prier comme on prie les anges.

--Et crois-tu donc que les anges ne prient pas Dieu? dit Diane en s'agenouillant.

Et, du fond du coeur, avec des regards qui semblaient, a travers le plafond, aller chercher Dieu sous les voutes azurees du ciel:

--Seigneur, dit-elle, si tu veux que ta servante vive heureuse et ne meure pas desesperee, protege celui que tu as pousse sur mon chemin, pour que je l'aime et que je n'aime que lui.

Elle achevait ces paroles, Bussy se baissait pour l'envelopper de son bras et ramener son visage a la hauteur de ses levres, quand tout a coup une vitre de la fenetre vola en eclats: puis la fenetre elle-meme, et trois hommes armes parurent sur le balcon, tandis que le quatrieme enfourchait la balustrade.

Celui-la avait le visage couvert d'un masque, et tenait dans la main gauche un pistolet, de l'autre une epee nue.

Bussy demeura un instant immobile et glace par le cri epouvantable que poussa Diane en s'elancant a son cou.

L'homme au masque fit un signe, et ses trois compagnons avancerent d'un pas; un de ces trois hommes etait arme d'une arquebuse.

Bussy, d'un meme mouvement, ecarta Diane avec la main gauche, tandis que de la droite il tirait son epee.

Puis, se repliant sur lui-meme, il l'abaissa lentement et sans perdre de vue ses adversaires.

--Allez, allez, mes braves, dit une voix sepulcrale qui sortit de dessous le masque de velours, il est a moitie mort, la peur l'a tue.

--Tu te trompes, dit Bussy, je n'ai jamais peur!

Diane fit un mouvement pour se rapprocher de lui.

--Rangez-vous, Diane! dit-il avec fermete.

Mais Diane, au lieu d'obeir, se jeta une seconde fois a son cou.

--Vous allez me faire tuer, madame! dit-il.

Diane s'eloigna, le demasquant entierement. Elle comprenait qu'elle ne

pouvait venir en aide a son amant que d'une seule maniere: c'etait en obeissant passivement.

--Ah! ah! dit la voix sombre, c'est bien M. de Bussy; je ne le voulais pas croire, niais que je suis! Vraiment, quel ami, quel bon et excellent ami!

Bussy se taisait, tout en mordant ses levres, et en examinant tout autour de lui quels seraient ses moyens de defense quand il faudrait en venir aux mains.

--Il apprend, continua la voix avec une intonation railleuse que rendait encore plus terrible sa vibration profonde et sombre, il apprend que le grand veneur est absent, qu'il a laisse sa femme seule, que cette femme peut avoir peur; et il vient lui tenir compagnie; et quand cela? la veille d'un duel. Je le repete, quel bon et excellent ami que le seigneur de Bussy!

-- Ah! c'est vous, monsieur de Monsoreau! dit Bussy. Bon! jetez votre masque. Maintenant je sais a qui j'ai affaire.

--Ainsi ferai-je, repliqua le grand veneur.

Et il jeta loin de lui le loup de velours noir.

Diane poussa un faible cri. La paleur du comte etait celle d'un cadavre, tandis que son sourire etait celui d'un damne.

--Ca, finissons, monsieur! dit Bussy; je n'aime pas les facons bruyantes, et c'etait bon pour les heros d'Homere, qui etaient des demi-dieux, de parler avant de se battre; moi, je suis un homme, seulement je suis un homme qui n'a pas peur, attaquez-moi ou laissez-moi passer.

Monsoreau repondit par un rire sourd et strident qui fit tressaillir Diane, mais qui provoqua chez Bussy la plus bouillante colere.

--Passage, voyons! repeta le jeune homme, dont le sang, qui un instant avait reflue vers son coeur, lui montait aux tempes.

--Oh! oh! fit Monsoreau, passage; comment dites-vous cela, monsieur de Bussy?

--Alors, croisez donc le fer, et finissons-en! dit le jeune homme; j'ai besoin de rentrer chez moi, et je demeure loin.

--Vous etiez venu pour coucher ici, monsieur, dit le grand veneur, et vous y coucherez.

Pendant ce temps, la tete de deux autres hommes apparaissait a travers les barres du balcon, et ces deux hommes, enjambant la balustrade, vinrent se placer pres de leurs camarades.

--Quatre et deux font six, dit Bussy; ou sont les autres?

--Ils sont a la porte et attendent, dit le grand veneur.

Diane tomba sur ses genoux, et, quelque effort qu'elle fit, Bussy entendit ses sanglots.

Il jeta un coup d'oeil rapide sur elle, puis ramenant son regard vers le comte:

--Mon cher monsieur, dit-il apres avoir reflechi une seconde, vous savez que je suis un homme d'honneur.

--Oui, dit Monsoreau, vous etes un homme d'honneur, comme madame est une femme chaste.

--Bien, monsieur, repondit Bussy en faisant un leger mouvement de tete de haut en bas; c'est vif, mais c'est merite, et tout cela se payera ensemble. Seulement, comme j'ai demain partie liee avec quatre gentilshommes que vous connaissez, et qu'ils ont la priorite sur vous, je reclame la grace de me retirer ce soir, en vous engageant ma parole de me retrouver ou et quand vous voudrez.

Monsoreau haussa les epaules.

--Ecoutez, dit Bussy, je jure Dieu, monsieur, que, lorsque j'aurai satisfait MM. de Schomberg, d'Epernon, Quelus et Maugiron, je serai a vous, tout a vous et rien qu'a vous. S'ils me tuent, oh bien, vous serez paye par leurs mains, voila tout; si, au contraire, je me trouve en fonds pour vous payer moi-meme....

Monsoreau se retourna vers ses gens.

--Allons! leur dit-il, sus, mes braves!

--Ah! dit Bussy, je me trompais, ce n'est plus un duel, c'est un assassinat.

--Parbleu! fit Monsoreau.

--Oui, je le vois: nous nous etions trompes tous deux l'un a l'egard de l'autre; mais, songez-y, monsieur, le duc d'Anjou prendra mal la chose.

--C'est lui qui m'envoie, dit Monsoreau.

Bussy frissonna, Diane leva les mains au ciel avec un gemissement.

--En ce cas, dit le jeune homme, j'en appelle a Bussy tout seul. Tenez-vous bien, mes braves!

Et, d'un tour de main, il renversa le prie-Dieu, attira a lui une table, et jeta sur le tout une chaise; de sorte qu'il avait, en une

seconde, improvise comme un rempart entre lui et ses ennemis.

Ce mouvement avait été si rapide, que la balle partie de l'arquebuse ne frappa que le prie-Dieu, dans l'épaisseur duquel elle se logea en s'amortissant; pendant ce temps, Bussy abattait une magnifique credence du temps de François 1er, et l'ajoutait à son retranchement.

Diane se trouva cachée par ce dernier meuble; elle comprenait qu'elle ne pouvait aider Bussy que de ses prières, et elle priait.

Bussy jeta un coup d'oeil sur elle, puis sur les assaillants, puis sur son rempart improvisé.

--Allez maintenant, dit-il; mais prenez garde, mon épée pique.

Les braves, poussés par Monsoreau, firent un mouvement vers le sanglier qui les attendait, replié sur lui-même et les yeux ardents; l'un d'eux allongea même la main vers le prie-Dieu pour l'attirer à lui; mais, avant que sa main eut touché le meuble protecteur, l'épée de Bussy, passant par une meurtrière, avait pris le bras dans toute sa longueur, et l'avait percé depuis la saignée jusqu'à l'épaule.

L'homme poussa un cri, et se recula jusqu'à la fenêtre.

Bussy entendit alors des pas rapides dans le corridor, et se crut pris entre deux feux. Il s'élança vers la porte pour en pousser les verrous; mais, avant qu'il l'eût atteinte, elle s'ouvrit.

Le jeune homme fit un pas en arrière pour se mettre en défense à la fois contre ses anciens et contre ses nouveaux ennemis.

Deux hommes se précipitèrent par cette porte.

--Ah! cher maître! cria une voix bien connue, arrivons-nous à temps?

--Remy! dit le comte.

--Et moi! cria une seconde voix; il paraît que l'on assassine ici?

Bussy reconnut cette voix, et poussa un rugissement de joie.

--Saint-Luc! dit-il.

--Moi-même.

--Ah! ah! dit Bussy, je crois maintenant, cher monsieur de Monsoreau, que vous ferez bien de nous laisser passer, car maintenant, si vous ne vous rangez pas, nous passerons sur vous.

--Trois hommes à moi! cria Monsoreau.

Et l'on vit trois nouveaux assaillants apparaître au-dessus de la balustrade.

--Ah ca, mais ils ont donc une armee? dit Saint-Luc.

--Mon Dieu, Seigneur, protegez-le! priait Diane.

--Infame! cria Monsoreau.

Et il s'avanca pour frapper Diane.

Bussy vit le mouvement. Agile comme un tigre, il sauta d'un bond par-dessus le retranchement; son epee rencontra celle de Monsoreau, puis il se fendit, et le toucha a la gorge; mais la distance etait trop grande: il en fut quitte pour une ecorchure.

Cinq ou six hommes fondirent a la fois sur Bussy.

Un de ces hommes tomba sous l'epee de Saint-Luc.

--En avant! cria Remy.

--Non pas en avant, dit Bussy; au contraire, Remy, prends et emporte Diane.

Monsoreau poussa un rugissement, et arracha un pistolet des mains d'un des nouveaux venus.

Remy hesitait.

--Mais vous? dit-il.

--Enleve! enleve! cria Bussy. Je te la confie.

--Mon Dieu! murmura Diane, mon Dieu! secourez-le!

--Venez, madame, dit Remy.

--Jamais; non, jamais je ne l'abandonnerai!

Remy l'enleva entre ses bras.

--Bussy, cria Diane; Bussy, a moi! au secours!

La pauvre femme etait folle, elle ne distinguait plus ses amis de ses ennemis; tout ce qui l'ecartait de Bussy lui etait fatal et mortel.

--Va, va, dit Bussy; je te rejoins.

--Oui, hurla Monsoreau; oui, tu la rejoindras, je l'espere.

Bussy vit le Houdouin osciller, puis s'affaisser sur lui-meme, et presque aussitot tomber en entrainant Diane.

Bussy jeta un cri, et se retournant:

--Ce n'est rien, maitre, dit Remy; c'est moi qui ai reçu la balle; elle est sauve.

Trois hommes se jeterent sur Bussy; au moment ou il se retournait, Saint-Luc passa entre Bussy et les trois hommes; un des trois tomba.

Les deux autres reculerent.

--Saint-Luc, dit Bussy; Saint-Luc, par celle que tu aimes, sauve Diane!

--Mais toi?

--Moi, je suis un homme.

Saint-Luc s'elanca vers Diane, deja relevee sur ses genoux, la prit entre ses bras et disparut avec elle par la porte.

--A moi! cria Monsoreau, a moi, ceux de l'escalier!

--Ah! scelerat! cria Bussy. Ah! lache!

Monsoreau se retira derriere ses hommes.

Bussy tira un revers et poussa un coup de pointe; du premier, il fendit une tete par la tempe; du second, il troua une poitrine.

--Cela deblaye, dit-il.

Puis il revint dans son retranchement.

--Fuyez, maitre, fuyez! murmura Remy.

--Moi! fuir... fuir devant des assassins!

Puis, se penchant vers le jeune homme:

--Il faut que Diane se sauve, lui dit-il; mais toi, qu'as-tu?

--Prenez garde! dit Remy, prenez garde!

En effet, quatre hommes venaient de s'elancer par la porte de l'escalier. Bussy se trouvait pris entre deux troupes.

Mais il n'eut qu'une pensee.

--Et Diane! cria-t-il, Diane!

Alors, sans perdre une seconde, il s'elanca sur ces quatre hommes; pris au depourvu, deux tomberent, un blesse, un mort.

Puis, comme Monsoreau avançait, il fit un pas de retraite, et se

trouva derriere son rempart.

--Poussez les verrous, cria Monsoreau, tournez la clef, nous le tenons, nous le tenons!

Pendant ce temps, par un dernier effort, Remy s'etait traîne jusque devant Bussy; il venait ajouter son corps a la masse du retranchement.

Il y eut une pause d'un instant.

Bussy, les jambes flechies, le corps colle a la muraille, le bras plie, la pointe en arret, jeta un rapide regard autour de lui.

Sept hommes etaient couches a terre, neuf restaient debout.

Bussy les compta des yeux.

Mais, en voyant reluire neuf epees, en entendant Monsoreau encourager ses hommes, en sentant ses pieds clapoter dans le sang, ce vaillant, qui n'avait jamais connu la peur, vit comme l'image de la mort se dresser au fond de la chambre et l'appeler avec son morne sourire.

--Sur neuf, dit-il, j'en tuerai bien cinq encore; mais les quatre autres me tueront. Il me reste des forces pour dix minutes de combat; eh bien, faisons, pendant les dix minutes, ce que jamais homme ne fit ni ne fera.

Alors, detachant son manteau, dont il enveloppa son bras gauche comme d'un bouclier, il fit un bond jusqu'au milieu de la chambre, comme s'il eut ete indigne de sa renommee de combattre plus longtemps a couvert.

La, il rencontra un fouillis dans lequel son epee glissa comme une vipere dans sa couvee; trois fois il vit jour et allongea le bras dans ce jour; trois fois il entendit crier le cuir des baudriers ou le buffle des justaucorps, et trois fois un filet de sang tiede coula jusque sur sa main droite par la rainure de la lame.

Pendant ce temps, il avait pare vingt coups de taille ou de pointe avec son bras gauche. Le manteau etait hache.

La tactique des assassins changea en voyant tomber deux hommes et se retirer le troisieme: ils renoncerent a faire usage de l'epee, les uns tomberent sur lui a coups de crosse de mousquet, les autres tirerent sur lui leurs pistolets, dont ils ne s'etaient pas encore servis et dont il eut l'adresse d'eviter les balles, soit en se jetant de cote, soit en se baissant. Dans cette heure supreme, tout son etre se multipliait, car, non-seulement il voyait, entendait et agissait, mais encore il devinait presque la plus subite et la plus secrete pensee de ses ennemis; Bussy enfin etait dans un de ces moments ou la creature atteint l'apogee de la perfection; il etait moins qu'un dieu, parce qu'il etait mortel, mais il etait certes plus qu'un homme.

Alors il pensa que tuer Monsoreau ce devait mettre fin au combat: il le chercha donc des yeux parmi ses assassins; mais celui-ci, aussi calme que Bussy était animé, chargeait les pistolets de ses gens, ou, les prenant tout chargés de leurs mains, tirait tout en se tenant masque derrière ses spadassin.

Mais c'était chose facile pour Bussy que de faire une trouée; il se jeta au milieu des sbires, qui s'écartèrent, et se trouva face à face avec Monsoreau.

En ce moment, celui-ci, qui tenait un pistolet tout armé, ajusta Bussy et fit feu.

La balle rencontra la lame de l'épée, et la brisa à six pouces au-dessous de la poignée,

--Desarme! cria Monsoreau, desarme!

Bussy fit un pas de retraite, et, en reculant, ramassa sa lame brisée.

En une seconde, elle fut soudée à son poignet avec son mouchoir.

Et la bataille recommença, présentant ce spectacle prodigieux d'un homme presque sans armes, mais aussi presque sans blessures, épouvantant six hommes bien armés et se faisant un rempart de dix cadavres.

La lutte recommença et redevint plus terrible que jamais; tandis que les gens de Monsoreau se ruèrent sur Bussy, Monsoreau, qui avait deviné que le jeune homme cherchait une arme par terre, tirait à lui toutes celles qui pouvaient être à sa portée.

Bussy était entouré; le tronçon de sa lame, ébréchée, tordu, émoussé, vacillait dans sa main; la fatigue commençait à engourdir son bras; il regardait autour de lui, quand un des cadavres, ranimé, se releva sur ses genoux, lui mit aux mains une longue et forte rapière.

Ce cadavre, c'était Remy, dont le dernier effort était un dévouement.

Bussy poussa un cri de joie, et bondit en arrière, afin de dégager sa main de son mouchoir et de se débarrasser du tronçon devenu inutile.

Pendant ce temps, Monsoreau s'approcha de Remy et lui déchargea, à bout portant, son pistolet dans la tête.

Remy tomba le front fracassé, et, cette fois, pour ne plus se relever.

Bussy jeta un cri, ou plutôt poussa un rugissement.

Les forces lui étaient revenues avec les moyens de défense; il fit siffler son épée en cercle, abattit un poignet à droite et ouvrit une joue à gauche.

La porte se trouvait dégagée par ce double coup.

Agile et nerveux, il s'élança contre elle et essaya de l'enfoncer avec une secousse qui ébranla le mur. Mais les verrous lui résisterent.

Epuisé de l'effort, Bussy laissa retomber son bras droit, tandis que, du gauche, il essayait de tirer les verrous derrière lui, tout en faisant face à ses adversaires.

Pendant cette seconde, il recut un coup de feu qui lui perça la cuisse et deux coups d'épée lui entamèrent les flancs.

Mais il avait tiré les verrous et tourné la clef.

Hurlant et sublime de fureur, il foudroya d'un revers le plus acharné des bandits, et, se fendant sur Monsoreau, il le toucha à la poitrine.

Le grand veneur vociféra une malédiction.

--Ah! dit Bussy en tirant la porte, je commence à croire que j'échapperai.

Les quatre hommes jetèrent leurs armes et s'accrochèrent à Bussy: ils ne pouvaient l'atteindre avec le fer, tant sa merveilleuse adresse le faisait invulnérable; ils tentèrent de l'étouffer.

Mais à coups de pommeau d'épée, mais à coups de taille, Bussy les assommait, les hachait sans relâche. Monsoreau s'approcha deux fois du jeune homme et fut touché deux fois encore.

Mais trois hommes s'attachèrent à la poignée de son épée et la lui arrachèrent des mains.

Bussy ramassa un trépied de bois sculpté qui servait de tabouret, frappa trois coups, abattit deux hommes; mais le trépied se brisa sur l'épaule du dernier, qui resta debout.

Celui-là lui enfonça sa dague dans la poitrine.

Bussy le saisit au poignet, arracha la dague, et, la retournant contre son adversaire, il le força de se poignarder lui-même.

Le dernier sauta par la fenêtre.

Bussy fit deux pas pour le poursuivre; mais Monsoreau, étendu parmi les cadavres, se releva à son tour et lui ouvrit le jarret d'un coup de couteau.

Le jeune homme poussa un cri, chercha des yeux une épée, ramassa la première venue, et la plongea si vigoureusement dans la poitrine du grand veneur, qu'il le cloua au parquet.

--Ah! s'écria Bussy, je ne sais pas si je mourrai; mais, du moins, je

t'aurai vu mourir!

Monsoreau voulut repondre; mais ce fut son dernier soupir qui passa par sa bouche entr'ouverte.

Bussy alors se traina vers le corridor, il perdait tout son sang par sa blessure de la cuisse et surtout par celle du jarret.

Il jeta un dernier regard derriere lui.

La lune venait de sortir brillante d'un nuage, sa lumiere entrait dans cette chambre inondee de sang; elle vint se mirer aux vitres et illuminer les murailles hachees par les coups d'epées, trouees par les balles, effleurant au passage les pales visages des morts, qui, pour la plupart, avaient conserve en expirant le regard feroce et menacant de l'assassin.

Bussy, a la vue de ce champ de bataille peuple par lui, tout blesse, tout mourant qu'il etait, se sentit pris d'un orgueil sublime.

Comme il l'avait dit, il avait fait ce qu'aucun homme n'aurait pu faire.

Il lui restait maintenant a fuir, a se sauver; mais il pouvait fuir, car il fuyait devant les morts.

Mais tout n'etait pas fini pour le malheureux jeune homme.

En arrivant sur l'escalier, il vit reluire des armes dans la cour; un coup de feu partit: la balle lui traversa l'epaule.

La cour etait gardee.

Alors il songea a cette petite fenetre par laquelle Diane lui promettait de regarder le combat du lendemain, et, aussi rapidement qu'il put, il se traina de ce cote.

Elle etait ouverte, en encadrant un beau ciel parseme d'etoiles. Bussy referma et verrouilla la porte derriere lui; puis il monta sur la fenetre a grand'peine, enjamba la rampe, et mesura des yeux la grille de fer, afin de sauter de l'autre cote.

--Oh! je n'aurai jamais la force! murmura-t-il.

Mais, en ce moment, il entendit des pas dans l'escalier; c'etait la seconde troupe qui montait.

Bussy etait hors de defense; il rappela toutes ses forces. S'aidant de la seule main et du seul pied dont il put se servir encore, il s'elanca.

Mais, en s'elancant, la semelle de sa botte glissa sur la pierre.

Il avait tant de sang aux pieds!

Il tomba sur les pointes du fer: les unes pénétrèrent dans son corps, les autres s'accrochèrent à ses habits, et il demeura suspendu.

En ce moment, il pensa au seul ami qui lui restait au monde.

--Saint-Luc! cria-t-il, à moi! Saint-Luc! à moi!

--Ah! c'est vous, monsieur de Bussy? dit tout à coup une voix sortant d'un massif d'arbres?

Bussy tressaillit. Cette voix n'était pas celle de Saint-Luc.

--Saint-Luc! cria-t-il de nouveau, à moi! à moi! ne crains rien pour Diane. J'ai tué le Monsoreau!

Il espérait que Saint-Luc était caché aux environs, et viendrait à cette nouvelle.

--Ah! le Monsoreau est tué? dit une autre voix.

--Oui.

--Bien.

Et Bussy vit deux hommes sortir du massif; ils étaient masqués tous deux.

--Messieurs, dit Bussy, messieurs, au nom du ciel, secourez un pauvre gentilhomme qui peut échapper encore, si vous le secourez.

--Qu'en pensez-vous, monseigneur? demanda à demi-voix un des deux inconnus.

--Imprudent! dit l'autre.

--Monseigneur! s'écria Bussy, qui avait entendu, tant l'acuité de ses sens s'était augmentée du désespoir de sa situation; monseigneur! délivrez-moi, et je vous pardonnerai de m'avoir trahi!

--Entends-tu? dit l'homme masqué.

--Qu'ordonnez-vous?

--Eh bien, que tu le délivres.

Puis il ajouta avec un rire que cacha son masque:

--De ses souffrances....

Bussy tourna la tête du côté par où venait la voix qui osait parler avec un accent railleur dans un pareil moment.

--Oh! je suis perdu! murmura-t-il.

En effet, au meme moment, le canon d'une arquebuse se posa sur sa poitrine, et le coup partit.

La tete de Bussy retomba sur son epaule; ses mains se roidirent.

--Assassin! dit-il, sois maudit!

Et il expira en prononcant le nom de Diane.

Les gouttes de son sang tomberent du treillis sur celui qu'on avait appele monseigneur.

--Est-il mort? crierent plusieurs hommes qui, apres avoir enfonce la porte, apparaissaient a la fenetre.

--Oui, cria Aurilly, mais fuyez; songez que monseigneur le duc d'Anjou etait le protecteur et l'ami de M. de Bussy.

Les hommes n'en demanderent pas davantage; ils disparurent. Le duc entendit le bruit de leurs pas s'eloigner, décroitre et se perdre.

--Maintenant, Aurilly, dit l'autre homme masque, monte dans cette chambre, et jette-moi par la fenetre le corps du Monsoreau.

Aurilly monta, reconnut, parmi ce nombre inoui de cadavres, le corps du grand veneur, le chargea sur ses epaules, et, comme le lui avait ordonne son compagnon, il jeta par la fenetre le corps, qui, en tombant, vint a son tour eclabousser de son sang les habits du duc d'Anjou.

Francois fouilla sous le justaucorps du grand veneur et en tira l'acte d'alliance signe de sa royale main.

--Voila ce que je cherchais, dit-il; nous n'avons plus rien a faire ici.

--Et Diane! demanda Aurilly, de la fenetre.

--Ma foi! je ne suis plus amoureux; et, comme elle ne nous a pas reconnus, detache-la, detache aussi Saint-Luc, et que tous deux s'en aillent ou ils voudront.

Aurilly disparut.

--Je ne serai pas roi de France de ce coup-ci encore, dit le duc en déchirant l'acte en morceaux. Mais, de ce coup-ci non plus, je ne serai pas encore decapite pour cause de haute trahison.

## CHAPITRE XXXIII

### COMMENT FRERE GORENFLOT SE TROUVA PLUS QUE JAMAIS ENTRE LA POTENCE ET L'ABBAYE.

L'aventure de la conspiration fut jusqu'au bout une comédie; les Suisses, placés à l'embouchure de ce fleuve d'intrigue, non plus que les gardes françaises embusqués à son confluent, et qui avaient tendu leurs filets pour y prendre les gros conspirateurs, ne purent pas même saisir le fretin.

Tout le monde avait file par le passage souterrain.

Ils ne virent donc rien sortir de l'abbaye; ce qui fit qu'aussitôt la porte enfoncée, Crillon se mit à la tête d'une trentaine d'hommes et fit invasion dans Sainte-Geneviève avec le roi.

Un silence de mortregnait dans les vastes et sombres bâtiments. Crillon, en homme de guerre expérimenté, eut mieux aimé un grand bruit; il craignait quelque embûche.

Mais en vain se couvrit-on d'éclaireurs, en vain ouvrit-on les portes et les fenêtres, en vain fouilla-t-on la crypte, tout était désert.

Le roi marchait des premiers, l'épée à la main, criant à tue-tête:

--Chicot! Chicot!

Personne ne répondait.

--L'auraient-ils tué? disait le roi. Mordieu! ils me payeraient mon fou le prix d'un gentilhomme.

--Vous avez raison, sire, répondit Crillon, car c'en est un, et des plus braves.

Chicot ne répondait pas, parce qu'il était occupé à fustiger M. de Mayenne, et qu'il prenait un si grand plaisir à cette occupation, qu'il ne voyait ni n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui.

Cependant, lorsque le duc eut disparu, lorsque Gorenflot fut évanoui, comme rien ne préoccupait plus Chicot, il entendit appeler et reconnut la voix royale.

--Par ici, mon fils, par ici! cria-t-il de toute sa force, en essayant de remettre au moins Gorenflot sur son derrière.

Il y parvint et l'adossa contre un arbre.

La force qu'il était obligé d'employer à cette œuvre charitable était

a sa voix une partie de sa sonorité, de sorte que Henri crut un instant remarquer que cette voix arrivait à lui empreinte d'un accent lamentable.

Il n'en était cependant rien: Chicot, au contraire, était dans toute l'exaltation du triomphe; seulement, voyant le piteux état du moine, il se demandait s'il fallait faire percer à jour cette traîtresse bedaine, ou user de clémence envers ce volumineux tonneau.

Il regardait donc Gorenflot comme, pendant un instant, Auguste eut regardé Cinna.

Gorenflot devenait peu à peu à lui, et, si stupide qu'il fut, il ne l'était pas cependant au point de se faire illusion sur ce qui l'attendait; d'ailleurs, il ne ressemblait pas mal à ces sortes d'animaux incessamment menacés par les hommes, qui sentent instinctivement que jamais la main ne les touche que pour les battre, que jamais la bouche ne les effleure que pour les manger.

Ce fut dans cette disposition intérieure d'esprit qu'il rouvrit les yeux.

--Seigneur Chicot! s'écria-t-il.

--Ah! ah! fit le Gascon, tu n'es donc pas mort?

--Mon bon seigneur Chicot, continua le moine en faisant un effort pour joindre les deux mains devant son énorme ventre, est-il donc possible que vous me livriez à mes persécuteurs, moi! Gorenflot?

--Canaille! dit Chicot avec un accent de tendresse mal déguisée.

Gorenflot se mit à hurler. Après être parvenu à joindre les mains, il essayait de se les tordre.

--Moi qui ai fait avec vous de si bons diners! cria-t-il en suffoquant; moi qui buvais si gracieusement, selon vous, que vous m'appeliez toujours le roi des éponges; moi qui aimais tant les poulardes que vous commandiez à la Corne-d'Abondance, que je n'en laissais jamais que les os.

Ce dernier trait parut le sublime du genre à Chicot, et le détermina tout à fait pour la clémence.

--Les voilà! juste Dieu! cria Gorenflot en essayant de se relever, mais sans pouvoir en venir à bout; les voilà! ils viennent, je suis mort! Oh! bon seigneur Chicot, secourez-moi!

Et le moine, ne pouvant parvenir à se relever, se jeta, ce qui était plus facile, la face contre terre.

--Releve-toi, dit Chicot.

--Me pardonnez-vous?

--Nous verrons.

--Vous m'avez tant battu, que cela peut passer comme ca.

Chicot eclata de rire. Le pauvre moine avait l'esprit si trouble, qu'il avait cru recevoir les coups remboursés a Mayenne.

--Vous riez, bon seigneur Chicot? dit-il.

--Eh! sans doute, je ris, animal!

--Je vivrai donc?

--Peut-etre.

--Enfin, vous ne ririez pas si votre Gorenflot allait mourir.

--Cela ne depend pas de moi, dit Chicot; cela depend du roi: le roi seul a droit de vie et de mort.

Gorenflot fit un effort, et parvint a se caler sur ses deux genoux.

En ce moment, les tenebres furent envahies par une splendide lumiere; une foule d'habits brodes et d'epees flamboyantes, aux lueurs des torches, entouraient les deux amis.

--Ah! Chicot! mon cher Chicot! s'ecria le roi, que je suis aise de te revoir!

--Vous entendez, mon bon monsieur Chicot, dit tout bas le moine, ce grand prince est heureux de vous revoir.

--Eh bien?

--Eh bien, dans son bonheur, il ne vous refusera point ce que vous lui demanderez; demandez-lui ma grace.

--Au vilain Herodes?

--Oh! oh! silence, cher monsieur Chicot!

--Eh bien, sire, demanda Chicot en se retournant vers le roi, combien en tenez-vous?

--\_Confiteor!\_ disait Gorenflot.

--Pas un, repliqua Crillon. Les traitres! il faut qu'ils aient trouve quelque ouverture a nous inconnue.

--C'est probable, dit Chicot.

--Mais tu les as vus? dit le roi.

--Certainement que je les ai vus.

--Tous?

--Depuis le premier jusqu'au dernier.

--\_Confiteor!\_ repetait Gorenflot, qui ne pouvait sortir de la.

--Tu les as reconnus, sans doute?

--Non, sire.

--Comment! tu ne les as pas reconnus?

--C'est-a-dire, je n'en ai reconnu qu'un seul, et encore....

--Et encore?

--Ce n'était pas a son visage, sire.

--Et lequel as-tu reconnu?

--M. de Mayenne.

--M. de Mayenne? Celui a qui tu devais....

--Eh bien, nous sommes quittes, sire.

--Ah! conte-moi donc cela, Chicot!

--Plus tard, mon fils, plus tard; occupons-nous du present.

--\_Confiteor!\_ repetait Gorenflot.

--Ah! vous avez fait un prisonnier, dit tout a coup Crillon en laissant tomber sa large main sur Gorenflot, qui, malgre la resistance que presentait sa masse, plia sous le coup.

Le moine perdit la parole.

Chicot tarda a repondre, permettant que, pour un moment, toutes les angoisses qui naissent de la plus profonde terreur vinsent habiter le coeur du malheureux moine.

Gorenflot faillit s'evanouir une seconde fois en voyant autour de lui tant de coleres inassouvies.

Enfin, apres un moment de silence, pendant lequel Gorenflot crut entendre bruire a son oreille la trompette du jugement dernier:

--Sire, dit Chicot, regardez bien ce moine.

Un des assistants approcha une torche du visage de Gorenflot; celui-ci ferma les yeux pour avoir moins à faire en passant de ce monde dans l'autre.

--Le predicateur Gorenflot? s'ecria Henri.

--\_Confiteor, confiteor, confiteor\_, repeta vivement le moine.

--Lui-meme, repondit Chicot.

--Celui qui....

--Justement, interrompit le Gascon.

--Ah! ah! fit le roi d'un air de satisfaction.

On eut recueilli la sueur avec une ecuelle sur les joues de Gorenflot.

Et il y avait de quoi, car on entendait sonner les epees, comme si le fer lui-meme eut ete doue de vie et emu d'impatience.

Quelques-uns s'approcherent menacants.

Gorenflot les sentit plutot qu'il ne les vit venir, et poussa un faible cri.

--Attendez, dit Chicot, il faut que le roi sache tout.

Et prenant Henri à l'ecart:

--Mon fils, lui dit-il tout bas, rends grace au Seigneur d'avoir permis à ce saint homme de naitre, il y a quelque trente-cinq ans; car c'est lui qui nous a sauves tous.

--Comment cela?

--Oui, c'est lui qui m'a raconte le complot depuis alpha jusqu'à omega.

--Quand cela?

--Il y a huit jours à peu pres, de sorte que si jamais les ennemis de Votre Majeste le trouvaient, ce serait un homme mort.

Gorenflot n'entendit que les derniers mots.

--Un homme mort!

Et il tomba sur ses deux mains.

--Digne homme, dit le roi en jetant un bienveillant coup d'oeil sur cette masse de chair, qui, aux regards de tout homme sense, ne

representait qu'une somme de matiere capable d'absorber et d'eteindre les brasiers d'intelligence; digne homme! nous le couvrirons de notre protection!

Gorenflot saisit au vol ce regard misericordieux, et demeura, comme le masque du parasite antique, riant d'un cote jusqu'aux dents et pleurant de l'autre jusqu'aux oreilles.

--Et tu feras bien, mon roi, repondit Chicot, car c'est un serviteur des plus etonnants.

--Que penses-tu donc qu'il faille faire de lui? demanda le roi.

--Je pense que tant qu'il sera dans Paris, il courra gros risque.

--Si je lui donnais des gardes? dit le roi.

Gorenflot entendit cette proposition de Henri.

--Bon! dit-il, il parait que j'en serai quitte pour la prison. J'aime encore mieux cela que l'estrapade; et, pourvu qu'on me nourrisse bien....

--Non pas, dit Chicot, inutile; il suffit que tu me permettes de l'emmener.

--Ou cela?

--Chez moi.

--Eh bien, emmene-le, et reviens au Louvre, ou je vais retrouver nos amis, pour les preparer au jour de demain.

--Levez-vous, mon reverend pere, dit Chicot au moine.

--Il raille, murmura Gorenflot; mauvais cour!

--Mais releve-toi donc, brute! reprit tout bas le Gascon en lui donnant un coup de genou au derriere.

--Ah! j'ai bien merite cela! s'ecria Gorenflot.

--Que dit-il donc? demanda le roi.

--Sire, reprit Chicot, il se rappelle toutes ses fatigues, il enumere toutes ses tortures, et, comme je lui promets la protection de Votre Majeste, il dit dans la conscience de ce qu'il vaut: "J'ai bien merite cela!"

--Pauvre diable! dit le roi: aies-en bien soin, au moins, mon ami.

--Ah! soyez tranquille, sire; quand il est avec moi, il ne manque de rien.

--Ah! monsieur Chicot! s'écria Gorenflot, mon cher monsieur Chicot, ou me mene-t-on?

--Tu le sauras tout a l'heure. En attendant, remercie Sa Majeste, monstre d'iniquites! remercie.

--De quoi?

--Remercie, te dis-je!

--Sire, balbutia Gorenflot, puisque votre gracieuse Majeste....

--Oui, dit Henri, je sais tout ce que vous avez fait dans votre voyage de Lyon, pendant la soiree de la Ligue, et aujourd'hui enfin. Soyez tranquille, vous serez recompense selon vos merites.

Gorenflot poussa un soupir.

--Ou est Panurge? demanda Chicot.

--Dans l'ecurie, pauvre bete!

--Eh bien, va le chercher, monte dessus, et reviens me trouver ici.

--Oui, monsieur Chicot.

Et le moine s'eloigna le plus vite qu'il put, etonne de ne pas etre suivi par des gardes.

--Maintenant, mon fils, dit Chicot, garde vingt hommes pour ton escorte, et detaches-en dix autres avec M. de Crillon.

--Ou dois-je les envoyer?

--A l'hotel d'Anjou, et qu'on t'amene ton frere.

--Pourquoi cela?

--Pour qu'il ne se sauve pas une seconde fois.

--Est-ce que mon frere....

--T'es-tu mal trouve d'avoir suivi mes conseils aujourd'hui?

--Non, par la mordieu!

--Eh bien, fais ce que je te dis.

Henri donna l'ordre au colonel des gardes francaises de lui amener le duc d'Anjou au Louvre.

Crillon, qui n'avait pas une profonde tendresse pour le prince, partit

aussitot.

--Et toi? dit Henri.

--Moi, j'attends mon saint.

--Et tu me rejoins au Louvre?

--Dans une heure.

--Alors je te quitte.

--Va, mon fils.

Henri partit avec le reste de la troupe.

Quant a Chicot, il s'achemina vers les ecuries, et, comme il entrait dans la cour, il vit apparaitre Gorenflot monte sur Panurge.

Le pauvre diable n'avait pas meme eu l'idee d'essayer de se soustraire au sort qui l'attendait.

--Allons, allons, dit Chicot en prenant Panurge par la longe, depechons, on nous attend.

Gorenflot ne fit pas l'ombre de la resistance, seulement il versait tant de larmes, qu'on eut pu le voir maigrir a vue d'oeil.

--Quand je le disais! murmurait-il; quand je le disais!

Chicot tirait Panurge a lui, tout en haussant les epaules.

#### CHAPITRE XXXIV

OU CHICOT DEVINE POURQUOI D'EPERON AVAIT DU SANG AUX PIEDS ET N'EN AVAIT PAS AUX JOUES.

Le roi, en rentrant au Louvre, trouva ses amis couches et dormant d'un paisible sommeil.

Les evenements historiques ont une singuliere influence, c'est de refleter leur grandeur sur les circonstances qui les ont precedes.

Ceux qui considereront donc les evenements qui devaient arriver le matin meme, car le roi rentrait vers deux heures au Louvre; ceux, disons-nous, qui considereront ces evenements avec le prestige que donne la prescience, trouveront peut-etre quelque interet a voir le roi, qui vient de manquer perdre la couronne, se refugier pres de ses trois amis, qui, dans quelques heures, doivent affronter pour lui un

danger ou ils risquent de perdre la vie.

Le poete, cette nature privilegiee qui ne prevoit pas, mais qui devine, trouvera, nous en sommes certain, melancoliques et charmants ces jeunes visages que le sommeil rafraichit, que la confiance fait sourire, et qui, pareils a des freres couches dans le dortoir paternel, reposent sur leurs lits ranges a cote les uns des autres.

Henri s'avanca legerement au milieu d'eux, suivi par Chicot, qui, apres avoir depose son patient en lieu de surete, etait venu rejoindre le roi.

Un lit etait vide, celui de d'Epernon.

--Pas rentre encore, l'imprudent! murmura le roi; ah! le malheureux! ah! le fou! se battre contre Bussy, l'homme le plus brave de France, le plus dangereux du monde, et n'y pas plus songer!

--Tiens, au fait, dit Chicot.

--Qu'on le cherche! qu'on l'amene! s'ecria le roi. Puis qu'on me fasse venir Miron; je veux qu'il endorme cet etourdi, fut-ce malgre lui. Je veux que le sommeil le rende robuste et souple, et en etat de se defendre.

--Sire, dit un huissier, voici M. d'Epernon qui rentre a l'instant meme.

D'Epernon venait de rentrer, en effet. Apprenant le retour du roi, et se doutant de la visite qu'il allait faire au dortoir, il se glissait vers la chambre commune, esperant y arriver inapercu.

Mais on le guettait, et, comme nous l'avons vu, on annonca son retour au roi. Voyant qu'il n'y avait pas moyen d'echapper a la mercuriale, il aborda le seuil, tout confus.

--Ah! te voila enfin! dit Henri; viens ici, malheureux, et vois les amis.

D'Epernon jeta un regard tout autour de la chambre, et fit signe qu'effectivement il avait vu.

--Vois tes amis, continua Henri: ils sont sages, ils ont compris de quelle importance est le jour de demain; et toi, malheureux, au lieu de prier comme ils ont fait, et de dormir comme ils font, tu vas courir le passe-dix et les ribaudes. Cordieu! que tu es pale! et la belle figure que tu feras demain, si tu n'en peux deja plus ce soir!

D'Epernon etait bien pale, en effet, si pale, que la remarque du roi le fit rougir.

--Allons, continua Henri, couche-toi, je le veux! et dors. Pourras-tu dormir, seulement?

--Moi? dit d'Epernon comme si une pareille question le blessait au fond du coeur.

--Je te demande si tu auras le temps de dormir. Sais-tu que vous vous battez au jour; que, dans cette malheureuse saison, le jour vient a quatre heures? il en est deux; deux heures te restent a peine.

--Deux heures bien employees, dit d'Epernon, suffisent a bien des choses.

--Tu dormiras?

--Parfaitement, sire.

--Et moi, je n'en crois rien.

--Pourquoi cela?

--Parce que tu es agite, tu penses a demain. \*\*\*<p>\*\*\* Helas! tu as raison, car demain, c'est aujourd'hui. Mais, malgre moi, m'emporte le desir secret de dire que nous ne sommes point encore arrives au jour fatal.

--Sire, dit d'Epernon, je dormirai, je vous le promets; mais, pour cela, faut-il encore que Votre Majeste me laisse dormir.

--C'est juste, dit Chicot.

En effet, d'Epernon se deshabilla, et se coucha avec un calme et meme une satisfaction qui parurent de bonne augure au prince et a Chicot.

--Il est brave comme un Cesar, dit le roi.

--Si brave, fit Chicot en se grattant l'oreille, que, ma parole d'honneur, je n'y comprends plus rien.

--Vois, il dort deja.

Chicot s'approcha du lit; car il doutait que la securite de d'Epernon allat jusque-la.

--Oh! oh! fit-il tout a coup.

--Quoi donc? demanda le roi.

--Regarde.

Et, du doigt, Chicot montra au roi les bottes de d'Epernon.

--Du sang, murmura le roi.

--Il a marche dans le sang, mon fils. Quel brave!

--Serait-il blessé? demanda, le roi avec inquiétude.

--Bah! il l'aurait dit. Et puis, a moins qu'il ne fut blessé comme Achille, au talon....

--Tiens, et son pourpoint aussi est taché, vois sa manche. Que lui est-il donc arrivé?

--Peut-être a-t-il tué quelqu'un, dit Chicot.

--Pourquoi faire?

--Pour se faire la main, donc!

--C'est singulier! fit le roi.

Chicot se gratta beaucoup plus sérieusement l'oreille.

--Hum! hum! dit-il.

--Tu ne me réponds pas.

--Si fait; je fais: hum! hum! Cela signifie beaucoup de choses, ce me semble.

--Mon Dieu! dit Henri, que se passe-t-il donc autour de moi, et quel est l'avenir qui m'attend? Heureusement que demain....

--Aujourd'hui, mon fils, tu confonds toujours.

--Oui, c'est vrai.

--Eh bien, aujourd'hui?

--Aujourd'hui je serai tranquille.

--Pourquoi cela?

--Parce qu'ils m'auront tué les Angevins maudits.

--Tu crois, Henri?

--J'en suis sûr, ils sont braves.

--Je n'ai pas entendu dire que les Angevins fussent lâches.

--Non sans doute; mais vois comme ils sont forts, vois le bras de Schomberg: les beaux muscles! les beaux bras!

--Ah! si tu voyais celui d'Anraguet!

--Vois cette levre impérieuse de Quelus, et ce front de Maugiron,

hautain jusque dans son sommeil! Avec de telles figures on ne peut manquer de vaincre. Ah! quand ces yeux-la lancent l'éclair, l'ennemi est déjà à moitié vaincu.

--Cher ami, dit Chicot en secouant tristement la tête, il y a, au-dessous de fronts aussi hautains que celui-ci, des yeux que je connais, qui lancent des éclairs non moins terribles que ceux sur lesquels tu comptes. Est-ce là tout ce qui te rassure?

--Non, viens, et je te montrerai quelque chose.

--Ou cela?

--Dans mon cabinet.

--Et ce quelque chose que tu vas me montrer te donne la confiance de la victoire?

--Oui.

--Viens donc.

--Attends.

Et Henri fit un pas pour se rapprocher des jeunes gens.

--Quoi? demanda Chicot.

--Ecoute, je ne veux, demain, ou plutôt aujourd'hui, ni les attrister, ni les attendre. Je vais prendre congé d'eux tout de suite.

Chicot secoua la tête.

--Prends, mon fils, dit-il.

L'intonation de voix avec laquelle il prononça ces paroles était si mélancolique, que le roi sentit un frisson qui parcourait ses veines et qui conduisait une larme à ses yeux arides.

--Adieu, mes amis, murmura le roi; adieu, mes bons amis.

Chicot se détourna, son cœur n'était pas plus de marbre que celui du roi.

Mais bientôt, comme malgré lui, ses yeux se reportèrent sur les jeunes gens.

Henri se penchait vers eux, et les baisait au front l'un après l'autre.

Une pale bougie rose éclairait cette scène, et communiquait sa teinte funèbre aux draperies de la chambre et aux visages des acteurs.

Chicot n'était pas superstitieux; mais, lorsqu'il vit Henri toucher de ses lèvres le front de Maugiron, de Quelus et de Schomberg, son imagination lui representa un vivant desole qui venait faire ses adieux a des morts deja couches sur leurs tombeaux.

--C'est singulier, dit Chicot, je n'ai jamais eprouve cela; pauvres enfants!

A peine le roi eut-il acheve d'embrasser ses amis, que d'Epernon rouvrit les yeux pour voir s'il etait parti.

Il venait de quitter la chambre, appuye sur le bras de Chicot.

D'Epernon sauta en bas de son lit, et se mit a effacer du mieux qu'il put les taches de sang empreintes sur ses bottes et sur son habit.

Cette occupation ramena sa pensee vers la scene de la place de la Bastille.

--Je n'eusse jamais eu, murmura-t-il, assez de sang pour cet homme qui en a tant verse ce soir a lui seul.

Et il se recoucha.

Quant a Henri, il conduisit Chicot a son cabinet, et, ouvrant un long coffret d'ebene double de satin blanc:

--Tiens, dit-il, regarde.

--Des epees, fit Chicot. Je vois bien. Apres.

--Oui, des epees; mais des epees benites, cher ami.

--Par qui?

--Par notre saint-pere le pape lui-meme, lequel m'accorde cette faveur. Tel que tu le vois, ce coffret, pour aller a Rome et revenir, me coute vingt chevaux et quatre hommes; mais j'ai les epees.

--Piquent-elles bien? demanda Chicot.

--Sans doute; mais ce qui fait leur merite supreme, Chicot, c'est d'etre benites.

--Oui, je le sais bien; mais cela me fait toujours plaisir de savoir qu'elles piquent.

--Païen!

--Voyons, mon fils, maintenant parlons d'autres choses.

--Soit; mais depechons.

--Tu veux dormir?

--Non, je veux prier.

--En ce cas, parlons d'affaires. As-tu fait venir M. d'Anjou?

--Oui, il attend en bas.

--Que comptes-tu en faire?

--Je compte le faire jeter a la Bastille.

--C'est fort sage. Seulement choisis un cachot bien profond, bien sur, bien clos; celui, par exemple, qui a recu le connetable de Saint-Pol ou Jacques d'Armagnac.

--Oh! sois tranquille.

--Je sais ou l'on vend de beau velours noir, mon fils.

--Chicot, c'est mon frere!

--C'est juste, et, a la cour, le deuil de famille se porte en violet. Lui parleras-tu?

--Oui, certainement, ne fut-ce que pour lui oter tout espoir, en lui prouvant que ses complots sont decouverts.

--Hum! fit Chicot.

--Vois-tu quelque inconvenient a ce que je l'entretienne?

--Non; mais, a ta place, je supprimerais le discours et doublerais la prison.

--Qu'on amene le duc d'Anjou! dit Henri.

--C'est egal, dit Chicot en secouant la tete, je m'en tiens a ma premiere idee.

Un moment apres, le duc entra; il etait fort pale et desarme. Crillon le suivait, tenant son epee a la main.

--Ou l'avez-vous trouve? demanda le roi a Crillon, l'interrogeant du meme ton que si le duc n'eut point ete la.

--Sire, Son Altesse n'etait pas chez elle, mais un instant apres que j'eus pris possession de son hotel au nom de Votre Majeste, Son Altesse est rentree, et nous l'avons arretee sans resistance.

--C'est bien heureux, dit le roi avec dedain.

Puis, se retournant vers le prince:

--Ou etiez-vous, monsieur? demanda-t-il.

--Quelque part que je fusse, sire, soyez convaincu, repondit le duc, que je m'occupais de vous.

--Je m'en doute, dit Henri, et votre reponse me prouve que je n'avais pas tort de vous rendre la pareille.

Francois s'inclina, calme et respectueux.

--Voyons; ou etiez-vous? dit le roi en marchant vers son frere, que faisiez-vous tandis qu'on arretait vos complices?

--Mes complices? dit Francois.

--Oui, vos complices, repeta le roi.

--Sire, a coup sur, Votre Majeste est mal renseignee a mon egard.

--Oh! cette fois, monsieur, vous ne m'echapperez pas, et votre carriere de crimes est terminee. Cette fois encore vous n'heriterez pas de moi, mon frere....

--Sire, sire, par grace, moderez-vous: il y a bien certainement quelqu'un qui vous aigrit contre moi.

--Miserable! s'ecria Henri au comble de la colere, tu mourras de faim dans un cachot de la Bastille.

--J'attends vos ordres, sire, et je les benis, dussent-ils me frapper de mort.

--Mais enfin, ou etiez-vous, hypocrite?

--Sire, je sauvais Votre Majeste, et je travaillais a la gloire et a la tranquillite de son regne.

--Oh! fit le roi petrifie, sur mon honneur, l'audace est grande.

Bah! fit Chicot en se renversant en arriere, contez-nous donc cela, mon prince, ce doit etre curieux.

--Sire, je le dirais a l'instant meme a Votre Majeste, si Votre Majeste m'eut traite en frere; mais, comme elle me traite en coupable, j'attendrai que l'evenement parle pour moi.

Sur ces mots, il salua de nouveau et plus profondement encore que la premiere fois, le roi son frere, et, se retournant vers Crillon et les autres officiers qui etaient la:

--Ca, dit-il, lequel d'entre vous, messieurs, va conduire le premier prince du sang de France a la Bastille?

Chicot réfléchissait: un éclair illumina son esprit.

--Ah! ah! murmura-t-il, je crois que je comprends, a cette heure, pourquoi M. d'Épernon avait tant de sang aux pieds et en avait si peu sur les joues.

## CHAPITRE XXXV

### LE MATIN DU COMBAT.

Un beau jour se levait sur Paris; aucun bourgeois ne savait la nouvelle; mais les gentilshommes royalistes et ceux du parti de Guise, ces derniers encore dans la stupeur, s'attendaient à l'événement, et prenaient des mesures de prudence pour complimenter à temps le vainqueur.

Ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent, le roi ne dormit point de toute la nuit: il pria et pleura; et, comme, après tout, c'était un homme brave et expérimenté, surtout en matière de duel, il sortit vers trois heures du matin avec Chicot, pour aller rendre à ses amis le seul office qu'il fut en son pouvoir de leur rendre.

Il alla visiter le terrain où devait avoir lieu le combat.

Ce fut une scène bien remarquable, et, disons-le sans raillerie, bien peu remarquée.

Le roi, vêtu d'habits de couleur sombre, enveloppé d'un large manteau, l'épée au côté, les cheveux et les yeux cachés sous les bords de son chapeau, suivit la rue Saint-Antoine jusqu'à trois cents pas en avant de la Bastille; mais, arrivés là, voyant un grand rassemblement de monde un peu au-dessus de la rue Saint-Paul, il ne voulut point se hasarder dans cette foule, prit la rue Sainte-Catherine, et gagna par derrière l'enclos des Tournelles.

Cette foule, on devine ce qu'elle faisait là: elle comptait les morts de la nuit.

Le roi l'évita, et, en conséquence, ne sut rien de ce qui s'était passé.

Chicot, qui avait assisté à la querelle ou plutôt à l'accord qui avait eu lieu huit jours auparavant, expliquait au roi, sur l'emplacement même où l'affaire allait se passer, la place que devaient occuper les combattants, et les conditions du combat.

À peine renseigné, Henri se mit à mesurer l'espace, regarda entre les arbres, calcula la réflexion du soleil, et dit:

--Quelus se trouvera bien expose: il aura le soleil a droite, juste dans l'oeil qui lui reste,[\*] tandis que Maugiron aura toute l'ombre. Quelus aurait du prendre la place de Maugiron, et Maugiron, qui a des yeux excellents, celle de Quelus. Voila qui est bien mal regle jusqu'a present. Quant a Schomberg, qui a le jarret faible, il a un arbre pour lui servir de retraite en cas de besoin; voila qui me rassure pour lui. Mais Quelus, mon pauvre Quelus!

[\*] Quelus avait eu, dans un duel precedent, l'oeil gauche creve d'un coup d'epee.

Et il secoua tristement la tete.

--Tu me fais peine, mon roi, dit Chicot. Voyons, ne te tourmente pas ainsi, que diable! ils auront ce qu'ils auront.

Le roi leva les yeux au ciel et soupira.

--Voyez, mon Dieu! comme il blaspheme, murmura-t-il; mais heureusement vous savez que c'est un fou.

Chicot leva les epaules.

--Et d'Epernon, reprit le roi; je suis, par ma foi, injuste, je ne pensais pas a lui; d'Epernon, qui aura affaire a Bussy, comme il va etre expose!... Regarde la disposition du terrain, mon brave Chicot: a gauche, une barriere; a droite, un arbre; derriere, un fosse; d'Epernon, qui aura besoin de rompre a tout moment, car Bussy, c'est un tigre, un lion, un serpent; Bussy, c'est une epee vivante, qui bondit, qui se developpe, qui se replie.

--Bah! dit Chicot, je ne suis pas inquiet de d'Epernon, moi.

--Tu as tort, il se fera tuer.

--Lui! pas si bete; il aura pris ses precautions, va!

--Comment l'entends-tu?

--J'entends qu'il ne se battra pas, mordieu!

--Allons donc! ne l'as-tu pas entendu tout a l'heure?

--Justement.

--Eh bien?

--Eh bien, c'est pour cela que je te repete qu'il ne se battra point.

--Homme incredule et meprisant!

--Je connais mon Gascon, Henri; mais, si tu m'en crois, retirons-nous,

cher sire; voila le grand jour venu, retournons au Louvre.

--Peux-tu, croire que je resterai au Louvre pendant le combat?

--Ventre de biche! tu y resteras; car, si l'on te voyait ici, chacun dirait, au cas ou tes amis seraient vainqueurs, que tu as force la victoire par quelque sortilege, et, au cas ou ils seraient vaincus, que tu leur as porte malheur.

--Eh! que me font les bruits et les interpretations? Je les aimerai jusqu'au bout.

--Je veux bien que tu sois esprit fort, Henri, je te fais meme mon compliment d'aimer tes amis; c'est une vertu rare chez les princes; mais je ne veux pas que tu laisses M. d'Anjou seul au Louvre.

--Crillon n'est-il pas la?

--Eh! Crillon n'est qu'un buffle, un rhinoceros, un sanglier, tout ce que tu voudras de brave et d'indomptable, tandis que ton frere, c'est la vipere, c'est le serpent a sonnettes, c'est tout animal dont la puissance est moins dans sa force que dans son venin.

--Tu as raison, j'aurais du le faire jeter a la Bastille.

--Je t'avais bien dit que tu avais tort de le voir.

--Oui, j'ai ete vaincu par son assurance, par son aplomb, par ce service qu'il pretend m'avoir rendu.

--Raison de plus pour que tu t'en defies. Rentrons, mon fils, crois-moi.

Henri suivit le conseil de Chicot et reprit avec lui le chemin du Louvre, apres avoir jete un dernier regard sur le futur champ du combat.

Deja tout le monde etait sur pied dans le Louvre, lorsque le roi et Chicot y entrerent. Les jeunes gens s'y etaient eveilles des premiers et se faisaient habiller par leurs laquais.

Le roi demanda a quelle chose ils s'occupaient.

Schomberg faisait des plies, Quelus se bassinait les yeux avec de l'eau de vigne, Maugiron buvait un verre de vin d'Espagne, d'Epernon aiguisait son epee sur une pierre.

On pouvait le voir d'ailleurs, car il s'etait, pour cette operation, fait apporter un gres a la porte de la chambre commune.

--Et tu dis que cet homme n'est pas un Bayard? fit Henri en le regardant avec amour.

--Non, je dis que c'est un remouleur, voila tout, reprit Chicot.

D'Epéron le vit et cria:

--Le roi!

Alors, malgre la resolution qu'il avait prise, et que meme, sans cette circonstance, il n'eut pas eu la force de maintenir, Henri entra dans leur chambre.

Nous l'avons deja dit, c'etait un roi plein de majeste et qui avait une grande puissance sur lui-meme.

Son visage, tranquille et presque souriant, ne trahissait donc aucun sentiment de son coeur.

--Bonjour, messieurs, dit-il; je vous trouve en excellentes dispositions, ce me semble.

--Dieu merci! oui, sire, repliqua Quelus.

--Vous avez l'air sombre, Maugiron.

--Sire, je suis tres superstitieux, comme le sait Votre Majeste; et, comme j'ai fait de mauvais reves, je me remets le coeur avec un doigt de vin d'Espagne.

--Mon ami, dit le roi, il faut se rappeler, et je parle d'apres Miron, qui est un grand docteur, il faut se rappeler, dis-je, que les reves dependent des impressions de la veille, mais n'influent jamais sur les actions du lendemain, sauf toutefois la volonte de Dieu.

--Aussi, sire, dit d'Epéron, me voyez-vous aguerri. J'ai aussi fort mal songe cette nuit; mais, malgre le songe, le bras est bon et le coup d'oeil perçant.

Et il se fendit contre le mur, auquel il fit une entaille avec son epee fraiche emoulue.

--Oui, dit Chicot, vous avez reve que vous aviez du sang a vos bottes; ce reve-la n'est pas mauvais: il signifie que l'on sera un jour un triomphateur dans le genre d'Alexandre et de Cesar.

--Mes braves, dit Henri, vous savez que l'honneur de votre prince est en question, puisque c'est sa cause, en quelque sorte, que vous defendez; mais l'honneur seulement, entendez-vous bien? Ne vous preoccupiez donc pas de la securite de ma personne. Cette nuit, j'ai assis mon trone de maniere que, d'ici a quelque temps du moins, aucune secousse ne le puisse ebranler. Battez-vous donc pour l'honneur.

--Sire, soyez tranquille; nous perdrons peut-etre la vie, dit Quelus; mais, en tout cas, l'honneur sera sauf.

--Messieurs, continua le roi, je vous aime tendrement, et je vous estime aussi. Laissez-moi donc vous donner un conseil: pas de fausse bravoure; ce n'est pas en mourant que vous me donnerez raison, mais en tuant vos ennemis

--Oh! quant a moi, dit d'Epernon, je ne fais pas de quartier.

--Moi, dit Quelus, je ne reponds de rien; je ferai ce que je pourrai, voila tout.

--Et moi, dit Maugiron, je reponds a Sa Majeste que, si je meurs, je tuerai mon homme coup pour coup.

--Vous vous battez a l'epee seule?

--A l'epee et a la dague, dit Schomberg.

Le roi tenait sa main sur sa poitrine.

Peut-etre cette main et ce coeur, qui se touchaient, se parlaient-ils l'un a l'autre de leurs craintes par leurs fremissements et leurs pulsations; mais, a l'exterieur, fier, l'oeil sec, la levre hautaine, il etait bien le roi, c'est-a-dire qu'il envoyait bien des soldats au combat, et non des amis a la mort.

--En verite, mon roi, lui dit Chicot, tu es vraiment beau eu ce moment.

Les gentilshommes etaient prêts, il ne leur restait plus qu'a faire la reverence a leur maitre.

--Allez-vous a cheval? dit Henri.

--Non pas, sire, dit Quelus, nous marcherons; c'est un salulaire exercice, il degage la tete, et Votre Majeste l'a dit mille fois, c'est la tete plus que le bras qui dirige l'epee.

--Vous avez raison, mon fils. Votre main.

Quelus s'inclina et baisa la main du roi: les autres l'imiterent.

D'Epernon s'agenouilla en disant:

--Sire, benissez mon epee.

--Non pas, d'Epernon, fit le roi; rendez votre epee a votre page. Je vous reserve des epees meilleures que les votres. Apporte les epees, Chicot.

--Non pas, dit le Gascon; donne cette commission au capitaine des gardes, mon fils; je ne suis qu'un fou, moi, qu'un paien meme; et les benedictions du ciel pourraient se changer en sortileges funestes, si le diable, mon ami, s'avisait de regarder a mes mains et s'apercevait

de ce que je porte.

--Quelles sont donc ces epees, sire? demanda Schomberg en jetant un coup d'oeil sur la caisse qu'un officier venait d'apporter.

--Des epees d'Italie, mon fils, des epees forgees a Milan: les coquilles en sont bonnes, vous le voyez; et comme, a l'exception de Schomberg, vous avez tous les mains delicates, le premier coup de fouet vous desarmerait, si vos mains n'etaient bien emboitees.

--Merci, merci, Majeste, dirent ensemble et d'une seule voix les quatre jeunes gens.

--Allez, il est temps, dit le roi, qui ne pouvait dominer plus longtemps son emotion.

--Sire, demanda Quelus, n'aurons-nous point, pour nous encourager, les regards de Votre Majeste?

--Non, cela ne serait pas convenable; vous vous battrez sans qu'on le sache, vous vous battrez sans mon autorisation. Ne donnons pas de solennite au combat; qu'on le croie surtout le resultat d'une querelle particuliere.

Et il les congedia d'un geste vraiment majestueux.

Lorsqu'ils furent hors de sa presence, que les derniers valets eurent franchi le seuil du Louvre, et qu'on n'entendit plus le bruit ni des eperons ni des cuirasses que portaient les ecuyers armes en guerre:

--Ah! je me meurs! dit le roi en tombant sur une estrade.

--Et moi, dit Chicot, je veux voir ce duel; j'ai l'idee, je ne sais pourquoi, mais je l'ai, qu'il s'y passera quelque chose de curieux a l'endroit de d'Epernon.

--Tu me quittes, Chicot? dit le roi d'une voix lamentable.

--Oui, dit Chicot, car, si quelqu'un d'entre eux faisait mal son devoir, je serais la pour le remplacer et soutenir l'honneur de mon roi.

--Va donc, dit Henri.

A peine le Gascon eut-il conge, qu'il partit, rapide comme l'eclair.

Le roi alors rentra dans sa chambre, en fit fermer les volets, defendit a qui que ce fut, dans le Louvre, de pousser un cri ou de proferer une parole, et dit seulement a Crillon, qui savait tout ce qui allait se passer:

--Si nous sommes vainqueurs, Crillon, tu me le diras; si, au contraire, nous sommes vaincus, tu frapperas trois coups a ma porte.

--Oui, sire, repondit Crillon en secouant la tete.

## CHAPITRE XXXVI

### LES AMIS DE BUSSY.

Si les amis du roi avaient passe la nuit a dormir tranquillement, ceux du duc d'Anjou avaient pris la meme precaution.

A la suite d'un bon souper auquel ils s'etaient reunis d'eux-memes, sans le conseil ni la presence de leur patron, qui ne prenait pas de ses favoris les memes inquietudes que le roi prenait des siens, ils se coucherent dans de bons lits, chez Anraguet, dont la maison avait ete choisie comme lieu de reunion, se trouvant la plus proche du champ de bataille.

Un ecuyer, celui de Riberac, grand chasseur et habile armurier, avait passe toute la journee a nettoyer, fourbir et aiguiser les armes.

Il fut, en outre, charge de reveiller les jeunes gens au point du jour: c'etait son habitude tous les matins de fete, de chasse ou de duel.

Anraguet, avant de souper, s'en etait alle voir, rue Saint-Denis, une petite marchande qu'il idolatrait et qu'on n'appelait, dans tout le quartier, que la belle imagiere. Riberac avait ecrit a sa mere; Livarot avait fait son testament.

A trois heures sonnant, c'est-a-dire quand les amis du roi s'eveillaient a peine, ils etaient deja tous sur pied, frais, dispos et armes de bonne sorte.

Ils avaient pris des calecons et des bas rouges pour que leurs ennemis ne vissent pas leur sang, et que ce sang ne les effrayat point eux-memes; ils avaient des pourpoints de soie grise, afin, si l'on se battait tout habille, qu'aucun pli ne genat leurs mouvements. Enfin ils etaient chausses de souliers sans talons, et leurs pages portaient leurs epees, pour que leur bras et leur epaule n'eprouvassent aucune fatigue.

C'etait un admirable temps pour l'amour, pour la bataille ou pour la promenade: le soleil dorait les pignons des toits sur lesquels fondait etincelante la rosee de la nuit.

Une senteur acre et delicieuse en meme temps moulait des jardins et se repandait par les rues.

Le pave etait sec et l'air vif.

Avant de sortir de la maison, les jeunes gens avaient fait demander au duc d'Anjou des nouvelles de Bussy.

On leur avait fait répondre qu'il était sorti la veille à dix heures du soir, et qu'il n'était pas rentré depuis.

Le messager s'informa s'il était sorti seul et armé.

Il apprit qu'il était sorti accompagné de Remy, et que tous deux avaient leurs épées.

Au reste, on n'était point inquiet chez le comte, il faisait souvent des absences semblables; puis on le savait si fort, si brave et si adroit, que ses absences, même prolongées, causaient peu d'inquiétudes.

Les trois amis se firent répéter tous ces détails.

--Bon, dit Anraguet, n'avez-vous pas entendu dire, messieurs, que le roi avait commandé une grande chasse au cerf dans la forêt de Compiègne, et que M. de Monsoreau avait, à cet effet, dû partir hier?

--Oui, répondirent les jeunes gens.

--Alors je sais où il est: tandis que le grand veneur détourne le cerf, lui chasse la biche du grand veneur. Soyez tranquilles, messieurs, il est plus près du terrain que nous, et il y sera avant nous.

--Oui, dit Livarot, mais fatigue, haras, n'ayant pas dormi.

Anraguet haussa les épaules.

-- Est-ce que Bussy se fatigue? répliqua-t-il. Allons! en route, en route, messieurs, nous le prendrons en passant.

Tous se mirent en marche.

C'était juste le moment où Henri distribuait les épées à leurs ennemis; ils avaient donc dix minutes à peu près d'avance sur eux.

Comme Anraguet demeurait vers Saint-Eustache, ils prirent la rue des Lombards, la rue de la Verrerie et enfin la rue Saint-Antoine.

Toutes ces rues étaient désertes.

Les paysans qui venaient de Montreuil, de Vincennes ou de Saint-Maur-les-Fosses, avec leur lait et leurs légumes, et qui dormaient sur leurs chariots ou sur leurs mules, étaient seuls admis à voir cette fière escouade de trois vaillants hommes suivis de leurs trois pages et de leurs trois écuyers.

Plus de bravades, plus de cris, plus de menaces: lorsqu'on se bat pour tuer ou pour être tue, qu'on sait que le duel, de part et d'autre, sera acharné, mortel, sans pitié, on réfléchit; les plus étourdis des trois étaient, ce matin-là, les plus rêveurs.

En arrivant à la hauteur de la rue Sainte-Catherine, tous trois portèrent, avec un sourire qui indiquait qu'une même pensée les tenait en ce moment, leurs yeux vers la petite maison de Monsoreau.

--On verra bien de là, dit Anraguet, et je suis sûr que la pauvre Diane viendra plus d'une fois à sa fenêtre.

--Tiens! dit Riberac, elle y est déjà venue, ce me semble.

--Pourquoi cela?

--Elle est ouverte.

--C'est vrai. Mais pourquoi cette échelle dressée devant la fenêtre, quand le logis a des portes?

--En effet, c'est bizarre, dit Anraguet.

Tous trois s'approchèrent de la maison, avec le pressentiment intérieur qu'ils marchaient à quelque grave révélation.

--Et nous ne sommes pas les seuls à nous étonner, dit Livarot: voyez ces paysans qui passent, et qui se dressent dans leur voiture pour regarder.

Les jeunes gens arrivèrent sous le balcon.

Un maraîcher y était déjà, et semblait examiner la terre.

--Eh! seigneur de Monsoreau, cria Anraguet, venez-vous nous voir? En ce cas, dépêchez-vous, car nous tenons à arriver les premiers.

Ils attendirent, mais inutilement.

--Personne ne répond, dit Riberac; mais pourquoi, diable! cette échelle?

--Eh! manant, dit Livarot au maraîcher, que fais-tu là? Est-ce que c'est toi qui as dressé cette échelle?

--Dieu m'en garde, messieurs! répondit-il.

--Et pourquoi cela? demanda Anraguet.

--Regardez donc là-haut.

Tous trois levèrent la tête.

--Du sang! s'ecria Riberac.

--Ma foi, oui, du sang, dit le villageois, et qui est bien noir, meme.

--La porte a ete forcee; dit en meme temps le page d'Anraguet.

Anraguet jeta un coup d'oeil de la porte a la fenetre, et, saisissant l'echelle, il fut sur le balcon en une seconde.

Il plongea son regard dans la chambre.

--Qu'y a-t-il donc? demanderent les autres, qui le virent chanceler et palir.

Un cri terrible fut sa seule reponse.

Livarot etait monte derriere lui.

--Des cadavres! la mort! la mort partout! s'ecria le jeune homme.

Et tous deux entrerent dans la chambre.

Riberac resta en bas, de peur de surprise.

Pendant ce temps, le maraicher arretait, par ses exclamations, tous les passants.

La chambre portait partout les traces de l'horrible lutte de la nuit.

Les taches, ou plutot une riviere de sang s'etait etendue sur le carreau.

Les tentures etaient hachees de coups d'epees et de balles de pistolets.

Les meubles gisaient, brises et rouges, dans des debris de chair et de vetements.

--Oh! Remy, le pauvre Remy! dit tout a coup Anraguet.

--Mort? demanda Livarot.

--Deja froid.

--Mais il faut donc, s'ecria Livarot, qu'un regiment de reitres ait passe par cette chambre!

En ce moment, Livarot vit la porte du corridor ouverte; des traces de sang indiquaient que, de ce cote aussi, avait eu lieu la lutte.

Il suivit les terribles vestiges, et vint jusqu'a l'escalier.

La cour etait vide et solitaire.

Pendant ce temps, Anraguet, au lieu de le suivre, prenait le chemin de la chambre voisine.

Il y avait du sang partout: le sang conduisait a la fenetre.

Il se pencha sur son appui, et plongea son oeil effraye sur le petit jardin.

Le treillage de fer retenait encore le cadavre livide et roide du malheureux Bussy.

A cette vue, ce ne fut pas un cri, mais un rugissement qui s'echappa de la poitrine d'Anraguet.

Livarot accourut.

--Regarde, dit Anraguet, Bussy mort!

--Bussy assassine, precipite par une fenetre! Entre, Riberac, entre!

Pendant ce temps, Livarot s'elancait dans la cour, et rencontra au bas de l'escalier Riberac, qu'il emmenait avec lui.

Une petite porte, qui communiquait de la cour au jardin, leur donna passage.

--C'est bien lui! s'ecria Livarot.

--Il a le poing hache, dit Riberac.

--Il a deux balles dans la poitrine.

--Il est crible de coups de dague.

--Ah! pauvre Bussy! hurlait Anraguet; vengeance! vengeance!

En se retournant, Livarot heurta un second cadavre.

--Monsoreau! cria-t-il.

--Quoi, Monsoreau aussi?

--Oui, Monsoreau perce comme un crible, et qui a eu la tete brisee sur le pave.

--Ah ca, mais on a donc assassine tous nos amis, cette nuit!

--Et sa femme, sa femme! cria Anraguet; Diane, madame Diane!

Personne ne repondit, excepte la populace, qui commencait a fourmiller autour de la maison.

C'est en ce moment que le roi et Chicot arrivaient a la hauteur de la rue Sainte-Catherine, et se detournaient pour eviter le rassemblement.

--Bussy! pauvre Bussy! s'ecriait Riberac desespere.

--Oui, dit Antraguët, on a voulu se defaire du plus terrible de nous tous.

--C'est une lachete! c'est une infamie! crierent les deux autres jeunes gens.

--Allons nous plaindre au duc! cria l'un d'eux.

--Non pas, dit Antraguët, ne chargeons personne du soin de notre vengeance; nous serions mal venges, ami; attends-moi.

En une seconde il descendit, et rejoignit Livarot et Riberac.

--Mes amis, dit-il, regardez cette noble figure du plus brave des hommes, voyez les gouttes encore vermeilles de son sang; celui-la nous donne l'exemple; celui-la ne chargeait personne du soin de le venger... Bussy! Bussy! nous ferons comme toi; et, sois tranquille, nous nous vengerons!

En disant ces mots, il se decouvrit, posa ses levres sur les levres de Bussy; et, tirant son epee, il la trempa dans son sang.

--Bussy, dit-il, je jure sur ton cadavre que ce sang sera lave dans le sang de tes ennemis!

--Bussy, dirent les autres, nous jurons de tuer ou de mourir!

--Messieurs, dit Antraguët, remettant son epee au fourreau, pas de merci, pas de misericorde, n'est-ce pas?

Les deux jeunes gens etendirent la main sur le cadavre:

--Pas de merci, pas de misericorde! repeterent-ils.

--Mais, dit Livarot, nous ne serons plus que trois contre quatre.

--Oui, mais nous n'aurons assassine personne, nous, dit Antraguët; et Dieu fera forts ceux qui sont innocents. Adieu, Bussy!

--Adieu, Bussy! repeterent les deux autres compagnons.

Et ils sortirent, l'effroi dans l'ame et la paleur au front, de cette maison maudite.

Ils y avaient trouve, avec l'image de la mort, ce desespoir profond qui centuple les forces; ils y avaient recueilli cette indignation genereuse qui rend l'homme superieur a son essence mortelle.

Ils percerent avec peine la foule, tant, en un quart d'heure, la foule était devenue considerable.

En arrivant sur le terrain, ils trouverent leurs ennemis qui les attendaient, les uns assis sur des pierres, les autres pittoresquement campes sur les barrieres de bois.

Ils firent les derniers pas en courant, honteux d'arriver les derniers.

Les quatre mignons avaient avec eux quatre ecuyers.

Leurs quatre epees, posees a terre, semblaient attendre et se reposer comme eux.

--Messieurs, dit Quelus en se levant et en saluant avec une espece de morgue hautaine, nous avons eu l'honneur de vous attendre.

--Excusez-nous, messieurs, dit Anraguet; mais nous fussions arrives avant vous, sans le retard d'un de nos compagnons.

--M. de Bussy? fit d'Epernon; effectivement, je ne le vois pas. Il parait qu'il se fait tirer l'oreille, ce matin.

--Nous avons bien attendu jusqu'a present, dit Schomberg; nous attendrons bien encore.

--M. de Bussy ne viendra pas, repondit Anraguet.

Une stupeur profonde se peignit sur tous les visages; celui de d'Epernon seul exprima un autre sentiment.

--Il ne viendra pas! dit-il; ah! ah! le brave des braves a donc peur?

--Ce ne peut etre pour cela, reprit Quelus.

--Vous avez raison, monsieur, dit Livarot.

--Et pourquoi ne viendra-t-il pas? demanda Maugiron.

--Parce qu'il est mort! repliqua Anraguet.

--Mort! s'ecrierent les mignons.

D'Epernon ne dit rien, et palit meme legerement.

--Et mort assassine! reprit Anraguet. Ne le savez-vous pas, messieurs?

--Non, dit Quelus. Et pourquoi le saurions-nous?

--D'ailleurs, est-ce sur? demanda d'Epernon.

Anraguet tira sa rapiere.

--Si sur, dit-il, que voila de son sang sur mon epee.

--Assassine! s'ecrierent les trois amis du roi. M. de Bussy assassine!

D'Epernon continuait de secouer la tete d'un air de doute.

--Ce sang crie vengeance! dit Riberac; ne l'entendez-vous pas, messieurs?

--Ah ca! reprit Schomberg, on dirait que votre douleur a un sens.

--Pardieu! fit Anraguet.

--Qu'est-ce a dire? s'ecria Quelus.

--\_Cherche a qui le crime profite\_, dit le legiste, murmura Livarot.

--Ah ca, messieurs, vous expliquerez-vous haut et clair? dit Maugiron d'une voix tonnante.

--Nous venons justement pour cela, messieurs, dit Riberac, et nous avons plus de sujets qu'il n'en faut pour nous egorger cent fois.

--Alors, vite l'epee a la main, dit d'Epernon en tirant son arme du fourreau; et faisons vite.

--Oh! oh! vous etes bien presse, monsieur le Gascon, dit Livarot; vous ne chantiez pas si haut quand nous etions quatre contre quatre.

--Est-ce notre faute, si vous n'etes plus que trois? repondit d'Epernon.

--Oui, c'est votre faute! s'ecria Anraguet; il est mort parce qu'on l'aimait mieux couche dans la tombe que debout sur le terrain; il est mort le poing coupe, pour que son poing ne put plus soutenir son epee; il est mort parce qu'il fallait a tout prix eteindre ses yeux, dont l'eclair vous eut ebloui tous quatre. Comprenez-vous? suis-je clair?

Schomberg, Maugiron et d'Epernon hurlaient de rage.

--Assez, assez, messieurs! dit Quelus. Retirez-vous, monsieur d'Epernon; nous nous battons trois contre trois; ces messieurs verront alors si, malgre notre droit, nous sommes gens a profiter d'un malheur que nous deplorons comme eux. Venez, messieurs, venez, ajouta le jeune homme en jetant son chapeau en arriere et en levant la main gauche, tandis que de la droite il faisait siffler son epee; venez, et, en nous voyant combattre a ciel ouvert et sous le regard de Dieu, vous pourrez juger si nous sommes des assassins. Allons, de l'espace! de l'espace!

--Ah! je vous haissais, dit Schomberg, maintenant je vous execre!

--Et moi, dit Anraguet, il y a une heure je vous eusse tue, maintenant je vous egorgerais. En garde, messieurs, en garde!

--Avec nos pourpoints ou sans pourpoints? demanda Schomberg.

--Sans pourpoint, sans chemise, dit Anraguet; la poitrine a nu, le coeur a decouvert.

Les jeunes gens jeterent leurs pourpoints et arracherent leurs chemises.

--Tiens, dit Quelus en se devetant, j'ai perdu ma dague. Elle tenait mal au fourreau, et sera tombee en route.

--Ou vous l'aurez laissee chez M. de Monsoreau, place de la Bastille, dit Anraguet, dans quelque fourreau dont vous n'aurez pas ose la retirer.

Quelus poussa un hurlement de rage, et tomba en garde.

--Mais il n'a pas de dague, monsieur Anraguet, il n'a pas de dague! cria Chicot, qui arrivait en ce moment sur le champ de bataille.

--Tant pis pour lui, dit Anraguet; ce n'est point ma faute.

Et, tirant sa dague de la main gauche, il tomba en garde de son cote.

## CHAPITRE XXXVII

### LE COMBAT

Le terrain sur lequel allait avoir lieu cette terrible rencontre etait ombrage d'arbres, ainsi que nous l'avons vu, et situe a l'ecart.

Il n'etait frequente d'ordinaire que par les enfants, qui venaient y jouer le jour, ou les ivrognes et les voleurs, qui venaient y dormir la nuit.

Les barrieres, dressees par les marchands de chevaux, ecartaient naturellement la foule, qui, semblable aux flots d'une riviere, suit toujours un courant, et ne s'arrete ou ne revient qu'attiree par quelque remous.

Les passants longeaient cet espace et ne s'y arretaient point.

D'ailleurs, il etait de trop bonne heure, et l'empressement general se portait vers la maison sanglante de Monsoreau.

Chicot, le coeur palpitant, bien qu'il ne fut pas fort tendre de sa nature, s'assit en avant des laquais et des pages sur une balustrade de bois.

Il n'aimait pas les Angevins, il detestait les mignons; mais les uns et les autres etaient de braves jeunes gens, et sous leur chair courait un sang generaux que bientot on allait voir jaillir au grand jour.

D'Epéron voulut risquer une derniere fois la bravade.

--Quoi! on a donc bien peur de moi? s'ecria-t-il.

--Taisez-vous, bavard! lui dit Anraguet.

--J'ai mon droit, repliqua d'Epéron; la partie fut liee a huit.

--Allons, au large! dit Riberac impatiente en lui barrant le passage.

Il s'en revint avec des airs de tete superbes, et rengaina son epee.

--Venez, dit Chicot, venez, fleur des braves, sans quoi vous allez perdre encore une paire de souliers comme hier.

--Que dit ce maitre fou?

--Je dis que tout a l'heure il y aura du sang par terre, et vous marcheriez dedans comme vous fites cette nuit.

D'Epéron devint blafard. Toute sa jactance tombait sous ce terrible reproche.

Il s'assit a dix pas de Chicot, qu'il ne regardait plus sans terreur.

Riberac et Schomberg s'approcherent apres le salut d'usage.

Quelus et Anraguet, qui, depuis un instant deja, etaient tombes en garde, engagerent le fer en faisant un pas en avant.

Maugiron et Livarot, appuyes chacun sur une barriere, se guettaient en faisant des feintes sur place pour engager l'epee dans leur garde favorite.

Le combat commença comme cinq heures sonnaient a Saint-Paul.

La fureur etait peinte sur les traits des combattants; mais leurs levres serrees, leur paleur menacante l'involontaire tremblement du poignet, indiquaient que cette fureur etait maintenue par eux a force de prudence, et que, pareille a un cheval fougueux, elle ne s'echapperait point sans de grands ravages.

Il y eut durant plusieurs minutes, ce qui est un espace de temps enorme, un frottement d'epees qui n'etait pas encore un cliquetis. Pas

un coup ne fut porte.

Riberac, fatigue ou plutot satisfait d'avoir tate son adversaire, baissa la main, et attendit un moment.

Schomberg fit deux pas rapides, et lui porta un coup qui fut le premier eclair sorti du nuage.

Riberac fut frappe. Sa peau devint livide, et un jet de sang sortit de son epaule; il rompit pour se rendre compte a lui-meme de sa blessure.

Schomberg voulut renouveler le coup; mais Riberac releva son epee par une parade de prime, et lui porta un coup qui l'atteignit au cote.

Chacun avait sa blessure.

--Maintenant, reposons-nous quelques secondes, si vous voulez, dit Riberac.

Cependant Quelus et Anraguet s'echauffaient de leur cote; mais Quelus, n'ayant pas de dague, avait un grand desavantage; il etait oblige de parer avec son bras gauche, et, comme son bras etait nu, chaque parade lui coutait une blessure.

Sans etre atteint grievement, au bout de quelques secondes, il avait la main completement ensanglantee.

Anraguet, au contraire, comprenant tout son avantage, et non moins habile que Quelus, parait avec une mesure extreme. Trois coups de riposte porterent, et, sans etre touche grievement, le sang s'echappa de la poitrine de Quelus par trois blessures.

Mais, a chaque coup, Quelus repeta:

--Ce n'est rien.

Livarot et Maugiron en etaient toujours a la prudence.

Quant a Riberac, furieux de douleur et sentant qu'il commencait a perdre ses forces avec son sang, il fondit sur Schomberg.

Schomberg ne recula pas d'un pas et se contenta de tendre son epee.

Les deux jeunes gens firent coup fourre.

Riberac eut la poitrine traversee, et Schomberg fut blesse au cou.

Riberac, blesse mortellement, porta la main gauche a sa plaie en se decouvrant.

Schomberg en profita pour porter a Riberac un second coup qui lui traversa les chairs.

Mais Riberac, de sa main droite, saisit la main de son adversaire, et, de la gauche, lui enfonça dans la poitrine sa dague jusqu'à la coquille.

La lame aigüe traversa le cœur.

Schomberg poussa un cri sourd et tomba sur le dos, entraînant avec lui Riberac, toujours traversé par l'épée.

Livarot, voyant tomber son ami, fit un pas de retraite rapide et courut à lui, poursuivi par Maugiron. Il gagna plusieurs pas dans la course, et, aidant Riberac dans les efforts qu'il faisait pour se débarrasser de l'épée de Schomberg, il lui arracha cette épée de la poitrine.

Mais alors, rejoint par Maugiron, force lui fut de se défendre avec le désavantage d'un terrain glissant, d'une garde mauvaise et du soleil dans les yeux.

Au bout d'une seconde, un coup d'estoc ouvrit la tête de Livarot, qui laissa échapper son épée et tomba sur les genoux.

Quelus était vivement serré par Antraguët. Maugiron se hâta de percer Livarot d'un coup de pointe. Livarot tomba tout à fait.

D'Épernon poussa un grand cri.

Quelus et Maugiron restaient contre le seul Antraguët. Quelus était tout sanglant, mais de blessures légères.

Maugiron était à peu près sauf.

Antraguët comprit le danger. Il n'avait pas reçu la moindre égratignure; mais il commençait à se sentir fatigué; ce n'était cependant pas le moment de demander trêve à un homme blessé et à un autre tout chaud de carnage. D'un coup de fouet il écarta violemment l'épée de Quelus, et, profitant de l'écartement du fer, il sauta légèrement par-dessus une barrière.

Quelus revint par un coup de taille, mais qui n'entama que le bois.

Mais, en ce moment, Maugiron attaqua Antraguët de flanc. Antraguët se retourna. Quelus profita du mouvement pour passer sous la barrière.

--Il est perdu, dit Chicot.

--Vive le roi! dit d'Épernon, hardi, mes lions, hardi!

--Monsieur, du silence, s'il vous plaît, dit Antraguët; n'insultez pas un homme qui se battra jusqu'au dernier souffle.

--Et qui n'est pas encore mort! s'écria Livarot.

Et, au moment ou nul ne pensait plus a lui, hideux de la fange sanglante qui lui couvrait le corps, il se releva sur ses genoux et plongea sa dague entre les epaules de Maugiron, qui tomba comme une masse en soupirant:

--Jesus, mon Dieu! je suis mort!

Livarot retomba evanoui; l'action et la colere avaient epuise le reste de ses forces.

--Monsieur de Quelus, dit Anraguet, baissant son epee, vous etes un homme brave, rendez-vous, je vous offre la vie.

--Et pourquoi me rendre? dit Quelus, suis-je a terre?

--Non; mais vous etes crible de coups, et moi, je suis sain et sauf.

--Vive le roi! cria Quelus, j'ai encore mon epee, monsieur.

Et il se fendit sur Anraguet, qui para le coup, si rapide qu'il eut ete.

--Non, monsieur, vous ne l'avez plus, dit Anraguet, saisissant a pleine main la lame pres de la garde.

Et il tordit le bras de Quelus, qui lacha l'epee.

Seulement Anraguet se coupa legerement un doigt de la main gauche.

--Oh! hurla Quelus, une epee! une epee!

Et, se lancant sur Anraguet d'un bond de tigre, il l'enveloppa de ses deux bras.

Anraguet se laissa prendre au corps, et, passant son epee dans sa main gauche et sa dague dans sa main droite, il se mit a frapper sur Quelus sans relache et partout, s'eclaboussant a chaque coup du sang de son ennemi, a qui rien ne pouvait faire lacher prise, et qui criait a chaque blessure:

--Vive le roi!

Il reussit meme a retenir la main qui le frappait, et a garrotter, comme eut fait un serpent, son ennemi intact entre ses jambes et ses bras.

Anraguet sentit que la respiration allait lui manquer.

En effet, il chancela et tomba.

Mais, en tombant, comme si tout le devait favoriser ce jour-la, il etouffa, pour ainsi dire, le malheureux Quelus.

--Vive le roi! murmura ce dernier, a l'agonie.

Anraguet parvint a degager sa poitrine de l'etreuse; il se roidit sur un bras, et, le frappant d'un dernier coup qui lui traversa la poitrine:

--Tiens, lui dit-il, es-tu content?

--Vive le r..., articula Quelus, les yeux a demi fermes.

Ce fut tout; le silence et la terreur de la mort regnaient sur le champ de bataille.

Anraguet se releva tout sanglant, mais du sang de son ennemi; il n'avait, comme nous l'avons dit, qu'une egratignure a la main.

D'Epernon, epouvante, fit un signe de croix et prit la fuite, comme s'il eut ete poursuivi par un spectre.

Anraguet jeta sur ses compagnons et ses ennemis, morts et mourants, le meme regard qu'Horace dut jeter sur le champ de bataille qui decidait les destins de Rome.

Chicot secourut et releva Quelus, qui rendait son sang par dix-neuf blessures.

Le mouvement le ranima.

Il rouvrit les yeux.

--Anraguet, sur l'honneur, dit-il, je suis innocent de la mort de Bussy.

--Oh! je vous crois, monsieur, fit Anraguet attendri, je vous crois.

--Fuyez, murmura Quelus, fuyez, le roi ne vous pardonnerait pas.

--Et moi, monsieur, je ne vous abandonnerai pas ainsi, dit Anraguet, dut l'echafaud me prendre.

--Sauvez-vous, jeune homme, dit Chicot, et ne tentez pas Dieu; vous vous sauvez par un miracle, n'en demandez pas deux le meme jour.

Anraguet s'approcha de Riberac, qui respirait encore.

--Eh bien? demanda celui-ci.

--Nous sommes vainqueurs, repondit Anraguet a voix basse pour ne pas offenser Quelus.

--Merci, dit Riberac. Va-t'en.

Et il retomba evanoui.

Anraguet ramassa sa propre epee, qu'il avait l'aissee tomber dans la lutte, puis celles de Quelus, de Schomberg et de Maugiron.

--Achez-moi, monsieur, dit Quelus, ou laissez-moi mon epee.

--La voici, monsieur le comte, dit Anraguet en la lui offrant avec un salut respectueux.

Une larme brilla aux yeux du blesse.

--Nous eussions pu etre amis, murmura-t-il.

Anraguet lui tendit la main.

--Bien! fit Chicot; c'est on ne peut plus chevaleresque. Mais sauve-toi, Anraguet, tu es digne de vivre.

--Et mes compagnons? demanda le jeune homme.

--J'en aurai soin, comme des amis du roi.

Anraguet s'enveloppa du manteau que lui tendait son ecuyer, afin que l'on ne vit pas le sang dont il etait couvert, et, laissant les morts et les blesses au milieu des pages et des laquais, il disparut par la porte Saint-Antoine.

## CHAPITRE XXXVIII

### CONCLUSION.

Le roi, pale d'inquietude et fremissant au moindre bruit, arpentait la salle d'armes, conjecturant, avec l'experience d'un homme exerce, tout le temps que ses amis avaient du employer a joindre et a combattre leurs adversaires, ainsi que toutes les chances bonnes ou mauvaises que leur donnaient leur caractere, leur force et leur adresse.

--A cette heure, avait-il dit d'abord, ils traversent la rue Saint-Antoine. Ils entrent dans le champ clos, maintenant. On degaine. A cette heure, ils sont aux mains.

Et, a ces mots, le pauvre roi, tout frissonnant, s'etait mis en prieres.

Mais le fond du coeur absorbait d'autres sentiments, et cette devotion des levres ne faisait que glisser a la surface.

Au bout de quelques secondes, le roi se releva.

--Pourvu que Quelus, dit-il, se souvienne de ce coup de riposte que je lui ai montre, en parant avec l'epee et en frappant avec la dague. Quant a Schomberg, l'homme de sang-froid, il doit tuer ce Riberac. Maugiron, s'il n'a pas mauvaise chance, se debarrassera vite de Livarot. Mais d'Epernon! oh! celui-la est mort. Heureusement que c'est celui des quatre que j'aime le moins. Mais, malheureusement, ce n'est pas le tout qu'il soit mort, c'est que, lui mort, Bussy, le terrible Bussy, retombe sur les autres en se multipliant. Ah! mon pauvre Quelus! mon pauvre Schomberg! mon pauvre Maugiron!

--Sire! dit a la porte la voix de Crillon.

--Quoi! deja! s'ecria le roi.

--Non, sire, je n'apporte aucune nouvelle, si ce n'est que le duc d'Anjou demande a parler a Votre Majeste.

--Et pourquoi faire? demanda le roi, dialoguant toujours a travers la porte.

--Il dit que le moment est venu pour lui d'apprendre a Votre Majeste quel genre de service il lui a rendu, et que ce qu'il a a dire au roi calmera une partie des craintes qui l'agitent en ce moment.

--Eh bien, allez donc, dit le roi.

En ce moment et comme Crillon se retournait pour obeir, un pas rapide retentit par les montees, et l'on entendit une voix qui disait a Crillon:

--Je veux parler au roi a l'instant meme!

Le roi reconnut la voix et ouvrit lui-meme.

--Viens, Saint-Luc, viens, dit-il. Qu'y a-t-il encore? Mais qu'as-tu, mon Dieu, et qu'est-il arrive? Sont-ils morts?

En effet, Saint-Luc, pale, sans chapeau, sans epee, tout marbre de taches de sang, se precipitait dans la chambre du roi.

--Sire, s'ecria Saint-Luc en se jetant aux genoux du roi, vengeance! je viens vous demander vengeance!

--Mon pauvre Saint-Luc, dit le roi, qu'y a-t-il donc? parle, et qui peut te causer un pareil desespoir?

--Sire, un de vos sujets, le plus noble; un de vos soldats, le plus brave....

La parole lui manqua.

--Hein? fit en avançant Crillon, qui croyait avoir des droits a ce dernier titre surtout.

--A été égorgé cette nuit, traîtreusement égorgé, assassiné! acheva Saint-Luc.

Le roi, préoccupé d'une seule idée, se rassura; ce n'était aucun de ses quatre amis, puisqu'il les avait vus le matin.

--Égorgé, assassiné cette nuit! dit le roi; de qui parles-tu donc, Saint-Luc?

--Sire, vous ne l'aimez pas, je le sais bien, continua Saint-Luc; mais il était fidèle, et, dans l'occasion, je vous le jure, il eut donné tout son sang pour Votre Majesté: sans quoi il n'eût pas été mon ami.

--Ah! fit le roi, qui commençait à comprendre.

Et quelque chose comme un éclair, sinon de joie, du moins d'espérance, illumina son visage.

--Vengeance, sire, pour M. de Bussy! cria Saint-Luc; vengeance!

--Pour M. de Bussy? répéta le roi en appuyant sur chaque mot.

--Oui, pour M. de Bussy, que vingt assassins ont poignardé cette nuit. Et bien leur en a pris d'être vingt, car il en a tué quatorze.

--M. de Bussy mort!....

--Oui, sire.

--Alors, il ne se bat pas ce matin! dit tout à coup le roi, emporté par un mouvement irrésistible.

Saint-Luc lança au roi un regard qu'il ne put soutenir: en se détournant, il vit Crillon, qui, toujours debout près de la porte, attendait de nouveaux ordres.

Il lui fit signe d'amener le duc d'Anjou.

--Non, sire, ajouta Saint-Luc d'une voix sévère, M. de Bussy ne s'est point battu, en effet, et voilà pourquoi je viens demander, non pas vengeance, comme j'ai eu tort de le dire à Votre Majesté, mais justice, car j'aime mon roi, et surtout l'honneur de mon roi par-dessus toutes choses, et je trouve qu'en poignardant M. de Bussy on a rendu un déplorable service à Votre Majesté.

Le duc d'Anjou venait d'arriver à la porte; il s'y tenait debout et immobile comme une statue de bronze.

Les paroles de Saint-Luc avaient éclairé le roi; elles lui rappelaient le service que son frère prétendait lui avoir rendu.

Son regard se croisa avec celui du duc, et il n'eût plus de doute:

car, en meme temps qu'il lui repondait oui du regard, le duc avait fait de haut en bas un signe imperceptible de tete.

--Savez-vous ce que l'on va dire maintenant? s'ecria Saint-Luc. On va dire, si vos amis sont vainqueurs, qu'ils ne le sont que parce que vous avez fait egorger Bussy.

--Et qui dit cela, monsieur? demanda le roi.

--Pardieu! tout le monde, dit Crillon se melant, sans facon et comme d'habitude, a la conversation.

--Non, monsieur, dit le roi, inquiet et subjugué par cette opinion de celui qui etait le plus brave de son royaume depuis que Bussy etait mort, non, monsieur, on ne le dira pas, car vous me nommerez l'assassin.

Saint-Luc vit une ombre se projeter.

C'etait le duc d'Anjou, qui venait de faire deux pas dans la chambre. Il se retourna et le reconnut.

--Oui, sire, je le nommerai! dit-il en se relevant, car je veux a tout prix disculper Votre Majeste d'une si abominable action.

--Eh bien, dites.

Le duc s'arreta et attendit tranquillement.

Crillon se tenait derriere lui, le regardant de travers et secouant la tete.

--Sire, reprit Saint-Luc, cette nuit, on a fait tomber Bussy dans un piege: tandis qu'il rendait visite a une femme dont il etait aime, le mari, prevenu par un traître, est rentre chez lui avec des assassins; il y en avait partout, dans la rue, dans la cour et jusque dans le jardin.

Si tout n'eut pas ete ferme, comme nous l'avons dit, dans la chambre du roi, on eut pu voir, malgre sa puissance sur lui-meme, palir le prince a ces dernieres paroles.

--Bussy s'est defendu comme un lion, sire; mais le nombre l'a emporte, et....

--Et il est mort, interrompit le roi, et mort justement; car je ne vengerai certes pas un adulateur.

--Sire, je n'ai pas fini mon recit, reprit Saint-Luc. Le malheureux, apres s'etre defendu, pres d'une demi-heure dans la chambre, apres avoir triomphé de ses ennemis, le malheureux se sauvait blesse, sanglant, inutile; il ne s'agissait plus que de lui tendre une main secourable, que je lui eusse tendue, moi, si je n'eusse ete arrete,

avec la femme qu'il m'avait confiee, par ses assassins; si je n'eusse ete garrotte, baillonne. Malheureusement on avait oublie de m'oter la vue comme on m'avait ote la parole, et j'ai vu, sire, j'ai vu deux hommes s'approcher du malheureux Bussy, suspendu par la cuisse aux lances d'une grille de fer; j'ai entendu le blesse leur demander secours, car, dans ces deux hommes, il avait le droit de voir deux amis. Eh bien, l'un, sire,--c'est horrible a raconter, mais, croyez-le, c'etait encore bien plus horrible a voir et a entendre,--l'un a ordonne de faire feu, et l'autre a obei.

Crillon serra les poings et fronca le sourcil.

--Et vous connaissez l'assassin? demanda le roi, emu malgre lui.

--Oui, dit Saint-Luc.

Et, se retournant vers le prince en chargeant sa parole et son geste de toute sa haine si longtemps contenue:

--C'est monseigneur! dit-il; l'assassin, c'est le prince! l'assassin, c'est l'ami!

Le roi s'attendait a ce coup. Le duc le supporta sans sourciller.

--Oui, dit-il tranquillement; oui, M. de Saint-Luc a bien vu et bien entendu: c'est moi qui ai fait tuer M. de Bussy, et Votre Majeste appreciera cette action, car M. de Bussy etait mon serviteur, c'est vrai; mais, ce matin, quelque chose que j'aie pu lui dire, M. de Bussy devait porter les armes contre Votre Majeste.

--Tu mens, assassin! tu mens! s'ecria Saint-Luc: Bussy perce de coups, Bussy la main hachee de coups d'epee, l'epaule brisee d'une balle, Bussy pendant accroche par la cuisse au treillis de fer, Bussy n'etait plus bon qu'a inspirer de la pitie a ses plus cruels ennemis, et ses plus cruels ennemis l'eussent secouru. Mais toi, toi, l'assassin de la Mole et de Coconnas, tu as tue Bussy comme, les uns apres les autres, tous tes amis; tu as tue Bussy, non parce qu'il etait l'ennemi de ton frere, mais parce qu'il etait le confident de tes secrets. Ah! Monsoreau savait bien, lui, pourquoi tu faisais ce crime.

--Cordieu, murmura Crillon, que ne suis-je le roi!

--On m'insulte chez vous, mon frere, dit le duc, bleme de terreur, car, entre la main convulsive de Crillon et le regard sanglant de Saint-Luc, il ne se sentait pas en surete.

--Sortez! Crillon, dit le roi.

Crillon sortit.

--Justice, sire! justice! continua de crier Saint-Luc.

--Sire, dit le duc, punissez-moi d'avoir sauve, ce matin, les amis de

Votre Majeste, et d'avoir donne une eclatante justice a votre cause, qui est la mienne.

--Et moi, reprit Saint-Luc, ne se possedant plus, je te dis que la cause dont tu es est une cause maudite, et qu'ou tu passes doit s'abattre sur tes pas la colere de Dieu! Sire! sire! votre frere a protege nos amis: malheur a eux!

Le roi sentit passer en lui comme un frisson de terreur.

En ce moment meme, on entendit au dehors une vague rumeur, puis des pas precipites, puis des interrogatoires empressees.

Il se fit un grand, un profond silence.

Au milieu de ce silence, et comme si une voix du ciel venait donner raison a Saint-Luc, trois coups, frappees avec lenteur et solennite, ebranlerent la porte sous le poing vigoureux de Crillon.

Une sueur froide inonda les tempes de Henri et bouleversa les traits de son visage.

--Vaincus! s'ecria-t-il; mes pauvres amis vaincus!

--Que vous disais-je, sire? s'ecria Saint-Luc.

Le duc joignit les mains avec terreur.

--Vois-tu, lache! s'ecria le jeune homme avec un superbe effort, voila comme les assassinats sauvent l'honneur des princes! Viens donc m'egorger aussi, je n'ai pas d'eepee!

Et il lanca son gant de soie au visage du duc.

Francois poussa un cri de rage et devint livide.

Mais le roi ne vit rien, n'entendit rien: il avait laisse tomber son front entre ses mains.

--Oh! murmura-t-il, mes pauvres amis, ils sont vaincus, blesses! Oh! qui me donnera d'eux des nouvelles certaines?

--Moi, sire, dit Chicot.

Le roi reconnut cette voix amie, et tendit ses bras en avant.

--Eh bien? dit-il.

--Deux sont deja morts, et le troisieme va rendre le dernier soupir.

--Quel est ce troisieme qui n'est pas encore mort?

--Quelus, sire.

--Et ou est-il?

--A l'hotel Boissy, ou je l'ai fait transporter.

Le roi n'en ecouta point davantage, et s'elanca hors de l'appartement en poussant des cris lamentables.

Saint-Luc avait conduit Diane chez son amie, Jeanne de Brissac, de la son retard a se presenter au Louvre.

Jeanne passa trois jours et trois nuits a veiller la malheureuse femme, en proie au plus atroce delire.

Le quatrieme jour, Jeanne, brisee de fatigue, alla prendre un peu de repos; mais, lorsqu'elle rentra, deux heures apres, dans la chambre de son amie, elle ne la trouva plus[\*]

[\*] Peut-etre l'auteur nous racontera-t-il ce qu'elle etait devenue dans son prochain roman intitule les Quarante-Cinq, ou nous retrouverons une partie des personnages qui ont pris part a l'intrigue de la Dame de Monsoreau. --Note de l'editeur--

On sait que Quelus, le seul des trois combattants defenseurs de la cause du roi qui ait survecu a dix-neuf blessures, mourut dans ce meme hotel de Boissy, ou Chicot l'avait fait transporter, apres une agonie de trente jours, et entre les bras du roi.

Henri fut inconsolable. Il fit faire a ses trois amis de magnifiques tombeaux, ou ils etaient tailles en marbre et dans leur grandeur naturelle.

Il fonda des messes a leur intention, les recommanda aux prieres des pretres, et ajouta a ses oraisons habituelles ce distique, qu'il repeta toute sa vie apres ses prieres du matin et du soir:

Que Dieu recoive en son giron  
Quelus, Schomberg et Maugiron,

Pendant pres de trois mois, Crillon garda a vue le duc d'Anjou, que le roi avait pris dans une haine profonde, et auquel il ne pardonna jamais.

On atteignit ainsi le mois de septembre, epoque a laquelle Chicot, qui ne quittait pas son maitre, et qui eut console Henri, si Henri eut pu etre console, recut la lettre suivante, datee du prieure de Beaune. Elle etait ecrite de la main d'un clerc.

"Cher seigneur Chicot,

"L'air est doux dans notre pays, et les vendanges promettent d'etre belles en Bourgogne, cette annee.

"On dit que le roi, notre sire, a qui j'ai sauve la vie, a ce qu'il parait, a toujours beaucoup de chagrin; amenez-le au prieure, cher monsieur Chicot, nous lui ferons boire d'un vin de 1550, que j'ai decouvert dans mon cellier, et qui est capable de faire oublier les plus grandes douleurs; cela le rejouira, je n'en doute point, car j'ai trouve, dans les livres saints, cette phrase admirable: "Le bon vin rejouit le coeur de l'homme!" C'est tres-beau en latin; je vous le ferai lire. Venez donc, cher monsieur Chicot, venez avec le roi, venez avec M. d'Epéron, venez avec M. de Saint-Luc; et vous verrez que nous engraisserons tous.

"Le reverend prieur DOM GORENFLOT, qui se dit votre humble serviteur et ami.

"P.S. Vous direz au roi que je n'ai pas encore eu le temps de prier pour l'ame de ses amis, comme il me l'avait recommande, a cause des embarras que m'a donnees mon installation; mais, aussitot les vendanges faites, je m'occuperai certainement d'eux."

--\_Amen!\_ dit Chicot, voila de pauvres diables bien recommandes a Dieu!

\*\*\* END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, LA DAME DE MONSOREAU V.3 \*\*\*

This file should be named 7ddm310.txt or 7ddm310.zip  
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7ddm311.txt  
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7ddm310a.txt

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:  
<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext05> or  
<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext05>

Or /etext04, 03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 92,  
91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want,  
as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks!  
This is ten thousand titles each to one hundred million readers,  
which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (\* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July  
10 1991 January  
100 1994 January  
1000 1997 August  
1500 1998 October  
2000 1999 December  
2500 2000 December  
3000 2001 November

4000 2001 October/November  
6000 2002 December\*  
9000 2003 November\*  
10000 2004 January\*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

PROJECT GUTENBERG LITERARY ARCHIVE FOUNDATION  
809 North 1500 West  
Salt Lake City, UT 84116

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

\*\*\*

If you can't reach Project Gutenberg,  
you can always email directly to:

Michael S. Hart <[hart@pobox.com](mailto:hart@pobox.com)>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

**\*\*The Legal Small Print\*\***

(Three Pages)

**\*\*\*START\*\*THE SMALL PRINT!\*\*FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS\*\*START\*\*\***

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers.

They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

**\*BEFORE!\* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

**ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS**

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart

through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

#### LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

## INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

## DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as \*EITHER\*:

[\*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does \*not\* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (\*) and underline (\_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[\*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[\*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were

legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

#### WHAT IF YOU \*WANT\* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at: hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

\*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS\*Ver.02/11/02\*END\*

END\*

icot,

"L'air est doux dans notre pays, et les vendanges promettent d'être belles en Bourgogne, cette année.

"On dit que le roi, notre sire, a qui j'ai sauvé la vie, a ce qu'il paraît, a toujours beaucoup de chagrin; amenez-le au prieure, cher monsieur Chicot, nous lui ferons boire d'un vin de 1550, que j'ai découvert dans mon cellier, et qui est capable de faire oublier les plus grandes douleurs; cela le rejouira, je n'en doute point, car j'ai trouvé, dans les livres saints, cette phrase admirable: "Le bon vin

rejouit le coeur de l'homme!" C'est tres-beau en latin; je vous le  
ferai lire. Venez donc, cher monsieur Chicot, venez avec le roi, venez  
avec M. d'Epéron, venez avec M. de Saint-Luc; et vous verrez que nous  
engraisserons tous.

"Le reverend prieur DOM GORENFLOT, qui se dit votre humble serviteur  
et ami.

"P.S. Vous direz au roi que je n'ai pas encore eu le temps de prier  
pour l'ame de ses amis, comme il me l'avait recommande, a cause des  
embarras que m'a donnees mon installation; mais, aussitot les vendanges  
faites, je m'occuperai certainement d'eux."

--\_Amen!\_ dit Chicot, voila de pauvres diables bien recommandes a  
Dieu!

\*\*\* END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, LA DAME DE MONSOREAU V.3 \*\*\*

This file should be named 7ddm310.txt or 7ddm310.zip

Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7ddm311.txt

VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7ddm310a.txt

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing.

Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement.

The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:

<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext05> or

<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext05>

Or /etext04, 03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want, as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+

We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002

If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks!

This is ten thousand titles each to one hundred million readers, which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (\* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July

10 1991 January

100 1994 January

1000 1997 August

1500 1998 October

2000 1999 December

2500 2000 December

3000 2001 November

4000 2001 October/November

6000 2002 December\*

9000 2003 November\*

10000 2004 January\*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states.

Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have,

just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

PROJECT GUTENBERG LITERARY ARCHIVE FOUNDATION

809 North 1500 West

Salt Lake City, UT 84116

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be

made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

\*\*\*

If you can't reach Project Gutenberg,

you can always email directly to:

Michael S. Hart <[hart@pobox.com](mailto:hart@pobox.com)>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

**\*\*The Legal Small Print\*\***

(Three Pages)

**\*\*\*START\*\*THE SMALL PRINT!\*\*FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS\*\*START\*\*\***

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers.

They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

#### **\*BEFORE!\* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

#### **ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS**

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project").

Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook

under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

#### LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below,

[1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of

receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

#### INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the

following that you do or cause: [1] distribution of this eBook,  
[2] alteration, modification, or addition to the eBook,  
or [3] any Defect.

#### DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by  
disk, book or any other medium if you either delete this  
"Small Print!" and all other references to Project Gutenberg,  
or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this  
requires that you do not remove, alter or modify the  
eBook or this "small print!" statement. You may however,  
if you wish, distribute this eBook in machine readable  
binary, compressed, mark-up, or proprietary form,  
including any form resulting from conversion by word  
processing or hypertext software, but only so long as  
\*EITHER\*:

[\*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and  
does \*not\* contain characters other than those  
intended by the author of the work, although tilde  
(~), asterisk (\*) and underline ( \_ ) characters may  
be used to convey punctuation intended by the  
author, and additional characters may be used to  
indicate hypertext links; OR

[\*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors);

OR

[\*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU \*WANT\* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of

public domain and licensed works that can be freely distributed  
in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time,  
public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or  
software or other items, please contact Michael Hart at:

[hart@pobox.com](mailto:hart@pobox.com)

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only  
when distri